

Université de Montréal

**Les connaissances
liées à la transformation
du cadre de référence
dans la démarche féministe**

par

Claudie Solar

Faculté des sciences de l'éducation

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Philosophiæ Doctor (Ph.D.)
en Andragogie

Mai 1988

© Claudie Solar, 1988

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

*Les connaissances liées à la transformation du cadre
de référence dans la démarche féministe*

présentée par

Claudie Solar

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Gisèle Painchaud, présidente rapporteure

Adèle Chené, directrice de recherche

Madeleine Blais, membre du jury

Renée Cloutier, examinatrice externe

Thèse acceptée le :

Sommaire

Définissant la démarche féministe comme étant le pas fait dans la doctrine qui sous-tend l'action des femmes dans leurs luttes pour la transformation des rapports hommes-femmes et de l'ordre établi, l'étude qui suit a tenté de mieux connaître cette démarche qui a modifié la vie de nombreuses femmes. L'étude part du constat que la démarche féministe entraîne un changement profond, vécu à l'âge adulte, et modifiant de façon substantielle la perception du monde, les rapports à ce monde et, par voie de conséquence, la perception de soi, et que ce changement s'accompagne d'une acquisition importante de connaissances.

Le cadre conceptuel s'appuie sur la théorie du changement critique de Jack Mezirow; théorie qui permet de définir la démarche féministe comme étant un changement de cadre de référence. La transformation se déroule en trois phases majeures d'aliénation, de restructuration et de réinsertion sociale qui se superposent aux trois temps de la démarche féministe, celle de la prise de conscience, celle de l'acquisition de connaissances et celle d'action politique et sociale. Un cadre de référence est ce qui permet à une personne de se situer dans le monde et de le comprendre. Il contient des connaissances mais aussi des croyances et des valeurs. Les connaissances sont étudiées dans une perspective sociale en utilisant l'analyse de Thomas Luckmann. Le cadre conceptuel s'appuie également sur une analyse de la socialisation des filles qui permet de définir les grandes dimensions qui font partie du premier cadre de référence et sur lesquelles peuvent porter la transformation du cadre de référence. Ces grandes dimensions sont les rôles sexuels et sociaux, le pouvoir et la participation des femmes dans le monde, et le savoir.

Les données ont été recueillies par voie d'entrevues ouvertes auprès de dix femmes militantes dans le mouvement des femmes. Les enregistrements ont été transcrits. Les unités de sens relevés dans les textes ont été analysées et classées en fonction des trois dimensions auxquelles s'est ajoutée celle de la démarche féministe.

Les résultats s'ajustent avec le cadre conceptuel de la recherche en autant que la période de socialisation ait occulté les capacités et les compétences des femmes, leur histoire et qu'elle ait transmis aux femmes un modèle étroit aux rôles prescrits rigides, comportant soumission et abnégation de soi. La transformation a permis de modifier les limites du modèle qui entravent l'épanouissement et condamnent à une perception d'invisibilité. Le changement de cadre de référence se fait en s'étayant sur de nombreuses connaissances allant des rôles à l'accréditation multipatronale, de la socialisation à l'autonomie. De ces connaissances, un certain nombre s'enchevêtrent et se combinent pour constituer un savoir : il s'agit de la dimension collective de la situation des femmes. Celle-ci forme le pivot de la transformation et permet à la perception de soi de changer. Dans le parcours, les croyances et les valeurs se modifient. Il en résulte un sentiment de fierté d'être femme et d'être féministe.

Les résultats de la recherche confirment l'importance de la socialisation et de ses effets surtout en ce qui concerne la transmission des connaissances reliées à la compréhension du monde. Ils fournissent également des éléments pertinents à la mise en place d'une éducation féministe, c'est-à-dire non discriminatoire à l'égard des femmes. Par ailleurs, ils mettent en évidence l'importance du savoir et des connaissances sur l'agir et l'être. Ils confirment la capacité et la persévérance des femmes, donc des adultes, à poursuivre des parcours de formation et permettent de situer la démarche féministe comme un processus de démythification et de naissance sociale.

Table des matières

Introduction	1
Chapitre 1 : La démarche féministe	6
1.1 La démarche féministe.....	7
À la recherche d'une définition	7
Ce qu'on en dit dans les écrits	9
Marion Colby.....	10
Alice Home	12
Elaine Posluns	13
Jack Mezirow	17
1.2 Les modèles de transformation de la démarche féministe	20
1.3 La théorie du changement critique.....	25
Quelques définitions	26
La théorie du changement critique	26
L'apport de Jack Mezirow.....	29
1.4 Résumé du chapitre.....	30
Chapitre 2 : Les connaissances	31
2.1 Savoir et connaissance.....	32
Définitions.....	32
Le bagage subjectif de connaissances	34
2.2 La socialisation des filles	37
Une éducation différenciée selon le sexe.....	37
Les comportements différenciés selon le sexe	40
Le sexisme en éducation.....	45
La masculinité de la science et du savoir.....	52
Le rapport des femmes au savoir	54

2.3 Les connaissances	56
Les connaissances reliées à la socialisation	56
Les thèmes reliés à la démarche féministe	58
Connaissances, croyances et valeurs	60
Chapitre 3 : La méthode	61
3.1 Le cadre conceptuel de la recherche	61
3.2 Type de recherche et choix des données	64
3.3 L'entrevue	65
Choix de l'instrument de cueillette de données	65
Le guide d'entrevue	66
Ajustement du guide	67
3.4 Les sujets	68
Critères de sélection des sujets	68
Sélection des sujets	70
3.5 Les données	71
La cueillette des données	71
L'analyse des données	73
3.6 Les limites de la recherche	78
Chapitre 4 : Présentation et analyse des données	80
4.1 Présentation des données	81
4.2 L'analyse des données	85

4.3 Les rôles sexuels et sociaux	88
L'identité	89
Les modèles	89
• Modèles influents	89
• Modèle intériorisé	94
Les comportements différenciés selon le sexe ou la discrimination	99
La confiance en soi et en ses compétences	101
Autonomie	110
Résumé sur l'identité	113
Le corps	114
Résumé sur le corps	120
Le rapport aux autres	121
Les rapports à la famille	121
• Rapport à la mère	122
• Rapport au père	123
• Rapport aux parents	123
• Autres rapports familiaux	124
• Rapport au conjoint	124
• Rapports aux enfants	126
Les rapports aux gens	127
Le rapport aux femmes	129
Le rapport aux hommes	132
Résumé sur les rapports aux autres	134
Résumé-synthèse sur les rôles sexuels et sociaux	136
4.4 Pouvoir et participation dans le monde	137
Le monde politique	138
Résumé	143
Le monde juridique	144
Résumé	145
La dimension socioculturelle de la place des femmes	146
Résumé	151
Le monde économique	151
Résumé	155
Le monde du travail	156
Résumé	162
Le monde religieux	164

Résumé	165
Le monde institutionnel	165
Résumé	166
Le monde organisationnel	167
Résumé	174
Résumé-synthèse sur le pouvoir et la participation des femmes dans le monde	175
4.5 Le savoir	177
Les connaissances	177
Critique du savoir	178
Acquisition de connaissances	179
Le féminisme	182
Rapport au savoir	186
Utilisation et création du savoir	193
Connaissances importantes	195
Résumé	196
Les croyances et les valeurs	197
Résumé	207
4.6 La démarche féministe	208
Résumé	215
4.7 Résumé du chapitre	216
Chapitre 5 : Interprétation des données	221
5.1 La démarche féministe	221
5.2 Les changements	228
5.3 Les connaissances	236
5.3 Synthèse des résultats	241
5.4 Mise en perspective	248
Conclusion	254
Les sources documentaires	263

Appendice 1 : Guide d'entrevue	273
Appendice 2 : Les données de la recherche	276
1. Andrée	D1
2. Barbara.....	D7
3. Colette	D13
4. Diane	D18
5. Évelyne.....	D22
6. France	D26
7. Guylaine	D32
8. Isabelle	D36
9. Jeanne.....	D40
10. Laure	D45
11. Résumé	D49

Liste des tableaux

TABLEAU 1.1	Fréquence des réponses par aire de changement selon Elaine Posluns	15
TABLEAU 1.2	Schéma de la transformation de la démarche féministe selon Alice Home	22
TABLEAU 1.3	Les modèles de transformation	24

Remerciements

Au terme du parcours de formation du doctorat, j'aimerais remercier tout particulièrement certaines personnes :

- ma directrice de thèse, Madame Adèle Chené, qui a accepté d'encadrer cette démarche de connaissances sans exiger autre chose que rigueur et cohérence, qui a si habilement balisé le parcours de formation que ma motivation à poursuivre n'a connu qu'une seule vague de découragement, et qui a si assidûment lu et critiqué chacun de mes écrits;

- ma famille, Guy, Mathieu, Laurence et Guillaume qui ont si souvent, et pendant plusieurs années, été privés de mon temps et de ma disponibilité alors que je tournais mon attention sur les études et la recherche;

- les femmes de la recherche, Andrée, Barbara, Colette, Diane, Évelyne, France, Guylaine, Isabelle, Jeanne et Laure, qui ont accepté de livrer à une « universitaire » le vécu de leur démarche féministe et de lui faire confiance dans le traitement des données;

- toutes les femmes qui m'ont aidée dans ce parcours par leurs commentaires, leurs suggestions, leurs appréciations et leur temps.

Introduction

Le mouvement des femmes ou le mouvement féministe est un des mouvements sociaux parmi les plus importants du 20^e siècle. Depuis qu'au début du siècle, des femmes se sont regroupées pour revendiquer leurs droits, notamment le droit de vote, le mouvement a pris de plus en plus de force et de plus en plus d'ampleur. Le mouvement féministe est devenu un mouvement de masse, un mouvement populaire (Tahon, 1985: 32). Il tente d'interpeller toutes les femmes afin que celles-ci se prennent en charge individuellement et collectivement et instaurent un système social dans lequel il n'existerait plus d'inégalité fondée sur le sexe de la personne.

Il n'existe guère de secteurs de la vie des femmes qui n'aient fait l'objet d'analyses féministes, d'interprétations et de revendications du mouvement des femmes. Au niveau du droit, le mouvement a revendiqué pour les femmes le droit de vote¹, le droit d'être une personne à part entière², la reconnaissance de l'égalité des époux dans le mariage³, le droit à l'éducation⁴, des conditions

¹ Le droit de vote a été obtenu au Québec en 1940.

² En 1929, Londres renversait un jugement de la Cour suprême du Canada et reconnaissait la femme comme étant une personne (Linteau *et al.*, 1979: 514). En 1964, une loi pilotée par Claire Kirkland-Casgrain était approuvée par le parlement et mettait fin à l'incapacité juridique de la femme mariée, ce qui signifiait que la femme mariée était désormais reconnue comme une personne à part entière.

³ Cette reconnaissance vient d'être acquise avec la récente réforme du Code civil au Québec qui est entrée en vigueur en 1981.

⁴ Le droit à l'éducation fut le fruit d'une longue bataille. De façon générale, on peut dire que la conquête du droit à l'éducation pour les filles commença réellement dans les années 40 pour se poursuivre dans les années 50. Finalement, le *Rapport Parent*, en 1964, recommande une éducation identique pour les filles et les garçons (Clio, 1982: 406).

minimale pour la travailleuse enceinte⁵... Le travail, tant au foyer que sur le marché du travail, l'économie, la santé, les pensions, la maternité, l'éducation, la politique, la culture, entre autres, ont fait l'objet d'analyses féministes. De façon générale, la science a été remise en cause dans ses fondements mêmes puisqu'une des constantes des analyses féministes de la science consiste en la mise en évidence de l'omission des femmes et de leurs caractéristiques propres⁶.

Nombre de femmes se sont senties interpellées par le mouvement, soit parce que les revendications qu'il porte leur apparaissent justes et fondées, soit parce qu'il leur apportait une interprétation cohérente avec leurs expériences de vie et une compréhension de la vie des femmes en concordance avec leurs observations et leurs questionnements. De plus en plus de femmes se disent féministes; d'autres oscillent entre « je suis féministe mais... » ou « je ne suis pas féministe mais... ». Ce qui laisse entendre qu'elles adhèrent au mouvement féministe avec ou sans restriction apparente ou bien qu'elles ne s'y identifient pas mais qu'elles partagent néanmoins certaines idées, revendications, valeurs ou analyses.

Elles sont maintenant nombreuses celles qui d'une façon ou d'une autre suivent l'évolution du mouvement. Elles lisent les nouveaux livres parus sur la situation des femmes; elles participent aux colloques, conférences, sessions de

⁵ Ce droit se retrouve dans différentes mesures, décrets ou lois. L'assurance chômage couvre la maternité. Un employeur ne peut pas congédier une travailleuse parce que celle-ci est enceinte. Une travailleuse enceinte peut se prévaloir de la clause du retrait préventif auprès de la Commission de la santé et de la sécurité au travail.

⁶ Par omission des femmes, il est entendu que les femmes et leurs contributions ne sont pas présentées et que l'on n'y fait pas référence. Quand les caractéristiques des femmes sont prises en considération, elles sont comparées à celles des hommes. « Durant des siècles, la connaissance a été le patrimoine de l'homme ainsi que l'expression de ses paramètres de saisie de la réalité » (Bonder, 1982: 1-26). C'est ainsi qu'on en vient à parler de la masculinité de la science : « Notre formation, notre développement scientifique procèdent d'un champ théorique, d'un champ épistémologique, devrions-nous dire, à un seul hémisphère : celui de la masculinité » (de la Durantaye, 1983: 101).

formation, journées d'études. Et qui plus est, nombre d'entre elles se sont impliquées directement dans le mouvement. Alors que dans les années 1950 il n'existait aucun groupe féministe, « faute d'objectifs précis à poursuivre » (Clio, 1982: 415), en 1984, le Conseil du statut de la femme en dénombrait plus de 1 000 (CSF, 1984).

Or, ces femmes, en adhérant à une idéologie féministe, ont été amenées à modifier leur vision de leur rôle et du monde dans lequel elles vivent. La vision qui leur a été transmise par le biais de la famille, de l'éducation, des médias et de la culture en général les a initiées aux rôles traditionnellement réservés aux femmes, soit ceux de mère et d'épouse (Fahmy-Eid et Dumont, 1983b), les conditionnant ainsi à occuper les places qui leur sont réservées au sein de la société (Descarries-Bélanger, 1980). L'ensemble des mécanismes mis en place à cette fin sont si efficaces que, malgré l'évolution sociale, les jeunes filles d'aujourd'hui n'aspirent encore qu'à remplir ces places (Fahmy-Pomerleau, 1981).

Ces femmes ont donc fait un cheminement personnel à un moment donné de leur vie adulte, car, pour imiter une expression bien connue de Simone de Beauvoir (1949), « on ne naît pas féministe, on le devient ». Devenir féministe implique une démarche au cours de laquelle il y aura transformation des schèmes d'interprétation de la réalité, c'est-à-dire des changements au niveau des attitudes, des valeurs, des croyances, des comportements et des connaissances. Ce processus amène les femmes à voir les choses sous un angle différent; elles acquièrent ainsi une nouvelle compréhension du monde dans lequel elles vivent.

La démarche, que nous qualifierons de « démarche féministe », a ceci de particulier : d'une part, elle se vit à l'âge adulte et, d'autre part, elle nécessite une analyse critique de la situation et une acquisition de connaissances et de savoirs.

Les femmes qui parlent de leur démarche féministe y réfèrent comme à un événement majeur de changement et de transformation de leur vie, de leur façon d'être. Elles ne seront plus jamais les mêmes. Elles y ont appris des choses qui ont totalement modifié leur vision du monde et leur place dans la société. Quand il leur est demandé de préciser dans quel sens elles ont changé et ce qu'elles ont appris, la réponse demeure générale. Elles parlent alors du temps où elles avaient une vision plus conservatrice de la femme et de son rôle.

Dans la présente recherche, nous nous sommes intéressée à la transformation qui caractérise la démarche féministe pour tenter de repérer les connaissances acquises au cours du processus et qui l'étaient. La question à laquelle nous tenterons d'offrir des éléments de réponse peut se formuler de la façon suivante : *Quelles sont les connaissances qui accompagnent la transformation vécue par les femmes dans le cadre d'une démarche féministe ?*

La recherche porte donc sur la démarche féministe, en tant que transformation, et sur les connaissances qui la jalonnent. L'analyse qui en sera proposée sera éducative car ce qui est recherché, mise à part la compréhension de cette transformation, ce sont les connaissances qui la soutiennent plutôt que la modification de la perception de soi (analyse psychologique) ou encore l'impact du mouvement féministe sur la vie des femmes (analyse sociologique). C'est ainsi que, par son angle d'analyse, la recherche s'inscrit dans le champ de l'éducation des adultes car, sur le plan individuel, les femmes qui ont vécu ou vivent une démarche féministe sont en processus de formation, tandis que sur le plan social, le mouvement des femmes est aussi un mouvement d'éducation populaire porté par les femmes pour les femmes et générateur de connaissances par les femmes sur les femmes.

La démarche féministe fait l'objet de très rares recherches et les connaissances qui l'accompagnent, l'objet d'aucune. L'avenue théorique ou méthodologique n'était donc pas toute tracée et la recherche présentait un défi. Par ailleurs, sa pertinence a toujours été justifiée à nos yeux à double titre : d'une part, les résultats de la recherche permettraient de mieux comprendre la transformation des femmes engagées dans une démarche féministe et, d'autre part, ces résultats pourraient avoir des retombées pour le développement d'une éducation, sinon féministe, à tout le moins critique des modèles dominants en éducation.

L'exposé de recherche s'articule en quatre parties. La première partie présente la démarche féministe et ce que l'on en dit dans les écrits ainsi que des données sur la socialisation des filles. La deuxième porte sur le cadre conceptuel de la recherche et la méthode. Les données de la recherche font l'objet de la troisième partie. Puis viennent l'interprétation des données et les conclusions de la recherche.

Chapitre 1 : La démarche féministe

De nombreuses femmes, une fois rendues à l'âge adulte, se sont mises à requestionner le monde dans lequel elles vivent, à revendiquer une place plus égalitaire et une reconnaissance sociale de leurs contributions. Leurs expériences de vie les ont en effet amenées à revoir la formation qu'elles avaient reçue et à procéder à une analyse critique des éléments sur lesquels elles s'appuyaient pour assumer leurs rôles. Certaines d'entre elles nous ont laissé des traces de leur réflexion et de leur analyse. Pour le 20^e siècle, pensons à Simone de Beauvoir et son célèbre livre, *Le deuxième sexe*, qui fut publié pour la première fois en 1949 et qui ne reçut, à cette époque-là, que la verve acerbe des critiques littéraires. Pensons aussi à celui de Betty Friedan, *La femme mystifiée*, qui, lui, parut en terres plus fertiles dans les années 1960 et mit en évidence le fameux « problème sans nom ». Ces femmes ont fait ce que nous appelons dans ce texte une « démarche féministe ».

Pour répondre à la question de recherche sur cette démarche et les connaissances qui l'accompagnent, une première approche méthodologique a consisté à d'abord définir ce qui est entendu par cette expression pour ensuite effectuer une recension des écrits afin d'en étayer son étude. L'absence d'études sur le sujet nous a amenée à poursuivre notre recherche d'appuis théoriques afin d'obtenir des balises du champ d'investigation et permettre ainsi une compréhension théorique de l'objet de recherche. Le présent chapitre rend compte de ce cheminement intellectuel qui tente délibérément de demeurer dans le champ des études féministes et celui de l'éducation des adultes puisqu'il est postulé, au point de départ, que la démarche féministe est une démarche éducative qui se vit à l'âge adulte.

1.1 La démarche féministe

À la recherche d'une définition

L'expression « démarche féministe » est composée de deux mots. Le mot « démarche » a un sens relativement clair. Selon l'orientation de cette recherche, un de ses synonymes, « cheminement », en explicite la signification. La notion de mouvement qu'il implique est fondamentale dans la mesure où la démarche suppose un changement, une dynamique, un itinéraire, un parcours. De fait, tel est son sens tant dans le *Grand Larousse encyclopédique* (1961) que dans le *Dictionnaire encyclopédique Quillet* (1965). Quant au deuxième mot de l'expression, il renvoie au féminisme qui est vu comme une doctrine qui propose une extension de son rôle (*Grand Larousse de la langue française*, 1973) ou les deux (*Dictionnaire Robert*, 1978). Dans tous les cas, le féminisme est défini comme une doctrine, donc au niveau des idées. C'est ce que conteste Andrée Michel qui commente la définition du *Dictionnaire Robert* de la façon suivante :

On ne peut séparer la pensée de l'action. Depuis que le concept a été forgé en France, la doctrine s'est accompagnée d'actions multiples pour élargir les droits et le rôle des femmes dans la société. C'est pourquoi la définition du féminisme devrait aussi inclure les pratiques et non seulement la doctrine (1979: 3).

L'histoire nous enseigne, en effet, que la doctrine du féminisme s'est développée et s'est articulée autour des mouvements de luttes des femmes. Cette interaction entre la pensée et l'action, ce que Paulo Freire appelle la praxis (1974: 71), est omniprésente dans les définitions de nombreuses auteures en ce qui a trait au féminisme. Ainsi Violette Brodeur *et al.* (1982: 7) appliquent cette notion « aux discours et aux pratiques qui font de la transformation en profondeur de l'ordre établi l'enjeu fondamental de la lutte des femmes ». De même, Huguette Dagenais (1981: 51) définit le féminisme comme étant « à la

fois une méthode, une façon particulière de questionner la réalité sociale, l'ordre établi et un mouvement social (...) orienté vers la transformation radicale des rapports hommes-femmes et de la structure sociale patriarcale et capitaliste ». Adrienne Rich, quant à elle, synthétise sa vision comme suit : « *Feminism is a criticism and subversion of all patriarchal thought and institutions – not merely those currently seen as reactionary and tyrannical* » (1975: 23).

Comme nous l'avons mentionné plus haut, toutes ces définitions mettent en relation constante pensée et action, théorie et pratique. Contrairement à celles des dictionnaires qui ne retiennent que l'aspect « ensemble de connaissances », puisque telle est la définition « doctrine » dans le *Dictionnaire encyclopédique Quillet*, les auteures de ces définitions insistent sur le lien qui existe entre l'expérience et l'éducation. Et ce faisant, elles inscrivent le féminisme dans un mouvement et une interaction dynamique entre individu et collectivité et individu et société.

En plus du lien qui est établie entre la théorie et la pratique, les définitions des auteures féministes se distinguent également en raison de leur orientation politique. Les définitions des dictionnaires ont une connotation réformiste; les autres, une connotation révolutionnaire. Dans un cas, on préconise l'extension des droits et du rôle de la femme; dans l'autre, la transformation radicale de la société. Cette distinction découle cependant, d'après nous, de la reconnaissance ou non du lien entre théorie et pratique. En effet, la théorie sans pratique requiert l'apparence de neutralité alors que l'application de la théorie dans le réel expose l'aspect politique de la théorie.

Dans le contexte de cette recherche qui vise à étudier certains aspects de la démarche féministe, il apparaît pertinent de retenir les définitions offertes par des

auteures féministes et ce, d'autant plus que ces femmes sont elles-mêmes inscrites dans ce type de démarche. Le féminisme sera donc défini comme étant :

La doctrine qui sous-tend l'action des individus dans leurs luttes pour la transformation des rapports hommes-femmes et de l'ordre établi.

Maintenant que nous sommes en possession de nos deux mots-clés, retournons à l'expression « démarche féministe ». Celle-ci signifierait « le pas fait dans le féminisme » ou encore :

Le pas fait dans la doctrine qui sous-tende l'action des femmes dans leurs luttes pour la transformation des rapports hommes-femmes et de l'ordre établi.

Nous favorisons dans cette définition le mot « pas » à celui de « progrès », ce dernier ayant un sens d'avancement à un degré supérieur.

Ce qu'on en dit dans les écrits

Il n'existe que peu d'écrits ayant trait à la démarche féministe. De nombreuses auteures y font allusion en mentionnant qu'on devient féministe en commençant par une prise de conscience d'abord individuelle puis collective de l'oppression et en se dirigeant progressivement vers l'action, mais seules quelques auteures proposent des éléments plus précis. Christine Delphy en parle comme suit :

Le premier moment de révolte ne peut consister à entamer la lutte mais doit au contraire consister à se découvrir opprimée, à découvrir l'existence de l'oppression. L'oppression est découverte d'abord quelque part. Dès lors, son existence est établie, certes, mais non son étendue. C'est à partir de la preuve qu'elle existe qu'on la cherche ensuite ailleurs, ici, là, en progressant de proche en proche. La lutte féministe consiste autant à découvrir les oppressions inconnues, à voir l'oppression là où on ne la voyait

pas, qu'à lutter contre les oppressions connues. Peut-être, sûrement même, ceci n'est-il pas évident, peut-être faut-il l'avoir vécu pour comprendre cette dynamique, pour comprendre à quel point est fautive la représentation de la libération comme simple lutte en ce qu'elle implique une vision de l'oppression comme une carte aux points dûment recensés, aux contours délimités, carte sur laquelle il ne s'agirait plus que d'avancer, de gagner des victoires. Bien au contraire, la libération consiste d'abord à élaborer cette carte, car plus on avance, plus on réalise que les contours de ce territoire sont flous et éloignés (1977: 30).

Pour Christine Delphy, la démarche féministe consiste en une prise de conscience incessante pour connaître l'ampleur de l'oppression, pour la démasquer et cette prise de conscience est accompagnée de révolte et mène à la lutte pour la libération.

Pour d'autres, cette prise de conscience commence par l'identification du patriarcat :

Female experience, as well as our sense of it, is imbedded in patriarchal reality. Consequently, our search for female sensibility and female dynamics winds through the identification of patriarchy and, more particularly, through the identification of patriarchal interpretations of female experiences. In exposing these patriarchal elements we start from our lived reality to recognize characterizations incongruent with our internal perceptions of womanliness (Shirley et Vigier, 1979: 112).

Ces auteures apportent une précision sur l'oppression. Pour elles, il s'agit de la dichotomisation de la femme en tant que sujet, être femme, et objet, l'image sociale de la femme telle que vue par l'homme. Et c'est l'incongruence entre les deux qui est l'objet de la révolte dont parle Christine Delphy.

Marion Colby

Pour Marion Colby, la démarche féministe comporte trois étapes :
« *consciousness raising; acquisition of knowledge and formulation of theories;*

political and social change » (1978: 4). Les deux premières ne peuvent mener, d'après elle, qu'à la troisième :

By raising consciousness, by sharing knowledge, we will help each other to understand why we have been in a dependent and powerless state. In doing so, we will create a structure and a process so conducive to political and social change, that there will be no turning back (1978: 6).

Les descriptions de Christine Delphy et de Marion Colby convergent en deux points : la prise de conscience et l'action. Se référant à des groupes de croissance (*consciousness raising groups*), Florence Howe reconnaît aussi ces deux phases : « *The second stage in the educational process occurs when some member of the group takes the leap from consciousness to action* » (1975: 138).

Entre ces deux phases se situe un troisième élément, celui de la connaissance. Connaissance de l'oppression pour Christine Delphy, connaissances diverses dans le texte de Marion Colby. Ces trois temps de la démarche féministe, Marion Colby les qualifie de « processus essentiels ». Ils constituent trois étapes à la fois successives et concomitantes; successives, dans la mesure où on ne parvient pas à la troisième sans être passé par les deux autres et concomitantes, dans la mesure où la prise de conscience peut se poursuivre dans l'acquisition de connaissances ou dans la lutte. C'est ainsi qu'Huguette Dagenais écrit :

Ces processus sont en relation dialectique même s'ils constituent une suite chronologique de moments dans la démarche féministe, car ils sont profondément et constamment traversés par des contradictions qui forcent les participant-e-s à une incessante re-prise de conscience et de re-formulation de la théorie et de l'action (1981: 51).

Alice Home

Alice Marian Home s'est penchée sur la démarche féministe. Plus précisément, elle a étudié quatre types de changement chez des femmes participant à des groupes de croissance afin de voir s'il existait des modèles de changement ainsi que des relations entre les changements, les caractéristiques individuelles des sujets et les caractéristiques du groupe (1978). Les changements étudiés sont les suivants :

personal non-behavioural change in feelings about self, personal behavioural change in behavioural or life style as a woman, sociopolitical non-behavioural change in attitudes about the role of women in society, and sociopolitical behavioural change in participation in social action around women's issues (1988: ii)

Dans son étude, Aline Home trouva que le changement le plus fréquent et le plus important est celui qui a trait à la perception de soi en tant que personne, c'est-à-dire celui qu'elle qualifie de changement personnel non comportemental; que celui-ci, néanmoins, même s'il se produit dans les premiers temps de la participation à un groupe de croissance, n'est pas le premier à survenir. Un des facteurs influençant ce changement est extérieur au groupe et dépend de la situation de vie courante (1978: 157-158). Pour ce type de changement, il faut noter l'importance du soutien que procurent les autres femmes du groupe. Plus du tiers des sujets ont enfin insisté sur l'importance de la découverte de la dimension collective des problèmes qu'elles rencontraient : « *Over one-third of the women emphasized the importance of discovering they were not alone with their problems* » (Home, 1978: 159).

Si le changement personnel non comportemental est le plus fréquent et le plus facile à réaliser, le plus difficile en contrepartie est le changement comportemental sociopolitique (1978: 172). Et le premier changement à se produire dans le temps est le changement non comportemental sociopolitique,

c'est-à-dire celui relatif aux attitudes quant aux rôles des femmes dans la société (1978: 174).

Alice Home, dans cette recherche, n'a pas trouvé de modèle clair de changement dans la population qu'elle a étudiée, cependant elle a relevé deux tendances : l'une qui va du personnel au politique et l'autre qui va du non-comportemental au comportemental (1978: 175). Ces données corroborent la dynamique de la démarche féministe décrite plus haut, soit la triade prise de conscience – acquisition de connaissance – action. En effet, la prise de conscience est personnelle alors que l'action est politique. De même, selon la nomenclature d'Alice Home, la prise de conscience et la connaissance sont non comportementales tandis que l'action est comportementale.

Elaine Posluns

Les premières auteures auxquelles nous avons fait référence parlent de la démarche féministe dans un contexte large. Alice Home, par contre, a étudié des aspects particuliers de la démarche féministe telle que vécue par des femmes ayant été impliquées dans des groupes de croissance de femmes. De son côté, Elaine Posluns a fait porter sa recherche sur le processus de changement de femmes en voie de se libérer des rôles stéréotypés; processus de libération qu'elle définit comme étant : « *the process of becoming free from societal norms or pressures to behave in prescribed ways because of one's gender* » (Posluns, 1981: 25).

Trois dimensions de cette démarche ont été répertoriées. La première dimension couvre les aires de changement de ce processus; la seconde, celle de la séquence des changements, de leurs difficultés et de l'aspect délibéré des changements; la troisième porte sur l'aide qu'ont reçue ces femmes pendant ces

changements. Les sujets de la recherche sont des femmes âgées de 25 à 45 ans qui, dans les trois dernières années avant l'entrevue, étaient dans ce processus de changement.

Elaine Posluns a défini neuf aires de changement et la fréquence des réponses par aire est présentée dans le tableau 1.1. D'après les données recueillies, l'auteure constate que chacune de ces aires de changement est pertinente et importante pour de nombreuses femmes; toutefois, la participation dans l'action sociale constitue une aire optionnelle de changement, et celle des relations avec les enfants n'occupe pas une place centrale (p. 245). Elaine Posluns précise aussi que les femmes interviewées parlent de leur libération en termes personnels gravitant autour de leurs relations avec les autres : « *Women perceive liberation in personal terms of their own relationships* » (Posluns, 1981: 224).

Si l'on interprète le tableau des aires de changement en se servant de la grille d'analyse d'Alice Home, une similitude se dessine entre les deux recherches. En effet, l'image de soi est l'aire de changement la plus fréquemment mentionnée et ce changement est de type personnel, non comportemental. À l'autre extrême, la participation dans l'action sociale est la moins choisie et cette aire est de l'ordre du comportement sociopolitique. Entre les deux, comme dans l'étude d'Alice Home, se situent des aires de changement de type personnel comportemental et sociopolitique non comportemental.

TABLEAU 1.1

**Fréquence des réponses par aire de changement
selon Elaine Posluns**

AIRES DE CHANGEMENT	NOMBRE DE RÉPONDANTES N = 40
Image de soi	33
Travail/études	27
Relations avec les hommes	22
Autodétermination, indépendance	17
Comportement personnel et style de vie	13
Attitudes envers la situation des femmes	12
Relations avec les femmes	12
Relations avec les enfants	7
Participation dans l'action sociale	7

Dans la recherche d'Elaine Posluns, les premières aires à changer sont celles de l'image de soi et du travail/études et ceci dépend de l'âge. Après 35 ans, l'image de soi est première; avant 35 ans, c'est le travail/études. Les difficultés que les femmes rencontrent sont surtout de type personnel, reliées à des peurs, à certaines attitudes ou à des croyances (1981: iii). 68 % de tous les changements sont délibérés et les changements de comportement personnel le sont à 100 %. Le changement le moins délibéré (48 %) est celui de l'image de soi (1981: 160). Les sujets de la recherche ont eu du support et de l'aide de la part de différentes personnes, particulièrement de leurs amies, et les ressources non humaines (livres, documents, films, pièces de théâtre, etc.) ont été utilisées surtout pour les changements d'attitudes à l'égard de la situation des femmes (1981: iii).

Elaine Posluns décrit deux parcours de changement quant à la libération par rapport aux rôles stéréotypés. L'un est intense et se rattache aux femmes qui entreprennent cette démarche avec une conception traditionnelle des femmes. L'autre est modéré et les femmes qui le suivent ont déjà une conception semi-

libérée du rôle des femmes. La première étape dans les deux parcours en est une de remise en cause de la conception traditionnelle de la femme, de prise de conscience et d'acquisition de connaissances par rapport à l'idéologie féministe mais dans le parcours intense, cette étape est bouleversante tandis que dans l'autre, les femmes y effectuent les changements les plus faciles à réaliser. La deuxième étape permet l'expérimentation de nouveaux rôles dans le parcours intense alors que dans le parcours modéré, l'étape en est une de consolidation. Dans ce dernier cas, c'est également le temps où s'effectuent les changements plus difficiles et plus profonds. La dernière étape est identique dans les deux parcours. Il s'agit de l'intégration de la nouvelle façon d'être (1981: 229).

Elaine Posluns tire les conclusions suivantes de sa recherche :

- (1) *women are reconstructing their roles without participating in feminist groups;*
- (2) *in order to start freeing themselves from sex-roles, women's self image, a pivotal area, must change;*
- (3) *women, almost unanimously, felt better about themselves, were happier, and believed their changes have been worthwhile, even though some experienced negative consequences;*
- (4) *most women were capable of finding effective ways to change, had an intuitive sense of what direction to follow in changing, and were content to be flexible about their futures;*
- (5) *women needed an enormous amount of support while embarked on their changes, and usually turned to other women for this support* (1981: iv).

La deuxième conclusion d'Elaine Posluns peut être rapprochée de l'énoncé suivant d'Alice Home : « *Data on timing of changes suggested that non-behavioural changes tend to occur before behavioural ones, and that change in attitude about women is noticed very early* » (Home, 1978: 176). La pensée et la compréhension soutiennent donc l'agir de toute personne et sont par conséquent importantes. Ces éléments tendent à corroborer le fait qu'il y a prise de conscience et acquisition de connaissances avant que des changements notables puissent être observés.

Jack Mezirow

En 1978, Jack Mezirow publiait un rapport de recherche sur les programmes de réinsertion pour femmes (*re-entry programs*); programmes qui, de par leur type même, peuvent attirer des femmes qui ont vécu, vivent ou vont vivre une démarche féministe. Contrairement aux auteures qui ont été présentés jusqu'ici, l'objectif premier de la recherche n'était pas d'étudier un ou des aspects de la démarche féministe mais plutôt d'identifier les facteurs qui facilitaient ou entravaient la démarche dans ces programmes (1978a: 1). Or, les résultats permirent d'identifier une dimension théorique nouvelle : celle qu'il qualifie de « changement de perspective » (*perspective transformation*).

The major theoretical finding of this study is the identification of perspective transformation as the central process occurring in the personal development of women participating in college re-entry programs (Mezirow, 1978a: 7).

Jack Mezirow infère de l'étude que bien des femmes, et non pas seulement celles qui s'inscrivent à des programmes de réinsertion, font face à des situations problématiques qui ne peuvent être résolues simplement par plus de connaissances ou d'efficacité. Les problèmes ne seront résolus qu'en autant qu'il y a une transformation de perspective.

Even part from the re-entry experience, for many women the feeling of discontent-Betty Friedan's "problem without a name"-becomes capable of articulation through exposure to the rapidly changing social norms relating to women's potentialities for self-fulfillment. But this is a special kind of dilemma. Simply learning more, solving problems more effectively, or acquiring a skill or new behavior will not resolve it. The full transformation cycle encompasses a larger process. It demands, first of all, self-examination, a critical appraisal of sex-role assumptions, and alienation from past social roles and expectations. Beyond that, it requires exploring options for new ways of living and making provisional efforts to try out new roles; playing the new roles will build competence and consequently self-confidence... In addition, the transformation process involves planning a course of action, acquiring knowledge and skills for

implementing one's plans, and finally a reintegration into society on one's own terms with a new, inner-directed stance (Mezirow, 1978a: 7-8).

Jack Mezirow décrit la transformation comme étant un cycle qui inclut souvent les étapes suivantes (1978a: 12) :

- 1- une situation problématique;
- 2- une évaluation de soi;
- 3- une analyse critique de l'intériorisation des rôles (*sex-roles assumptions*) et un sentiment d'aliénation par rapport aux rôles et aux attentes sociales qui ont été pris pour argent comptant;
- 4- une identification de son problème personnel à un problème social;
- 5- une exploration des alternatives possibles;
- 6- l'élaboration d'une compétence et d'une confiance en soi par rapport à de nouveaux rôles;
- 7- la planification d'un nouveau mode d'action;
- 8- l'acquisition de connaissances et d'habiletés pertinentes à ce nouveau mode;
- 9- des efforts provisoires pour essayer ces nouveaux rôles;
- 10- une réintégration sociale sur la base de la nouvelle perspective.

Le cycle complet peut se découper en trois phases majeures (1978b: 105) :

- une d'aliénation,
- une de restructuration,
- et une de réinsertion sociale.

Le processus de changement n'est cependant pas linéaire. La personne engagée dans un changement de perspective effectue des choix et prend des décisions qui structurent tant sa démarche à l'intérieur du processus que son développement personnel. Tout comme Elaine Posluns, Jack Mezirow remarque

que le cycle de la transformation n'est pas le même pour toutes les femmes; certaines même ne connaîtront pas de changement de perspective car elles sont encore partie prenante d'une perspective culturelle traditionnelle. Jack Mezirow nomme ces personnes des apprenants conventionnels (*conventional learners*; 1978a: 12). Il qualifie les autres qui vivront un changement de perspective de « *threshold learners* ». Pour lui, toute la différence réside dans le fait qu'une femme vit ou ne vit pas une situation problématique au moment où elle entre dans le programme de réinsertion (1978a: 12).

Les écrits que nous avons recensés conduisent à saisir les grands traits de la démarche féministe. La prise de conscience est posée comme première étape. C'est un temps où une femme découvre l'oppression et l'infériorité sociale liée à son sexe. Il s'agit d'une période d'aliénation dans le langage de Jack Mezirow. Le temps suivant, d'après cet auteur, en est un de restructuration, ce qui inclut l'acquisition de connaissances comme le mentionnent d'autres auteures. Enfin, la dernière étape est celle de la réinsertion sociale dans un cas, d'intégration dans un autre, ou d'action politique et sociale pour d'autres. Ces trois descriptions se rejoignent car, dans le premier cas, l'angle d'analyse est social alors que, dans le deuxième, c'est la femme en tant que personne que l'on analyse et que, dans le dernier, l'angle d'interprétation est celui du militantisme féministe.

Dans tous les cas, les écrits précisent que les femmes ayant vécu une démarche féministe en sortent transformées. Leur cadre de référence a connu des modifications telles qu'elles ne seront plus jamais les mêmes. Le chemin qu'elles ont suivi pour parvenir à cette transformation, même s'il est ponctué en trois temps majeurs, varie pour chacune d'entre elles. Ceci dépend de chacune, de ce qui a été acquis jusqu'en début de démarche, de son expérience de vie.

Mais toutes les femmes, quels que soient leur âge, leur scolarité et leurs occupations, peuvent à un moment donné de leur vie entrer dans une démarche féministe et ce, par le biais de groupes de croissance ou de groupes de femmes, par la participation dans des programmes d'études pour les femmes ou par elles-mêmes tout simplement.

Étant donné la convergence des descriptions de la démarche féministe sous l'angle d'une transformation, nous allons, dans les pages qui suivent, comparer les modèles de transformation proposés.

1.2 Les modèles de transformation de la démarche féministe

Dans la section précédente, la démarche féministe a été définie dans un premier temps comme étant « le pas fait dans la doctrine qui sous-tend l'action des femmes dans leurs luttes pour la transformation des rapports hommes-femmes et de l'ordre établi » (p. 10). Par la suite, la recension des écrits a mis en évidence quatre modèles de la transformation que représente pour les femmes la démarche féministe. En voici maintenant une synthèse.

Le modèle émergent des auteures féministes, de Marion Colby (1978) en particulier, décrit cette transformation comme étant constituée de trois temps majeurs :

- la prise de conscience;
- l'acquisition de connaissances et la formulation de théories;
- l'action;

et, de façon générale, l'acquisition de connaissances porte surtout sur l'oppression, c'est-à-dire l'ensemble des éléments du système social qui favorisent le maintien de l'intériorisation sociale de femmes et leur sujétion.

Le modèle d'Alice Home (1978), quant à lui, peut se schématiser par un tableau croisé à double entrée (voir tableau 1.2). Son étude révèle deux tendances : une qui va du personnel au politique, et une autre qui va du non-comportemental au comportemental. Et un changement d'attitudes implique un changement dans les connaissances (voir p. 13).

Les deux parcours de changement que décrit Elaine Posluns (1981), quant à la libération par rapport aux rôles stéréotypés, varient dans leur intensité. Cette intensité est dépendante de la conception qu'avait la femme quand elle a entrepris sa démarche. Plus cette conception est rigide et stéréotypée en ce qui a trait au rôle de la femme, plus le parcours de transformation sera intense. L'auteure décrit la première étape de la transformation comme contenant une remise en cause de la conception traditionnelle de la femme, une prise de conscience et une acquisition de connaissances par rapport à l'idéologie féministe. La deuxième étape permet l'expérimentation de nouveaux rôles ou une consolidation de l'étape précédente. La dernière étape en est une d'intégration sociale.

TABLEAU 1.2

**Schéma de la transformation de la démarche féministe
selon Alice Home**

	Personnel	Sociopolitique
Comportemental	Style de vie	Action sociopolitique par rapport aux femmes (dernier changement)
Non comportemental	Perception de soi (plus fréquent)	Attitudes quant aux rôles des femmes (premier changement)

Jack Mezirow (1987a), pour sa part, décrit la transformation comme étant un changement de perspective comportant trois phases majeures :

- une d'aliénation qui inclut une analyse critique de l'intériorisation des rôles;
- une de restructuration dans laquelle il y a une acquisition de connaissances;
- une de réinsertion sociale.

La juxtaposition de chacun des modèles permet de construire un tableau des modèles de transformation (voir tableau 1.3). Ce tableau met en évidence certains éléments de synthèse. Premièrement, il est possible de se représenter la démarche féministe comme étant découpée en trois temps majeurs. Deuxièmement, le dernier temps en est toujours un de réinsertion sociale, quel que soit son mode d'expression. Enfin, l'acquisition de connaissances fait partie de chacun des modèles proposés, exception faite de celui d'Alice Home dans lequel cette activité ne peut être qu'implicitement comprise. Aussi, la démarche féministe peut être décrite et analysée comme une démarche dans laquelle l'acquisition de connaissances contribue au changement.

Compte tenu de ces éléments, nous abordons maintenant la théorie du changement critique de Jack Mezirow car, parmi les auteurs répertoriés, celui-ci a développé un modèle théorique dans le champ de l'éducation des adultes, modèle qui s'articule autour de cette transformation qu'il dénomme changement de perspective ou encore changement de cadre de référence.

TABLEAU 1.3
Les modèles de transformation

COLBY		
Prise de conscience	Acquisition de <u>connaissances</u>	Action sociale et politique
HOME		
Changement sociopolitique non comportemental	Changement personnel comportemental et non comportemental	Changement sociopolitique comportemental
POSLUNS		
Remise en cause des rôles traditionnels et <u>connaissances</u> de l'idéologie féministe	Expérimentation de nouveaux rôles ou consolidation	Intégration de la nouvelle façon d'être
MEZIROW		
Aliénation	Restructuration avec acquisition de <u>connaissances</u>	Réinsertion sociale

1.3 La théorie du changement critique

Le choix de la théorie du changement critique de Jack Mezirow dans l'élaboration du cadre conceptuel de la recherche est un choix délibéré pour les raisons suivantes :

- 1- les phases majeures de la transformation peuvent se superposer aux trois temps de la démarche féministe;
- 2- le modèle développé est un modèle en éducation des adultes et l'orientation de la recherche étudie la démarche féministe sous l'angle d'une démarche éducative;
- 3- la notion de cadre de référence permet de conceptualiser ce qui est qualifié dans le langage courant comme une vision du monde;
- 4- ce concept assure l'étude de la démarche féministe en tenant compte des connaissances;
- 5- le modèle proposé incorpore les connaissances comme éléments constitutifs d'un cadre de référence
- 6- le modèle proposé fait du changement de cadre de référence un apprentissage propre à l'adulte; or, la démarche féministe a été décrite comme se déroulant à l'âge adulte;
- 7- il propose un cheminement qui va de la déconstruction des assises psychosociales à la reconstruction d'un nouveau cadre intégrateur;
- 8- le modèle a été élaboré à partir d'observations faites avec des femmes, e qui devrait assurer leur non-occultation;
- 9- enfin, Jack Mezirow s'inscrit lui-même dans un courant de pensée « émancipatoire »; ce qui offre des affinités et des compatibilités avec des analyses féministes.

Quelques définitions

La théorie du changement critique s'appuie sur un certain nombre de concepts dont voici les définitions :

Une **perspective de signification** (*meaning perspective*) est la structure des postulats (*assumptions*) psychoculturel permettant à une nouvelle expérience d'être assimilée aux anciennes (1978a: 11) ou transformée (1978b: 101). C'est un **cadre de référence** (1985a: 144) constitué par un ensemble de schèmes de signification (1985b: 21).

Un **schème de signification** ou **schème de référence** (*meaning scheme*) est un ensemble d'expectatives connexes ou apparentées qui gouverne notre compréhension des relations de cause à effet, des rôles, de l'action sociale, de nous-mêmes, des valeurs et de l'action (1985b: 21).

Un **changement de perspective** ou **changement de cadre de référence** (*perspective transformation*) est le processus émancipatoire qui permet de prendre conscience de son cadre de référence, des contraintes qu'il impose et de le modifier pour qu'il permette une plus grande interprétation (1981: 6).

Dans la terminologie de Jack Mezirow, le terme **perspective** est synonyme de « **point de vue** » (1978a: 52).

La théorie du changement critique

En considérant sa recherche sur les programmes de réinsertion pour femmes et sa connaissance du mouvement des femmes et de ses groupes de croissance, Jack Mezirow a inféré que le changement de cadre de référence se retrouve dans tout processus d'apprentissage qui remet en cause son cadre personnel de référence, sa conception de soi-même, ses buts et ses critères

d'évaluation du changement (1978a: 7). Cette généralisation s'appuie notamment sur les critères d'expériences concrètes utilisant l'approche de la pédagogie de la conscientisation développée par Paulo Freire (1974) en éducation des adultes et sur les recherches en développement de l'adulte qui révèlent des périodes de remise en question fondamentale (Roger Gould: 1978 ; Daniel Levinson *et al.*: 1976, 1978; Gail Sheehy: 1979). C'est en se fondant sur ces prémisses que Jack Mezirow s'est mis à développer une théorie de l'apprentissage adulte qui incluait cette dimension qui, pour lui, est spécifique à l'adulte : le changement de cadre de référence (1978b: 100). Il trouva chez Jurgen Habermas les éléments qui lui permettaient d'articuler cette théorie (1981, 1985a, 1985b).

Jack Mezirow définit trois modes d'apprentissage :

- Le premier mode consiste à apprendre dans le cadre de schèmes de référence existants. L'adulte, dans ce cas, complète, améliore ou augmente ses connaissances (1985b: 22-23).
- Le deuxième mode consiste à apprendre de nouveaux schèmes de référence. Le cadre de référence de l'adulte s'élargit. De nouveaux schèmes se juxtaposent aux anciens (1985b: 23).
- Le troisième et dernier mode consiste en un apprentissage à travers un changement de cadre de référence. Ici, l'adulte, une fois l'apprentissage complété, n'a plus le même cadre de référence qu'auparavant. Ce qui distingue le troisième mode du second, c'est que dans le changement de cadre de référence, il y a possiblement des ajouts de schèmes comme dans le second, mais, en plus, il y a modification ou disparition des anciens (1985b: 23).

Jack Mezirow considère que le changement de cadre de référence est propre à l'adulte. D'après lui (1981: 7-8), il semble y avoir deux voies majeures

d'accès au changement de cadre de référence : une subite où le changement se fait sur plusieurs schèmes de référence simultanément et une autre plus graduelle où le changement résulte d'une série de transitions. Dans ces deux cas, le déclenchement du processus est souvent provoqué par une situation problématique extérieure à la personne (une mort, un divorce, la perte d'un travail, un changement de travail, un changement de ville...). Il fait aussi suite parfois à un questionnement interne propre au sujet.

Comme nous l'avons vu plus haut dans la section portant sur la démarche féministe, le processus de changement comporte dix étapes qui peuvent être regroupées en trois phases majeures : celle d'aliénation, celle de restructuration et celle de réinsertion sociale. Le processus de changement n'est cependant pas linéaire. La personne inscrite dans cette démarche effectue des choix et prend des décisions qui la structurent tout autant que son développement personnel.

Le changement de cadre de référence s'effectue en modifiant la structure des postulats ou assises culturels et psychologiques qui permettent à une personne de comprendre et d'agir dans le monde qui l'entoure. Les assises culturelles relèvent de systèmes de croyances assimilés pendant l'enfance sans analyse critique et sont renforcées par les institutions sociales, créant ainsi un ensemble de schèmes de référence comprenant des règles, des rôles, des modes de relations qui gouvernent notre façon de voir, de penser et de faire :

*Cultural assumptions are frequently structured by paradigmatic belief systems, uncritically assimilated in childhood, which have become seen as reified – immutable or God-given and beyond human control. As such, they are falsely perceived ideologies and often foster dependency relationships which constrain effective participation in dialogue. These distorting ideologies may be sexual, racial, religious, economic, political, occupational, psychological, or technological. As such, they are often reinforced by social institutions; they become institutionalized. They become manifest in a constellation of specific **meaning schemes** involving rules, roles,*

relationships, and social expectations which govern the way we see, feel, think and act (Mezirow, 1985a: 144-145).

Certaines assises psychologiques sous-jacentes aux schèmes de référence ont pour conséquence la dépendance. Ce sont alors des règles inhibitoires qui ne sont plus au niveau du conscient mais qui continuent à influencer le comportement de la personne. Pour les modifier, il faut les faire remonter à la conscience pour en faire l'analyse critique :

Such restrictive psychological assumption about what action is prohibited and why it is prohibited must be brought into critical consciousness if they are to be understood and overcome as arbitrary constraints on participation in dialogue (Mezirow, 1985a: 145).

Une fois les assises culturelles et psychologiques analysées et critiquées, elles peuvent être changées. Le changement de cadre de référence se produit en en prenant un nouveau, celui d'autres personnes, et en se l'appropriant. Toute analyse critique de son cadre de référence ne se solde pas par une transformation de ce dernier. Il y a, d'après Jack Mezirow, deux façons de ne pas compléter le cycle de changement : en intellectualisant le nouveau cadre de référence ou en s'identifiant sans prendre aucun recul critique à un nouvel ensemble de croyances (1985b: 25).

L'apport de Jack Mezirow

Dans la présente recherche, si on superpose aux modèles de la démarche féministe celui du changement de cadre de référence, on obtient que :

- la démarche féministe est un processus de changement de cadre de référence;
- un cadre de référence est constitué de croyances, de valeurs, de connaissances, etc.;

- le changement de cadre de référence est composé de dix étapes pouvant se regrouper en trois phases majeures : une d'aliénation, un de restructuration et une de réinsertion; phases se superposant à celles de la prise de conscience, de l'acquisition de connaissances et de l'action politique et sociale.

1.4 Résumé du chapitre

Dans ce chapitre, notre attention s'est portée sur la démarche féministe. Étant donné le manque de sources documentaires y ayant trait ainsi que l'absence de données sur les connaissances qui s'y rattachent, une première définition empirique de la démarche féministe a été proposée. Celle-ci la décrit comme étant :

Le pas fait dans la doctrine qui sous-tend l'action des femmes dans leurs luttes pour la transformation des rapports hommes-femmes et de l'ordre établi.

Puis l'analyse des écrits a fait ressortir quatre modèles de transformation de la démarche féministe selon lesquels elle se déroule en trois étapes majeures : une de prise de conscience ou d'aliénation, une d'acquisition de connaissances ou de restructuration et une d'action ou de réinsertion sociale.

Enfin, la théorie du changement critique de Jack Mezirow offre un cadre théorique permettant de concevoir la transformation de la démarche féministe comme un changement de cadre de référence. Les femmes qui vivent cette démarche en sortent transformées. Leur façon de se voir et de voir le monde dans lequel elles vivent n'est plus la même. Elles ont modifié les bases de leur de compréhension d'elles-mêmes et du monde. Leur cadre de référence est modifié. Elles ont remis en cause le cadre de référence qui gouvernait leur vie jusqu'au moment de la démarche.

Chapitre 2 : Les connaissances

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, peu d'études ont porté sur la démarche féministe et aucune source documentaire n'a été répertoriée sur les connaissances qui l'accompagnent. Compte tenu de cette situation et du fait que la démarche féministe, vue comme un changement de cadre de référence, implique une révision du cadre de référence antérieur, une démarche théorique a été entreprise afin de définir d'une part ce qu'est une connaissance, et de cerner, d'autre part, les éléments pouvant constituer le cadre de référence qui sera modifié lors de la démarche féministe.

En ce qui concerne la connaissance, le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (Lalande, 1972) a été utilisé pour définir le concept tandis que le lien entre la connaissance et le social s'établit en utilisant l'apport de Thomas Luckmann (1983). Pour ce qui est des éléments qui font partie du premier cadre de référence, la démarche suivie part d'une analyse de la recension des écrits sur la socialisation des filles. En effet, la démarche féministe ayant été posée comme un changement de cadre de référence se vivant à l'âge adulte, le changement de cadre de référence entraînant une transformation du cadre antérieur, il s'ensuit que le cadre transformé est essentiellement acquis pendant la période de socialisation et qu'une analyse de cette période devrait permettre de faire émerger les grandes dimensions de ce cadre. C'est pour cette raison qu'une recension des écrits sur cette dimension a été retenue. Cette recension s'est faite à partir de recherches automatisées de l'information qui, contrairement à celles effectuées pour la démarche féministe, a permis de recueillir une

quantité suffisante de sources documentaires pour s'approprier le champ de recherche, nourrir la réflexion et l'analyse.

C'est ainsi qu'il a été possible de cerner ce que sont les connaissances de conceptualiser les dimensions sur lesquelles ont pu porter la réflexion des femmes dans la révision du cadre de référence acquis pendant leur période de socialisation, soit la période de leur pré-démarche. L'ensemble de ces éléments permettront d'élaborer un cadre conceptuel afin de répondre à la question de la recherche sur les connaissances qui accompagnent la démarche féministe.

Dans le chapitre qui suit, la dimension du savoir et des connaissances est présentée dans un premier temps. Elle sera suivie par celle sur la socialisation des filles. Le chapitre se termine par une synthèse sur les connaissances reliées à la socialisation et sur celles reliées à la démarche féministe.

2.1 Savoir et connaissance

Définitions

Savoir et connaissance sont deux des termes parmi les plus courants dans le champ de l'éducation. Deux termes aux champs sémantiques qui s'entrecoupent tant et si bien que, souvent, ils sont indifféremment utilisés. La distinction qui peut être établie entre savoir et connaître sera présentée dans un premier temps, puis savoir et connaissance seront situés l'un par rapport à l'autre.

André Lalande, dans son *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, définit le verbe « savoir » comme signifiant « connaître » dans le sens suivant : « avoir à l'esprit un certain objet de pensée non seulement en tant que donné, mais en tant que bien saisi dans sa nature et ses propriétés » (1972: 948 et 172).

Un autre sens de « connaître » est celui d'« avoir à l'esprit un certain objet de pensée vrai ou réel » (p. 172). Ce dernier sens serait le plus courant en français d'après cet auteur. Aussi, pour distinguer ces deux verbes, il est utile de noter que « savoir » peut être relié à l'idée de connaissance intellectuelle, comportant « des concepts, des jugements, une sorte de science » (p. 948) et « connaître » à l'idée d'une connaissance familière avec l'objet connu.

Pris en tant que substantif « savoir » signifie :

- état de l'esprit qui connaît ; relation du sujet pensant à un contenu objectif de pensée, formulable en une proposition, dont il admet la vérité pour des raisons intellectuelles et communicables;
- ce que l'on sait. Ne se dit pas proprement, en ce sens, que si les connaissances dont il s'agit sont assez nombreuses, systématisées, et amassées par un travail continu de l'esprit (Lalande, 1972: 948).

Dans la première définition, le savoir renvoie à une activité intellectuelle et, comme le précise A. Lalande, « le savoir s'oppose à l'ignorance; à l'opinion; à la foi ou croyance » (p. 948). Dans la deuxième se retrouve la définition utilisée dans le langage courant, soit : l'« ensemble des connaissances plus ou moins systématisées, acquises par une activité mentale suivie » (*Petit Robert*, 1978: 1613).

Pour ce qui est de « connaissance », il existe quatre sens fondamentaux qui sont :

- acte de la pensée qui pose légitimement un objet en tant qu'objet... (sens A);
- acte de la pensée qui pénètre et définit l'objet de sa connaissance... (sens B);
- contenu de la connaissance au sens A;
- contenue de la connaissance au sens B. Très fréquent, surtout au pluriel (Lalande, 1972: 171-172).

Ces quatre sens dérivent du fait que : « ce mot désigne d'une part : 1- l'acte de connaître; 2- la chose connue; et d'autre part, il s'applique : a) à la simple présentation de l'objet; b) au fait de le comprendre » (Lalande, 1972: 171).

Pour les fins de la recherche, les définitions suivantes seront retenues :

- la **connaissance** est le contenu qui définit la chose connue;
- le **savoir** est un ensemble de connaissances plus ou moins systématisées, acquises par une activité mentale suivie;
- **savoir** signifie avoir à l'esprit un certain objet de pensée non seulement en tant que donné, mais en tant que bien saisi dans sa nature et ses propriétés;
- **connaître** signifie avoir à l'esprit un certain objet de pensée vrai ou réel.

Le bagage subjectif de connaissances

Toute personne vit dans un groupe social donné. Elle acquiert, dans sa première période de vie, des connaissances, des savoirs, des valeurs, des préjugés, des croyances qui feront partie de son premier cadre de référence. Son expérience de vie lui permettra, plus tard, de savoir ce qu'elle pensait connaître et ces connaissances acquises au fil des ans et son questionnement ébranleront peut-être cette structure, ce qui l'amènera éventuellement à entreprendre une démarche critique qui pourra aboutir à une modification de son cadre de référence. C'est dans cette perspective que l'article de Thomas Luckmann sur le « sens commun, la science et la spécialisation du savoir » (1983) a été retenu pour la présente recherche. D'une part, Thomas Luckmann y présente des notions liées au savoir et aux connaissances dans une perspective où il y a interaction entre la personne et la société, et, d'autre part, c'est un auteur qui se situe dans un courant de pensée qui s'apparente à celui de Jack Mezirow.

Thomas Luckmann tente de définir les notions de « sens commun » et de « science » en espérant qu'une description précise de leurs structures respectives et de leurs fonctions procurera quelques critères pour les reconnaître et ainsi clarifier leur relation (p. 59).

Pour Thomas Luckmann, il y a dans chaque société un ensemble de **connaissances générales** ayant une large diffusion au sein de l'ensemble de la population. Il définit le **sens commun** comme étant le noyau dur des connaissances générales et comme en étant la partie qui se centre sur la réalité quotidienne.

Common sense is... the hard core of general knowledge in all societies... It is the only part... which deals with everyday reality – and deals with it pragmatically (Luckmann, 1983: 61).

Quant à la **science**, il la définit au départ comme étant : « *a very specific historically limited and, perhaps, unique way of systematizing certain sets of human orientations in reality* » (p. 60).

Avant d'analyser leur fonction respective, Thomas Luckmann examine la structure de la connaissance subjective et de la connaissance sociale. La **connaissance subjective** est construite à partir de l'expérience et constitue une structure d'éléments systématiquement interreliés que l'on peut nommer le **bagage subjectif de connaissances** (p. 61). Cette structure est le résultat de la sédimentation d'expériences particulières, du système subjectif de pertinence opérant à ce moment-là et de la connaissance déjà accumulée subjectivement. Cette structure évolue dans le temps et est modifiée selon les expériences de la personne. Aussi, un élément de connaissance peut tout simplement se sédimenter dans la structure, ou bien il peut être utilisé de façon récurrente, devenant ainsi une routine, ou bien il peut être réutilisé avec modifications, ou encore abandonné ou remplacé par un nouveau (p. 61).

Toute expérience est source de connaissance puisque, pour Thomas Luckmann, l'**expérience** s'enracine dans les événements particuliers qui se distinguent dans la vie quotidienne d'une personne, auxquels elle porte une attention consciente, et qui sont enregistrés dans la mémoire. Certaines expériences apportent des contributions plus significatives que d'autres au niveau de la connaissance. À ces expériences se rattachent généralement des situations problématiques (p. 61).

Enfin, le bagage subjectif de connaissances contient des éléments de connaissance générale, commune, et aussi des éléments de connaissance spécialisée.

Le **bagage social de connaissances**, quant à lui, est construit à partir des activités subjectives (p. 63). La sédimentation d'un élément subjectif de connaissance dans le bagage social de connaissances s'appuie sur l'objectivation, la pertinence sociale, mais aussi sur le cumul historique de la connaissance dans les institutions sociales.

D'après Thomas Luckmann, il peut y avoir dans une société une distribution homogène de la connaissance. Il existe, cependant, un minimum de diversité qui provient des différences qu'il qualifie d'ordre « naturel » comme le sexe, l'âge, la maturité, la structure physiologique. Il y a aussi les différences de parcours de vie de chaque personne. Enfin, l'acquisition de certaines connaissances est contrôlée par des barrières institutionnelles (p. 65-66).

Compte tenu de ces éléments, la **connaissance générale** ou **commune** peut être définie comme étant celle qui est transmise de façon routinière à tous les membres de la société; la **connaissance spéciale** comme celle qui est transmise de façon routinière à des types sociaux bien identifiés :

Common knowledge may be formally defined as knowledge which is routinely transmitted to everyone, special knowledge as

knowledge which is routinely transmitted to clearly specified social types (p. 66).

Toujours d'après Thomas Luckmann :

Common sense is general knowledge pertaining to everyday realities. It is the central part of the social stock of knowledge and serves to provide a total orientation for the individual. It must cope with all kinds of "normal" situations in his life... common sense must be subjectively adequate... Special knowledge... can afford to neglect subjective finitude as well as individual limitations because of its historically cumulative character and its ability to reconstruct reality in abstract, rational formulae (p. 71).

D'après Thomas Luckmann, chaque membre de la société reçoit de façon routinière une connaissance générale, commune, qui lui permet de faire face à toutes les situations « normales » de la vie quotidienne. Ainsi, les femmes reçoivent un bagage social de connaissances caractérisé par des connaissances générales et par des connaissances spéciales dans la mesure où elles-mêmes se distinguent en tant que femmes. Cette part du bagage social de connaissances à laquelle s'ajoute le bagage subjectif de connaissances davantage lié à l'expérience peut être associée au noyau dur des connaissances constituant avec les croyances et les valeurs, ce que Jack Mezirow a appelé le cadre de référence des adultes.

Pour préciser le noyau dur des connaissances du cadre de référence que les femmes adultes ont acquis dans leur enfance et qui a été renforcé par les institutions sociales, nous recourons aux écrits sur la socialisation des filles.

2.2 La socialisation des filles

Une éducation différenciée selon le sexe

Les écrits sur la socialisation des filles ont fait ressortir la présence, depuis plusieurs siècles, d'une conception d'une « nature féminine » spécifique qui

justifie une éducation différenciée selon le sexe. Cette situation s'est traduite essentiellement pour les filles en un apprentissage « axé sur des activités traditionnelles : élever les enfants; s'occuper de la maison; travailler aux champs », et ce, à travers le monde (Betkin *et al.*, 1980: 92-94). Au Québec, cette conception d'une « nature féminine » est également manifeste et l'éducation des filles, dès qu'elle sort de la famille vers le milieu du 19^e siècle (Clio, 1982: 179), s'articule autour de deux rôles : l'éducation religieuse et les travaux ménagers (Clio, 1982: 46). En lien avec cette éducation, se développer un discours « qui est un discours 'contre' une instruction des filles qui serait identique à celle des garçons » (Fahmy-Eid et Dumont, 1983: 27).

L'éducation des filles évolue d'une éducation domestique et agricole en enseignement féminin et familial (Clio, 1982: 391), réservant aux filles l'exclusivité de l'enseignement ménager (Fahmy-Eid, 1983: 52) alors que l'Abbé Albert Tessier, promoteur de ce type d'enseignement, accentue la différenciation de l'éducation entre les filles et les garçons pour produire une « élite de mères-épouses-éducatrices capable de perpétuer les valeurs traditionnelles » (Thivierge, 1983: 119).

Même si la législation est généralement neutre sur le plan sexuel, la différenciation selon le sexe se fait par voie du mode de financement et des règlements (Fahmy-Eid et Thivierge, 1983: 196). Le financement de l'éducation des filles est à l'image de l'importance et de l'orientation que la société lui accorde; société qui, à cette époque-là, est gouvernée exclusivement par des hommes. Or, le système d'éducation se développe en fonction des garçons et les privilégie. Les filles ont accès seulement à des programmes plus légers, excluant des matières scientifiques telles la physique et la chimie (Fahmy-Eid et Thivierge, 1983: 207). En conséquence, il y a dévalorisation des filles et de leur éducation.

De fait, pendant la majorité du cours de l'histoire au Québec, les filles n'ont pas accès à la même éducation que les garçons (Linteau et Robert, 1979; Éducation Québec, 1980; Clio, 1982). Ce n'est qu'au 20^e siècle que la conception d'une « nature féminine » commence à être ébranlée alors qu'est créé le premier collège classique féminin en 1908, le Collège Marguerite-Bourgeois. L'égalité d'accès s'instaure progressivement en commençant par un financement similaire pour les collèges classiques de garçons et des filles en 1961 (Descarries-Bélanger, 1980: 32 et 38) et en mettant fin à celui de l'enseignement ménager en 1969-1970 (Thivierge, 1983: 141).

La conception d'une « nature féminine », qui réserve aux femmes des rôles sociaux précis, s'atténue progressivement au fil des ans et ce déclin d'une conception monolithique de la « femme » va de pair avec la reconnaissance des femmes en tant que citoyennes à part entière et l'accessibilité accrue de l'éducation. En 1943, la loi sur l'instruction publique obligatoire est adoptée. Suivent, en 1944, celle sur la gratuité de l'enseignement et des livres de classe et, en 1945, celle qui rend gratuit et public l'enseignement secondaire de cours classique (Bouchard *et al.*, 1981: 11). Les effets de cette réforme scolaire ont été de rendre les études secondaires plus accessibles, notamment aux filles.

Les débats sur l'éducation facilitent une évolution de l'opinion publique quant à l'instruction des filles. Progressivement les écoles ouvrent leurs portes aux femmes. Celles-ci ont ainsi accès à diverses professions. En 1930, c'est la médecine et la comptabilité; en 1941, le droit; en 1956, le notariat. À partir du début du siècle, les filles ont de plus en plus accès à l'éducation, donc aux connaissances et aux savoirs ainsi qu'aux professions libérales. Enfin, le Rapport Parent recommande, en 1964, « le droit pour les filles à une éducation identique à celle des garçons, les classes mixtes dans les écoles et la gratuité scolaire » (Clio, 1982: 406).

La notion d'une « nature féminine » a donc été jusqu'à récemment le principe fondamental selon lequel était pensée la socialisation des filles dans les institutions scolaires. Cette orientation n'était que la traduction au niveau de l'éducation de l'orientation générale de la société à l'égard des filles et des femmes; orientation qui influait également sur d'autres éléments de socialisation, tels la famille, la culture, la religion et les médias. L'ensemble des éléments de socialisation convergeaient ainsi dans un modelage de la fille vers un idéal de femme véhiculé par l'idéologie dominante et le premier cadre de référence des filles jusqu'à tout récemment comportait un nombre de modèles restreints (mère, religieuse ou institutrice; Rocher, 1962); de pair avec un nombre restreint de rôles et de places sociales. Les filles étaient éduquées avec cette notion sous-jacente d'une « nature féminine » qui semblait étayer scientifiquement la croyance en des capacités et des compétences limitées et en l'intériorité sociale des femmes.

Tels sont les éléments qui balisent le premier cadre de référence des jeunes filles et qui peuvent être générateurs de sentiment d'infériorité et d'incompétence. Soulignons de plus que les changements survenus depuis les années 1960 sont encore trop récents pour que la notion d'une « nature féminine », telle qu'elle a été véhiculée pendant des siècles, soit aussi révolue que la conception de la terre comme étant plate.

Les comportements différenciés selon le sexe

L'analyse de la situation que Simone de Beauvoir présente en 1949 tend à démontrer que la famille, en particulier les parents, et les gens en général ont des attitudes et des comportements qui varient selon le sexe de l'enfant, et que les fondements de cette approche différenciée reposent sur une conception philosophique consacrant l'infériorité de la femme. L'ensemble du

conditionnement tend à modeler les garçons en fonction d'une image de la féminité et des rôles qui y sont associés. L'argumentation que Simone de Beauvoir développe dans son livre conteste l'existence d'une « nature féminine ». Pour elle, si la femelle humaine devient ce « castrat qu'on qualifie de féminin » (1949: 285), c'est que le monde dans lequel elle grandit la conditionne à devenir elle :

Si, bien avant la puberté, et parfois même dès sa toute petite enfance, elle (la fille) nous apparaît déjà comme sexuellement spécifiée, ce n'est pas que de mystérieux instincts immédiatement la vouent à la passivité, à la coquetterie, à la maternité : c'est que l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et que dès ses premières années sa vocation lui est impérieusement insufflée (de Beauvoir, 1949: 286).

Depuis cette analyse de Simone de Beauvoir, de nombreuses études ont porté sur les comportements différenciés et ont mis en évidence leurs diverses manifestations. D'après Elena G. Belotti, ces comportements sont présents même avant la naissance (1973: 22) et tendent à dévaloriser l'arrivée des filles. L'attitude d'accorder moins d'attention et d'importance aux filles perdure dès les premiers jours et pendant la petite enfance. Elle se manifeste en un allaitement de moins longue durée (Belotti, 1973: 37-48), une moins grande attention (Murphy et Moriarty, 1976 et Walraven, 1974, cités par Block, 1983: 1341), en soins moins fréquents (Moss, 1967, 1964, cité par Honig, 1983: 62), en moins de stimulation physique (Block, 1983: 1342), en moins de proximité (Esther Goshen-Gottstein, 1981). La valorisation des garçons se poursuit pendant la petite enfance et l'enfance. Les garçons provoquent davantage de réactions de la part de leurs parents que les filles : les garçons reçoivent plus de feedback tant négatif que positif (Maccoby et Jacklin, 1974; Margolin et Patterson, 1975). Les

filles sont dévalorisées ou ignorées. Elles commencent à recevoir le message de leur non-importance.

Différentes recherches tendent à démontrer que les pères ont un comportement plus stéréotypé que les mères. Ils réagissent deux fois plus aux agirs des garçons (Margolin et Patterson, 1975). Ils exercent plus de pression pour que leurs enfants se comportent de façon appropriée selon leur sexe (Maccoby, 1980; Langlois et Downs, 1980). Ils sont plus fermes avec leurs fils (Roberts, 1984), donnent plus de récompenses aux filles et plus de punitions aux garçons (Langlois et Downs, 1980). Ils interrompent les enfants et parlent en même temps qu'eux plus souvent que les mères, mais les deux parents interrompent davantage les filles et parlent plus souvent en même temps qu'elles (Greif, 1980). La parole des filles et, par conséquent, leur pensée et leurs préoccupations sont dévalorisées. L'influence du père serait déterminante dans l'orientation instrumentale ou expressive des enfants (Lueptow, 1980) et dans leur éducation sexuelle (Bennett, 1984).

Le choix des jouets varie selon le sexe de l'enfant (Belotti, 1974; Honig, 1983: 61) et il semble difficile d'enfreindre les conventions sociales quant à leur choix (Belotti, 1974: 114). Les garçons en reçoivent une plus grande variété et ces jouets offrent davantage de possibilités de création, encouragent davantage la manipulation, procurent une meilleure compréhension du monde physique (Block, 1983: 1342) et favorisent le développement d'habiletés visuelles et spatiales (Serbin et Connor, 1979). Les jouets des filles favorisent l'imitation et offrent moins de possibilités de variation et d'innovation (Block, 1983: 1342). Ils favorisent le développement d'habiletés verbales (Serbin et Connor, 1979). Le choix des jouets conditionne par conséquent le développement de l'enfant. Les filles développent un moins grand nombre d'habiletés, rétrécissant par le fait même la confiance en soi et en ses compétences.

Au niveau du déplacement spatial, les filles ont moins de liberté que les garçons (Erikson, 1950; Block, 1983: 1342). Les jeux de mouvement sont moins permis aux filles; le mouvement pour elle s'est réprimé (Belotti, 1974: 127-134). On inhibe chez les filles l'initiative et l'action; on encourage chez elles la passivité (de Beauvoir, 1949: 328) et cette passivité est notable (Erickson, 1968: 271).

Jeanne Block (1983: 1341) résume ainsi les propos tenus par les parents quant à leurs comportements différenciés selon le sexe de leurs enfants :

- pour les garçons, tant les pères que les mères encouragent la réussite et la compétition. Ils leur demandent de contrôler leurs émotions, d'être indépendants et de prendre des responsabilités personnelles. Ils les punissent davantage que les filles. Les pères sont plus autoritaires, plus stricts, plus fermes avec leurs garçons qu'avec leurs filles. Ils sont moins tolérants et acceptent peu les comportements déviants du stéréotype masculin.
- Le rapport parent-fille se démarque de celui parent-garçons par une plus grande proximité physique, des relations plus chaleureuses et une plus grande confiance en leur sincérité. Les punitions sont moins utilisées. Tant les pères que les mères s'attendent à des comportements féminins (« *ladylike* »). Les mères sont plus restrictives et elles surveillent avec attention leurs activités.

Les adultes en général, tout comme les parents, ont des attitudes et des comportements différents selon le sexe de l'enfant. Les recherches tendent à démontrer une interaction différenciée adulte-enfant qui favorise le développement intellectuel des garçons (Honig et Wittner, 1982) et celui d'habiletés différenciées (Parsons et Bales, 1955; Honig et Wittner, 1982). Les garçons bénéficient davantage d'interaction verbale de la part des hommes (Hoffman *et al.*, 1980), des éducatrices au préscolaire (Serbin *et al.*, 1973). Ils

reçoivent plus de feedback positifs et les filles, plus critiques (Block, 1983: 1344). À l'école, les filles obtiennent moins de renforcement pour leur réussite au niveau cognitif (Carnegie Commission on Higher Education, 1973), moins de récompense (Olejnik, 1980), moins de support et moins d'encouragement, moins de compliments et plus de commentaires désobligeants (Frey, 1979, cité par Block, 1983: 1343). Ces attitudes et comportements renforcent la non-importance des filles, et par conséquent leur dévalorisation. Les filles construisent ainsi un manque de confiance dans leurs capacités. La compétence des filles et leurs capacités ne sont pas encouragées.

De fait, les attentes des professeur-e-s sont aussi différenciées selon le sexe ainsi que leurs perceptions des hommes et des femmes avec valorisation des caractéristiques masculines (Zimet et Zimet, 1977).

Women and men educators described males as being seen as significantly more aggressive than females. Some of the adjectives which characterized male aggressiveness were competitive, disruptive, and self-aggrandizing. Conversely, submissive, conforming, and obliging behaviors were assigned to females (Zimet et Zimet, 1977: 588).

Pour ces auteurs, « *femininity, subordination, and dependence are as closely linked by both female and male educators as are masculinity, dominance, and independence* » (Zimet et Zimet, 1977: 588) et « *Most of the time girls are ignored* » (Zimet et Zimet, 1977: 588). Qui plus est, les enseignant-e-s, tout comme les cliniciens et cliniciennes, rattachent la notion de santé mentale adulte et de comportement mûr aux hommes et non aux femmes (Zimet et Zimet, 1977: 590) et approuvent une éducation des filles en fonction des rôles traditionnels (Jungbluth, 1984). Ainsi, c'est l'homme qui est pris comme norme (Steinberg, 1985). De plus, être ignorée relève de la négligence qui se traduit dans le développement de l'enfant par un manque d'estime de soi, de ses capacités et de ses compétences.

D'après une étude américaine (Sadker et Sadker, 1974, cités par Deblé, 1980: 93), ce que les maîtres attendent d'un élève, c'est pour un garçon, être actif, aventureux, agressif, énergique, indépendant, et pour une fille, être sensible, calme, pondérée, coopérative. Or, il a été démontré que les attentes et l'opinion des professeur-e-s ont une influence sur les résultats scolaires des élèves. C'est ce qui est connu sous le nom de l'« effet Pygmalion » (Rosenthal et Jacobsen, 1968).

L'ensemble des comportements différenciés selon le sexe tend donc à valoriser l'enfant de sexe masculin, et, par voie de conséquence, à dévaloriser l'« autre » sexe, le sexe féminin. Les filles reçoivent moins d'attention. Elles sont moins sollicitées et supportées. Elles sont parfois carrément ignorées. Elles reçoivent par le fait même le message de leur non-importance et un renforcement quant à leur manque de capacités et de compétences. Le premier cadre de référence peut ainsi contenir une connaissance erronée des capacités et des compétences des femmes inculquées par l'ensemble des personnes qui interviennent dans la période de socialisation, y compris les femmes elles-mêmes.

Le sexisme en éducation

Le biais sexiste de l'école, des éducateurs et éducatrices et de l'orientation est dénoncé depuis plusieurs années. Au Québec, le Conseil du statut de la femme a sonné l'alarme dès 1976 (1976b). Il fait ressortir la présence des stéréotypes dans les manuels scolaires (Dunnigan, 1975); démontre l'absence ou le manque d'accès à l'éducation pour les femmes du Québec (CSF, 1976a); s'inquiète quant à l'orientation des filles en milieu scolaire (Dunnigan, 1977). Il soumet un bilan et propose des correctifs notamment quant à l'éducation dans *Pour les Québécoises : égalité et indépendance* (CSF, 1978).

Un stéréotype peut se définir de la façon suivante :

*A stereotype is a culturally determined and relatively fixed view of others in a group (such as females), so that one perceives them and reacts to them as if they all have the same characteristics and traits just **because** they are members of that group (Honig, 1983: 60)*

Les stéréotypes se retrouvent dans les manuels scolaires mais aussi dans la publicité, la littérature, les mass-médias, etc. D'après Annette Rickel et Linda Grand (1979), cinq thèmes sont récurrents dans l'ensemble des stéréotypes présentés aux filles et aux garçons. Ce sont :

- 1- des rôles occupationnels différenciés pour les hommes et les femmes où généralement, l'homme actif en dehors du foyer remplit un rôle d'autorité, et la femme passive, femme au foyer ou objet sexuel, occupe une position nécessitant obéissance;
- 2- une sous-représentation des femmes;
- 3- une présentation des femmes comme des victimes;
- 4- des modèles différenciés de réussite : les hommes réussissent par eux-mêmes alors que les femmes réussissent par l'intermédiaire des hommes ou par chance;
- 5- une trivialisatation des femmes et de leurs occupations.

Ces stéréotypes procurent aux filles et aux garçons des images et des modèles qui se conjuguent aux attentes et aux comportements différenciés des adultes et aux pressions qu'exercent les pairs sur eux.

Les professeur-e-s, tout comme les parents, servent de modèles pour les enfants et les jeunes. Or, les femmes, dans la structure scolaire, tout comme dans la structure sociale, occupent des places qui offrent une image de non-pouvoir et de non-savoir, car, plus on monte dans les différents niveaux de pouvoir et de savoir, plus elles se font rares (Conseil supérieur de l'éducation,

1984: 28-30). Les stéréotypes servent aussi à « justifier la discrimination sexuelle au niveau des rôles sociaux et professionnels (Steinberg, 1985: 35).

L'absence des femmes des lieux décisionnels et des lieux de haut savoir a tout au moins deux conséquences. D'une part, elles n'influencent pas ou peu la définition, la conception, l'orientation et le financement des programmes et des recherches ni ne participent de façon comparable à l'évolution du savoir. D'autre part, les filles, par simple constat de la situation, reçoivent le message que ce sont les hommes qui déterminent à la fois le pouvoir et le savoir.

Ce message de non-pouvoir et de non-savoir des femmes est renforcé par les programmes et leur contenu. En plus des stéréotypes présentés dans les manuels et les livres, les contenus des programmes ont en commun l'omission des femmes.

La participation directe des grandes femmes de l'histoire à l'avancement de l'humanité est carrément niée. On croirait qu'elles n'ont jamais rien fait d'important ou de remarquable, en dehors d'enfanter les grands hommes. Leurs conditions de vie semblent n'avoir jamais évolué, n'avoir jamais suscité de révolte. Le droit de vote qu'elles détiennent aujourd'hui paraît leur être tombé du ciel, sans qu'aucune d'entre elles n'ait eu à lever le petit doigt. Elles n'ont pas d'histoire et on ne trouve aucun indice des changements sociaux importants qui les affectent à l'heure actuelle. Leur fonction reproductrice est sensée les vouer à un rôle unique, universel et immuable. Seules quelques exceptions confirment la règle (Dunnigan, 1975: 109)

Nombre d'auteurs dénoncent cette omission (ex. : Howe, 1975; Bellow Watson, 1976; Bawin-Legros, 1982; Rich, 1975; Jean, 1974) qui a pour effet de dévaloriser les femmes et de nier leur apport au monde d'aujourd'hui.

By placing women outside the educational realm or else making themselves invisible within it, the contemporary paradigms of the philosophy of education contribute to the devaluation of women (Roland Martin, 1982: 145).

Si, pour comprendre le monde qui nous entoure, il est nécessaire de connaître son passé (Lengrand, 1975: 30-31; Dewey, 1947: 83; Schwartz, 1980: 123), alors l'omission des femmes dans les contenus de formation est aliénante et perpétue la discrimination. Ceux qui ont étudié l'oppression ou la domination relèvent notamment le fait que l'éducation est un des instruments privilégiés de maintien d'un système discriminatoire (Freire, 1974; Memmi, 1968, 1973). L'omission des femmes en éducation a pour conséquence une absence d'informations et de connaissances chez les filles sur les femmes et leur vie. C'est un des résultats qu'obtenait Pauline Fahmy-Pomerleau dans sa recherche sur les aspirations des adolescentes (1981).

L'intériorisation progressive des images et des modèles stéréotypés, du rôle et de la place des femmes dans la société, ainsi que les effets des attitudes, attentes et comportements différenciés des parents et des enseignant-e-s et des contenus de programme où l'absence des femmes est notoire, tendent à guider les filles vers les filières qui leur sont plus spécifiquement réservées (CSF, 1978; Descarries-Bélanger, 1980). Massivement, les filles choisissent les « options liées au *secrétariat*, à la *santé* et à l'*éducation* » (Conseil supérieur de l'éducation, 1984: 4). Le Conseil note que « les filles, dans leur ensemble, ne considèrent pas le travail comme un facteur important de réalisation personnelle et ne se préparent pas à assumer leur autonomie financière (1984: 3). Pourtant, 88 % d'entre elles auront à subvenir à leurs besoins à un moment ou à un autre de leur vie (Harel-Giasson, 1983: 28). Cette situation semble connaître peu de changements, si l'on en croit les résultats de la recherche de Gloria Geller (1984). Celle-ci démontre dans une étude comparative sur les aspirations des filles, entre 1973 et 1983 que ces dernières sont maintenant moins nombreuses à considérer la maternité comme l'objectif ultime de leur vie, bien que le pourcentage demeure au-dessus de 50 % (1984: 18). Elles sont tout aussi

nombreuses à aspirer au mariage et cela n'a pas changé en dix ans. Elles sont par contre plus nombreuses à penser qu'elles vont travailler en dehors du foyer une grande partie de leur vie mais l'éventail des choix occupationnels demeure restreint (1984: 19). Les filières dites féminines persistent.

Ces filières ont pour particularité d'être peu nombreuses et de courte durée. Lucie Tanguy (1983) propose une analyse de la formation professionnelle courte en France qui révèle que les programmes courts n'ont de court que leur durée dans le temps. Cependant, leur densité est plus forte, l'horaire étant plus chargé que dans les programmes de formation générale. Ce qui, d'après l'auteure, dénote des « temps d'apprentissage de rapports différents aux savoirs » (p. 223). La majorité des apprentissages se fait à l'école dans une relation directe avec des enseignants (p. 235), relation que l'on sait différenciée selon le sexe. Les apprentissages sont axés sur des savoirs précis « enracinés dans le présent sans regard vers le passé » (p. 245); ceux relatifs à « l'homme et à son histoire » (p. 241) n'ont que peu de place (sans parler de ceux relatifs aux femmes). Ces divers éléments tendent à mettre en évidence que la formation dans les filières professionnelles, dont les féminines, ne favorise pas la formation d'une pensée critique ni le développement de l'individualité (p. 239). De plus, dans ces programmes, le savoir technique est généralement présenté davantage sous l'angle de son utilisation que sous celui de sa compréhension. C'est le cas pour le savoir technique relatif aux ordinateurs dans la formation au travail cléricale au Canada (Gaskell, 1983).

Les filières professionnelles féminines comportent souvent des activités qui peuvent être qualifiées de « conditionnement ». Le cas du secrétariat est connu (Descarries-Bélanger, 1980: 109; Gaskell, 1983: 20). Le conditionnement se reflète dans la description de valeurs intériorisées qui se retrouve dans la définition des exigences d'un emploi (voir l'emploi d'auxiliaire commercial ou

celui de commis de bureau où il est fait mention « d'aimer » le travail de répétition ou le travail de groupe; de « réelle motivation pour le service d'autrui. Dévouement, altruisme » pour l'infirmière auxiliaire : annuaire 77/79: 02-257, 02-261, 02-64); dans les objectifs de programme (voir la formation d'infirmière auxiliaire où l'on parle de « développer un comportement intérieur qui, à partir des connaissances acquises, confèrera (à l'élève) une manière d'être et d'agir le caractérisant dans ses approches du malade » : annuaire 77/79: 02-63). Tous ces éléments de conditionnement contribuent à l'inculcation d'un rôle traditionnel de la femme dans lequel amour, dévouement, altruisme et don de soi définissent la féminité et le travail féminin.

L'intériorisation chez les filles des images et des modèles stéréotypés inculqués au fil des ans se manifeste donc par le choix de carrières qu'elles viennent sélectionner par elles-mêmes et qui leur sont destinées, mais aussi et surtout par leurs propres aspirations. Près de la moitié des adolescentes aspirent à remplir un rôle traditionnel et près des deux tiers désirent un mari ayant un statut social élevé; leurs choix de vie professionnelle sont peu élevés et leur promotion sociale est dépendante du statut de leur futur époux (Fahmy-Pomerleau, 1981). Cette étude, qui synthétise les aspirations conflictuelles des adolescentes dans l'expression « égalité et dépendance », révèle que ces aspirations ne varient pas selon les données sociodémographiques habituelles. D'après Pauline Fahmy-Pomerleau, les femmes « forment à certains égards un groupe aussi homogène que pourrait l'être une classe sociale » (1981: 96). Si tel est le cas, alors la vision de la femme que présentent la société en général et la famille et l'école en particulier est relativement monolithique. Cette interprétation est corroborée par le constat de Gloria Geller à l'effet qu'en dix ans les jeunes filles ne reçoivent pas le message que « *life-long marriage and living in a nuclear*

family is highly improbable » (1984: 19). Le message est à l'immuabilité de la famille, du mariage et du rôle des femmes.

Cette représentation monolithique de la place des femmes constitue une thèse que soutient, dans une certaine mesure, Francine Descarries-Bélanger dans son livre *L'école rose... les cols roses* (1980). Cette chercheuse part de l'hypothèse que l'idéologie dominante sexiste réserve des places et fonctions spécifiques aux femmes sur le marché du travail et relève les mécanismes mis en place, en éducation, pour faire en sorte que les femmes occupent des places et fonctions. Même si certaines femmes échappent au conditionnement éducatif et poursuivent des études supérieures, elles se retrouvent exclues du marché du travail ou remplissent des places et des fonctions inférieures.

Au niveau des études supérieures, l'étude de Sharon Sutherland (1978) révèle que, en 1970, 40 % des étudiants pensaient que les hommes étaient plus capables que les femmes et que 26 % des étudiantes pensaient que les femmes étaient moins capables que les hommes. C'est dire que les femmes, à l'université, étudient dans un milieu sexiste avoué, du moins en 1970 : deux hommes sur cinq les considèrent comme inférieures et une sur quatre d'entre elles se trouve elle-même inférieure. Selon les données de Sharon Sutherland, les secteurs où les femmes se considèrent le moins égales aux hommes sont ceux débouchant sur les professions libérales et l'éducation. Dans ce dernier champ d'études, au niveau du baccalauréat, près de trois étudiantes sur dix se perçoivent inférieures; au niveau des études supérieures, l'autodévalorisation des enseignantes, conjuguée aux préjugés sexistes du corps enseignant, permet au système de conditionnement de perdurer, étant donné que les enseignantes sont majoritaires au niveau de l'enseignement primaire. L'étude de Sharon Sutherland révèle de plus que les femmes intériorisent dans une assez large

proportion (25 % des femmes inscrites à l'université) leur propre dévalorisation et leur propre incompetence ou manque de capacités.

La masculinité de la science et du savoir

L'omission des femmes des contenus et des programmes de formation a pour corollaire la présence des hommes. L'exclusivité de cette présence a donné à la science et au savoir un caractère masculin. C'est ainsi que l'expression masculinité de la science a pris un sens.

Notre formation, notre développement scientifique procèdent d'un champ théorique, d'un champ épistémologique, devrions-nous dire, à un seul hémisphère : celui de la masculinité (De la Durantaye, 1983: 101).

Cette situation s'explique par le fait que les femmes n'ont eu accès au savoir que récemment dans le cours de l'histoire. Ainsi, pendant des siècles, la connaissance a été prioritairement le « patrimoine de l'homme ainsi que l'expression de ses paramètres de la saisie de la réalité » (Bonder, 1982: I-26).

Les savoirs dont nous disposons portent le sceau de nos orientations sociales et sexuelles passées... Les savoirs... furent produits dans des conditions sociales et historiques données et cela par des agents masculins pour la plupart (Lafontaine, 1981: 129).

La venue des femmes dans le domaine du savoir et le développement des études sur les femmes que certaines d'entre elles ont promu, ont révélé :

L'existence de l'équivalence : humain égale masculin, et sa contrepartie : masculin égale humain, comme présumé fondamental sous-jacent à toute connaissance scientifique occidentale.

Le discours scientifique dominé par ce paradigme relègue les femmes à l'invisibilité, à la distorsion ou à la spécularisation (Bonder, 1982: I-24).

Et le savoir féministe remet en question le savoir institutionnel (Howe et Lauter, 1980).

L'analyse féministe de la science et du savoir tend donc à démontrer que les sciences dans leurs fondements et leur construit possèdent un biais sexiste. Il n'est guère de sciences humaines qui ne soient ainsi critiquées. Tel est le cas pour la sociologie (Clio, 1982), la philosophie (de Beauvoir, 1949; Roland-Martin, 1982), l'anthropologie (Mac Cormack, 1981), la médecine (Howell, 1974; CSF, 1981; Ehrenreich et English, 1982), l'éducation (Smith, 1978; Fahmy-Eid et Dumont, 1983; Thompson, 1983; Howe, 1975; Spender, 1981b), le droit (Wallach, 1975), l'économie... (voir Spender, 1981a). Ces auteures, dans leur discipline ou champ d'études, mettent en évidence la présence d'une vision masculine de la réalité. En conséquence, le savoir que l'on apprend est le savoir des hommes. Le savoir des femmes est absent, rejeté ou exclus. La science et l'homme y sont présentés comme universels, comme normes (Spender, 1981b) et la production scientifique tend à reproduire cet état de la connaissance :

... nous (les scientifiques) pouvons colporter, à notre insu parfois, nombre de théories, de concepts, de méthodologies, de principes et de valeurs qui correspondent à un code fondamentalement masculin, soit une vision masculine de l'ordre social et des valeurs qui s'y rattachent. La science que l'on dit universelle et objective est plutôt, à mon avis, unilatérale; elle a été constituée et se perpétue par des hommes. Les règles et les valeurs qui y prévalent, ce sont eux qui les ont énoncées, et ce qui est tenu pour neutre et objectif peut être simplement un effet de leur domination (Bonneau, 1983: 82).

L'entrée des femmes dans la production du savoir est susceptible de provoquer une véritable révolution du savoir (« *a true revolution in knowledge* ») car

Women are not just "eyes" on a private world. Attached to the eyes is a brain, and attached to the brain is a person. The brain makes concepts, and the person has a class position, searches for

problems or relevance, and competes for that ultimate power – the power to “define” reality (Abu-Lughod, 1981: 8).

Ainsi, les femmes sont exclues ou tout au moins peu présentes dans le savoir et les lieux de production des savoirs. Cette absence et cette omission créent des vides culturels dans la pensée symbolique des femmes qui développent des sentiments de non-importance et de non-savoir. Leur rapport au savoir peut en être marqué d'autant plus que, pendant longtemps, « l'appropriation facile du savoir était réservée à une minorité » (Jean, 1984: 92).

Le rapport des femmes au savoir

Peu d'écrits, à notre connaissance, ont traité explicitement au concept du rapport des femmes au savoir. En fait, un seul écrit portant sur ce rapport tel que perçu par les femmes elles-mêmes a été répertorié. Il s'agit de l'article de Michèle Bolli intitulé « Femmes et savoirs : mouvement d'approche » (1985) qui présente une synthèse des « mouvements d'approches et d'appropriations du champ théorique par les femmes ». Cette synthèse a été faite à partir d'une relecture des travaux d'étudiantes produits entre 1977 et 1981 dans le cadre d'activités éducatives relatives à la formation des femmes.

Après avoir retracé brièvement l'évolution du savoir dans l'histoire, l'auteure propose un découpage du mouvement d'appropriation du savoir par les femmes en trois moments : celui de l'accès, celui du rejet et celui de la reconstruction :

d'abord celui d'une demande massive d'accès à ce savoir; puis une dénonciation de la collusion entre savoir et norme masculine et par voie de conséquence un refus du savoir théorisé au profit du maintien de l'identité féminine... On a vu apparaître ici nombre de travaux concernant le corps féminin, la vie affective et ses droits, la sexualité : thèmes abordés par les voies psychanalytique et anthropologique. Aujourd'hui, enfin, une demande d'accès à ce savoir demeure; mais en lui imposant un questionnement du lieu de l'identité féminine... (Bolli, 1985: 12).

La confrontation entre les « lieux et les démarches du savoir théorique et l'identité féminine classique » (idem : 15) produit une série de heurts :

1. heurt devant l'objet d'étude et sa présentation (idem : 15),
2. heurt « intrapsychique chez les femmes qui ont intériorisé au fil des années et de leur éducation un certain type de rôle, de normes, qui doivent être parfois transgressés pour accéder à la connaissance et à la pratique intellectuelle » (idem : 16),
3. heurt « provoqué aussi par le processus du travail intellectuel effectuant la nécessaire (?)¹ coupure avec l'ordre du « corps » (le sensible – la matière – le relationnel) » (idem : 16).

Pour accéder au savoir, une femme doit d'abord détruire « l'image négativement marquée d'une femme devenant masculine parce qu'elle s'occupe du théorique », puis « s'affranchir du rapport dénégatif qu'elle entretient avec la théorie et s'autoriser à imaginer pour elle un devenir dans un champ théorique lui-même en mouvement » (idem : 17-18).

Ce rapport difficile des femmes au savoir s'explique par des facteurs liés à la socialisation tels celui du type de questions posées aux filles par les agents éducatifs (Spender, 1978; Honig et Wittner, 1982), celui des stéréotypes qui attribuent aux hommes et non aux femmes la rationalité (Steinberg, 1985). Au niveau de l'éducation, l'appréciation qu'en font 133 féministes ayant participé à la recherche de Kathryn Lee-Girard (1974) ne comporte aucun consensus positif. Tous les consensus (2/3 des sujets) portent sur des dimensions négatives. Pour le primaire, les femmes mentionnent une absence de femmes intéressantes dans les contenus de formation, un manque d'encouragement aux études et un renforcement strict des comportements appropriés selon le sexe. Pour le

¹ Écrit tel quel dans le texte original.

secondaire, se retrouvent en plus de ces dimensions celle d'un programme d'éducation physique différenciée selon le sexe et ne conduisant pas au développement d'un corps sain et vigoureux, ainsi que celle d'un biais sexiste dans l'orientation. Au niveau postsecondaire, les femmes mentionnent le manque d'encouragement dans l'exploration de carrières « masculines » et le problème de la présence quasi exclusive d'hommes dans des rôles de leadership (Lee-Girard, 1974: x).

Le rapport problématique des femmes au savoir s'explique également par la masculinité de la science et du savoir ainsi que par « l'absence quasi millénaire des femmes dans la pratique qu'est l'élaboration des connaissances » (Bolli, 1985: 17).

2.3 Les connaissances

Étant donné l'absence d'études sur les connaissances qui accompagnent la démarche féministe, une construction théorique à partir de la socialisation des filles a été entreprise. Cette construction veut permettre l'identification des dimensions qui font partie du premier cadre de référence et sur lesquelles peut porter la recherche de connaissances des femmes lors de leur démarche féministe.

Les connaissances reliées à la socialisation

La période de socialisation est la période pré-démarche féministe. Elle s'inscrit en amont. La recension des écrits sur la socialisation des filles permet de faire émerger un « noyau dur » de connaissances. En effet, l'analyse de la socialisation qui a été présentée révèle son biais sexiste tant au niveau des comportements et des attentes des parents, des personnels de l'éducation,

qu'au niveau des contenus. Le sexisme à l'égard des filles se manifeste de multiples façons et s'appuie sur une conception d'une « nature féminine » imprégnant l'ensemble du système social. C'est lors de cette période de formation que la femme reçoit les données de base qui lui permettront de fonctionner dans le monde adulte. Or ces données sont largement celles d'un monde où ce sont les hommes qui détiennent à la fois le pouvoir et le savoir. Il y a omission des femmes et dévalorisation de leurs contributions dans cet ensemble de connaissances.

Ainsi, les éléments suivants se dégagent de la période de formation première que représente la socialisation des filles :

- une conception des attributs féminins comme étant liés à la « nature féminine »;
- un ensemble de facteurs qui tendent à exprimer la non-importance des femmes, leur dévalorisation systématique tant comme être social que comme être pensé;
- peu de capacités et de compétences reconnues aux femmes;
- un savoir qui occulte les femmes et les prive de leur passé collectif : elles ne sont pas dans le savoir et le savoir est hors de leurs capacités;
- les femmes ne sont pas les objets d'attention des autres;
- en contrepartie, l'homme est central et doit être le point de référence et de préoccupation des autres et des femmes en particulier. Il symbolise le pouvoir et le savoir. Il est compétent et ses capacités sont à la mesure de sa volonté.

Entreprendre à l'âge adulte une démarche féministe implique donc une déconstruction des données acquises pendant cette période, une quête de connaissances pour combler le vide dû à l'omission des femmes et à leur dévalorisation et pour comprendre les raisons de cette situation. Cette quête de connaissances sera probablement rendue difficile à cause du rapport au savoir

qui s'est construit pendant la période de socialisation. Le savoir transmis n'a pas de résonance pour les femmes puisqu'elles y sont invisibles et qu'elles ne participent que très peu à sa construction. On n'attend pas non plus qu'elles excellent dans ce domaine.

Cette synthèse sur la socialisation des filles permet de dégager un « noyau dur » de connaissances à l'égard des femmes. Ces connaissances communes ou générales sont transmises de façon routinière aux membres de la société, selon les définitions proposées par Thomas Luckmann (voir p. 38-41). Elles posent les femmes dans des situations sociales dévalorisantes et d'infériorité. Pendant leur période de socialisation, les membres de la société reçoivent le message de la non-importance des femmes, de leur non-pouvoir et de leur incapacité. Ces situations et cette non-importance sociales se jouent au niveau des rôles sexuels et sociaux qui s'apprennent à travers les comportements et les attentes différenciés selon le sexe de tous les adultes à l'égard des filles; le non-pouvoir d'une « nature féminine » qui oriente les femmes vers des modèles et des rôles précis ainsi qu'à travers le manque de support qu'elles ont reçu et le manque d'intérêt qu'il leur a été manifesté.

Les thèmes reliés à la démarche féministe

C'est en s'appuyant sur les champs de revendication des mouvements des femmes, les écrits féministes et les domaines de changement répertoriés par les auteures qui réfèrent à cette démarche qu'ont été identifiés les thèmes reliés à la démarche féministe. Ce sont ces thèmes que nous présentons dans cette section et qui, jumelés aux connaissances reliées à la socialisation, permettront d'élaborer, dans le chapitre qui suit, la grille d'analyse des connaissances qui accompagnent la démarche féministe.

Un des premiers terrains de revendication du mouvement des femmes a été celui du droit : droit de vote, droit au travail, droit de disposer de son salaire, droit à l'éducation, ... Les champs du juridique et du politique ont donc été investis par un questionnement féministe. Ce questionnement a fait du pouvoir un thème constant d'analyse et de réflexion du mouvement des femmes (Clio, 1982: 502).

Si l'on relève les thèmes principaux portés par les groupes de femmes depuis l'obtention du droit de vote au Québec, on note : le travail (salaires, conditions de travail, travail ménager), la famille (rôle de la femme, mariage, divorce, autorité parentale, égalité des époux, garderies), le corps (sexualité, contraception, avortement, reproduction, maternité), l'éducation (accès, orientation, sexisme, stéréotypes, images, modèles), la situation sociale des femmes (autonomie, égalité, domination, oppression, discrimination, pauvreté, violence) (Clio, 1982). L'ensemble du questionnement illustre de plus une quête d'identité; identité des femmes définies par elles-mêmes et non plus par les autres (hommes, scientifiques, État, Église); identité passant par l'appropriation d'une parole qui permet de se découvrir. Pour le Collectif Clio, « l'action et la réflexion du mouvement des femmes (depuis les années 1975) se cristallisent autour de quatre grands thèmes : le corps, le travail, la parole et le pouvoir » (p. 494). Évelyne Sullerot, pour sa part, découpait son livre *Le fait féminin* (1979) en trois grandes parties : le corps, l'individu et la société.

Des féministes, du monde occidental, ont marqué sur le plan international l'évolution du mouvement et du développement des idées. Nous avons déjà fait référence à Simon de Beauvoir avec son livre *Le deuxième sexe* (1949), sexe faible comme on le dit dans le langage courant, représentant un groupe de personnes de deuxième zone. Nous avons également mentionné Betty Friedan qui nous instruit sur le sort de la ménagère et sur la mystique féminine qui emprisonne les femmes (1963). Mais, il y a aussi Kate Millett qui, dans *La*

politique du mâle (1971), parle du pouvoir du groupe des hommes qui contrôle celui des femmes; Shulamith Firestone qui, dans *La dialectique du sexe* (1972), suggère que la domination des hommes est reliée à la capacité reproductrice des femmes, capacité reproductrice qui explique la première division sexuelle du travail; Germaine Greer qui, dans *La femme eunuque* (1971), trace un portrait social où domine la masculinité; Susan Brownmiller qui, dans *Against our Will : Men, Women, and Rape* (1975), fait du viol une partie intégrante de l'oppression des femmes; Benoîte Groult qui, dans *Ainsi soit-elle* (1975), prend la parole et le parti-pris des femmes et dénonce les mutilations physiques faites aux femmes; et bien d'autres.

Les auteures qui ont été répertoriées sur la démarche féministe, quant à elles, parlent d'une part de l'oppression ou du patriarcat (voir page 17) en termes de thèmes à approfondir et à comprendre avant de passer à l'action, et d'autre part d'aires de changement qui peuvent s'inscrire dans des thèmes. Ainsi, on peut relier les changements dans la perception de soi et dans l'image de soi aux thèmes de l'identité féminine, du corps et de la sexualité; ceux des attitudes à l'égard de la situation des femmes et de leurs rôles aux thèmes de l'éducation, du politique, du juridique, de l'oppression; ceux des changements dans les relations et dans l'action, à l'identité féminine et à la place sociale des femmes.

Connaissances, croyances et valeurs

Avant de clore ce chapitre, il apparaît opportun de mettre de l'avant toute la difficulté qui réside à définir quelque chose comme étant une connaissance « pure ». En effet, les connaissances et le savoir sont eux-mêmes teintés de croyances et de valeurs. Le fait de définir la connaissance comme le contenu qui définit la chose connue et le savoir comme un ensemble de connaissances plus ou moins systématisées, acquises par une activité mentale suivie ne garantit pas une connaissance exempte de croyances et de valeurs.

Chapitre 3 : La méthode

Au chapitre de la méthode, nous présentons le cadre conceptuel de la recherche et explicitons les choix qui ont dirigé la cueillette des données empiriques et leur analyse. Les six points suivants seront présentés successivement : le cadre conceptuel de la recherche, le type de recherche et le choix des données, l'entrevue, les sujets, les données et enfin les limites de la recherche.

3.1 Le cadre conceptuel de la recherche

La recension des écrits qui a fait l'objet des deux chapitres précédents offre les grands paramètres à partir desquels la question de recherche peut être appréhendée. Nous avons vu que la **démarche féministe**, si importante soit-elle pour les femmes qui l'ont vécue, n'a fait l'objet que de peu de recherches et, qu'à travers les auteurs répertoriés, elle peut être décrite comme une démarche « éducative » qui se déroule en trois phases majeures : une d'aliénation ou de prise de conscience, une de restructuration ou d'acquisition de connaissances et une de réinsertion social ou d'action politique et sociale.

Le modèle de Jack Mezirow est privilégié parce qu'il se situe dans le champ de l'éducation des adultes et qu'il permet de faire le lien avec l'objet de la recherche à savoir les connaissances qui accompagnent la transformation de la démarche féministe. Cette dernière se trouve ainsi être un processus au cours

duquel le cadre de référence d'une femme est transformé. Souvent déclenchée par un facteur lié à la situation de vie de cette personne, cette transformation commande une analyse critique des rôles sociaux liés au sexe et nécessite l'acquisition de connaissances qui permettront la mise en place d'un nouveau cadre de référence.

Les femmes, tout comme les hommes, acquièrent leur premier cadre de référence, c'est-à-dire celui avec lequel elles entreront dans la vie adulte, pendant la petite enfance, l'enfance et l'adolescence. C'est la période dite de socialisation, période où la formation que la personne reçoit est déterminée principalement par d'autres que soi (Pineau et Marie Michèle, 1983). Parler de la transformation du cadre de référence de la démarche féministe signifie que le cadre de référence, assimilé avant de remplir des rôles sociaux d'adultes, n'est plus adéquat, et que les éléments de ce cadre, transmis par les agents de socialisation et par les institutions scolaires, sont soumis à un examen critique.

Le cadre de référence est une structure d'éléments interreliés qui permet à la personne de « fonctionner ». Il contient des connaissances mais aussi des valeurs, des croyances, des attitudes, des comportements. Le cadre de référence peut être décrit également comme étant le bagage subjectif de connaissances, constitué du sens commun et de connaissances générales, de connaissances spécialisées et d'éléments de la science, ainsi que d'une partie du bagage social de connaissances.

À la lumière de la recension des écrits sur la **socialisation**, de pair avec l'analyse des connaissances reliées à cette période, le premier cadre de référence transmis aux filles peut comporter les éléments suivants :

- le rôle social des femmes est avant tout celui de mère et d'épouse. Compte tenu de la culture, ceci implique comme caractéristiques premières d'être douce, docile, soumise, passive, dépendante, émotive, intuitive, altruiste et

généreuse, de prendre soin des autres, de voir à leur bien-être et à leur bonheur. Ceci implique également une abnégation de soi et de ses aspirations personnelles autres que celles d'être mère et épouse. Les autres rôles sociaux remplis par les femmes sont minimisés et par conséquent non importants, dévalorisés et secondaires;

- les femmes ne détiennent pas le pouvoir dans toutes les sphères d'activités, tant dans les institutions et les organisations, comme l'a illustré le milieu scolaire, que dans le monde politique, juridique, économique, du travail et dans le domaine socioculturel et religieux; tant dans le privé que dans le public. Leur contribution y est par conséquent sans importance et sans valeur, bien que mystifiée;
- les femmes ne détiennent pas le savoir et en sont incapables.

D'après Jack Mezirow, le changement de cadre de référence s'effectue en modifiant la structure des assises culturelles et psychologiques qui constituent un ensemble de schèmes de référence comprenant des règles, des rôles, des modes de relations. Ces schèmes de référence gouvernent notre façon de voir, de se voir, de penser et de faire.

En conséquence, la démarche féministe entraîne un changement dans la façon de se voir et de voir ses rapports dans les trois dimensions constitutives du premier cadre de référence acquis par la majorité des femmes pendant leur période de socialisation, soit la dimension du rôle sexuel et social, celle du pouvoir et celle du savoir.

L'ensemble des éléments qui viennent d'être présentés offre une conceptualisation de la recherche, dans le champ de l'éducation des adultes, qui permet de se représenter ce qu'est la transformation de la démarche féministe, ce que contient un cadre de référence, et quelles sont les grandes dimensions du cadre de référence reçu pendant la période de socialisation.

3.2 Type de recherche et choix des données

La recherche a pour but d'étudier la transformation du cadre de référence de femmes ayant vécu une démarche féministe, en particulier du point de vue des connaissances qui l'ont accompagnée. La démarche féministe étant un phénomène sur lequel relativement peu de choses est connu, l'« étude d'exploration » s'est avérée être le type d'étude la plus appropriée (Selltiz *et al.*, 1977: 91). Pour Claire Selltiz et ses collaborateurs, l'étude d'exploration vise à :

se familiariser avec un phénomène ou (à) développer de nouvelles intuitions à son sujet, souvent dans le but de formuler un problème de recherche plus précis ou d'en arriver à des hypothèses (1977 : 90)

Les mêmes auteurs conviennent que l'étude d'exploration se distingue de l'étude descriptive par « l'absence d'une bonne connaissance antérieure du problème à étudier » (1977: 102). En tenant compte de cette catégorisation, la présente étude en est une d'exploration, et ce, d'autant plus qu'aucune étude n'a été répertoriée sur les connaissances reliées à la démarche féministe. De plus, l'étude ne vise pas une vérification d'hypothèses particulières.

Toutefois, afin d'appréhender les différents aspects d'une démarche qui peut être vécue et présentée de manière très globale par la personne qui en parle, il s'est imposé de construire un cadre conceptuel à partir de recherches sur la démarche féministe et sur la socialisation des filles. Ce cadre conceptuel est important, entre autres pour établir les catégories de repérage pour l'analyse des données. Il oriente ainsi l'exploration sans exclure l'identification d'autres catégories lors de l'analyse.

Le type d'une recherche est déterminé par ses objectifs mêmes, par la présence ou l'absence de données antérieures sur le sujet mais aussi par l'approche générale définie par le choix du type de données (Deslauriers, 1985:

11). Or, d'une part, notre recherche vise à saisir la démarche féministe telle que les femmes l'ont vécue et, d'autre part, les connaissances sur la démarche féministe et sur les connaissances qui l'accompagnent sont encore peu avancées. Nous avons donc opté pour des données qualitatives car ce type de données permet de décrire l'expérience des personnes dans leurs propres mots (Patton, 1982: 6).

Qualitative data consist of... direct quotations from people about their experiences, attitudes, beliefs, and thoughts... (Patton, 1982: 5).

En tenant compte de ces différents éléments, la présente recherche peut être décrite comme une recherche exploratoire avec des données qualitatives.

3.3 L'entrevue

Choix de l'instrument de cueillette de données

L'entrevue a été sélectionnée comme instrument de cueillette de données car elle constitue un instrument souple et efficace qui se prête bien à la cueillette d'informations relativement inédites et permet aux sujets de s'exprimer dans leurs propres mots. Elle favorise une cueillette des données auprès de femmes ayant vécu une démarche féministe sans exiger d'elles un temps trop long ni un exercice de réflexion trop fastidieux. Elle permet de réduire les erreurs d'interprétation des questions ; enfin, elle « est la technique la plus efficace pour la découverte d'information sur des thèmes complexes » (Selltiz, 1977: 293).

Ce choix de l'entrevue comme instrument de cueillette des données a pour conséquence que les données sont les propos tenus par les sujets.

Le guide d'entrevue

L'entrevue doit permettre au sujet de parler de sa démarche féministe tout en permettant de recueillir des informations sur la transformation du cadre de référence ainsi que sur les connaissances qui ont accompagné ce cheminement. Un guide d'entrevue a été élaboré à cette fin. Il s'appuie sur les trois dimensions constitutives du premier cadre de référence qui sont (le guide est présenté dans l'appendice 1) :

- les rôles sexuels et sociaux;
- la participation et le pouvoir des femmes sur le marché du travail, dans l'économie, le politique, le socioculturel...;
- le savoir.

L'entrevue commence par un bref préambule qui, après la prise de contact entre la femme interviewée et la chercheuse, offre une période de transition avant de procéder à l'entrevue proprement dite. Celle-ci se fait par le biais de questions à réponses libres car ce type de question « a pour but de laisser le sujet libre de répondre comme il l'entend plutôt que de le lier à des alternatives toutes faites » (Selltiz, 1977: 307).

Toutes les questions de l'entrevue sont des questions à réponses libres. Elles cherchent à permettre aux femmes interviewées de parler de leur démarche, du féminisme, des thèmes qui ont retenu leur attention, de l'évolution de leur façon de penser à l'égard des femmes et dans leurs relations avec les autres.

L'une des questions est projective à réponse libre. Elle a pour but de favoriser l'expression d'une synthèse globale quant aux connaissances reliées à la démarche féministe. Cette question est la suivante : *Si tu avais une fille à élever maintenant, que trouverais-tu important qu'elle sache ?* La technique

projective est « un moyen de favoriser l'instauration chez le sujet d'une tendance à s'exprimer librement et spontanément » (Selltiz, 1977: 332) sur un thème difficile.

Quelques questions visent à recueillir des données personnelles sur les femmes qui seront interviewées. Elles portent sur l'âge, la scolarité, le milieu d'origine et le milieu de vie actuel. Une question sur le statut civil a été écartée car, d'une part, ce statut repose sur une valeur sociale qui oblige à l'hétérosexualité, et, d'autre part, le statut civil n'est plus une catégorie simple : une femme peut être célibataire ou divorcée et vivre seule, en union de fait avec un homme ou avec une femme. Dans tous les cas, elle peut vivre avec des enfants qu'elle a elle-même mis au monde ou non.

Le guide d'entrevue sert d'instrument de cueillette de données sur la démarche féministe et les connaissances qui l'accompagnent. Il s'articule sur le cadre conceptuel de la recherche. Or, chaque question posée oriente la réponse en fonction du point traité; ce qui peut inhiber le repérage de connaissances en dehors de ces points. Toutefois, les questions posées étant à réponses libres et, aussi, assez générales, cette méthode a volontairement été retenue car elle a l'avantage de permettre de bien cerner le sujet sans être submergé par une quantité de données non pertinentes à l'étude. La poursuite méthode a alors porté sur un ajustement du guide d'entrevue.

Ajustement du guide

Le guide, tel que présenté en appendice, est le résultat d'un processus d'ajustement des questions et d'une expérimentation. L'objectif de cette démarche était de s'assurer que les questions soient compréhensibles et significatives pour les femmes interviewées.

Le guide d'entrevue a été ajusté trois fois. L'ajustement a porté sur l'ensemble du guide, sur la formulation des questions et la syntaxe, ainsi que sur l'ordre de présentation des questions. Il a entraîné la formulation de nouvelles questions et le rejet de certaines autres. Cet ajustement s'est fait d'abord auprès de deux personnes qui rencontraient les critères de la recherche et possédaient des habiletés de recherche. Il leur a été demandé de critiquer le guide d'entrevue et de faire des commentaires sur ce qu'elles auraient répondu à de telles questions. Après ce premier ajustement, deux autres femmes ayant des contacts avec plusieurs groupes de femmes ont apporté leurs critiques au guide d'entrevue remanié. Enfin, trois autres personnes ont contribué à affiner la formulation des questions. C'est avec ce guide d'entrevue reformulé qu'une première entrevue a été faite et qu'a été arrêté le guide final d'entrevue.

3.4 Les sujets

Critères de sélection des sujets

D'après la conceptualisation de la recherche, les sujets doivent être des femmes en mesure de parler de leur démarche féministe. Il faut pour cela qu'elles aient vécu une démarche féministe. Il faut pour cela qu'elles aient vécu une démarche féministe. Il est même souhaitable que cette démarche soit complétée car la personne en démarche est plongée dans la « nuit de l'acte » et le manque de distance nuit à la communication, comme le mentionnent Olivier Clouzot et Annie Bloch (1981: 37). Le recul du temps, d'après ces auteurs, permet de parler avec plaisir de ses apprentissages et de leur donner un sens (p. 43). Ainsi, si les sujets de la recherche sont des femmes ayant vécu une démarche féministe, alors l'entrevue de rétrospective.

La démarche féministe amenant une personne à devenir féministe, le critère d'être féministe a été retenu dans le choix des sujets. Reste à déterminer si la démarche féministe est complétée. Un premier critère d'ordre subjectif dépendant de l'appréciation de la chercheuse a été rejeté; la plus grande objectivité possible est recherchée d'une part, et, d'autre part, la réduction de la confusion possible provenant de relations interpersonnelles entre la chercheuse et les sujets était souhaitée (Bogdan et Biklen, 1982: 57).

Si, par ailleurs, les sujets sont des femmes qui se disent féministes, alors la subjectivité du choix de la chercheuse est remplacée par celle des sujets. Or, l'identification au féminisme n'implique pas nécessairement un changement de cadre de référence, donc un complément de la démarche. Jack Mezirow (1985b: 25) précise en effet qu'une façon de ne pas compléter le changement est une identification au nouveau cadre de référence sans réflexion critique. Le fait de retenir comme critère de choix que les sujets se disent féministe a par conséquent été écarté.

Une autre possibilité consiste à choisir des femmes qui sont reconnues socialement comme étant féministes. Ce mode de sélection a l'avantage de remplacer la subjectivité de la chercheuse ou de chacune des sujets par l'objectivité créée par un ensemble de subjectivités. Cependant, d'une part, une personne reconnue socialement a été l'auteure d'une production socialement reconnue; ce qui est le propre habituellement d'un certain type de production et de personnes souvent parmi les plus instruites de la société. D'autre part, la reconnaissance sociale des sujets peut compromettre l'anonymat et la confidentialité des données.

Compte tenu de l'ensemble de ces arguments, le choix des sujets s'est fait en s'appuyant sur la définition même de la démarche féministe : celle qui la définit comme étant « le pas fait dans la doctrine qui sous-tend l'action des

femmes dans leurs luttes pour la transformation des rapports hommes-femmes et de l'ordre établi » (voir le chapitre 1). Aussi, les sujets de la recherche peuvent être des femmes qui militent dans des groupes féministes. Le critère devient ainsi celui d'être militante dans un groupe féministe. Ce choix permet d'avoir pour sujets des femmes qui sont reconnues socialement comme étant féministes, par le biais de l'activité de leur groupe, sans être nécessairement de notoriété publique. Il permet également de trouver des femmes issues de différents milieux socio-économiques. De plus, l'aboutissement de la démarche féministe selon les auteures féministes est l'action politique et sociale, alors des militantes sont des sujets pertinents à cette recherche. Ce choix a toutefois ses propres limites puisqu'il ne garantit pas nécessairement que la démarche ait été complétée.

Le choix de femmes engagées dans des groupes féministes comme sujets a été également le choix qu'a fait Kathryn Lee Girard (1974) pour sa recherche. Elle a défini comme féministe une personne « *actively involved in working toward change in the political, economic, religious, and social status or organization of women based on an understanding of the collective problems of women in this society* » (p. 8).

Sélection des sujets

Le critère auquel doivent répondre les sujets de la recherche est d'être militante dans un groupe féministe. Pour sélectionner ces femmes, l'auteure a d'abord fait appel aux femmes consultées lors de l'ajustement du guide d'entrevue. Une liste de noms a ainsi été dressée. Les femmes dont le nom était mentionné par plusieurs sources étaient contactées en premier lieu. Par la suite, un processus en chaîne a pu être utilisé pour identifier de nouvelles personnes à interviewer. Chaque femme interviewée a ainsi été référée par au moins une

autre femme, soit consultée sur l'étude, soit interviewée. La préférence était accordée à celles qui étaient citées par plusieurs sources.

Les sujets de la recherche sont donc des femmes militantes dans des groupes féministes. Elles sont référées par d'autres femmes dans le cadre de la recherche. La sélection est donc aléatoire et non systématique; ceci ne contrevient pas à la logique d'une recherche exploratoire.

Il est à noter qu'aucune définition de féministe et de féminisme n'a été donnée lors des rencontres pour ajuster le guide d'entrevue et qu'aucune ne fait partie du guide lui-même. Aussi, les femmes interviewées peuvent-elles s'inscrire dans des courants idéologiques variés, à l'image du féminisme lui-même, sans toutefois assurer une représentation des différents courants. Enfin, les femmes interviewées proviennent d'un même milieu, le milieu féministe, qui, en soi, n'est pas homogène puisque traversé par différents courants et composé de personnes en provenance de tous les milieux socio-économiques. Certaines de ces femmes peuvent se connaître puisqu'elles sont référées par un nombre restreint de personnes et qu'elles sont impliquées dans des groupes féministes qui se retrouvent parfois ensemble sur des fronts de revendication politique ou des tables de concertation avec les différents paliers de gouvernement.

3.5 Les données

La cueillette des données

La cueillette des données s'est échelonnée sur une période de trois mois. Pendant cette période, des femmes, recommandées à la chercheuse par les femmes rencontrées lors de l'ajustement du questionnaire ou lors des entrevues, ont été contactées par téléphone. Le but de la recherche et les objectifs de l'entrevue leur étaient alors présentés et si elles acceptaient de participer à

l'étude, une rencontre était fixée. Notons qu'une seule femme ne connaissant pas la chercheuse a accepté de participer à l'entrevue et que toutes les autres la connaissaient au moins de nom. Plusieurs d'entre elles ont même précisé que cette connaissance minimale avait joué un rôle important dans leur décision d'accepter de participer à l'entrevue. Elles auraient autrement décliné l'invitation.

L'entrevue elle-même s'est déroulée dans le lieu choisi par le sujet. Il importait qu'elle ait lieu à un endroit où la femme interviewée se sentirait à l'aise pour parler de sa démarche féministe. Parmi toutes les entrevues, une a eu lieu dans un endroit bruyant, avec pour conséquence de rendre la transcription plus laborieuse. Dans un autre cas, la femme interviewée était préoccupée par les activités de sa journée et le travail à réaliser, d'où un certain manque de disponibilité. Les autres entrevues ont été réalisées dans de bonnes conditions. Les femmes répondaient volontiers aux questions. Elles étaient très réceptives, ouvertes, en confiance. Quelques préoccupations quant au mode de traitement des données et au respect de l'anonymat ont été exprimées. Les femmes rencontrées étaient parfois déçues que l'entrevue se termine.

L'entrevue durait généralement entre une et deux heures et, parallèlement aux entrevues, les enregistrements étaient transcrits. La transcription des entrevues s'est réalisée sur quatre mois et a généré des textes variant d'une trentaine de pages à plus de soixante-dix.

Après la première entrevue lors de l'ajustement du guide, une première ronde de six entrevues a été réalisée. Puis trois autres ont suivi. À la suite des dix entrevues, les données brutes, c'est-à-dire les propos des femmes rencontrées, permettaient de se rendre compte que des convergences se dégagnaient de certaines questions alors que la poursuite des entrevues ne fournirait que des données divergentes sur d'autres questions. Les convergences devenaient progressivement évidentes, notamment sur les temps

de la démarche féministe. Plusieurs avaient vécu des démarches bouleversantes avec des ruptures. Presque toutes avaient complété leur cycle de transformation et leur réinsertion sociale datait déjà. Toujours au niveau des convergences, toutes les femmes ont parlé longuement d'elles-mêmes en tant que femmes et de ce que leur démarche leur avait apporté au niveau de l'identité. Toutes ont parlé de la dimension collective de la situation des femmes. Les divergences sont reliées aux parcours de vie et au type de connaissances spécifiques ou plus spécialisées. Il devenait ainsi clair que rencontrer plus de femmes procurerait des expériences de vie différentes et des contenus différents (comme sur le concept d'égalité, la féminisation du langage, les nouvelles technologies de reproduction, etc.) mais que ces apports seraient minimes par rapport au surplus de données accumulées.

Ce sont ces convergences et des divergences, la lourdeur de toute augmentation du traitement des données qualitatives, la notion de point de saturation¹, de pair avec la dimension exploratoire de la recherche qui ont été déterminants dans la décision de considérer suffisant le nombre de dix entrevues. De plus, ces convergences et divergences émergeaient alors que les données des variables individuelles des dix femmes interviewées étaient variées, qu'il s'agisse de l'âge, de la formation, du milieu d'origine ou du niveau socio-économique.

L'analyse des données

Les données sont les transcriptions des entrevues et elles s'étaient sur de nombreuses pages dactylographiées puisqu'une entrevue d'une heure donne

¹ Par point de saturation, on entend le moment où la cueillette de données supplémentaires n'offre plus d'informations nouvelles : « *qualitative researchers gauge when they are finished by what they term **data saturation**, the point of data collection where the information you get becomes redundant* » (Bogdan et Biklen, 1982 : 64).

entre 20 et 40 pages de textes (Bogdan et Biklen, 1982 : 96). Ces données sont par la suite analysées et ce sont les dimensions relatives à l'analyse de contenu dans le traitement des données qui sont présentées ici.

La première opération de réduction des données qui fait partie de l'analyse (Huberman et Miles, 1983 : 51), est l'analyse catégorielle. L'analyse catégorielle est une des plus anciennes techniques d'analyses d'analyse de contenu et « fonctionne par opérations de découpage du texte en unités puis classification de ces unités en catégories selon des regroupements analogiques » (Bardin, 1977 : 155). L'analyse catégorielle choisie est l'analyse par thème; c'est-à-dire que le thème est l'unité d'enregistrement ou l'unité de signification à décoder. Pour faire une telle analyse, il faut repérer dans le texte d'une entrevue des « noyaux de sens » et le découper en fonction du sens et non de la forme (Bardin, 1977 : 105).

En fait, le thème est l'unité de classification qui se dégage naturellement d'un texte analysé selon certains critères relatifs à la théorie qui guide la lecture (Bardin, 1977 : 104).

Les catégories de codage utilisées s'appuient sur la conceptualisation de la recherche. C'est ainsi que la grille d'analyse des connaissances s'articule sur les catégories de repérage présentées dans la section 3.1 (p. 61-62). Ce sont :

- les rôles sexuels et sociaux;
- la participation et le pouvoir des femmes dans le monde;
- le savoir.

Cette articulation permet une lecture des données en identifiant le changement et les connaissances acquises en regard de chacune des catégories. Chacune d'entre elles se développe à son tour en sous-catégories issues des thèmes de la démarche féministe telles que présentées dans la section sur les

connaissances reliées à la démarche féministe (voir 2.3, p. 54). Ainsi, la grille d'analyse des données comprend les catégories et sous-catégories suivantes :

- rôles sexuels et sociaux :
 - identité (perception et connaissance de soi)
 - corps (image, sexualité...)
 - rapports aux autres

- participation et pouvoir des femmes dans le monde :
 - politique
 - juridique
 - socioculturel
 - économique
 - travail
 - religieux
 - institutions (école, médias...)
 - organisations (associations, groupes...)

- savoirs :
 - connaissances
 - croyances et valeurs

La première phase de l'analyse des données est donc une analyse qualitative de contenu, qualitative car « c'est la *présence* ou l'*absence* d'une caractéristique de contenu donnée ou d'un ensemble de caractéristiques... qui est prise en considération » (Bardin, 1977: 20). La deuxième phase est celle de l'inférence, c'est-à-dire celle qui permet de passer de la description à l'interprétation (Bardin, 1977: 39). L'analyse des données se termine quand, de l'ensemble des données catégorisées de chacune des entrevues, émerge par

induction une compréhension de la démarche féministe et des connaissances qui l'accompagnent (Patton, 1982: 8). Soulignons ici que l'analyse des données se fait selon une approche mixte, alliant induction et déduction, puisqu'une grille d'analyse a été préalablement élaborée à partir du cadre conceptuel mais que le traitement des données permet l'émergence de nouvelles catégories ou sous-catégories.

À titre d'illustration, nous présentons ici un extrait de la transcription de l'entrevue de Diane en en soulignant les unités de sens qui ont été retenues comme énoncés de connaissance en regard du travail :

Q. Pourrais-tu maintenant me parler des thèmes que tu as travaillés ?

C'est surtout axé sur le marché du travail, les thèmes que j'ai travaillés plus systématiquement. J'ai travaillé sur une analyse des ghettos d'emplois féminins et les façons de transformer ces ghettos pour qu'ils ne soient plus des ghettos mais des places vivables à travailler. Aussi, les programmes d'accès à l'égalité pour avoir accès aux autres lieux sur le marché du travail qui sont plus solides, qui sont mieux payés, qui sont plus syndiqués, etc. mais ce n'est pas tout le monde qui va avoir accès à ça. Y'a pas beaucoup de place, là. D'où vient l'importance de transformer les ghettos d'emplois parce que c'est là qu'il y a la masse.

Q. Ca veut dire quoi pour toi transformer les ghettos d'emplois ?

Que l'on prenne le travail de bureau, que l'on prenne le secteur de commerce, le secteur tertiaire, les services privés dans son ensemble, que ce soit dans les bureaux, les magasins, les maisons privées où on travaille comme domestique et tout ça là, ou dans l'entretien ménager dans les édifices publiques etc., etc., ce sont souvent des secteurs où il y a une compétition assez féroce, qui a l'effet de mettre les travailleurs et les travailleuses en concurrence l'un par rapport à l'autre. Et c'est souvent des endroits où il n'y a pas de rapport de force facile par rapport à l'employeur, et donc, où il y a des conditions de travail, très, très, difficiles là. Que ce soit au niveau du salaire ou au niveau de l'arbitrage patronal, que ce soit au niveau des problèmes du harcèlement sexuel. Fait que pour transformer ces ghettos, comment se donner un plus grand rapport

de force ? Quand on n'est pas nombreux dans une entreprise face aux patrons, pis on est assez isolé, comment faire ça ? Fait que, ça fait des années que je me pose la question. Collectivement, on a trouvé certaines réponses... mais des réponses quand même insuffisantes. Comme, on tente de transformer la loi sur les normes du travail, mais évidemment, c'est une loi, il faut quand même la faire appliquer. Si t'as pas de rapport de force pis que tu risques de te faire congédier à chaque fois que tu dis : « Hey! J'ai des droits là! » Qu'est-ce que ça donne ? On essaie aussi de promouvoir d'autres formes de syndicalisation qui peuvent s'adresser à des travailleurs et des travailleuses dans des petites unités de travail. Ce qui pogne pas du tout au niveau du gouvernement. Des formes comme l'accréditation multipatronale où on peut se donner un seul syndicat mais par rapport à plusieurs employeurs. Donc, on se serait une plus grande gang à négocier des conditions de travail plus ou moins communes face à plusieurs employeurs de même secteur. Ça fait des années là qu'on essaie d'avoir ça, et ça marche pas. Alors transformer des ghettos d'emplois, ça veut dire pour moi, faire en sorte que les travailleurs et les travailleuses qui se retrouvent dans les ghettos d'emplois puissent avoir la capacité d'influencer leurs conditions de travail. Puissent avoir beaucoup plus de pouvoir. Pis, individuellement ça marche pas mais il faut le faire collectivement. Mais comme avant, le secteur hospitalier, et l'enseignement, et tout, étaient des ghettos d'emplois féminins, pis c'est par le biais de la syndicalisation qu'ils l'ont transformé. C'est comme c'est pas grave de travailler comme enseignant : c'est pas pire. C'est mieux qu'avant.

Il y a toujours des gros problèmes avec le gouvernement et il y a des gros problèmes à cause du manque de budget, au niveau de la qualité des services qu'on peut donner. Il y a toutes de contraintes sur le monde. Pis, dans les hôpitaux, il y a une hiérarchie de postes... toujours avec beaucoup de difficultés mais quand même sur le plan salarial, sur le plan de... Avant l'arbitraire patronal était absolu. C'est quand même moins pire maintenant. Pis maintenant, il ya plus de gars dedans, parce que... c'est pas juste un ghetto de femmes là. Avant, c'était plutôt un ghetto de femmes. Mais c'est ça, en transformant des ghettos, ça devient des places plus vivables pis c'est normal qu'il y ait plus de monde qui veule y aller. Alors, que ça force par les femmes à retourner à la maison, ce sera correct.

Comme d'autres dossiers, on a travaillé. Moi, j'ai travaillé sur la question du temps partiel; beaucoup sur le congé de maternité pis les congés parentaux; la syndicalisation des femmes. Au sein du xx, j'ai travaillé sur les façons pour les femmes d'avoir un plus

grand rapport de force au sein d'un organisme mixte. J'étais pas leader là-dedans mais...

Ces unités de sens ont été ensuite classées dans la sous-catégorie du travail avec les autres énoncés des autres femmes interviewées. Et c'est l'ensemble de ces données qui ont été traitées pour parvenir à des synthèses permettant une compréhension globale des connaissances qui accompagnent la démarche féministe. Les résultats de cette opération font l'objet du chapitre suivant.

3.6 Les limites de la recherche

Toute recherche comporte des limites. Pour la présente recherche, il faut noter d'abord que l'absence de recherche sur la démarche féministe inhibait un développement plus précis du sujet ainsi que l'émergence de connaissances permettant une systématisation du parcours du savoir de femmes. D'où le caractère nécessairement exploratoire de notre étude.

Dans un autre ordre d'idée, le choix des sujets constitue une autre limite de la recherche. L'étude porte sur une population à la fois restreinte et spécifique, celle des militantes féministes. À ce titre, les résultats seront indicatifs en regard de cette population et la possibilité de points de vue différents de la part d'autres féministes demeure. Le nombre de femmes interviewées est également restreint. Aussi, toute tendance lourde dans le résultat des données permettra l'élaboration d'hypothèses à être validées dans des études subséquentes. La généralisation des résultats peut s'avérer difficile. Toutefois, le nombre restreint d'entrevues est relatif à une population elle-même restreinte; si bien que les caractéristiques issues de l'analyse des données peuvent être représentatives de cette population. Dans ce cas, la généralisation est possible quant à ce groupe de femmes. Une vérification sur une population plus large permettrait une généralisation à l'égard de l'ensemble des femmes ayant vécu une démarche féministe.

Soulignons que le nombre restreint d'entrevues peut être perçu comme une limite mais, dans d'autres analyses, cela n'est pas le cas. En effet, dans une étude comportant des données qualitatives, c'est justement cet aspect très détaillé à partir d'un nombre de sujets plus restreint qui est recherché. L'objectif est de cerner la nuance et non de généraliser. C'est surtout le détail de la description de la démarche féministe et le sens de cette démarche dans la vie des personnes interviewées qui ont le plus d'importance. De plus, l'objectif de généralisation n'est pas l'objectif premier d'une étude exploratoire.

Une autre limite de la recherche peut être perçue dans la dimension rétrospective de l'entrevue. Cette rétrospective peut déformer les événements et les expériences sous l'effet de la sélectivité de la mémoire et du sens qui est attribué après coup. Il peut y avoir réorganisation du passé et rationalisation du vécu. À cet égard, rappelons néanmoins que l'expérience n'acquiert sa richesse qu'avec le temps et que la rétrospection fait émerger le savoir de l'expérience.

Enfin, le cadre conceptuel lui-même impose des limites. Son insertion résolue dans le champ de l'éducation des adultes met en veilleuse certaines autres orientations possibles quant à l'analyse du changement. De plus, la théorie du changement critique propose un cadre conceptuel dans lequel il y a intégration des connaissances et de la démarche féministe en ce sens que les connaissances font partie du cadre de référence. Ainsi les connaissances sont inhérentes à la démarche et non extérieures à celle-ci. Or, le cadre de référence contient des connaissances, des croyances et des valeurs. Aussi, l'interpénétration des unes et des autres rendra la catégorisation parfois difficile. Ces éléments peuvent apporter certaines ambiguïtés lors de l'analyse et de l'interprétation des données. Mais, toute limite ayant sa contrepartie, la transformation du cadre de référence comme démarche féministe a été précisément retenue parce qu'elle offrait une cohérence interne entre connaissance et démarche.

Chapitre 4 : Présentation et analyse des données

La recherche qui recourt à des données qualitatives se trouve confrontée à la difficulté de la présentation de ces données. En effet, comment rendre compte des résultats sans présenter l'ensemble des données ? Dans le cas de la présente recherche, les données s'étalent sur plus de 400 pages dactylographiées et la transcription du verbatim pourrait compromettre l'anonymat des femmes interviewées. Par ailleurs, une présentation descriptive des données s'avère allonger indûment le texte et comporter des redites fastidieuses. Pour pallier ce double inconvénient et permettre à une personne intéressée d'approfondir les données et d'en resituer l'analyse dans le contexte des propos tenus, nous avons opté pour une présentation-synthèse des données au début de ce chapitre et une présentation descriptive des données en appendice. Cette opération de présentation des données a permis de s'approprier la masse de données des entrevues transcrites sans résulter toutefois en une première réduction des données avant de procéder à l'analyse. En effet, la présentation des données en fonction des questions posées lors de l'entrevue ne permettait pas de retenir tous les éléments pertinents à l'analyse en termes de connaissances. Aussi l'analyse proprement dite s'est effectuée à partir des données brutes. C'est cette analyse qui constitue la matière principale de ce chapitre.

Le présent chapitre s'ouvre donc sur une présentation-synthèse des données de la recherche telles qu'elles ont été livrées par les femmes interviewées en suivant l'ordre des questions posées (une présentation plus détaillée se retrouve en appendice). Viendra ensuite l'analyse des données.

4.1 Présentation des données

Dix femmes ont été interviewées. Un nouveau prénom leur a été donné en suivant la séquence des entrevues et en suivant un ordre alphabétique. Ce sont :

- Andrée; née en 1952; une fille; en situation de couple avec le père de l'enfant après une rupture de plusieurs années;
- Barbara; née en 1925; trois enfants; mariée;
- Colette; née en 1957; en situation de couple;
- Diane; née en 1953; divorcée;
- Évelyne; née en 1948; deux enfants; mariée;
- France; née en 1951; célibataire;
- Guylaine; née en 1939; deux enfants; séparée;
- Isabelle; née en 1946; divorcée;
- Jeanne; née en 1958; en situation de couple;
- Laure; née en 1938; deux enfants; mariée.

La **formation** des femmes interviewées est très diversifiée tant au niveau du nombre d'années de fréquentation scolaire qu'au niveau des programmes suivis¹. Cette hétérogénéité apparente est nivelée par la quantité de démarches autonomes de formation quant au féminisme, particulièrement. De nombreuses lectures, la participation à des activités d'éducation non formelle (tels des colloques, des conférences...), l'audition de films et de pièces de théâtre, les discussions entre femmes et les interactions dans leur vie associative ont en effet permis la structuration d'un savoir lié à la situation des femmes et à sa compréhension de même qu'à la création de concepts et de mécanismes d'opérationnalisation de ces concepts pour remédier à cette situation. Aussi, le

¹ Du secondaire à la maîtrise; du cours commercial à l'animation culturelle, au développement organisationnel, des communications ou travail social.

critère habituel du niveau de scolarité semble peu approprié comme facteur de différenciation de ces femmes entre elles.

Les femmes interviewées sont surtout issues de la classe ouvrière (Barbara, France, Guylaine) et de la classe moyenne (Andrée, Colette, Diane, Évelyne, Jeanne, Laure). Une seule femme provient du milieu dit bourgeois (Isabelle).

Chacune de ces femmes a eu une vie qui correspond à des parcours différents de femmes et leur **démarche féministe** est à l'image de cette diversité. Barbara, Guylaine et Laure se sont mariées alors qu'elles étaient encore jeunes et sans éducation formelle poussée. Elles ont arrêté de travailler en se mariant ou en ayant des enfants. Au fil des ans, au fil de leur questionnement, au fil de leurs expériences d'épouse et de mère, elles ont fait un cheminement qui les a amenées à comprendre et à percevoir le rôle et la place des femmes de façon différente de celles qu'on leur avait transmises. La démarche de ces trois femmes est relativement douce, régulière.

Il n'en va pas ainsi d'Andrée, de Colette, de Diane, d'Évelyne, de France et d'Isabelle. La démarche est bouleversante. Elle est marquée parfois par des événements particuliers tel un avortement et un viol pour Andrée ou par un fort sentiment d'injustice pour France; elle est surtout teintée d'une certaine révolte face à la situation des femmes et par la nécessité de se définir une place.

La démarche de toutes ces femmes a en commun d'avoir été vécue essentiellement à l'âge adulte, même si certaines expériences ou sentiments d'injustice remontaient à l'enfance ou à l'adolescence. Jeanne est la seule à parler de sa démarche féministe comme d'une démarche au quotidien dont les débuts s'enracinent dans l'enfance. Elle dit d'ailleurs que sa démarche est graduelle, qu'elle a grandi avec elle. Il n'y a pas eu pour elle de **période majeure de changement**. Guylaine aussi parle de démarche progressive sans bouleversement majeur. Jeanne et Guylaine sont les deux seules à ne pas

décrire une période plus intense. Toutes les autres précisent un temps particulier de leur vie où il y a eu crise (Andrée, France), où la vie a été difficile (Colette, Diane, Isabelle), où il y a eu une prise de conscience importante (Barbara, Évelyne, Laure).

Les femmes interviewées parlent du **féminisme** d'une façon personnelle. Parfois, on y réfère comme à un mouvement social qui vise la libération des femmes et qui tend à instaurer un monde où les rapports seront égaux (Diane). Il permet d'agir pour prendre sa place (Barbara). C'est un mode de pensée qui prend parti pour les femmes car un constat des injustices à leur égard est posé (Colette). Il permet de comprendre la situation collective des femmes et donne la force de lutter (Évelyne). Le féminisme est politique et universel. C'est un vaste mouvement d'autodétermination des femmes qui s'affranchissent de la domination (Jeanne). Mais, c'est aussi une démarche de paix intérieure (France), d'estime de soi (Isabelle), d'identité (Laure).

Les **thèmes** qui ont retenu l'attention des femmes interviewées sont multiples et varient en fonction de leurs expériences de vie et de travail. Ils vont de l'avortement, du viol, de la violence faite aux femmes, à l'éducation, au travail, en passant par la pauvreté, la solitude et l'identité. Certains thèmes sont portés par plus d'une femme; ce sont la violence, l'autonomie tant personnelle que financière et le travail, surtout en termes d'accès à l'égalité et de syndicalisation.

Le **changement quant à la place sociale des femmes** varie aussi selon les femmes interviewées. Si Diane a toujours été convaincue du potentiel des femmes, leurs capacités ont été découvertes en cours de démarche par Barbara et Guylaine. L'évolution se situe aussi au niveau de la compréhension des rôles prescrits (Barbara, France), d'une distanciation des modèles reçus (Diane) ou d'une réconciliation avec ces modèles (Isabelle), d'un élargissement de la place sociale des femmes (Guylaine). L'évolution s'est faite au rythme de la vie

(Évelyne) et résulte à prendre parti pour les femmes (Colette), en une identité collective (France), en une affirmation de son existence comme femme (Andrée) et en un sentiment de fierté d'appartenance à la classe sociale des femmes pour toutes.

La démarche féministe a grandement marqué le **rapport aux autres**. Les femmes interviewées entretiennent des rapports plus égaux avec les maris, pour celles qui sont mariées (Barbara, Guylaine); elles sont plus attentives à leurs besoins (Andrée). Les rapports sont plus conciliants, moins radicaux (Colette, France, Isabelle). Le rapport à soi, en tant que femme, ayant été modifié, le rapport aux femmes en a été transformé sous le mode d'une réconciliation (Isabelle), ou sous le mode d'une identification politique aux autres femmes (Colette). Il y a maintenant un grand respect des autres femmes (Jeanne, Guylaine). Il y a une plus grande affirmation de soi dans les rapports aux autres.

Les réponses à la question projective sur ce qui est important que leur **fil**le sache s'orchestrent sur un large éventail. On parle de la connaissance de la situation des femmes, de l'histoire des femmes et de leurs luttes (Barbara, Évelyne); de l'acquisition de grilles d'analyse politique, pas uniquement féministe (Andrée). Plusieurs femmes ont surtout insisté sur des dimensions personnelles : avoir de l'assurance et de la confiance en soi (Diane), de la fierté (France); se respecter (Jeanne); être autonome (Guylaine, Laure). D'autres encore insistent sur la connaissance du fait qu'une femme est une personne à part entière (Colette, Évelyne); qu'être femme est important (Colette).

Tels sont, brièvement résumés, les propos tenus par les femmes interviewées. Ils témoignent de parcours de vie différents et d'analyses diverses. Ils procurent une toile de fond susceptible de rendre plus intelligible l'analyse des données qui suit maintenant.

4.2 L'analyse des données

Les données ont été analysées en utilisant la grille élaborée dans le chapitre trois (voir page 87). Celle-ci a été conçue afin d'étudier la démarche féministe, c'est-à-dire le changement de cadre de référence, en tenant compte des connaissances qui l'accompagnent. Elle inclut trois grandes catégories, comportant chacune plusieurs sous-catégories. La présentation des résultats suivra l'ordre proposé dans cette grille. Pour chacune des catégories, deux types de données seront présentés. Le premier type a trait à la démarche féministe; ainsi les propos relatifs à une catégorie et qui se rattachent à un changement ou un non-changement seront rapportés et rendront compte de la transformation. Le deuxième a trait à l'une des dimensions spécifiques de la démarche, celle des connaissances.

La méthode qui a été utilisée pour la catégorisation des données a été la suivante. La transcription de chacune des entrevues a été lue en identifiant tous les énoncés ayant un sens soit en rapport au changement ou au non-changement de la démarche féministe, soit en rapport aux connaissances. Chacun de ces énoncés était alors codé en fonction des éléments de la grille d'analyse. Chacun d'entre eux a ensuite été repris pour être classé dans une catégorie ou sous-catégorie. Lors de cette opération, quelques énoncés ont été éliminés car ils avaient perdu de leur sens en les sortant du contexte. Il a été ainsi possible de retenir pour chacune des catégories et sous-catégories de la grille d'analyse une série d'énoncés, porteurs de sens, en provenance de l'une ou l'autre des femmes interviewées.

Cette opération de classement a conduit à des catégories et sous-catégories de taille relativement disparate. Par exemple, la sous-catégorie relative à la place des femmes au niveau juridique ne comptait que huit énoncés tandis que celle

relative à l'identité dans la catégorie des rôles sexuels et sociaux en comptait plus de deux cent cinquante. Et, lors du traitement des données, il est vite devenu apparent que le nombre d'énoncés dans une section allait influencer sur la méthode à suivre pour l'analyse. Ainsi, pour une section au nombre d'énoncés relativement restreint (entre zéro et soixante approximativement), une nouvelle lecture des énoncés retenus a permis de constituer des sous-groupes. De cette façon, une classification plus fine des données a pu être réalisée. Toutefois, quand le nombre s'est avéré dépasser les capacités de rétention et d'analyse simultanées à une relecture, le traitement a été fait de façon légèrement différente pour en arriver au même résultat. Pour le thème de l'identité par exemple, les énoncés ont été pris un à un. Chaque énoncé traité pouvait constituer un sous-groupe s'il n'en existait pas déjà un s'y rapportant. Quand il en existait déjà un, l'énoncé était classé et traité à côté de ceux auxquels il s'apparentait le plus. Quand un nouvel énoncé pouvait être classé dans un sous-groupe existant, mais qu'il ne se rapprochait pas des énoncés déjà traités, un nouveau développement du sous-groupe était alors généré. Une fois ce traitement terminé, chaque sous-groupe a été repris pour s'assurer de la pertinence du contenu et de la cohérence du traitement. Ensuite, l'ensemble des sous-groupes a été repris pour s'assurer de ces deux mêmes aspects. Ainsi certains sous-groupes ont été fusionnés et d'autres intégrés à un autre sous-groupe. Enfin, le travail d'analyse a suscité la création d'une nouvelle catégorie afin de permettre le traitement indépendant de la démarche féministe. Mentionnons ici que la rédaction de l'analyse est ponctuée de citations des femmes interviewées afin d'illustrer cette analyse par les données qualitatives. Ce mode de rédaction a pour désavantage de conserver une dimension narrative et pour avantage de conserver une dimension qualitative dans l'analyse des données.

Compte tenu de l'analyse des données, de la création de sous-groupes et d'une autre catégorie, les résultats sont présentés selon l'ordre suivant :

- les rôles sexuels et sociaux
 - l'identité
 - les modèles
 - ✓ modèles influents
 - ✓ modèles intériorisés
 - les comportements différenciés selon le sexe ou la discrimination
 - la confiance en soi et en ses compétences
 - l'autonomie
 - le corps
 - le rapport aux autres
 - les rapports à la famille
 - ✓ rapport à la mère
 - ✓ rapport au père
 - ✓ rapport aux parents
 - ✓ autres rapports familiaux
 - ✓ rapport au conjoint
 - ✓ rapport aux enfants
 - les rapports aux gens
 - le rapport aux femmes
 - le rapport aux hommes
- la participation et le pouvoir des femmes dans le monde :
 - politique
 - juridique

- socioculturel
 - économique
 - travail
 - religieux
 - institutions (école, médias...)
 - organisations (associations, groupes...)
- le savoir
 - les connaissances
 - critique du savoir
 - acquisition de connaissances
 - féminisme
 - rapport au savoir
 - connaissances importantes
 - les croyances et les valeurs
 - la démarche féministe

C'est cette analyse des données qui est présentée dans les pages qui suivent. Elle rend compte, par conséquent, de tous les énoncés formulés par les femmes qui ont été interviewées lors de la recherche. Pour faciliter la compréhension de cette analyse, le texte sera ponctué de résumés.

4.3 Les rôles sexuels et sociaux

Que ce soit une démarche bouleversante, comme pour Andrée, ou une démarche graduelle, comme pour Barbara, ou une démarche inévitable comme le soutient Laure, la démarche féministe fait porter une partie du changement et

de la réflexion de celles qui la vivent sur leurs rôles sexuels et sociaux. Voici les caractéristiques qui ressortent de l'analyse des données en cataloguant les propos tenus par les femmes interviewées dans les sous-catégories reliées aux rôles sexuels et sociaux.

L'identité

Le grand nombre d'énoncés reliés au concept d'identité a commandé un regroupement de ceux-ci dans de nouveaux sous-groupes qui ont émergé lors du traitement. Ces sous-groupes sont les suivants :

- les modèles
- les comportements différenciés selon le sexe ou la discrimination
- la confiance en soi et en ses compétences
- l'autonomie

Les modèles

• *Modèles influents*

Dès le début de l'entrevue, plusieurs des femmes interviewées ont fait référence au modèle que représentait leur mère en tant que femme pour se situer personnellement dans ce cheminement que constitue la démarche féministe. Ainsi Andrée parle de sa mère dès la première minute de la rencontre pour énoncer que :

- le modèle avec lequel elle a commencé sa vie d'adulte ne confinait pas la femme à la maison, mais la situait dans une perspective de travail, qu'elle ait ou non des enfants;
- la sécurité économique est une assurance : « Qu'il arrive n'importe quoi, il y avait au moins elle qui travaillait »;

- le fait d'être femme, de travailler et d'avoir des enfants, implique une « somme d'ouvrage... monstre ».

Andrée considère ce modèle comme positif, « heureux ». Sa mère a en effet retrouvé sa « bonne humeur » depuis qu'elle est retournée sur le marché du travail; elle est devenue « gaie ». Cet exemple est de plus un modèle de femme active qui se juxtapose à un modèle d'homme passif : « c'est pas l'homme qui contrôle tout, du fait que mon père était absent ».

Le modèle de la mère joue un rôle déterminant dans la vie de plusieurs femmes. Pour Andrée, il influence ses décisions quand elle se retrouve enceinte : « Je me voyais mal à 18 ans, un secondaire V, sans aucune formation là, rien... me retrouver avec un enfant dans une maison, pas de sécurité économique ». Pour Diane : « C'était clair et net à 16 ans. C'était clair que j'étais pour travailler sur le marché du travail ». Sa mère s'était arrêtée de travailler en dehors de la maison quand elle s'était mariée et qu'elle avait eu des enfants; elle avait trouvé cette rupture difficile, et encore plus difficile l'obligation de reprendre le même type de travail, après 26 ans de retrait « sans grande source de valorisation de ses capacités », alors qu'elle s'était séparée de son mari.

France parle longuement de sa mère. Une des images claires qu'elle garde est celle de l'injustice d'une situation : sa mère travaillait et ne jouissait pas de son salaire. Elle endossait ses chèques de paie et les remettait à son père. Ainsi, ce dernier pouvait jouer son rôle magnanime de pourvoyeur de la famille et « administrer l'argent, sans consulter ». Cette situation est le premier constat d'injustice que pose France et constitue son premier élément de révolte.

Dans un autre ordre d'idée, France, jeune, trouvait que sa mère, « c'était pas une vraie mère », car une vraie mère, c'était celle qui aimait être mère, qui s'occupait de ses enfants, qui « faisait du sucre à la crème ». France avait une image très précise de ce que devait être une mère et c'est pendant sa démarche

qu'elle a acquis une compréhension de l'étroitesse des rôles prescrits, dont celui de mère :

après, je me suis rendu compte comment c'était, comment les femmes avaient été... dans des rôles qui les étouffaient et qui étaient étouffants pour nous autres aussi, jusqu'à un certain point.

D'autre part, autant la première image de sa mère livre à France une image de personne jouant sur l'apparence (être belle, faible et soumise), autant le modèle éclate quand son père meurt. La nuit de cette mort, sa mère a lancé « un cri épouvantable dans la maison ». France en a senti la force et la puissance. Elle en a saisi le double message (« une grande peine mais aussi un grand soulagement ») et a ainsi découvert que les femmes pouvaient avoir de la force. Elle en a été ébranlée : « C'était la première fois que j'entendais le cri d'une femme ». À partir de ce moment-là, elle trouve « très intéressant » de voir sa mère changer. Tout cela a constitué « le déclencheur » dans sa vie car elle s'est rendu compte que sa mère « était une personne très forte, sous des allures de faiblesse terrible ».

France a porté attention aux modèles de femmes, à celui des mères. C'est ainsi qu'elle s'est « rendue compte que, dans l'fond, les démarches de nos mères sont importantes pis que la nôtre, elle va aussi avec celle-là ». Elle a saisi que, comme enfant, nous ne regardions pas nos mères comme des personnes à part entière mais plutôt en vertu des rôles sociaux. C'était la mère ou la femme du père, jamais la personne : « Alors que nous, on savait pas c'tait qui cette femme-là. Parce que ça a toujours été pour nous une mère, et la femme de... ». France, dans sa démarche, a réussi à changer sa perception des femmes à partir du moment où elle a « compris les rôles des femmes : la mère, l'épouse, l'amante, la putain, etc. ».

Comme Andrée, Diane et France, Évelyne a été « beaucoup marquée » par le modèle de sa mère. Celle-ci « remettait en question les affaires »; elle cherchait à comprendre et Évelyne reproduit en quelque sorte ce modèle dans sa démarche de questionnement. Pour Jeanne, sa mère constitue également « un modèle important ». C'est « la première image » qui lui vient en tête au début de l'entrevue quand elle se met à parler de sa démarche féministe : « Moi, je suis partie d'un modèle précis qui était celui de ma mère ».

Isabelle, pour sa part, a un modèle de mère plutôt « silencieuse ». Elle ne parle presque pas de sa mère pendant l'entrevue même si elle mentionne à plusieurs reprises avoir cherché des modèles de femmes différents de celui de sa mère et de sa grand-mère. Comme Isabelle, Colette et Guylaine parlent peu ou pas de leur mère.

Ainsi le modèle de la mère des femmes interviewées a été un des modèles de femmes qui ont eu de l'importance dans leur démarche. Il constituait soit un modèle de référence, soit un modèle à ne pas imiter. Que ce soit l'un ou l'autre, les femmes interviewées l'ont analysé afin de le comprendre, de se situer par rapport à lui, et de le situer dans le contexte social.

Le modèle de la mère n'est toutefois pas le seul à avoir eu de l'influence sur les femmes rencontrées. Ainsi, France, tout comme Diane, parle de femmes dont le modèle l'a influencée. Il s'agit surtout de sa professeure de philosophie au CEGEP qui « était la première femme... comme... solide, qui se tenait debout ». Ce modèle de femme est différent de celui de sa mère, notamment parce que sa professeure parlait, alors que sa mère ne « parlait pas ». Or, pour France, ça lui « prenait des mots » pour nommer les choses. C'est sa professeure de philosophie qui l'initie aux analyses de gauche et lui apprend ce que signifie la différence de classe.

France est également influencée par d'autres femmes : par une de ses deux grands-mères qui était « différente des autres femmes » et qui était très intéressée par la politique; par les religieuses, aussi, qui étaient des « femmes nouvelles », qui avaient fait des choix de vie, contrairement à la majorité des femmes. « Elles travaillaient; elles travaillaient eux-mêmes aussi. Elles étaient sur le marché du travail. Elles enseignaient ». Les religieuses ont aussi servi de modèles à Isabelle qui, de façon générale, n'acceptait « pas les modèles » de femmes qu'elle voyait :

T'sais, à un moment donné, j'acceptais pas les modèles que j'avais autour de moi... sauf, peut-être, quand j'étais plus jeune, les religieuses qui me semblaient des femmes que j'trouvais donc épanouies, comme brillantes...

Isabelle rejetait les autres modèles qu'elle trouvait ennuyeux. Elle les percevait comme des modèles de « perdantes », comme elle les qualifiait. La transformation d'Isabelle s'est appuyée sur une connaissance et une compréhension des modèles de femmes : en voir « les limites » et en découvrir « les forces ». Cette compréhension, elle est allée la chercher auprès d'autres femmes : « Fallait que j'aie des filles qui prenaient comme des risques », « que j'aie dans un lieu (où) on essaie de créer d'autres affaires ». Cette démarche lui a permis de se « réconcilier » avec elle-même en tant que femme et avec les femmes pour parvenir à retrouver un monde un peu plus mixte. Au moment de l'entrevue, elle se dit en « période de sevrage » du monde des femmes, même si elle a « encore besoin de c'te gang de filles-là ».

Dans la tête de Jeanne, il y a des modèles de femmes qui la marquent et l'influencent. Elle a des images de femmes « bâtisseuses », de femmes qui participent à la construction de leur avenir. En cela, elle se différencie des autres femmes de la recherche qui se réfèrent plutôt à des modèles de femmes proches

de leur quotidien : mère, grand-mère, professeure, religieuses, femmes de leur entourage...

- *Modèle intériorisé*

Quelles que soient les influences qui ont marqué les femmes interviewées, plusieurs d'entre elles se sont projetées dans le futur, alors qu'elles étaient plus jeunes, comme femme mariée, avec des enfants, et souvent selon la répartition traditionnelle des rôles et des tâches dans le mariage. Il en est ainsi d'Andrée qui expérimente sa première vie de couple « en portant tous les stéréotypes sociaux ». « Lui, c'était l'gars. C'était le père. C'était l'homme. (Elle, c'était) la femme, la ménagère, l'enfant ». Il faudra une rupture d'avec son époux et un temps de réorganisation avant que la relation reprenne de façon différente, en dehors des rapports hommes-femmes préétablis.

Pour Barbara aussi, son premier modèle de femme lui offrait un avenir de mère et d'épouse. C'est ainsi qu'elle se maria à 22 ans « avec l'idée d'avoir des enfants », qu'elle quitta son emploi et qu'elle suivit son mari dans un village, loin de sa ville d'origine. Barbara illustre le modèle de femme qu'on lui inculquait en se référant à son livre de préparation au mariage où il était inscrit que « l'homme doit être le chef de famille, écrit en gros caractères, qui ressortent ». Les femmes étaient élevées « dans la passivité » :

la femme devait être passive... n'avait pas le droit d'être... d'exprimer ses désirs sexuels et tout. Donc, le rôle passif. (...) tout devait être passif. La femme obéissante; bon, le vœu d'obéissance Si elle avait affaire à un mari qui était correct, tant mieux...

Et, en se mariant, comme bien des femmes, elle avait eu à apprendre à vivre avec une personne « qui avait été élevée différemment » d'elle. Ce modèle intériorisé de femme et d'épouse, elle ne le proposera pas à sa fille. Elle lui

offrira plutôt une vision où elle n'aurait pas à rester « à la maison tout l'temps ». Elle la poussera à faire des études, ce que sa mère lui avait refusé à elle.

L'entourage faisait aussi pression pour que la femme se conforme à un certain modèle de femme. Barbara dit : « Au fond, on essayait de me faire comprendre que (...) une bonne femme (...), c'est une femme qui s'occupe de sa maison, qui sort pas et qui tient une maison parfaitement nette ». Ce modèle, Barbara l'avait intégré. Auparavant, elle voyait les femmes « comme des femmes qui devaient répondre à un stéréotype, un stéréotype des femmes ». C'était voir les femmes comme elle se voyait elle-même au début. Barbara changera au fur et à mesure de son implication sociale (comité de parents, groupe de femmes...) qu'elle commencera quelques années après son mariage. Elle n'a jamais cessé d'être active depuis et cette implication fait partie de sa démarche.

Comme Barbara, Guylaine a intériorisé un modèle de femme dépendante de l'homme :

j'avais été élevée avec l'idée que je devais être dépendante de quelqu'un. On me disait pas ça de même mais que, de trouver quelqu'un qui avait une bonne profession et qui pourrait me faire vivre, c'est-à-dire qui me donnerait une belle vie. Et c'est ce que j'ai fait aussi.

Dans son changement, Guylaine a été influencée par des femmes qui lui ont montré comment « l'éducation sexiste » avait conditionné les femmes à remplir les places et fonctions qui leur étaient réservées. Effectivement, avant sa démarche, Guylaine voyait les femmes « beaucoup à la maison » :

elle a une place à la maison. C'est elle qui s'occupe de l'éducation des enfants, parce que le père est à l'extérieur. C'est elle qui gère la maison, le budget. Pis, elle, c'est elle qui va aller jouer le rôle de bénévoles un peu partout.

Pour elle, la femme n'était pas nécessairement soumise mais « c'était peut-être celle qui passait un peu après les autres, par exemple ». D'ailleurs, dit-elle, le mot « soumise », elle l'a appris « chez les femmes ».

Diane aussi se projetait dans le futur comme une mère et épouse quoique peut-être au travail. Elle le dit même de façon un peu statistique, laissant ainsi comprendre qu'elle maîtrise des données démographiques sur les femmes : « À 16, à 17 ans, je croyais que je me marierais. J'aurais 2,2 enfants et, peut-être, je travaillerais comme enseignante à l'école secondaire ». Ces propos illustrent l'importance des modèles concrets sur la projection de soi dans le futur car le modèle proposé correspond à celui des professeures de Diane.

Diane pensait toutefois, à cette époque, que les femmes pouvaient faire des sciences. L'évolution de sa pensée sur ce point est que, maintenant, elle est convaincue que les femmes « peuvent être partout ». Elle sait aussi que les femmes ont fait des pas pour prendre leur place partout. Elle juge cependant avant ».

Pour Guylaine, quand est venue le moment dans sa vie de couple, d'avoir des enfants, elle a quitté son travail et est restée à la maison. Elle suivait en cela le modèle prescrit. Mais, dès lors, elle n'était pas satisfaite de la situation et elle entre dans un groupe de femmes. Elle avait « besoin de contact avec l'extérieur ». Elle avait également besoin de développer ses « ressources » et « les faire valoir ». Cette insatisfaction quant à la vie de femme au foyer se retrouve aussi chez Laure.

D'après Guylaine, les femmes au foyer devaient s'occuper « de la partie éducation des enfants »; elles étaient responsables des « relations dans la famille ». Et, dit-elle, c'est en parlant de notre vécu comme femme que l'on commence à prendre conscience de la situation et que l'on enclenche le processus de la démarche de changement. Guylaine considère qu'il est plus

facile pour les femmes de changer que pour les hommes, justement parce que ce sont elles qui semblent habituées à gérer les situations liées au bien-être des personnes.

Comme Guylaine, Laure, une fois mariée, quitte son emploi pour la naissance des enfants, après avoir travaillé pendant près de huit ans dans l'enseignement. Or, elle n'était "pas bien dans le rôle qui (lui) était imposé comme femme à la maison ». Elle est très vite retournée sur le marché du travail mais à temps partiel. Elle faisait ainsi un compromis entre la façon dont elle percevait ses obligations à l'égard des enfants et ses goûts. Cette décision de travailler à temps partiel, elle la qualifie de piégeante car elle a pris ainsi plus de temps à retrouver un emploi à temps complet.

Contrairement à plusieurs des femmes interviewées, Isabelle, plus jeune, ne se projetait pas dans les modèles plus classiques de femmes : « j'me voyais pas mariée, etc. J'me voyais pas dans la ligne. Au niveau de mon identité, c'tait une difficulté ça aussi ». Elle s'est pourtant conformée au modèle classique en se mariant, mais la relation de couple a été rompue.

La réconciliation avec elle-même et avec les femmes vint par la suite. La réconciliation avec un des rôles des femmes se retrouve également dans le parcours d'Andrée, qui, elle aussi, avait rejeté certaines dimensions reliées aux rôles sexuels et sociaux. Avec le changement dans sa vie de couple, avec le fait d'avoir un enfant et d'être plus sensible au thème des enfants, celle-ci s'est maintenant réconciliée avec le rôle social de mère. « C'est comme une réconciliation avec une partie de ma féminité, dit-elle, ou d'un rôle social qui a toujours été accordé aux femmes ». Le rôle de mère, Andrée le rejetait car il était « tellement exigeant » et « assorti de toutes les contraintes sociales ». Auparavant, elle ne se voyait ni mère, ni femme à la maison : elle se concevait « sur le marché du travail ». Maintenant le modèle de femme qu'elle projette se

traduit pour sa fille en celui « d'une femme qui décide, une femme qui (prend) des décisions, qui se (sent) à l'aise là-dedans ».

Jeanne, au moment de l'entrevue, est rendue à un point de sa vie où elle est plus « sensible à la question de la maternité ». Elle commence à se projeter dans un rôle de mère mais, dit-elle, « il faut pas qu'un enfant soit un point d'arrêt ». Du modèle de sa mère, elle tenterait d'épargner à sa fille, si elle en a une, le côté exigeant; elle conserverait le côté volontaire. Elle trouverait également important de lui transmettre « l'idée d'intégrité, de respect de soi-même, et d'exigence du respect des autres à notre endroit ».

Laure, comme mère, trouve important d'apprendre à sa fille « qu'il faut qu'elle envisage le travail dans sa vie ». Le travail prend ainsi une place importante, ce qui est différent du message traditionnel adressé aux femmes. Et, en termes de mise en garde contre certaines tendances, elle souhaite montrer à sa fille que « c'est l'fun d'avoir des enfants ».

En ce qui concerne les modèles, les propos des femmes interviewées mettent en évidence l'importance qu'ont eue, dans le développement de leur identité, les modèles de femmes qu'elles ont côtoyés et observés, qui les ont influencées ou qu'elles ont intériorisés. Chacune à sa façon a eu à questionner ces notions de modèle et de rôle afin de les transformer en les élargissant, en en faisant tomber les limites, en en faisant émerger les forces, en l'adaptant. De façon schématique, le modèle de départ dans la vie adulte est un modèle de mère et d'épouse principalement. Pour certaines, elle est sur le marché du travail; pour d'autres pas. Dans ce modèle, les femmes ont peu ou pas d'autonomie. Elles sont passives, soumises. Faibles et sans assurance, leur autonomie est sujette à celle du conjoint. Le modèle transformé n'exclut pas les rôles de mère et d'épouse mais la femme dans ce modèle est une

« bâtisseuse », pour reprendre l'un des termes de Jeanne qui diffère des autres femmes de la recherche dans la mesure où son modèle de femme n'a jamais été imprégné de passivité. L'absence de passivité est d'ailleurs une des caractéristiques des femmes dans le modèle transformé. Cette femme est active et autonome. La participation sur le marché du travail fait partie intégrale du nouveau modèle.

L'analyse des données expose la proximité des modèles qui ont eu de l'influence et qui ont servi d'exemple. Ce sont tous des modèles directement observables : la mère, les religieuses, les professeuses. Jamais, il n'est fait explicitement mention d'images ou de modèles de femmes autres que ceux de l'entourage immédiat. Pas de modèle d'héroïnes de l'histoire ou de fiction. Seule Jeanne, ici, fait exception quand elle fait mention des « bâtisseuses ».

L'analyse des données met aussi en évidence que les connaissances, qui ont accompagné cette partie de la transformation de la démarche féministe, ont trait aux rôles de mère et d'épouse, aux modèles de femme, à la socialisation, au sexisme et aux stéréotypes.

Les comportements différenciés selon le sexe ou la discrimination

Les comportements différenciés selon le sexe, une des composantes de l'éducation sexiste, sont mentionnés spécifiquement par certaines femmes interviewées sur leur démarche féministe. Elles en ont été elles-mêmes l'objet ou elles en connaissent les manifestations et les effets. Ainsi Barbara, à un moment donné de sa vie, s'est questionnée sur le fait que sa mère se soit opposé au fait qu'elle poursuive des études. Ce refus, elle l'associera plus tard au fait d'être femme, son oncle ayant joui, quant à lui, de l'appui de sa mère, pour aller faire ses études de doctorat en Europe. Cet événement constitue pour elle un constat

de discrimination fondée sur le sexe. Avec le temps, Barbara a développé une connaissance des jeux qui rentrent en scène dans l'éducation différenciée des filles et des garçons. Et elle aimerait faire savoir aux enfants « qu'un garçon et une fille peuvent avoir des intérêts semblables; jouer avec les mêmes (jeux)... Et être aussi ». Elle travaille pour la désexisation de l'éducation.

Le comportement différencié à l'égard des filles et des garçons a été pour Diane un des éléments déclencheurs de sa démarche. Adolescente, elle était personnellement « frustrée » de ne pouvoir faire certaines choses (faire du puce, partir seule en voyage...), parce que fille, alors que les gars les faisaient « mine de rien ».

Ce type de vécu, France l'expérimente aussi et y réfère à deux reprises. D'une part, elle ne peut pas sauter sa 7^e année, comme l'ont fait ses frères. Sa mère pense que cela peut être dangereux pour sa santé. Elle reçoit ainsi le message de la non-capacité des femmes. D'autre part, elle ne peut non plus, comme ses frères, aller seule en ville à l'adolescence, parce que c'est dangereux pour les filles. Le danger n'est cependant pas nommé. Il y avait là une interdiction non justifiée et associée à son sexe à elle.

Le comportement différencié des parents à l'égard des filles et des garçons était implicitement connu d'Évelyne quand elle était jeune, même si elle et ses sœurs n'en étaient pas l'objet. Ses parents, en effet, les incitaient à étudier et à devenir indépendantes : « C'est pas parce que vous êtes des femmes!... », disait son père. Évelyne et ses sœurs étaient encouragées à déborder des rôles traditionnels, mais en même temps, elles apprenaient qu'elles jouissaient de privilèges dont les filles ne jouissaient pas normalement. Il y avait donc là un double message dont l'issue reposait sur leurs épaules : « arrangez-vous pour être indépendantes » leur disait leur père. Évelyne ne découvrira qu'à 18, 19 ans

la condition sociale des femmes. Comme elle le dit : « je commence à m'apercevoir que je suis dans un monde ».

Contrairement aux religieuses qui l'appuient, Isabelle ne se voit pas encouragée par son père à poursuivre des études universitaires. Il lui laissait entendre que, pour une fille, ce n'était pas « nécessaire ». Celui-ci lui donne « une bonne éducation » comme il lui laisserait un bel « héritage »; il remplit son rôle social de père. Avec le temps, Isabelle a compris qu'elle n'allait pas faire dans la vie tout ce qu'elle aurait voulu. Pourtant, dit-elle, « j'avais besoin au niveau de mon identité de femme de... d'aller voir, d'essayer d'autres choses » que ce qui lui était proposé.

Aux comportements différenciés selon le sexe s'ajoutent ainsi les attentes différenciées selon le sexe. Le fait d'en parler, de les nommer, implique une connaissance du phénomène et de son existence. Les femmes qui en parlent savent qu'elles ont subi un certain type de discrimination qui a orienté leur devenir. Le changement ici consiste à être capable de nommer cette discrimination, de l'identifier. Il se traduit aussi dans une volonté de ne pas reproduire ce même type de comportement à l'égard de leur fille.

La confiance en soi et en ses compétences

Les femmes interviewées ont tenu des propos sur la confiance en soi et en ses compétences. Voici ce qu'elles en ont dit dans le cadre de leur démarche de transformation.

L'ensemble de la démarche féministe a complètement changé la perception qu'a Andrée d'elle-même. Elle a eu à prendre confiance en elle et à prendre de l'assurance. Auparavant, elle avait « l'impression d'être invisible... tout à fait invisible » et tout ce qu'elle pouvait faire ou dire n'avait pas

d'importance, d'influence ni de conséquences sur elle ou sur les autres. Cette impression d'invisibilité témoigne d'une perception de dévalorisation en ce qui a trait aux femmes. Andrée possède maintenant une connaissance générale à cet égard et connaît la dimension collective de cette situation. « C'est parce que je suis une femme en quelque part aussi que j'ai vécu ça de cette façon-là parce que la majorité des femmes l'ont vécu », dit-elle.

Cette invisibilité des femmes se retrouve de façon différente chez Barbara. Que ce soit dans des assemblées politiques où elle va « toute seule » dès l'âge de 11 ans, ou dans le magasin de son père, elle ne participe pas au débat; elle écoute. L'invisibilité se traduit dans un sentiment d'incompétence et d'incapacité. Ce ne sera que beaucoup plus tard, après sa période majeure de réflexion et de changement, pendant l'année internationale des femmes, que Barbara se rendra compte du pouvoir des femmes et de leur visibilité potentielle sur le plan politique. Elle découvrira alors qu'il y a des femmes « qui sont capables d'interpeller..., qui sont capables de mettre les ministres devant des situations réelles pour les femmes ». Elle découvre la parole et son implication dans un groupe de femmes l'aide à déconstruire son image de non-influence, même si elle manque encore de confiance en elle-même. À plusieurs reprises dans l'entrevue, elle y fait référence, notamment au début : « J'ai jamais eu confiance en moi ». Le sentiment de non-confiance jumelé à celui de non-compétence rend difficile de prendre la parole, surtout en public. Barbara a encore cette difficulté aujourd'hui. Elle a toutefois démystifié la parole des hommes : « Au fond, ils disent des conneries des fois, ça a pas d'allure! Mais avec une telle assurance! ». Et cette démystification juxtaposée à une expérience accrue fait en sorte que Barbara prend progressivement de l'assurance et se trouve des moyens pour faire face à des techniques d'intimidation qu'utilisent des hommes à son égard. C'est ainsi qu'elle se rend compte qu'elle a « pris de l'assurance ».

Diane parle également de l'importance de la confiance en soi. Si elle avait une fille, elle trouverait important qu'elle ait « une capacité de se fier à ses réflexes, de ne pas douter de ses réflexes de fond ». De façon un peu semblable, Évelyne pense qu'être femme, c'est être une personne à part entière et que cela « passe beaucoup par l'affirmation de soi, les rapports de force, être capable d'être égale dans ce rapport de force-là ». Et, pour aider sa fille à y arriver, elle a « le réflexe de mère d'encourager » sa fille : « Vas-y! Affirme-toi! Laisse-toi pas faire! Prends ta place! »

Laure mentionne que le manque de confiance en soi peut empêcher de prendre plus vite des décisions qui ont de l'importance. C'est une des raisons qu'elle évoque pour sa réintégration tardive sur le marché du travail, à temps plein.

Auparavant, Andrée pensait que les femmes n'avaient pas de pouvoir et par conséquent pas de force. Sa démarche l'a amenée à revoir cette position, et elle sait maintenant que les femmes ont « beaucoup de difficultés... à se sentir à l'aise là-dedans » et à exercer le pouvoir. La perception d'une identité d'invisibilité et de non-pouvoir des femmes a été transformée en une perception de visibilité, de capacité et d'importance. Andrée demande maintenant aux femmes de s'affirmer en sortant du processus de victimisation :

T'as pas à porter toute ta vie notre fardeau historique, ton fardeau d'histoires personnelles, de tes mauvaises expériences, de ton enfance malheureuse ou des stéréotypes qui t'ont accablée.

Elle demande aux femmes en général de se responsabiliser, d'assumer les conséquences de leurs gestes et de faire des choix « de façon clairvoyante ». Elle sait par ailleurs que les femmes auprès de qui elle intervient, « sont porteuses comme d'une révolte pour changer (les stéréotypes) mais elles sont

pas encore au point de pouvoir actualiser leurs changements ». Pour les actualiser, il faut de la confiance en soi.

Barbara et Andrée ont eu à renverser un conditionnement social sur leur non-influence et le non-pouvoir des femmes. Pour Diane, la perception de non-influence s'est traduite dans l'expérience de ne pas être prise « au sérieux ». On ne tenait pas compte du fait qu'elle avait « une tête ». Elle a vécu ainsi une non-reconnaissance de ses capacités ce qui est l'autre facette sociale de l'incapacité des femmes.

De par ses recherches, ses rencontres avec les jeunes et ses lectures, Barbara est au fait que les jeunes filles ont « encore le prince charmant dans la tête ». Socialement, l'identité des femmes ne semble pas avoir changé. Cette connaissance suscite chez elle une volonté d'action qui vise à rendre les filles plus réalistes et responsables face à leur avenir. Cette volonté d'action, on la retrouve également chez Colette qui, elle aussi, en travaillant avec les femmes, tente de les soutenir dans leur prise de conscience, en discutant des rôles, de « la notion du prince charmant » par exemple. Cette dernière notion fait que les filles et les femmes développent une identité centrée sur les gars, en attente d'eux. Diane mentionne que, quand elle était adolescente, il n'y avait pas de « solidarité » entre les filles, que « c'était très axé sur les gars » et les rapports « avec les gars ». France aussi réfère à cette situation qui pour ces deux femmes, tout au moins, a été une situation aliénante.

La notion de « prince charmant », comme élément de conditionnement, a tout un poids dans le développement de l'identité. Quatre des femmes interviewées y réfèrent explicitement. La force de l'image est telle que Guylaine y rêve encore comme à une plage de repos, car attendre le prince charmant) « c'est tellement pas fatigant » alors qu'« être autonome, c'est fatigant ».

La dimension centrale qu'occupent les hommes dans la vie des femmes fait que ces dernières éprouvent des difficultés au niveau de leur identité quand elles se retrouvent veuves. C'est ce qu'a découvert Barbara alors qu'elle s'implique dans un « service d'entraide des veuves ».

Le rôle d'épouse semble ainsi être « assez circonscrit ». C'est ce à quoi fait allusion Diane, quand elle parle de sa vie de couple. Elle s'est débattue à l'intérieur d'un cadre très rigide pour tenter de le rendre moins limitatif. Ce rôle étroit de compagne de vie, Diane le dépeint comme celui où elle était la « victime », positionnant l'homme dans le rôle de celui qui dicte. Elle pense maintenant que, dans ce rôle, elle évitait d'« assumer tous (ses) pouvoirs » car cela aurait eu pour conséquence d'avoir à assumer ses « responsabilités ». Pour se sortir de cette situation, Diane a modifié le conditionnement reçu et l'identité qui en découle, car, pendant un certain temps dans sa démarche, sa pensée était dichotomique :

ou tu étais victime pure, fine, vraie femme ayant la capacité d'être solidaire avec les autres ou bien t'étais de l'autre bord de la clôture : gars, boss, pas l'fun, pas sensible, pas solidaire, etc., etc.

Elle est maintenant parvenue à nuancer cette dichotomie; son identité n'est plus liée à un partenaire. Elle se demande cependant comment faire pour avoir des enfants, sans vivre avec quelqu'un, tout en favorisant le contact avec des adultes des deux sexes. Elle en est même à reconsidérer l'aménagement des espaces sociaux pour trouver une solution.

Reliée à la notion de victime, se retrouve celle de culpabilité. Isabelle dit s'être « sentie coupable longtemps ». Ce n'est que récemment qu'elle a réussi à se défaire de ce sentiment qui était lié au fait que, culturellement, les femmes devaient être responsables de la dimension affective dans les relations avec les

gens. Ce qui était « ben, ben lourd à vivre ». Cette dimension, toutefois, en est une qu'Isabelle est « encore en train de travailler ».

Au niveau de l'identité des femmes interviewées, plusieurs d'entre elles parlent d'elles-mêmes en termes de femmes d'action, laissant entendre qu'elles préfèrent agir, intervenir plutôt que réfléchir, théoriser; ce qui peut révéler un rapport particulier au savoir. C'est le cas de Barbara : « J'suis beaucoup plus une femme d'action aussi. Évidemment, je réfléchis. De temps en temps, je m'arrête pour réfléchir. Mais, j'suis beaucoup plus une femme d'action ». C'est aussi le cas de Guylaine : « Anyway, je philosophe sur rien. Je suis plus dans l'action ». Ces éléments seront repris plus loin dans la catégorie du savoir.

Le changement dans la confiance en soi et en ses compétences se retrouve dans les propos tenus en réponse à la question projective de l'entrevue. À ce moment-là, Colette dit qu'elle voudrait que sa fille sache « qu'être femme, c'est beau; c'est important ». Isabelle, quant à elle, voudrait pouvoir lui transmettre le fait qu'elle a « cette estime de soi » et « qu'elle sente qu'(elle est) fière d'être une fille ». Ces projections peuvent être rapprochées de celle d'Évelyne qui souhaite que sa fille sache qu'en tant que femme « elle est un individu à entière » et qu' « elle se considère elle-même ». Cela fait partie des connaissances acquises pendant la démarche féministe : une femme a de l'importance et est une personne par elle-même. La femme a été un peu comme la conjugaison des verbes où le « elle » n'existe plus. Isabelle, dans son langage tout imagé, dit carrément que les femmes sont des « losers ». C'est ainsi qu'elle les percevait et se percevait elle-même au début de sa démarche. Et, un peu comme Barbara, elle souhaite que sa fille puisse « être ce qu'elle est » tout simplement.

Une autre manifestation de cette difficulté à se définir une identité empreinte de confiance et de compétences se retrouve dans la façon dont les femmes, jeunes, se projetaient dans le futur. Nous avons vu auparavant, au niveau des

modèles, que la majorité des femmes interviewées avait intériorisé le modèle de la femme qui se marie et a des enfants. C'est-à-dire que les femmes se voient dans le futur dans un certain statut civil, mais pas dans une action et encore moins une profession. Cette incapacité de se projeter dans le futur agace France quand elle se compare à son frère : « Comment ça se fait qu'il est capable de choisir quelque chose pis de faire ça toute sa vie ? ».

Dans leur parcours de vie, les femmes de la recherche découvrent les incapacités liées au conditionnement social. Guylaine applique la notion sur les hommes. Eux aussi, dit-elle, sont conditionnés à être « les pourvoyeurs ». « Pis, ils sont pognés autant que nous autres on peut l'être. Sauf que je trouve que l'on s'en sort plus vite qu'eux autres ». Cette extension du conditionnement sur les hommes, Isabelle en parle aussi succinctement.

Dans son cheminement, Guylaine, comme d'autres, notamment Barbara et sa découverte de la parole des femmes, a découvert « les capacités des femmes ». « 'Coute donc! Elles ont les mêmes capacités que les gars! » :

Elles sont intelligentes. Elles sont organisatrices. Elles sont capables de planifier. Elles sont capables de décider. C'est ça. Elles sont capables de gérer des affaires pis elles sont capables d'être sûres d'eux autres aussi. Elles sont capables d'avoir du pouvoir.

Guylaine, comme d'autres, a dû faire toute une reconstruction de l'identité des femmes pour développer la sienne propre. Pour ce faire, elle s'est mise « à regarder des modèles de femmes ». Elle les observe jusqu'au moment où son identité est suffisamment solide pour laisser se fier à elle-même, ses goûts et ses désirs : « Never mind les modèles! Si moi, j'ai le goût d'être de même, pourquoi faire je ne le serais pas ».

Le manque de confiance en soi, en ses compétences, le fait de ne pas penser avoir des capacités influent sur l'identité des femmes et sont difficiles à

déconstruire. L'identité est d'ailleurs le thème central de réflexion d'Isabelle. « J pense que, dans l'fond, c'est juste l'identité », répond-t-elle à la question sur les thèmes. Elle a cherché une identité qui affirme la place des femmes, leurs capacités, leurs compétences et où les femmes s'affirment. Dans son parcours de vie, elle a toujours ressenti le besoin de « sauvegarder (son) identité » « d'abord avec son père, ensuite avec son mari ». Pour elle, sa démarche féministe a consisté à sauvegarder ce qu'elle était et à « ne pas (se) faire avoir dans les choses de domination ». Elle a eu besoin des femmes pour assurer cette sauvegarde car, au départ, « être fille », elle n'aimait pas ça. Dans son histoire personnelle, Isabelle a eu à travailler sa dépendance culturelle en rapport à ses « histoires d'amour et d'affection... ». À cette étape de dépendance a succédé une étape de distanciation par rapport aux autres, et d'autonomie. Pour en arriver là, il a fallu qu'elle s'arrête pendant un certain temps, qu'elle se retire un peu de la vie sociale habituelle.

Isabelle avait de plus reçu le message que les femmes se devaient d'être parfaites. Dans son cheminement, elle a eu à se permettre, et à permettre aux autres femmes, dont sa mère, de ne pas être parfaite. D'où l'importance d'avoir une diversité de modèles de femmes; c'est d'ailleurs pour accéder à des « modèles différents » de femmes qu'Isabelle s'est « jointe au militantisme actif ». Et si un jour elle a une fille, elle voudrait que celle-ci puisse la voir vivre, « pas parfaite » mais « vivante ».

Pour Laure, le féminisme lui permet de s'affirmer et d'être elle-même comme femme plutôt que de se conformer à des prescriptions sociales. Il lui permet également d'être satisfaite d'être une femme.

Dans le fond, le féminisme, pour moi là... c'est être moi. Être moi comme femme. Pis être aussi... je dirai pas fière parce que c'est pas fière d'être femme mais satisfaite d'être femme (...) c'est d'accepter le fait que tu es une femme et il y a à ça des plaisirs

d'être femme pis il y a des inconvénients aussi, mais qui ne sont pas reliés nécessairement à la condition d'être femme, mais qui ont été fait par la société et la culture en général.

Quant à Jeanne, au niveau du développement de son identité, elle arrive à l'âge adulte avec un certain degré d'assurance et un sens collectif déjà bien défini. Pour elle, son implication dans un groupe de femmes repose sur le fait « qu'il y avait un travail à faire pis qu'il faut qu'il y ait du monde qui le fasse ». Elle a à la fois un sens politique développé et une confiance dans ses capacités, ce qui diffère du sentiment de non-confiance en soi qu'ont ou qu'ont ressenti les autres femmes.

Parmi les changements des femmes interviewées en rapport au conditionnement social et aux conséquences que cela a sur leur identité figurent :

- un sentiment d'existence remplaçant celui de l'invisibilité;
- une découverte des capacités des femmes, dont celles de la parole, de l'intelligence, du pouvoir, de l'organisation;
- l'acquisition d'une certaine assurance et confiance en soi;
- un accroissement de l'estime de soi;
- une relativisation de la dépendance des femmes à l'égard des hommes;
- une découverte du pouvoir des femmes et de leur participation sociale;
- une valorisation du fait d'être femme.

Les connaissances auxquelles les femmes réfèrent quand elles parlent de ces changements ont trait à la dimension collective de la situation des femmes, à l'existence d'un conditionnement social, à une socialisation qui fait de l'homme le centre d'attraction et de préoccupation de la femme. La victimisation, la

culpabilité, la dépendance sont des notions qui ont été étudiées et travaillées en vue de comprendre la situation et d'influer dessus.

À travers les changements et les connaissances, on voit ici se construire ce qu'Erik Erikson (1968) nomme une image positive des femmes où être femme, c'est beau et c'est important.

Autonomie

Le concept d'autonomie est une notion que chacune des femmes interviewées a travaillé à sa façon, au fil de sa réflexion et de son expérience de vie. Il en va ainsi d'Andrée qui, dans sa quête d'autonomie, passe par trois phases distinctes : la soumission, la contre-dépendance puis l'interdépendance.

L'autonomie est un des grands thèmes de Barbara. Elle en distingue deux types : l'autonomie financière et l'autonomie d'attitudes :

Mais l'autonomie financière, on parle toujours de l'autonomie financière des femmes. C'est l'essentiel. Mais, il y a une autonomie d'attitudes aussi. C'est-à-dire, dans ta tête aussi, il faut que tu sois autonome.

Cette distinction entre différents types d'autonomie se retrouve dans les propos des autres femmes qui en ont parlé. Ainsi pour Laure, l'autonomie est importante et passe d'abord par l'autonomie financière :

Je pense que je réalisais, pour moi, c'était clair et ça l'est encore, qu'une femme devait se prendre en charge elle-même financièrement, pour pouvoir se prendre en charge à tous les points de vue.

Elle met ainsi une séquence dans les deux types d'autonomie, ce que ne faisait pas Barbara. Pour Laure, l'autonomie financière est nécessaire à l'acquisition de l'autonomie psychologique. Ce principe fondamental, elle le met en application pour elle-même : « pour moi, c'était évident qu'il fallait que je

travaille, que j'aie une certaine indépendance ». Car, dit-elle, « l'autonomie commence par le porte-monnaie (...) L'autonomie est dans le porte-monnaie ».

Allant un peu dans le même sens que Barbara, Guylaine pense qu'il est dangereux d'acquérir en premier l'autonomie financière parce qu'avec celle-là, il est possible de « tout oublier le restant », c'est-à-dire l'autonomie dans sa « tête ». L'autonomie, pour Guylaine, c'est :

d'être capable de faire des choix selon tes besoins à toi, tout en tenant compte des autres, mais selon tes goûts à toi, selon tes capacités à toi, tes intérêts. Pis d'avoir du plaisir pour toi et non pas juste pour les autres... Ne pas attendre tout le temps que les autres décident à ta place.

Faire de quoi pour toi, en fonction de toi et non pas juste en tenant compte des autres ou en attendant les autres.

L'autonomie est la dimension-synthèse la plus importante pour Guylaine. Elle fait pendant à la dépendance et à l'abnégation de soi. C'est l'autonomie qu'elle tente d'apprendre à ses filles : « devenir autonome, c'est rien que ça que je leur dis ».

La notion de l'autonomie est également un thème important pour Isabelle, mais elle le travaille sous l'angle de la dépendance. Dans sa démarche, Isabelle a tenté de trouver des modèles de femmes et des moyens pour tenter de ne plus être « dépendante » de ses histoires d'amour. Elle cherche son autonomie dans ses relations. C'est le sens que nous donnons à cette volonté qu'elle manifeste quand elle dit qu'elle a toujours essayé de sauvegarder son identité dans les relations avec les hommes, notamment avec son père et avec son mari.

L'autonomie est l'un des thèmes-clés de la démarche féministe, celui qui permet à une femme de se tailler une place à sa mesure, indépendamment des modèles et des contraintes sociales. C'est de cette dimension que parle Laure quand elle commente la vie de sa belle-mère :

Elle s'est toujours prise en charge; forcément, elle a été forcée de le faire. Elle est toujours restée veuve. Elle a jamais voulu se remarier pis se refaire prendre en charge. Elle était bien comme ça. Elle était bien d'être autonome pis de faire ses affaires.

Dans ce discours, une association est faite entre dépendance et mariage, autonomie et veuvage.

Jeanne, quant à elle, fait des choix féministes dans sa vie de façon à garder « une autonomie essentielle pour vivre ». Cette autonomie se traduit entre autres par un respect d'elle-même et de son intégrité. Pour elle, il a toujours été « important d'être autonome ». Avec sa mère, « il fallait vraiment se tenir debout ». L'importance de l'autonomie lui est confirmée par son expérience auprès des femmes. Elle traduit même le féminisme en termes d'autonomie : c'est le respect d'elle-même et le respect qu'elle exige pour elle-même. L'autonomie est pour elle le « thème fondamental ». L'autonomie signifie que les femmes peuvent se laisser « aller à leurs ambitions ». L'autonomie, « ça veut dire gagner (sa) vie » parce que l'autonomie financière, « c'est vraiment primordial » et ça veut dire aussi miser sur l'éducation. Enfin, l'autonomie, il faut l'utiliser; l'utiliser pour faire des choses que l'on a envie de faire.

L'autonomie est un concept-clé qui, avec sa contrepartie, la dépendance, a permis aux femmes interviewées de faire une démarche afin de se situer personnellement. Si certaines distinguent l'autonomie financière et l'autonomie psychologique, il demeure que c'est l'autonomie psychologique qu'il faut atteindre et qu'elles visent. C'est avec celle-là qu'une femme se respecte et se fait respecter, qu'elle effectue des choix et qu'elle s'y tient.

Les propos que tiennent les femmes de la recherche en rapport à l'autonomie permettent de voir que le changement ici s'est traduit principalement par son accroissement et qu'en contrepartie le sentiment de dépendance et

d'abnégation de soi a chu. En ce qui concerne l'autonomie financière, toutes l'ont acquise. Mais, le concept d'autonomie se situe aussi au niveau de la connaissance. Il a fait l'objet de longue réflexion qui a abouti en des changements dans le comportement, les relations, les modèles, la perception de soi et les styles de vie.

Résumé sur l'identité

La démarche féministe des femmes interviewées en regard de l'identité peut être synthétisée par un parcours du non-être à l'être, comme le dirait Paolo Freire (1974). La démarche en a emmené plusieurs de l'invisibilité à l'existence, à être une personne à part entière avec du potentiel, des capacités et du pouvoir. Les modèles que ces femmes avaient intériorisés, par manque de diversité des représentations et par le jeu du conditionnement social que constituent les comportements et les attentes différenciés selon les sexes, le sexisme, les stéréotypes et la discrimination, les confinaient dans un carcan qui leur déplaisait ou ne les satisfaisait pas. Le modèle de femmes s'est transformé en un modèle élargi où la femme n'a plus à être que la mère ou l'épouse. Alors qu'on n'y percevait que faiblesse, soumission, passivité, on y voit maintenant force, autonomie, activité. Il résulte de la démarche un accroissement de la confiance en soi, de l'assurance, de l'autonomie ainsi qu'une baisse du sentiment d'invisibilité, de dévalorisation, d'incompétence, de culpabilité. Il en résulte surtout une nouvelle fierté d'être femme, une estime de soi et de son propre sexe.

Mise à part Jeanne qui est entrée dans l'âge adulte avec un modèle de femme autonome, la démarche a été souvent longue, parfois laborieuse, mais avec le temps et la réflexion, les femmes interviewées sont parvenues à se situer

en regard de leur identité. Cette démarche et cette réflexion s'est alimentée, au niveau des connaissances, autour des notions :

- de rôles, principalement ceux de mère et d'épouse;
- de l'éducation sexiste ou socialisation, des stéréotypes, de la discrimination et de la victimisation;
- de pouvoir, en termes de capacités et de compétences des femmes;
- de l'autonomie et de la dépendance.

C'est ainsi que se termine la première sous-catégorie de la première catégorie, c'est-à-dire celle de l'identité dans le cadre des rôles sexuels et sociaux. C'est aussi la plus longue, c'est-à-dire celle dans laquelle ont été catalogués le plus d'énoncés, mettant par le fait même en évidence l'importance de cette dimension dans la transformation de la démarche féministe. Dans cette sous-catégorie, nous y avons abordé les sous-groupes des modèles, des comportements différenciés selon le sexe ou la discrimination, la confiance en soi et en ses compétences, l'autonomie. Nous allons voir maintenant la sous-catégorie relative au corps pour passer ensuite à celle des rapports aux autres.

Le corps

Toutes les femmes interviewées ont parlé de leur corps d'une façon ou d'une autre pendant l'entrevue. Parmi ces femmes, Andrée a mentionné des événements spéciaux en lien avec son corps : une grossesse non désirée débouchant sur un avortement et un viol qu'elle mit bien des années à identifier comme tel. Ce sont d'ailleurs des thèmes qu'elle a approfondis et sur lesquels elle a acquis des connaissances. Andrée mentionne également avoir travaillé spécifiquement le thème de la séduction. Alors qu'elle utilisait ce mode de comportement, elle est venue dans un premier temps à le rejeter car il y avait un

interdit idéologique : « La grille d'analyse marxiste, féministe et tout, te laisse peu de place pour vivre tes rapports de séduction ». C'est par un travail de réflexion et de relativisation qu'elle a fini par l'accepter comme étant un de ses moyens d'avoir du pouvoir et de l'influence. Cette démarche lui a permis aussi de sortir d'un certain dogmatisme.

Le corps comme réalité sociale a également fait l'objet de changement de la part de certaines des femmes interviewées mais aussi de réflexion et d'acquisition de connaissances. Ainsi le changement pour France a porté sur une réconciliation avec son corps, corps qui ne correspondait pas à l'image de la « BELLE femme ». Son changement est lié à un processus de démythification et de réappropriation du corps. Laure, Colette, Andrée et Barbara réfèrent également au corps dans son image et sa réalité sociale. Pour Laure, la connaissance du phénomène du viol à l'égard des femmes la pousse à avoir un comportement différent, quant aux sorties, à l'égard de sa fille par rapport à son garçon. Pour le viol, la violence et l'avortement, la réflexion d'Andrée l'amène à la synthèse qu'il s'agit dans ces cas d'« une atteinte à l'intégrité physique des femmes ». Et, bien que, pour elle, l'atteinte à l'intégrité morale est tout aussi « pernicieuse » et « vicieuse » que l'atteinte à l'intégrité physique, Andrée considère toutefois que, dans l'atteinte à l'intégrité physique, il demeure des « traces » qui sont « comme des signes évidents » du mépris à l'égard des femmes. Dans la contrainte physique, on va plus loin que dans la contrainte morale. « C'est pareil comme les camps de concentration... C'est pareil comme la torture ».

Le thème de la violence est par ailleurs un thème qui préoccupe ou mobilise plusieurs femmes de la recherche. Andrée, Colette, France, Jeanne en parlent. Évelyne y fait référence. La violence faite aux femmes sous toutes ces formes, violence physique, verbale, psychologique et sexuelle, fait partie des

connaissances qu'ont acquises ces femmes. Colette parle aussi de violence économique à l'égard des femmes quand celles-ci vieillissent dans la pauvreté, alors qu'elles se sont dévouées toute leur vie pour les autres. Ces données seront reprises dans la catégorie sur le pouvoir et la participation des femmes dans le monde.

Barbara réfère au corps social des femmes quand, dans son discours, elle rapporte les propos d'un homme à qui elle tentait d'expliquer ce qu'est le féminisme. Elle se fait alors renvoyer l'insulte sociale classique de femme « mal baisée » et « tout le vocabulaire » que l'on connaît et qui a trait à l'utilisation sociale de la femme et de son corps.

Quant à Colette, sa préoccupation quant à l'appropriation sociale du corps des femmes se situe à un tout autre niveau. Elle envisage utiliser ses compétences pour voir dans quelle mesure un projet créatif proposant des images sur le corps des femmes et leur sexualité permettrait à la fois de « prendre du pouvoir dans la société » et offrirait une voie parallèle à celle « d'articuler un discours contre la porno ».

Les propos sur le corps portent également sur les femmes et leur sexualité. Barbara fait référence à l'évolution qu'il y a eu quant à la sexualité des femmes. Elle se rappelle très bien qu'à l'époque où elle était jeune, elle a été élevée « dans la passivité ». « La femme devait être passive... n'avait pas le droit d'être... d'exprimer ses désirs sexuels ». De plus, à cette époque, « il n'y avait pas de relations sexuelles avant de se marier ». Barbara connaît cette évolution pour l'avoir vécue personnellement. France la connaît en tant qu'évolution de la libéralisation des mœurs, ce qui lui permet de classer sa mère comme étant avant-gardiste par rapport à son époque.

Colette, de son côté, a travaillé la notion d'hétérosexualité à laquelle elle réfère en termes de contrainte sociale quand elle parle de ses amies qui n'ont

pas de relations intéressantes avec des gars et « qui remettent pas en question leur hétérosexualité, parce qu'elles sont encore attirées par les gars ». Le clivage hétérosexualité/homosexualité a été pour Colette un sujet de préoccupation car celles qui sont lesbiennes dans son groupe de femmes la confrontaient sans cesse à son choix personnel et mettaient de l'avant l'idée qu'une personne est plus féministe quand elle est lesbienne. En rapport à l'homosexualité, Isabelle se demande s'il n'y a pas « une espèce de lesbianisme actif ou pas actif » à faire partie d'un groupe de femmes. Quant à France, l'homosexualité, pour elle, n'a jamais été un choix politique, ce que prône un certain courant féministe qui a touché Colette dans ses valeurs.

Diane utilise la sexualité ou plutôt l'existence d'une vie sexuelle comme critère pour se définir comme femme. « Et je me sentais... en tant que femme, et je me considérais comme femme à 17 ans, à peu près, quand j'ai commencé à avoir une vie sexuelle... ».

France est, parmi les femmes rencontrées, celle qui a le plus parlé du corps, de la sexualité, parce qu'elle a connu « un manque de relation » à son corps, et parce que, sans s'y attendre, elle « est tombée en amour » avec une femme et qu'elle a eu à réfléchir sur un ensemble « d'interdits sexuels » qui empêchaient l'appropriation de son corps qu'elle finit par découvrir par le dessin et par la sculpture lors de son année de méditation. Ces « interdits sexuels » faisaient du corps de la femme quelque chose de sale et de honteux (son père disait que les mormons venaient du vagin des femmes); et des relations sexuelles, quelque chose de pas très attirant, « quelque chose de dégueulasse » (« en cachette », sa mère lui explique que les relations sexuelles consistent à avoir son « terrain... occupé »). Il y avait de plus ambiguïté sur la sexualité des femmes : les religieuses étaient des femmes spéciales sans sexualité; une mère était une personne sans sexualité puisque « à partir du moment où tu as des enfants, y a

plus de rapport de couple »; une de ses grand-mères était sans sexualité aussi puisqu'il n'y a plus de rapports sexuels quand, suite à une hystérectomie, « t'es plus reproductrice ». France a consacré une bonne partie de ses énergies à clarifier cet ensemble d'éléments. Il lui a fallu, dit-elle « beaucoup, beaucoup d'années... avant de rendre la sexualité à ce qu'elle était tout simplement » et d'en arriver à une « espèce de vieillissement de (sa) propre sexualité ». Il lui reste à travailler son « orientation sexuelle », ce qu'elle a jusqu'ici toujours « mis de côté ».

Isabelle, de son côté, a participé à des activités liées à la santé des femmes, auto-examen des seins, du col de l'utérus. Elle a ainsi maîtrisé non seulement une connaissance assez poussée de la physiologie mais aussi des habiletés qui y sont reliées.

Pour les femmes qui en ont parlé, le rapport au corps est un élément qui a parfois posé problème. Pour Andrée, corps, féminité et procréation formaient un tout avec lequel il a fallu se réconcilier, ce qui constitue un changement de perspective puisque, auparavant, elle rejetait le rôle de mère :

un thème qui revient plus depuis une couple d'années, c'est le thème des enfants. Pis, ça, j'trouve... En quelque part, j'trouve ça significatif. C'est comme une réconciliation avec une partie de ma féminité ou d'un rôle social qui a toujours été accordé aux femmes, qui est celui, c'est toi qui accouches des enfants. Puis, tu es comme porteuse. Tu es comme mère, en quelque part.

En lien avec sa propre évolution, Andrée est sensible à ce qui se passe autour d'elle face à la reproduction. Elle voit des femmes qui font des enfants juste pour satisfaire la demande de leur partenaire de vie; d'autres, ne sachant pas quoi faire, font des enfants. Cette situation lui fait dire : « On a comme gagné des choses au niveau politique mais je ne suis pas sûre qu'au niveau quotidien, c'est gagné partout là ».

Par rapport à ce thème, Colette est encore en réflexion. La situation la questionne : « malgré tout ce que l'on dit contre la maternité, moi-même, j'ai le goût d'en avoir ». Quant à Jeanne, elle commence à vouloir avoir des enfants et cette préoccupation est récente. Jeanne ici se distingue encore dans la mesure où elle n'a pas eu à se réconcilier avec le rôle de mère, comme Andrée, ni à se sentir en conflit parce qu'elle désire maintenant avoir des enfants. Cela fait partie de son évolution, c'est tout.

Ces données traduisent un rapport au corps qui est parfois problématique et qui, une fois le problème résolu, constitue un élément de changement important. Pendant sa période majeure de changement, Andrée aurait apprécié que son corps et sa tête soient deux entités distinctes :

à cette époque-là, si j'avais pu vivre juste avec ma tête puis couper le reste du corps, c'aurait été comme idéal. C'était une image qui me revenait souvent. J pense que ça parle beaucoup en termes de : tu es coupée aussi, t'sais. Il y a juste la tête qui fonctionne puis, pour le reste, tu sens rien; tu vois rien; tu notes rien...

Il y a dialectisation entre le corps et l'esprit et ce phénomène est lié notamment à l'image sociale de la femme et de son corps. « Sois belle et tais-toi » dit le dicton. C'est à ce stéréotype qu'Andrée est confrontée, et aussi Diane. Diane a toujours été profondément « choquée de ne pas être prise au sérieux ». Elle dit que les gens la prenaient « sur des apparences plutôt que sur la substance ». La tentative de mettre de l'avant la qualité de sa pensée a fait que Diane s'est conformée pendant un certain temps à une certaine perception de normes féministes qui consistent en un rejet des normes imposées par la société.

C'est comme : il fallait s'habiller fade. Fallait pas se maquiller. Fallait pas comme se comporter selon les normes et selon les normes traditionnelles...

Cette situation de rejet des normes sociales quant à l'apparence et au vêtement, puis de conformisme à des normes féministes, et enfin la relativisation des normes pour trouver sa place n'ont pas été vécues et nommées uniquement par Diane. Guylaine y réfère également dans des termes similaires.

Enfin, l'image sociale de la femme comme étant une belle femme sexuée, destinée à être une mère et épouse, sans intellectuel développé ou du moins reconnu, est difficile à porter surtout quand on ne correspond pas à cette norme physique et qu'on ne désire « pas nécessairement ça », comme ce fut le cas pour France.

Résumé sur le corps

La dimension du corps est une dimension que toutes les femmes ont abordée de façon plus ou moins directe et détaillée. Elle constitue une dimension importante de la démarche féministe, car elle est porteuse d'une dimension sociale concrète qui a trait à l'apparence, à la procréation, et à l'appropriation du corps des femmes. Au niveau des changements, les femmes ont eu à se réapproprier ce corps, à apprendre à le connaître et à l'accepter. Pour plusieurs d'entre elles, un rejet des normes sociales quant à l'apparence ou à l'utilisation du corps a conduit dans un premier temps à un certain conformisme à des normes perçues comme féministes, pour ensuite les dépasser et se réapproprier leur corps. Un élément de non-changement concerne l'orientation sexuelle des femmes interviewées. Aucune d'entre elles n'a changé d'orientation sexuelle suite à leur démarche.

L'acquisition de connaissances dans cette dimension est multiple. Elle porte sur la physiologie des femmes, leur sexualité et son évolution dans l'histoire, leur capacité de procréation; sur une analyse des différents modes d'appropriation sociale du corps des femmes : la femme comme objet sexuel, la femme comme

apparence et sans substance, la violence; sur l'hétérosexualité et l'homosexualité.

Le rapport aux autres

Par le biais de ses activités auprès d'adolescentes, Barbara a pu constater que les aspirations des filles sont sensiblement les mêmes aujourd'hui qu'avant. Elles endossent encore les critères « traditionnels » qui conditionnent le rapport des femmes aux autres. Mais, dit-elle, elles « vont découvrir plus vite que nous, par exemple, qu'il faut faire autre chose... ». Et cette autre chose se traduit par des changements dans ces rapports une fois qu'on en a compris le sens, car les rapports aux autres cristallisent les rapports sociaux. À ce sujet, Diane est éloquente :

Comme au début, quand j'avais 17 ans, c'était mes malaises au sein de ma famille et, aussi, la peine que j'avais par rapport à ma meilleure copine... qui faisaient que je questionne les rapports de mariage, le rapport de couple, et aussi, les rapports hommes-femmes plus généralement, les rapports de concurrence entre femmes, et la valorisation des rapports avec un gars. Tout, tout, tout, là. Mais, c'était ça au centre : mes rapports avec les personnes proches. Ma famille, pis, ma copine, pis aussi mon amant. Pis, ça a toujours été au centre. C'était ça la force motrice. Je me sentais mal. Ça me faisait de la peine. Je voulais comprendre. Je voulais comprendre pour pouvoir agir là-dessus.

Les rapports à la famille

De tous les rapports aux autres, les rapports à la famille tiennent une place particulière puisque la famille constitue un des premiers lieux d'apprentissage, d'observation et d'expérimentation des rapports sociaux. Presque toutes les femmes interviewées parlent de ces rapports. Pour les unes, ce furent des

rappports antagonistes; pour les autres, des rapports harmonieux. Tout dépend des personnes impliquées dans ces rapports.

Parmi les rapports à la famille, les rapports à la mère ou au père ont eu de l'importance dans la démarche féministe car ils conditionnaient l'ensemble des rapports aux autres. C'est le cas notamment pour France, qui, dans le contexte familial, servait d'« interlocutrice » entre le père et la mère qui ne communiquaient pas ensemble. L'absence de communication, dans ce cas-ci, témoigne d'un certain type de rapport homme-femme dans le privé; rapport dans lequel la femme se tait, ne parle pas. Ce qui, dans la famille de France, est le cas puisque sa mère ne parle pas, ni avec son mari, ni avec les autres. Elle ne parlera de fait que plus tard quand elle sera veuve; quand le lien avec son mari sera rompu.

• *Rapport à la mère*

Pour France, donc, le rapport à sa mère a évolué depuis la mort de son père « est devenu « beaucoup plus ouvert ». Isabelle, quant à elle, voit maintenant les « énergies de sa mère et de sa grand-mère » tandis qu'avant, elle ne voyait que « leurs limites ». En fait, Isabelle n'attend « plus tout de (sa) mère ». « J'ai comme pardonné à ma mère de ne pas être parfaite ».

Pour Colette, la façon dont elle regarde sa mère maintenant n'est plus tout à fait la même qu'auparavant. Sa mère, elle la comprend. Et elle trouve qu'« elle ressemble beaucoup aux femmes » qu'elle rejoint à travers son groupe. Elle perçoit ainsi une des dimensions collectives de la situation des femmes. Pourtant, elle garde une distance d'avec elle : « Je me distancie pas des femmes avec qui j'interviens mais, avec ma mère, j'ai beaucoup de distance ». Les rapports sont devenus ou sont restés distants.

Pour d'autres femmes, la mère constitue essentiellement leur modèle de femme de départ, celui avec lequel elles entrent dans la vie. C'est le cas pour Andrée et Jeanne, qui, dans l'entrevue, en ont parlé dans ce sens essentiellement.

• *Rapport au père*

En ce qui a trait au rapport au père, seule France en parle assez longuement parce qu'il avait une image particulièrement forte, une implication sociale qui éveillait son intérêt, une présence dans la famille importante, et que lui et elle se parlaient : « malgré tout son patriarcat, c'est une personne qui m'a ébranlée beaucoup dans ma vie ».

Le père est absent de presque tous les autres propos des femmes interviewées. Elles en parlent de façon ponctuelle pour bien camper une situation ou expliquer un phénomène. Parfois, comme pour Andrée, c'est carrément de son absence dont il est question.

• *Rapport aux parents*

Ce qui a de l'importance dans les rapports aux parents, finalement, c'est le modèle qu'ils représentent :

j'avais qu'il y avait d'autres femmes que ma mère dans la vie, t'sais. Y'avait d'autres femmes... Et que, un modèle, dans l'fond, c'est pas nécessairement ton père ou ta mère... C'est des gens significatifs... (Isabelle)

Les rapports aux parents sont importants car ceux-ci constituent les premiers modèles de référence :

C'est que, dans l'fond, la première identification qu'on a comme femme, c'est... dans nos rapports aux hommes, c'est notre père. C'est notre père, notre mère. Les premiers individus que l'on connaît dans la vie. (France)

- *Autres rapports familiaux*

D'autres personnes, dans la famille peuvent jouer ce rôle d'élargissement des modèles. Dans les entrevues, ce rôle est mentionné principalement en rapport aux grand-mères. C'est le cas pour Diane et pour France qui, toutes deux, parlent de leurs grand-mères. Ces femmes, ou certaines d'entre elles, leur procurent des images et des modèles de femmes un peu différentes de celui de leur mère. Ces « images de femmes-là... ont été très importantes », dit France, particulièrement l'image de la grand-mère qu'elle aimait car « elle était différente des autres femmes ». Ces femmes témoignaient de rapports différents. Et c'était un atout dans leur démarche.

La connaissance d'autres modèles permet aux rapports de changer. C'est ainsi que France a pu transformer ses rapports avec ses frères, et par ricochet avec les hommes. Les rapports se sont pacifiés. Isabelle, pour sa part, s'est réconciliée avec sa sœur après s'être réconciliée avec son père.

Pour Laure, les rapports avec son frère ont également changé. Maintenant, elle « aime mieux ne pas afficher (ses) positions pis en discuter » quand il est là. Une des femmes qui a eu de l'influence sur elle, c'est sa belle-mère, qu'elle qualifie de féministe, tout comme sa mère d'ailleurs.

- *Rapport au conjoint*

Si la famille d'origine, c'est-à-dire celle dans laquelle on a grandi, joue un rôle important, tout au moins dans les assises de départ dans la vie adulte, la famille que l'on crée a également une très grande importance, étant donné qu'il s'agit là d'une création et d'une association de vie qui sont considérées habituellement comme volontaires. Pour ce qui est de la démarche féministe, le rapport au conjoint, rapport privilégié d'une femme avec un homme dans le cadre de rapports hétérosexuels, peut avoir une importance particulière.

Pour Barbara, l'évolution de ses rapports avec son mari fait qu'elle les qualifie maintenant de « plus égalitaires »; ce qui sous-entend qu'ils l'étaient moins auparavant. Elle dépeint son mari comme « un homme qui avait des idées, comme tout le monde en avait de sa génération, des idées préconçues et tout ça ». C'est elle qui, en devenant moins « soumise » et en questionnant davantage son mode de vie, a favorisé le changement. Avant, son mari décidait, pensant qu'elle était d'accord avec ses décisions. De son côté à elle, elle a appris à prendre sa place et ses propres décisions. Dans son parcours, Barbara a eu à accepter sa dépendance, tout au moins économique :

l'explication de l'argent quand on en parle à d'autres femmes, elles ont eu dans notre génération, exactement cette même difficulté. C'est comme si on était à la charge de quelqu'un finalement... même ce que je mangeais. C'est comme si je me disais, je suis nourrie. C'est épouvantable. Je suis nourrie par lui. Ce sont des affaires que je me disais ça.

C'est en comprenant que certains de ses malaises étaient aussi ceux d'autres femmes que Barbara a réussi à les modifier.

Pour certaines des femmes interviewées, le cheminement que l'on fait dans le dossier de la situation des femmes influence les rapports avec le partenaire de vie, mais aussi le partenaire lui-même. Tel est le cas pour Colette. Pour elle, son chum « a cheminé » avec elle. Et sa relation, un peu comme celle de Barbara, a changé. Maintenant, « c'est plus une relation, une association ». Elle est « plus consciente des choses, à écrire des papiers, à avoir des relations d'égal à égal ». Pour Colette, il y a aussi une connaissance plus juridique de ses droits et de ses responsabilités.

Pour Évelyne, les rapports avec son « chum » ont catalysé son évolution dans sa démarche : « ça a été comme l'amorce d'une prise de conscience comme femme ». Mais les propos tenus ne permettent pas de définir dans quel

sens ils ont eu de l'influence, si ce n'est que le quotidien est difficile à négocier et que' « le privé est politique ».

L'union de deux personnes dans le quotidien comme déclencheur ou catalyseur de démarche est relevé par presque toutes les femmes interviewées. Laure mentionne explicitement que « ça se cristallise quand... tu te maries » et qu'« avec (son) conjoint, ça demande toujours une certaine adaptation, même s'il se dit très ouvert comme tous les conjoints ouverts ». Dans certains cas, l'évolution des rapports se fait sans qu'il y ait de rupture dans le couple : c'est le cas de Barbara, Colette, Évelyne et Laure. Dans d'autres cas, il y a eu rupture comme pour Diane, Guylaine, Isabelle. Dans un cas, il Y a eu rupture puis reprise car Andrée a estimé que, quitte à avoir à investir beaucoup de temps et d'énergies pour modifier ses rapports dans le quotidien, il valait tout aussi bien de le faire avec celui qui avait de l'importance pour elle et avec qui elle avait déjà du vécu positif. Par contre, pour Diane, la démarche a été éprouvante car son « ex-mari était jaloux de tout le temps qu'(elle passait) en dehors de (ses) rapports avec lui ». Ceci l'a amenée à creuser la notion de « victimisation », car elle se sentait dans son rapport avec lui « la pure victime » et elle Je considérait comme « le gros méchant ».

• *Rapports aux enfants*

Quant au rapport avec leurs enfants, les femmes interviewées qui en ont ne parlent pas de changement dans ces relations. Elles se reconnaissent dans leur fille quand elles en ont. Évelyne dit que le vécu de sa fille, « ça lui rappelle des affaires » qu'elle a vécues et qu'« il y a comme une solidarité d'expérience ou de façon d'être ». Le questionnement et la réflexion portent davantage pour ces femmes sur comment traiter équitablement et en toute justice les enfants de sexe différent quand la dimension d'une éducation différenciée selon les sexes

est un phénomène connu, tout autant que les risques pour les filles. Comme Laure le dit : « j'essaie de traiter mon gars pis ma fille de la même façon ».

Au niveau des enfants, Barbara note toutefois que certaines choses n'ont pas changé et sont encore bien ancrées socialement, tout au moins au niveau des valeurs. « Les enfants ne doivent pas souffrir de l'absence de *la* mère », dit-elle. Elle voyait cela comme ça quand elle a eu ses enfants et « on le répète encore aujourd'hui ». Un autre élément est la marque de la socialisation des enfants que France a perçue chez les enfants des femmes auprès desquelles elle intervenait :

J'ai trouvé ça dur des p'tits gars machos à 4 ans ... qui fessaient sur leurs mères. J'ai trouvé ça dur autant par contre de voir des comportements de filles qui avaient des comportements hypocrites.

Il y a là connaissance des stéréotypes dans la socialisation et de leurs manifestations.

Dans son ensemble, les rapports à la famille constituent le champ de pratique et d'application par excellence des changements des femmes. Le vécu quotidien confronte sans cesse la pensée, et c'est là que doivent se concrétiser les nouveaux modes des rapports hommes-femmes avant de les transposer de façon plus large dans la structure sociale.

Les rapports aux gens

Les rapports aux autres, aux gens en général, ont parfois été difficiles, notamment dans les périodes majeures de transformation. Pendant cette période, Andrée niait « tous (ses) rapports interpersonnels, tous les liens affectifs avec les gens ». Période dogmatique et « sans nuance », elle ne parvient pas, à ce moment-là, à « partir aucune relation intéressante avec quelqu'un ». C'est par la suite qu'elle commence à accepter « les différences » et à les vivre : « C'est

comme si les choses avaient repris leur place ». Le changement, pour Andrée, va donc d'un rejet global à l'acceptation des différences. Le rejet s'appuyait sur une analyse des rapports hommes-femmes qui se traduisait dans un rapport de dominant-dominé. Ce rapport de domination existe toujours mais maintenant, d'une part elle le voit « plus dans une perspective historique) », et d'autre part, elle se sent prête à « changer les choses ». Elle a en conséquence élargi son réseau, l'a ouvert aux hommes et elle fait attention « de choisir maintenant du monde » qui la « nourrisse ».

Choisir du monde qui nous apporte quelque chose en retour n'est pas l'apanage d'Andrée seulement. Barbara aussi choisit, et, maintenant, elle trouve « cela plus facile ... de rentrer en communication avec des jeunes... qu'avec des personnes de (son) âge » : « C'est comme si on avait plus de choses à se dire quand on est avec votre génération qu'avec la mienne ». Elle explique cette situation par le fait qu'il y a plus de femmes jeunes que de femmes de son âge qui ont fait une démarche.

Le rapport de dominant-dominé fait partie des connaissances qu'ont acquises plusieurs des femmes rencontrées. Du moins, certaines d'entre elles y ont clairement fait référence, même si, auparavant, comme le précise Guylaine, elle ne le nommait pas ainsi mais plutôt « le plus fort, pis le plus faible ».

Quel que soit le rapport des femmes interviewées aux autres, celui-ci a eu une influence indéniable. D'après Diane, ce n'est pas la démarche féministe qui a modifié ses rapports mais l'inverse : « Mes rapports avec les autres m'ont conduite à devenir féministe ». Pour Barbara, la pression des autres se faisait aussi sentir : « On me faisait comprendre que j'étais pas crédible dans mon affaire ». Le changement que ces femmes souhaitent « passe beaucoup par l'affirmation de soi, les rapports de force, être capable d'être égale dans ce rapport-là », comme le précise Évelyne. Car l'aboutissement du changement est

d'en arriver à des rapports égalitaires, « à voir plus le monde plus... comme des égaux »; ce qui pour Guylaine signifie avoir des goûts, être capable de dire son idée, être capable de décider par soi-même et être capable de faire des choix. Toutes des choses qui n'allaient pas de soi nécessairement avant sa démarche. Guylaine, dans sa démarche, a appris à prendre la parole, à exprimer ses idées et à prendre sa place tout en respectant « le monde là où ils sont ».

Le rapport aux gens a donc une grande importance dans la transformation de la démarche féministe. Parfois, il la provoque. De toute façon, il l'influence quand ce rapport alimente la compréhension de la situation. C'est ce que nous dit Guylaine : « j'ai pris de leur influence à ces personnes-là », « je suis rentrée dans leur bag » notamment en ce qui concerne « l'éducation sexiste ». Les autres peuvent par conséquent ébranler quelqu'une dans ses convictions et façons de faire. Ils et elles peuvent également l'aider à comprendre et à résoudre des situations problématiques. L'assurance acquise investit les rapports d'une nouvelle dimension. Les autres en viennent à te solliciter en fonction de tes forces, comme le mentionne Jeanne.

Le rapport aux femmes

C'est ainsi que prend de l'importance le rapport aux autres femmes. Des femmes ont en effet influencé les femmes interviewées. Certaines d'entre elles disent clairement que leur milieu a été surtout un milieu de femmes. C'est le cas d'Andrée (« mon réseau de femmes a toujours été plus fort que mon réseau d'hommes »), Colette (« j'me sens bien avec les femmes »), Évelyne (« Moi, je viens d'une famille de trois filles. Dans ce sens-là, les femmes, c'était très présent »).

Pourtant, le changement, pour chacune d'entre elles, se traduit de façon différente. Non seulement Andrée n'a plus maintenant un réseau uniquement de

femmes, mais encore, « ses rapports avec les femmes » ont été « modifiés ». Elle ne les met plus « comme dans le même sac ». Le changement dans son mode de pensée à l'égard des femmes a commencé lorsque son expérience de gestion d'un groupe de recherche l'a « amenée à revoir ses positions », car la volonté "qu'il y ait une dimension humaine dans un groupe de femmes » faisait en sorte que le groupe était centré sur le climat et le bien-être des individus et non sur la tâche à réaliser. Les connaissances acquises sur la situation des femmes l'amènent à conclure maintenant que les femmes ont « du pouvoir », « de l'influence, des responsabilités » et qu'« il faut les exercer ». La dimension collective de la situation des femmes a été relativisée et nuancée.

Colette, elle, a toujours eu un fort sentiment d'appartenance aux femmes. Sa démarche n'a pas modifié de façon marquante son rapport aux femmes. Son sentiment d'appartenance aux femmes s'en est toutefois trouvé consolidé. Elle a étudié « toujours avec des filles »; il y a eu des femmes qui l'ont influencée. Elle a travaillé et travaille encore pour un groupe de femmes. Elle a « de la difficulté à travailler avec des hommes » et elle se sent « proche des femmes ». Son allégeance aux femmes est maintenant « un choix politique » et c'est là que réside toute la différence, car ce choix s'appuie désormais sur une connaissance de la situation.

Quant à Évelyne, même si elle a grandi dans un milieu de femmes, cela n'a pas été à l'exclusion de celui des hommes. C'est le contact et les échanges avec des femmes actives dans des groupes communautaires qui l'ont accompagnée dans sa démarche et lui a permis de saisir la dimension collective de la situation des femmes.

À l'opposé d'Andrée qui parle de son réseau de femmes, Diane a commencé sa vie adulte « vraiment sans réseau ». Elle ne pouvait « pas trouver d'autres filles pour aller avec » elle. Et, c'est au fur et à mesure de sa démarche pour

trouver sa « place » dans la société qu'elle a pu l'identifier à celle des femmes et la comprendre dans sa dimension collective et historique. Elle se sent solidaire des autres femmes mais sa réflexion sur la victimisation l'amène à refuser « d'utiliser la victimisation comme moyen de lutte ». D'après elle, il faut « se donner des mécanismes de force collective et dire : « On a pas notre place; on va se donner notre place » ». Propos dont le sens rejoint ceux d'Andrée quand elle dit qu'il ne faut pas vivre en victime et porter son fardeau historique ou personnel.

Dans son discours sur sa démarche féministe, Isabelle réfère incessamment à son rapport à elle-même en tant que femme et à son rapport aux autres femmes qui l'aident et la soutiennent tout au long de cette démarche. Au collège classique, elle a ses « premières alliances avec d'autres filles » de sa « gang ». Plus tard, elle a senti le « besoin de (se) retrouver avec d'autres » femmes parce qu'elle se posait « plein de questions ». Elle avait besoin « d'aller chercher une espèce de réparation de (son) image avec d'autres femmes ». Les femmes, en quelque sorte, ont été sa « planche de salut », Elles ont été des modèles pour détruire celui trop pesant des femmes très proches qui l'avaient marquée :

J'avais le goût de dénoncer des choses et j'avais le goût de me réaligner avec des femmes qui avaient été plus loin que moi, qui étaient pour être des témoins d'autres choses que ce que ma mère était ou ma grand-mère...

Et maintenant, tandis que sa démarche semble encore être en train de se consolider, il y a déjà des changements dans ses rapports avec les femmes. D'abord parce qu'elle ne les perçoit plus comme des perdantes; avec le concours des autres femmes, elle a relativisé les modèles de femmes, en a cerné les limites et les forces. Ensuite parce qu'elle s'est « réconciliée avec son propre sexe », « avec les filles », parce qu'elle a appris « à se confronter avec les autres filles au lieu de se « mater » mutuellement, et que son réseau n'est

plus « juste, juste avec des femmes », Le chemin parcouru par Isabelle apparaît comme une reconstruction totale de sa perception des femmes et par conséquent d'elle-même.

Le rapport de Jeanne aux femmes, quant à elle, est un rapport de « partage », de soutien et de solidarité. Dans son action, elle cherche « à partager avec d'autres ce (qu'elle avait) compris ». Le changement dans ses rapports, notamment avec les femmes auprès desquelles elle est intervenue, consiste « à les respecter dans leurs limites ». Ceci traduit toute la compréhension de la non-unicité de « la femme », et donc de la diversité « des femmes » et de leur cheminement.

Le rapport aux hommes

Le rapport aux hommes, dans le cadre de la démarche féministe, est un rapport questionné. Dès l'adolescence, Diane se plaint du fait que les filles n'avaient pas de « solidarité » entre elles, que « c'était très axé sur les gars, pis (les) rapports avec les gars ». Elle aurait aimé avoir la liberté dont ces derniers disposaient et elle ne trouvait pas de filles pour faire les choses avec elle. France aussi fait le constat que la préoccupation des filles à cet âge-là est celle de « sortir avec les gars », ce qui ne l'attire pas particulièrement. Les rapports avec ses frères sont déjà « écrasants physiquement, mentalement ». Elle commence à se poser des questions sur ces rapports dès son adolescence. Il en va de même pour Isabelle qui trouve, elle aussi, à l'adolescence, que les rapports des filles sont très axés sur les gars.

France, dans son année de réflexion, a senti le besoin de travailler de façon très détaillée « toutes les interactions entre les hommes et les femmes », pour comprendre entre autres quel était son rapport aux hommes. Elle fait ainsi le listing de tout ce qui l'avait « comme choqué dans la famille » tel « les mononcles

saouls dans l'temps des fêtes qui... donnaient des becs assez dégueulasses... », témoignage d'une appropriation du corps des femmes.

Isabelle aussi ressent vivement la lourdeur du type de rapport hommes-femmes qu'impose la culture sociale. À un moment donné de sa vie, elle se sent « tellement dépendante de (ses) histoires d'amour et d'affection » qu'elle fait une rupture presque totale de ses rapports avec les hommes pour ne garder que des rapports avec des femmes ou des gais. Sa démarche l'amène au bout du compte à « une étape de renégocier (ses) contacts avec l'autre sexe ». Elle a « arrêté d'éduquer les gars », de se « sentir éducatrice ». Elle apprend à prendre la place qu'elle veut bien prendre.

Colette trouve que la propension qu'ont les filles à axer leurs relations sur des gars est problématique : « Il n'y a pas juste les gars dans ta vie... ». La dominante sociale qui oblige à l'hétérosexualité, voilà un thème dont elle aimerait discuter avec d'autres féministes. Pour elle, les rapports des femmes aux hommes « sont loin d'avoir changé », sauf quelques exceptions. De plus, il est clair pour Colette, qu'elle n'entretient « pas de relations avec les hommes en général », juste quelques hommes en particulier.

Andrée, de son côté, a clairement choisi de vivre avec un homme et de changer les choses dans le quotidien, de « changer les rapports avec les hommes ». Ce qui amènera éventuellement un changement social car elle n'est « pas toute seule à être dans cette démarche-là ». La connaissance de la dimension collective de la démarche l'assure de ce changement éventuel. Et c'est ainsi qu'elle élargit maintenant son réseau en y incluant des hommes alors qu'auparavant il était constitué « juste de femmes ». Un des changements qu'il y a eu dans ses rapports aux autres, c'est celui de « s'affirmer plus » avec les hommes.

Guyline, quant à elle, tente de cerner l'autonomie des femmes et leur reconnaissance dans les rapports hommes-femmes. C'est dans sa relation avec les hommes qu'elle a, dit-elle, encore des « gros problèmes ». D'un côté, elle cherche à atteindre une autonomie personnelle, pas juste financière, et d'un autre, elle attend « un prince charmant »; et elle est « comme tiraillée entre les deux ».

Barbara, pour sa part, n'a plus « peur de dire qu'elle est féministe ». Auparavant quand elle le mentionnait, elle se sentait obligée de se défendre. Barbara a relativisé la force et l'importance des hommes. Et ce, de pair avec le constat qu'elle fait que « les hommes ont fait une démarche aussi ».

Enfin, sans remettre en question de façon fondamentale ses rapports avec les hommes, Jeanne cherche à reconnaître « la place qu'elle se faisait là-dedans ». Il est rapidement devenu clair pour elle qu'« il est important d'être autonome », « de décider pour soi », « de se tenir debout ». Sa volonté d'être autonome gouverne ses rapports avec les hommes; ces rapports évoluent dans le respect de son autonomie.

Résumé sur les rapports aux autres

La transformation de la démarche féministe a entraîné une transformation des rapports avec les autres, ou a été entraînée par elle. De façon générale, les rapports sont plus ouverts, plus égalitaires. Quand il y a eu changement, il y a eu une pacification des rapports. Deux rapports aux autres ont connu plus de changements. Il y a d'abord celui avec les femmes. Elles ont toutes maintenant un réseau de femmes alors que certaines n'en avaient pas auparavant. Elles ont toutes aussi un sentiment d'appartenance aux femmes qui se traduit par de la solidarité, de la compréhension et du respect de leurs limites. Si elles connaissent la dimension collective de leur situation et les effets de la

victimisation sur les rapports sociaux, certaines d'entre elles demandent maintenant aux autres femmes de se responsabiliser. Dans ce sens, elles ont fini de les mater.

Le rapport aux hommes est le deuxième à avoir connu le plus de changement. Le rapport aux hommes a changé tant dans le cadre d'une relation privilégiée, mari ou conjoint, ou dans le cadre de relations plus larges, plus sociales. La transformation porte sur la place des femmes et de soi en tant que femme dans ces rapports. Les rapports tendent à être plus égalitaires, moins dépendants. Les femmes tendent à être plus autonomes dans ces rapports. Il y a aussi élargissement du réseau et ouverture pour certaines des femmes de la recherche. Il y a dans une certaine mesure relativisation des rapports.

Le rapport à la mère est aussi un rapport qui a changé pour certaines femmes. Il a changé en même temps qu'il y a relativisation du modèle de femme qu'elle représente. On ne leur demande plus, ainsi qu'aux autres femmes, d'être parfaites. Le rapport aux enfants quant à lui ne connaît presque aucun changement si ce n'est la volonté que manifestent les femmes de la recherche de ne pas reproduire la discrimination sexuelle à leur égard.

Les connaissances que les femmes ont dû acquérir pour soutenir leurs changements ont trait à l'autonomie, la dépendance, la victimisation, les relations hétérosexuelles, la place des femmes dans la société et dans la relation de couple, le conditionnement social, les images et les modèles de femmes, le rapport dominant-dominé. La socialisation, en termes de stéréotypes, de comportements différenciés selon le sexe et de modèles proposés, ainsi que les rapports de domination leur ont fourni les éléments de connaissances nécessaires pour comprendre la valorisation des rapports avec les gars qui se traduisent dans des rapports de dépendance.

Résumé-synthèse sur les rôles sexuels et sociaux

Pour toutes les femmes interviewées dans le cadre de cette recherche, la démarche féministe a entraîné des modifications quant à la perception et à la connaissance des rôles sexuels et sociaux. Le modèle de femme qu'elles avaient intériorisé a été élargi, dégagé des carcans. La démarche a ainsi entraîné une modification de leur perception d'elles-mêmes et de leurs rôles. Il y a eu des changements au niveau de l'identité; une identité qui maintenant s'affirme davantage, reflète une estime de soi et des autres femmes. Certaines des femmes interviewées ont en effet eu à se réconcilier avec elles-mêmes et leurs rôles. D'autres ont eu à faire aussi une démarche sur leur corps pour le connaître et se le réapproprier. Toutes se sont penchées sur leur autonomie et sur leur dépendance. Elles ont découvert les capacités des femmes et leur pouvoir, ce qui entraîne une fierté renouvelée. Elles ont négocié de nouveaux rapports avec les autres. Elles ne veulent plus reproduire les stéréotypes sexuels. Contentes et satisfaites de leur démarche, elles ne sont plus intensément dans une période de recherche. L'essentiel de la transformation quant à leurs rôles sexuels et sociaux est maintenant terminé. À ce portrait, une exception : Jeanne qui, comme elle le dit, a grandi avec le féminisme.

De nombreuses connaissances ont soutenu la démarche de ces femmes. Une des plus importantes a sans doute été celle de la dimension collective de leur situation. Cette connaissance permet de sortir de l'isolement. Elles ne se sentent ainsi plus seules avec leurs dilemmes, leurs questionnements, leurs insatisfactions et leurs malaises et elles n'en sont plus les uniques responsables. C'est dans cette perspective collective qu'ont pris du sens les notions de discrimination, de socialisation différenciée selon le sexe, d'autonomie, de dépendance, de modèles, de rôles, de victimisation, de domination. Elles ont

acquis des connaissances sur leur corps et sur la sexualité ainsi que sur l'appropriation sociale du corps des femmes. Leur démarche leur a permis de s'inscrire dans une trajectoire historique où les femmes ont existé et où, désormais, le choix d'appartenance aux femmes devient un projet de 'Société, comme le dirait Colette. Ces femmes désirent maintenant s'insérer dans un rapport de force pour transformer la société et revendiquer des places égalitaires, d'abord dans le quotidien, dans leur rapport aux hommes. L'idée étant de ne plus être marginale, comme le dit Diane. Mais bien tout simplement, comme plusieurs d'entre elles l'ont souligné.

4.4 Pouvoir et participation dans le monde

Dans la partie précédente sur les rôles sexuels et sociaux, le thème du pouvoir, ou plutôt du non-pouvoir, des femmes, celui de leur non-influence et celui de leur non-capacité constituent des notions que les femmes interviewées ont eu à analyser afin de pouvoir inscrire leur démarche dans une compréhension de la situation individuelle et collective des femmes. Certaines réclament maintenant que les femmes se responsabilisent (Andrée), qu'elles arrêtent de se comporter en victimes (Diane). D'autres précisent que le monde n'est pas encore égalitaire (Barbara), que la place des femmes n'est pas encore acquise car ce sont les hommes qui ont la place dans un monde organisé à cette fin (Colette). Pour changer, il faut « rendre public ce qui est privé » (Évelyne), de telle sorte que les femmes « aient une place à la hauteur » de leurs capacités (Jeanne). Telle est l'essence du discours des femmes interviewées sur le pouvoir et la participation des femmes dans le monde. Nous allons maintenant en regarder le détail.

Le monde politique

Dans les propos des femmes interviewées, ce n'est qu'exceptionnellement qu'il est fait mention de rapport ou de réflexion sur le monde politique avant le début de l'âge adulte. Mis à part Barbara qui, très jeune, avait un goût pour la politique, ce qui l'a « aidée peut-être à faire des analyses sans le savoir », et Jeanne qui vivait la politique à travers la militance de ses parents « dans un pays d'oppression, qui est gouverné par des hommes » au détriment des femmes, la politique ne semble pas avoir concerné ces femmes pendant leur période de socialisation. Quant à France, sa mère ne « parlait jamais de politique »; son père était militant mais « comme apolitique ». C'est sa grand-mère qui lui en parlait quand elle était adolescente. Guylaine mentionne que sa famille était « bien nationaliste » et c'est tout. Domaine réservé aux hommes ou inaccessible aux femmes, ce n'est généralement qu'adultes que les femmes ont vécu des expériences et acquis des connaissances sur la politique et son monde.

Pour plusieurs des femmes rencontrées, leur démarche féministe a été liée pendant un certain temps à des implications personnelles dans des groupes, mouvements ou partis politiques, autres que féministes. Tel est le cas pour Andrée, Barbara, Diane, Évelyne et Laure. Certaines ont été responsables de dossiers dans ces organisations. Ces expériences leur ont permis d'acquérir des outils d'intervention politique ainsi que des habiletés en matière de stratégies politiques. Andrée, par exemple, à l'issue de ces expériences sait qu'elle a la capacité de « prendre du leadership et du pouvoir », et celle « de penser des actions ». Mais l'implication de ces femmes dans des groupes politiques leur a surtout permis de se rendre compte des contraintes de ces organisations, « de la difficulté de défendre les dossiers dans les structures » mixtes ou politiques (Andrée), de leur hermétisme aux préoccupations des femmes. De plus, comme

le précise Évelyne, ce n'est qu'après avoir atteint l'objectif de changement social que les groupes étaient prêts à s'occuper « des autres questions secondaires comme la question des femmes ». La question des femmes n'est pas considérée comme importante. Ces femmes ont appris que les femmes constituent un groupe sans pouvoir dans l'arène du politique. Quant à la dimension de la place des femmes dans les organisations, on verra plus loin dans la sous-catégorie des organisations qu'elle est à l'image de ce pouvoir.

Ces expériences leur permettent de cerner concrètement la place des femmes en politique, et, par ricochet, dans la société. C'est découvrir le pouvoir politique, ou l'absence de pouvoir, des femmes. Pour les femmes interviewées, les capacités des femmes ne font pourtant aucun doute. C'est même dans un contexte politique que Barbara s'est rendu compte de leur capacité d'interpeller les hommes politiques.

Pour Andrée, Diane et Évelyne, la négation des femmes dans les programmes politiques, les incitent à prendre définitivement le parti-pris des femmes et de leurs préoccupations :

c'qui m'a amenée à faire un choix qui est : si personnellement, je me situe plus dans un mouvement de pression sur les dossiers de femmes et que je veux être autonome pour les mener, j'me situe donc en dehors de toute alliance de parti. J'me situe plus en termes d'une alliance avec celles qui poursuivent les mêmes objectifs que moi... (Andrée)

À partir de ce moment, Andrée a « carrément » pris parti pour la cause des femmes. Elle s'implique alors dans un groupe et elle n'avait « pas l'goût que le groupe bouge pas ou fasse rien ». Elle dirige son action en termes d'intervention féministe, c'est-à-dire celle qui consiste à « sortir de l'ombre tous les stéréotypes » et de « profiter de certaines situations pour désocculter des apprentissages qu'on a pas faits ».

Le pouvoir est une notion qui a fait l'objet de nombreuses réflexions de la part des femmes interviewées. Andrée s'interroge encore sur « l'exercice du pouvoir ». Évelyne se questionne sur le pouvoir des femmes actuellement dans leur rapport à l'État; d'autres, sur le pouvoir au féminin :

Et je me dis que c'est vrai qu'on peut être différent pis que les femmes peuvent avoir un pouvoir différent. Je veux dire, peuvent une fois au pouvoir, l'exercer en nombre suffisant, d'une façon différente (Laure).

Laure précise que les femmes doivent être assez nombreuses au pouvoir pour l'exercer différemment car « toute seule, tu peux jamais changer le monde ». Pour Laure, non seulement, il faut être nombreuses au pouvoir, mais de plus, il lui apparaît très difficile de changer la société « sans pouvoir économique et politique ».

Que ce soit suite à des expériences politiques ou non, toutes les femmes sont entrées à un moment donné de leur vie dans le mouvement des femmes. Ceci ne peut surprendre, la participation au mouvement des femmes étant un des critères de sélection des sujets. Toutefois, la façon dont cette implication s'est faite illustre bien la diversité des cheminements. Andrée et Évelyne ont quitté la politique de groupe ou de parti politique pour rejoindre le mouvement des femmes et leurs causes. Barbara entre dans des groupes par le biais d'amies qui l'invitent à participer. Colette entre dans un groupe par le biais d'un stage dans sa formation universitaire. Diane le fait pour défendre le droit des travailleuses. France, suite à sa réflexion sur les femmes. Guylaine, pour être avec du monde. Isabelle, pour être avec d'autres femmes. Jeanne, pour faire un travail qu'il fallait que quelqu'une fasse et qu'elle avait la compétence et le goût de faire. Laure, pour aider d'autres femmes à faire une démarche de recherche d'autonomie financière. Quel que soit le cheminement qui les a amenées à intervenir dans

des groupes revendiquant une amélioration des conditions de vie des femmes, toutes les femmes interviewées ont à un moment donné pris carrément parti pour la cause des femmes. Être militante dans le mouvement des femmes est entre autres un choix politique.

Cependant tous les « choix ne sont pas nécessairement politiques ». France le dit clairement. C'est le cas pour son orientation sexuelle. À cet égard, tout comme Colette, France connaît la position de certaines féministes dont l'analyse fait du lesbianisme un choix politique. Dans une certaine mesure, ce débat sur l'hétérosexualité versus l'homosexualité se répercute sur celui ayant trait à la composition des groupes. Il s'agit de la participation dans des groupes mixtes ou non. Cela concerne les stratégies politiques pour faire avancer la cause des femmes. Andrée, Barbara, Colette, Diane, Évelyne, France parlent de cet aspect. Barbara dit maintenant, en se référant aux groupes de femmes :

Notre monde, nous, je dis toujours qu'on vit dans un ghetto. Puis, c'est vrai. C'est peut-être un peu dommage. C'est que les femmes, en travaillant ensemble, pis il fallait faire comme ça de toute façon. On parlait de nos préoccupations, de nos problèmes. Fallait se parler entre nous et il fallait se donner les outils pour aller parler aux autres.

Diane a fait le choix de travailler dans des groupes mixtes car, politiquement, pour elle, il faut que les hommes changent et soient dans toutes les sphères d'activités pour que les femmes y soient aussi. C'est seulement à cette condition qu'il y aura un changement social « radical ».

La participation des femmes au mouvement des femmes traduit une intention politique plus ou moins formulée. Cette intention est claire dans les propos d'Andrée, Barbara, Colette, Diane, Évelyne et Jeanne. Elles portent des éléments inhérents à la cause des femmes « sur la place publique » pour faire, par la suite, des revendications « à un autre niveau..., le niveau politique »,

comme le dit Jeanne. Le souci de Barbara est, entre autres, de « développer des mécanismes qui font que, on se parle et on connaisse les vraies situations des femmes; ceci au niveau gouvernemental.

Au niveau du gouvernement, Jeanne, dans sa démarche voulait « démystifier l'arsenal gouvernemental et politique ». Son expérience lui a permis de saisir le pouvoir collectif des femmes :

les groupes de femmes peuvent mettre presque le gouvernement au pied du mur. Il y a une telle force de mobilisation. Il y a une telle capacité d'alliance même au delà... qui va au delà des fois des différences idéologiques dans les groupes de femmes.

Andrée aussi réfère aux changements quant aux groupes de femmes. Avant, dit-elle, il n'y avait « vraiment aucune base, aucun mouvement comme on peut le sentir plus depuis une couple d'années ». Il y a maintenant une force politique des groupes de femmes qui s'appuie sur une certaine « solidarité ».

c'est à la fois un geste politique où on peut arriver à une plateforme commune, mais c'est aussi entre femmes, entre individus, être solidaires. C'est se prendre telle qu'on est avec nos différences et nos... non-assurances et nos assurances...

Les femmes interviewées ont changé leurs rapports à la politique en se l'appropriant et en le démystifiant. Ce changement résulte de leur implication personnelle mais aussi de l'acquisition de connaissances sur la place historique des femmes dans la société. Elles savent qu'il y a eu des changements. Dans la conjoncture actuelle, Andrée parle d'un certain recul mais « y'a des grands pas qui ont été faits » car avant « on a tellement été considéré comme rien... ».

En ce qui a trait au monde politique, les femmes interviewées ont, de façon synthétique, fait deux types de cheminement : celui d'une implication au sein d'une organisation politique qui les a amenées à noter leur absence en termes de préoccupation politique et qui les amène à prendre parti pour la cause des

femmes et à s'y impliquer activement. Il y a aussi celui d'une implication dans le mouvement des femmes qui permet de découvrir le pouvoir politique des femmes ainsi que leurs capacités et de développer des plateformes politiques pour améliorer leurs conditions de vie. Les connaissances acquises dans ces parcours consistent en des éléments sur la politique et son fonctionnement de pair avec des outils d'intervention politique, sur les femmes et le pouvoir, dont le pouvoir au féminin.

Résumé

Le monde politique est un monde généralement absent de la période de socialisation des femmes de la recherche. Et, quand les femmes le découvrent, quel que soit leur âge, elles se rendent compte qu'il s'agit d'un monde masculin où les hommes dirigent les actions en fonction de leurs propres préoccupations; celles des femmes ont de la difficulté à trouver leur place. Le changement, quant au monde politique, consiste en une action pour que la situation des femmes s'améliore et que l'on tienne compte de leurs préoccupations. Cette action peut se faire dans des groupes mixtes ou dans des groupes de femmes. Le changement consiste ainsi en une volonté politique de prise de pouvoir des femmes. Les femmes prennent parti pour la cause des femmes. Elles deviennent ainsi solidaires des autres femmes et des autres groupes de femmes.

Des connaissances seront utilisées pour mener à bien ces actions. Elles portent sur la politique, la discrimination, la place des femmes en politique, l'action politique et ses stratégies. Les connaissances qui sous-tendent l'action politique des femmes de la recherche portent aussi sur la problématique de l'hétérosexualité et enfin sur une connaissance du mouvement des femmes et de son évolution.

Le monde juridique

La place des femmes dans le champ du juridique se résume à « rien ». Du moins, tel était le cas auparavant, comme le dit Andrée :

On n'était rien. On n'était pas intelligente. On n'avait pas le droit de vote. On n'était pas des personnes. On était des objets (...) On était dans un rapport social dominant-dominé puis quotidien dominant-dominé. On était au bas de l'échelle.

Dans ces paroles, Andrée laisse comprendre qu'elle connaît l'évolution des droits de la femme quant à sa reconnaissance en tant que citoyenne à part entière, ayant le droit de vote, et en tant que « personne ». Les autres éléments de son discours empiètent sur la place socioculturelle des femmes qui constitue la dimension symbolique du droit.

Andrée est une des femmes interviewées qui réfère le plus directement au monde juridique. C'est d'ailleurs dans le champ des revendications des « droits collectifs, donc (des) droits des femmes » qu'elle a commencé sa militance et sa démarche féministe active.

La référence la plus souvent faite par les femmes de la recherche est celle ayant trait au statut de « personne », celui d'être une individu à part entière. Barbara, tout comme Andrée, en parle. Le fait d'avoir été cataloguée comme des « non-personnes », selon l'expression de Barbara, est lourd de sens et de conséquence sur les femmes. C'est sans doute la raison pour laquelle Colette et Évelyne le mentionnent elles aussi. D'ailleurs, ce qu'Évelyne aimerait que sa fille sache, c'est « qu'elle est un individu à part entière ». Elle a le droit d'être.

Barbara parle aussi du « prix Personne » qui est décerné chaque année en commémoration de cette modification au statut des femmes. Pour elle, la lutte des femmes prend un sens dans cette perspective historique que représente

l'évolution des droits de la femme. C'est ce sens de l'histoire des femmes qu'elle souhaite que sa petite-fille et les filles en général connaissent.

Les autres références au monde juridique faites par les femmes interviewées sont formulées dans des champs précis, surtout en référence avec le travail afin de permettre l'accréditation multipatronale et avoir une législation qui « protège » plus les femmes. Ces propos seront repris dans les sous-catégories appropriées au champ d'application de ces lois.

Au niveau du pouvoir et de la participation des femmes dans le monde juridique, les femmes de la recherche ne parlent d'aucune façon de la place des femmes dans le système juridique. Elles ne mentionnent aussi aucun élément se référant à des procédures légales. En rapport avec le monde juridique, elles ont acquis des connaissances sur l'évolution de leurs droits en tant que groupe social. C'est donc la perspective historique qui domine et c'est principalement la reconnaissance de la femme en tant que personne qui symbolise le plus le chemin parcouru par les femmes dans l'histoire. C'est à cela que les femmes interviewées font référence le plus souvent. Le fait que les femmes, à un moment donné de l'histoire, n'aient pas été reconnues comme des individus « à part entière » est un fait marquant.

Résumé

Dans la sous-catégorie du monde juridique, les changements se situent au niveau des connaissances et n'entraînent pas de changements de comportements ou d'attitudes. Les connaissances ont trait à la place légalement reconnue aux femmes en termes de droit, reflet des rapports de domination. Les femmes de la recherche connaissent l'évolution de leurs droits et c'est dans ce sens que l'histoire des femmes prend de l'importance. Parmi les faits historiques, la reconnaissance de la femme en tant que personne joue un rôle symbolique

privilegié car il représente un élément marquant dans la reconnaissance de l'existence des femmes.

La dimension socioculturelle de la place des femmes

La place des femmes dans le monde socioculturel est à l'image de la non-reconnaissance des femmes et de leurs contributions et de leur non-reconnaissance juridique, ou leur non-pouvoir politique. Andrée situe cette place dans un contexte de domination. Le rapport dominant-dominé, d'après elle, conditionne les rapports sociaux des femmes et des hommes. C'est dans ce cadre-là que peuvent se comprendre certains phénomènes sociaux tel le viol, la violence faite aux femmes, le refus de légaliser l'avortement. Dans ces situations, transparaît tout le « mépris » à l'égard des femmes : « c'est vraiment un mépris de la femme puis un contrôle qu'on veut exercer sur elle », dit Andrée. « Tout ce qui t'atteint au niveau moral, intellectuel, psychologique, pour (elle), c'est inacceptable ». Et, il y a aussi « toute la violence psychologique : « T'es laide! T'es bonne à rien! T'sais pas élever tes enfants! » (Andrée). La violence fait partie intégrante d'une culture de domination. La question du viol, de la violence et de l'avortement témoigne à son avis de la place socioculturelle des femmes, de la valeur qu'on leur accorde :

Quand une société légitime que les femmes qui ont besoin d'avortement peuvent être charcutées et en meurent, que t'as une société qui légitime qu'un homme puisse exercer de la violence sur une femme ou un viol (...), ça en parle beaucoup sur la considération qu'on a à l'endroit des femmes (Andrée).

Cette légitimité s'inscrit dans les droits des femmes. La légitimité sociale de la violence des hommes à l'égard des femmes est également un des constats de Colette qui explique le phénomène de la violence en ces termes :

C'est un pouvoir, un pouvoir que les hommes ont sur les femmes. Pis qui est organisé, qui s'exprime différemment là, mais qui est organisé. C'est vraiment une question de pouvoir.

C'est du politique à l'économique, à l'éducation. C'est organisé. C'est la place que les hommes ont. (...) Pis, pour moi, ce pouvoir-là, il est exercé avec violence.

Si Andrée parle de rapport dominant-dominé et Colette, de pouvoir organisé des hommes, Diane, quant à elle, réfère au même phénomène sous le vocable d'« oppression » et de « domination ». Dans sa démarche, Diane voulait comprendre « comment ça fonctionne l'oppression » afin de pouvoir « gagner sa place ».

Le phénomène de la violence préoccupe plusieurs des femmes interviewées. Andrée, Colette, France, Jeanne parlent de toutes les formes de violence et aussi de la « dévalorisation des femmes », qui est une violence « insidieuse » (Colette). Les femmes avec lesquelles Colette est en interaction « subissent énormément de violence de la part des hommes dans leurs rapports quotidiens avec elles ». Cette situation bouleverse car, pour utiliser les termes de Colette, « il y a comme un vaste complot ». La violence apparaît comme la manifestation d'un système d'oppression. Et Jeanne, dans son action, a voulu que ce phénomène soit mieux connu socialement. Elle a une connaissance interne de l'évolution de ce dossier sur le plan politique.

Le contexte d'oppression et de domination des femmes se traduit dans le quotidien de multiples façons : « on n'avait pas le droit aux mêmes études donc, il y en a ben qui avait pas le droit au même salaire » dit Guylaine. Il y a un phénomène d'exploitation (Diane), de discrimination. Les stéréotypes sont aussi une des manifestations d'un contexte de domination. Ils sont si présents que « c'est très ancré » chez les femmes pour lesquelles Andrée travaille. Ils sont si forts et si bien implantés socialement que les filles, même de nos jours, d'après

Barbara, ne sont pas conscientes des enjeux de la vie quotidienne. C'est pour cette raison qu'elle insiste pour que les filles soient informées de leur future situation. Les expériences de Barbara lui ont en effet permis de constater qu'« il y avait beaucoup de filles qui espéraient quitter l'école à 16 ans même si elles étaient pas très avancées dans leurs études pour aller gagner de l'argent le plus tôt possible ». Aussi, au niveau socioculturel, il apparaît des plus importants à Barbara que les filles connaissent des données sociodémographiques sur les femmes et leurs conditions de vie :

je me disais les filles doivent avoir... doivent connaître les possibilités qu'elles ont, doivent connaître aussi les statistiques qu'on a vis-à-vis de la quantité de divorces par exemple, pis de filles qui se retrouvent à se subvenir à elles-mêmes, pis les hommes sont disparus dans la brume, pis sont en charge d'enfants.

Barbara trouve important que les filles étudient et soient prêtes à se prendre en charge dans leur vie d'adultes. Elle projette ainsi sur la prochaine génération un des constats que fait Colette sur les femmes avec lesquelles elle interagit :

j'travailles avec des femmes démunies culturellement... et économiquement. Fait qu'elles ont pas les moyens. Elles ont pas les moyens d'analyser ce qu'elles vivent aussi. Pis, elles ont pas les ressources pour s'en sortir.

Ce besoin d'aide et de soutien qu'ont les femmes, Guylaine le note aussi, corroborant ainsi les propos de Colette à l'effet que les femmes sont encore socialement démunies : « Il y a encore des femmes qui ont besoin qu'on leur donne des moyens, qu'on les accompagne, même qu'on commence encore à les tenir par la main » (Guylaine). Elles sont aussi démunies économiquement. Laure insiste pour que les femmes arrêtent d'être démunies financièrement.

Le rapport de domination se traduit également par tout le sexisme, « le machisme » qui a choqué Colette quand elle en a pris conscience. Elle a acquis

des habiletés pour le décoder « dans la publicité, dans les écrits ... », « dans les médiums, le cinéma, les images, les images des femmes ». Mais, au début de sa démarche, elle ne voyait « pas comment ça (la) touchait dans (la) vie quotidienne ». Ce n'est qu'une fois « une révolte au niveau de la société » passée qu'elle a pu cerner de quelle façon cette situation la concernait. Le sexisme est suffisamment présent et confrontant pour que le groupe de France ait voté un principe de rejet de toute forme d'hétérosexisme : « être hétérosexiste, c'est être hétérosexuelle et refuser qu'il y ait d'autres types d'orientation ou de vécu sexuel » (France). La société a tendance à imposer l'hétérosexualité. Ceci ne se vit pas toujours dans l'harmonie. Isabelle parle de « l'hostilité des hommes et des femmes » dans ce contexte social.

Barbara est préoccupée par le clivage de la famille. Aujourd'hui, il y a une séparation entre les générations, entre grands-parents et petits-enfants. Elle trouve la situation regrettable car ses deux générations ont besoin l'une de l'autre « ne serait-ce que pour transmettre les chansons la petite histoire qui ne s'écrit pas mais qui se dit ». Toujours au niveau de la famille, il y a le problème des garderies. Dans le temps où Barbara était jeune, cela ne lui causait pas de problèmes car elle restait « à la maison ». Mais, pour les femmes d'aujourd'hui qui ont fait des études, l'absence de garderie est un problème. Les femmes peuvent difficilement s'intégrer sur le marché du travail sans solution à la garde de leurs enfants. Pour Barbara, les gains qu'ont faits les femmes pour accéder à l'éducation ne peuvent résulter dans le maintien au foyer des femmes formées. Évelyne dit : « On a un discours de la politique familiale, de la famille et dans les faits, il n'y a rien ». L'organisation socioculturelle ne soutient pas l'évolution de la place des femmes.

Dans un autre ordre d'idée, Colette est sensible à la dimension de la solitude des femmes. Elle seule parle, dans ces termes-là, de ce phénomène social qui

permet à un système de perdurer puisque les femmes qui le vivent n'en parlent pas et le fait de ne pas en parler résulte dans la solitude. Sans parler de cette solitude, les femmes demeurent isolées et sans force collective. Dans un sens très proche, Évelyne parle d'être « toujours comme marginalisée, écartée », « tant que t'es dans un rapport de domination sans le remettre en question ». Colette a cerné cette particularité de la situation collective des femmes.

Le temps est un autre élément de la dimension socioculturelle qui est étudié. En effet, Évelyne s'intéresse aux « rapports des femmes au temps », notamment le « rapport au temps de travail ». C'est la question du travail et du « mode d'organisation du travail » qui traduit « un modèle mâle lié au modèle productiviste ». Évelyne souhaiterait une nouvelle « répartition du temps de travail, (une) réorganisation de la vie sur des bases ouvertes comme plus qualitatif que quantitatif ». Pour Évelyne, le temps conditionne le fonctionnement social. L'absence de temps inhibe les changements et favorise le maintien des femmes dans leur situation. Les femmes sont « plus proches du quotidien, des relations », comme le dit Guylaine. Par ricochet, elles sont plus loin de la politique et du pouvoir d'organisation, faute de temps car elles font « tout le temps la place aux besoins des autres » (Isabelle). C'est marqué culturellement.

Au niveau socioculturel, les femmes interviewées font référence à peu de changement qui s'applique à elles. À titre d'illustration de certains changements, Andrée parle du port de son nom de naissance. Il y a dix ans, dit-elle, c'était mal vu. Maintenant, « c'est comme acquis ». De son côté, Guylaine mentionne que les rapports entre les gens sont maintenant moins « des rapports de force » et « plus des rapports égalitaires ». Mais les changements sur le plan social sont presque imperceptibles même si les femmes souhaitent des changements :

Les enfants eux-mêmes sont insérés dans une dynamique sociale qui t'échappe et puis c'est étonnant de voir que c'est pas toi qui

contrôle ce processus-là. Ça, je pense que l'on se l'est dit souvent les femmes qui ont des enfants. On a beau avoir un certain nombre de valeurs pis essayer de les élever dans ça et tout; la société est là aussi qui n'est pas tout à fait changée non plus. Il y a des acquis mais c'est pas non plus ... La culture mâle, elle existe toujours.

Résumé

Au niveau de la dimension sociale et culturelle du pouvoir et de la participation des femmes dans le monde, l'ensemble des propos tenus par les femmes interviewées illustre surtout une acquisition de connaissances sur le système social en tant que système d'oppression, de domination dans lequel les rapports hommes-femmes sont conditionnés par des rapports de dominant-dominé. L'ensemble de la situation des femmes est saisi dans cette perspective et c'est dans ce sens que les éléments particuliers prennent un sens. La violence faite aux femmes, le sexisme, les stéréotypes, la solitude des femmes et leur absence de solidarité, le rapport au temps sont tous des éléments, des phénomènes qui ont un sens ou qui s'inscrivent dans un système où domine l'inégalité. Les connaissances de base sur la situation des femmes ont permis une prise de conscience. Les connaissances reliées à la discrimination sexuelle et à la domination ont permis de comprendre comment fonctionne le système social.

Le monde économique

Le rapport des femmes au monde économique se traduit pour les femmes interviewées surtout en termes de rapport à l'argent : rapport à l'argent dans le modèle qu'offrent les mères et rapport à l'argent dans leur vie de femme.

Une des images qu'a Andrée de sa mère est qu'elle « ramenait de l'argent »; c'est d'ailleurs en se référant à ce modèle qu'elle ne veut pas avoir la charge d'un enfant, à l'adolescence, sans « être capable de pouvoir vivre en situation de

famille monoparentale sans trop être mal prise », Pour sa part, France est révoltée par l'injustice que vit sa mère qui travaille, gagne le même salaire que son père mais n'en jouit pas puisqu'elle endosse son chèque et le donne à son mari.

Lors de ses rencontres avec des adolescentes de 14 ans, Barbara constate qu'elles ne « connaissent rien à l'argent » et aux rapports économiques auxquels elles auront à faire face dans leur vie d'adultes. Elle-même, en tant que femme mariée, dépendante financièrement de son époux, a toujours eu un rapport conflictuel avec l'argent. C'est ce qu'elle nous dit tout en commentant le fait que c'était le cas pour les femmes qui n'ont pas eu ou n'ont pas un emploi rémunéré.

Mon mari disait toujours : « Écoute! J'apporte l'argent à la maison, c'est ça. Mais, c'est autant à toi qu'à moi ». Et ça, quand je dépensais de l'argent pour moi, j'avais des remords pour des semaines. Mais je le dépensais pour les enfants pour s'acheter des choses, c'est-à-dire, vêtir les enfants et tout ça. Ça, ça ne me dérangeait pas mais, du moment que c'était pour moi, ça, c'était très difficile.

Les rapports à l'argent ont également été difficiles pour d'autres femmes de la recherche. France y fait allusion quand elle parle de son rapport à l'administration qui vient de changer récemment : « j'ai toujours fui le côté de l'administration. C'était gars, capitaliste, argent, platte... Et finalement, j'aime beaucoup ça ». Elle fait d'ailleurs une critique de ce genre de situations dans lesquelles l'intériorisation des compétences dites « féminines » a provoqué le rejet de champ de compétence dite « masculine ».

Évidemment, tout ça se concrétise comme après plusieurs années, à force de travailler avec les groupes de femmes, pis à la fois d'avoir un côté d'organisation, d'administration. Et puis, finalement, j'ai fini par me dire honnêtement : bien, il y a quelque chose où t'es bien et c'est valorisant. Bon. C'est comme si, je crois qu'il y a beaucoup de femmes qui ont fait ça aussi, comme fuir ce qui nous

valorise, c'qui nous fait du bien, c'qui... Comme si c'était pas correct là, ou c'était des vieilles contradictions pas réglées... des rapports à l'argent.

L'argent, c'est l'autonomie financière; une des deux formes d'autonomie dont il a été question dans la section portant sur l'identité. L'autonomie financière est essentielle, « primordiale » selon les termes de Jeanne. Barbara se sent maintenant plus confortable dans son rapport à l'argent et dans sa dépendance à cet égard vis à vis de son époux. La disparité d'argent entre les époux a été nivelée par un transfert d'argent du mari à l'épouse. Guylaine aussi a obtenu un partage plus équitable entre elle et son mari en devenant copropriétaire de la maison. Guylaine a aussi décidé d'avoir ses propres revenus et est entrée sur le marché du travail. C'est en acquérant son autonomie financière que Guylaine en vient à partager l'opinion de Barbara à l'effet que l'autonomie ne s'acquiert pas nécessairement avec l'autonomie financière. Son expérience de travail l'amène à réaliser également que le travail qu'elle fait est semblable à ses activités bénévoles. « La différence, c'était une fois, j'étais rémunérée, pis l'autre fois, je ne l'étais pas ». Quoi qu'il en soit, Guylaine invite sa fille à se « trouver une profession qui va (lui) permettre de vivre », de faire ce qu'elle a « envie de faire et de ne pas compter sur les autres ».

Guylaine, dans son analyse du rapport à l'argent fait référence à l'utilisation que font les femmes de l'argent qu'elles gagnent. Elles « vont payer l'épicerie », « la gardienne »... Ce qui l'amène à se demander si le fait d'avoir de l'argent provoque un réel partage des responsabilités dans la vie quotidienne.

En termes économiques, Guylaine fait référence à la discrimination à l'égard des femmes, dans les assurances notamment et dans les salaires. Elle sait également que les femmes ne sont pas dans « des postes décisionnels, ni au pouvoir politique, ni dans la vie économique ». De façon apparentée, Laure

associe l'autonomie financière au pouvoir : « pour moi, l'autonomie financière, c'est lié au pouvoir ». Cette autonomie pour Laure est d'ailleurs des plus importantes. Comme nous l'avons déjà vu, Laure croit que l'autonomie commence par l'autonomie financière, « dans le porte-monnaie », Pour Laure, toute rémunération procure une certaine autonomie financière et :

Si individuellement, je me prends en charge et j'ai un certain pouvoir économique, bien, à ce moment-là, il me semble qu'il faut que tout le monde le fasse là. Pis, à ce moment-là, on pourra aussi collectivement prendre notre place dans la société.

Laure se sent prête maintenant à investir son argent et à le gérer. Son rapport à l'argent n'est pas conflictuel.

Alors qu'elle et son mari sont à l'âge de la retraite, Barbara peut faire le constat de la discrimination à l'égard des femmes en matière de pension. Elle dit à ce sujet : « C'est un peu de l'injustice aussi. Les hommes s'ils deviennent veufs, ils continuent à recevoir la même pension ». Barbara cerne la dimension des femmes et de la pauvreté. Cette connaissance de la situation économique des femmes bouleverse Colette :

La pauvreté des femmes aussi, c'est une violence. (...) Je trouve ça dégueulasse. Passer leur vie à se donner pis elles meurent dans l'extrême pauvreté. Il y a des femmes... qui ont faim, qui ont pas assez d'argent pour se faire une épicerie à toutes les semaines. (...)

J'me sens liée à elles. J'me sens aussi menacée qu'elles (...) J'ai peur de l'insécurité économique (...) Je veux pas vieillir pauvre.

Le rapport de Diane au monde économique se traduit également dans un rapport à l'argent. Elle a commencé sa vie de travailleuse avec un petit salaire. Ses aspirations de retour aux études ont été reléguées aux calendes grecques faute de pouvoir mettre de l'argent de côté et son désir de vivre en convivialité

dans une communauté est limité par son manque d'argent qui lui rend inaccessible la copropriété.

Évelyne, dans son discours, fait référence à la richesse sociale et à sa répartition, faisant ainsi un lien entre les femmes, leurs besoins en termes de services, et l'économie sociale. Sa réflexion l'amène à une analyse sociale critique sur la part économique réservée aux services. Ainsi, « la logique de rentabilité marchande » fait que l'on applique des analyses quantitatives sur l'évaluation de certains services alors que des analyses qualitatives permettraient d'évaluer ces mêmes éléments dans la perspective qui intéresse les femmes.

Résumé

Les propos recueillis en rapport au monde économique auprès des femmes de la recherche ont trait en premier lieu au rapport à l'argent. L'argent prend un sens dans le cadre de la recherche de l'autonomie et l'autonomie financière est considérée essentielle et primordiale pour les femmes.

Les changements qui ont trait au monde économique consistent surtout en la cessation de rapports conflictuels avec l'argent. Ce changement est surtout le propre des femmes de la recherche qui ont vécu une situation de dépendance économique en regard de leur conjoint. Elles ont maintenant accès à de l'argent. Pour d'autres, la démythification du caractère « masculin » de l'économie et de l'argent a été l'élément de changement le plus important. Enfin, la prise de conscience de la discrimination économique des femmes qui les contraint à la pauvreté constitue un autre changement.

Les connaissances qui sont reliées à ce domaine ont trait à l'argent, à l'autonomie qu'il procure et au pouvoir qu'il confère, à la socialisation qui n'incite pas les filles à acquérir leur autonomie financière, à l'utilisation de l'argent par

les femmes. Elles ont trait également à la place économique des femmes en termes de discrimination (salaires, assurances, pension) et en termes de pauvreté.

Le monde du travail

Les propos des femmes interviewées sur le travail et le monde du travail vont de leur expérience personnelle à l'évolution du marché du travail, des types de travail aux conditions de travail et à la discrimination.

Au niveau personnel, parmi les premières informations données par Andrée et par France, se retrouve celle concernant le travail de leur mère. Elles y font référence surtout en termes des revenus qu'il procure. Andrée mentionne de plus que le travail a favorisé chez sa mère le retour d'une certaine joie de vivre.

Barbara a commencé sa vie d'adulte à un période de l'histoire du Québec où « les femmes étaient moins sur le marché du travail » qu'aujourd'hui. Jeune fille, elle n'a pu compléter ses études comme elle l'aurait souhaité ni même terminer son cours commercial. Sa mère « était pressée » qu'elle travaille. Elle a ensuite eu un rapport classique au travail, en cela qu'une fois mariée, elle a quitté le marché du travail, même si elle avait une offre d'emploi, pour s'occuper de son mari et de ses enfants. Elle a vécu dans ce contexte socioculturel où « c'était une vraie honte, c'était comme une offense (pour l'homme) de ne pas subvenir aux besoins de sa femme ». Barbara se reproche aujourd'hui de ne pas avoir insisté à cette époque-là; elle aurait alors été moins dépendante économiquement de son mari. Elle a remis en cause, depuis, la répartition des rôles et la participation au marché du travail. Le plus gros de sa participation à la production sociale s'est faite sous la forme du bénévolat. Or le bénévolat coûte cher et « c'est pas rémunéré ». Pourtant, c'était le rôle attendu des femmes,

comme le dit Guylaine. D'après celle-ci, le bénévolat a l'avantage que c'est la femme « qui est la patronne », contrairement à un travail rémunéré.

Puis, vint l'époque « où les filles ont commencé à rentrer au marché du travail », comme le note France, et où « il y avait plusieurs femmes qui essayaient de dégager une analyse féministe » sur l'organisation du travail, selon Diane. Dans son cheminement, Barbara a pris connaissance de la bureautique et des « dangers que les filles couraient » dans un recyclage au service des employeurs et non au service des femmes.

Andrée, dans le cadre de son expérience de gestion de projet, a « des exigences à respecter », « comme une qualité à produire ». Cette expérience de travail l'amène à modifier certaines valeurs quant au climat et aux relations humaines dans le cadre du travail. Elle prend en considération maintenant des éléments dont elle ne tenait pas compte auparavant parce que trop « capitalistes », comme la productivité, la rentabilité.

L'accès au travail peut se jouer de différentes façons pour les femmes interviewées. Par exemple, Guylaine, dans un même souffle, dit qu'elle a été engagée dans le travail qu'elle fait actuellement parce qu'elle avait de l'expérience et non pas la formation, mais que la formation est requise si elle veut garder l'emploi.

D'ailleurs, elle m'a engagée parce que j'avais de l'expérience, pas parce que j'avais le papier. Mais, au service du personnel, on m'a bien dit que c'est parce que c'est un poste occasionnel qu'on me prenait parce que, « vous comprenez Madame », ce sont des bacc pour ce poste-là.

France dans sa démarche, alors qu'elle travaillait beaucoup avec les ouvrières du vêtement, a fait « une grande recherche sur la syndicalisation dans le textile ».

Ayant expérimenté des emplois peu satisfaisants et mal rémunérés, Diane a volontairement pris la décision de se battre pour améliorer ses propres conditions de travail ainsi que celles des autres femmes pour faire des ghettos d'emplois féminins des endroits viables. Ce qui, d'après elle, éliminerait les ghettos, puisqu'un emploi viable attirerait les hommes.

Barbara est préoccupée par l'éducation des filles et par ses conséquences sur leurs perspectives de travail. En milieu défavorisé, elle considère que l'on doit faire des choses pour que les enfants de ces milieux-là ne se retrouvent pas démunis. Les filles, sans formation, risquent de se retrouver dans les pires emplois : « être serveuses, de troisième ordre dans des restaurants, très peu protégées... pis la prostitution... ».

Comme Diane l'a expérimenté, le travail des femmes peu scolarisées est limité :

j'étais toujours dans des jobines, des ghettos d'emplois de femmes, comme dans des bureaux, comme caissière dans une épicerie pis toutes ces affaires-là.

C'est aussi ce type d'emploi qu'a expérimenté Jeanne avant d'aller à l'Université : « téléphoniste à Bell Canada, fleuriste, préposée aux bénéficiaires dans des hôpitaux ».

Avec ces connaissances du marché du travail des femmes, se retrouvent parmi les premiers sujets de préoccupation des femmes de la recherche, l'accès au travail et la syndicalisation des femmes. Les femmes ont besoin de travailler « pour se donner le minimum vital » mais « le travail est rare » (Barbara), ce qui fait que les plus jeunes font partie de cette génération qui ne « se trouve pas des emplois sécuritaires » (Colette). Et, « ce serait important qu'il y ait une législation qui fasse que ça les protège le plus » (Barbara). Barbara considère que les femmes doivent avoir non seulement accès au marché du travail mais encore y

être mieux protégées par les lois. Dans ce sens, elle remet en question les syndicats qui eux-mêmes « ne se remettent pas assez en question ».

En plus de l'accès au travail, Barbara se préoccupe de l'accès à l'égalité. D'abord l'accès, puis l'égalité en termes de salaire mais aussi en termes de promotion afin qu'elles soient présentes au niveau de la direction. L'inégalité en matière d'emploi fait que les femmes ne sont pas non plus « dans les postes de cadres ». C'est ce que Guylaine a appris à remarquer alors qu'elle était active dans le monde de l'enseignement.

Pour ce qui est de la syndicalisation des femmes, Barbara défend l'idée de l'accréditation multipatronale car :

les femmes sont beaucoup, beaucoup employées dans les petites unités qui sont pas syndiquées, qui ne le seront jamais parce que la pression et aussi le manque de travail fait que les patrons ont le choix. Si tu le prends pas, tu t'en vas. Ça finit là. Donc, les femmes acceptent des conditions de travail qui sont très mauvaises. S'il y avait des accréditations multipatronales, à ce moment-là, il y aurait des gens qui les protégeraient, tout ce monde-là. Quand tu es deux ou trois dans une boutique, tu peux pas faire un syndicat. Elles sont mises à la porte.

Diane tient sensiblement le même discours sur les ghettos d'emplois féminins et les façons de les modifier. Quel que soit le secteur où se retrouvent ces ghettos d'emplois :

ce sont souvent des secteurs où il y a une compétition assez féroce, qui a l'effet de mettre les travailleurs et les travailleuses en concurrence l'un par rapport à l'autre. Et c'est souvent des endroits où l'unité de travail est réduite ou dispersée, où il n'y a pas de rapport de force facile par rapport à l'employeur, et donc, où il y a des conditions de travail, très, très difficiles là. Que ce soit au niveau du salaire ou de l'arbitraire patronal, que ce soit au niveau des problèmes du harcèlement sexuel.

Il s'agit, dans ces contextes de trouver les moyens de changer les rapports de force. Aussi, la lutte menée tente de faire transformer la loi sur les normes du

travail. Mais encore là, comme le précise Diane, il ne s'agit que d'une loi. Il faut encore « la faire appliquer, ». Il faut donc qu'il y ait de nouveaux rapports de force, que « les travailleurs et les travailleuses... puissent avoir la capacité d'influencer leurs conditions de travail », pour changer cette situation, par exemple, où « sous la menace de perdre leur emploi, (des femmes) subissaient toute sorte d'affaires très dures ».

Diane, dans sa compréhension du monde du travail, est passée par une phase où d'un côté, il y avait les travailleurs et les travailleuses, honnêtes et consciencieux, et de l'autre, le patron, « le gros méchant qui les victimisait ». Cette vision caricaturée du monde du travail l'a empêchée pendant un certain temps de prendre des moyens d'action qui la mèneraient « de l'autre côté de la clôture » et où elle aurait à agir « comme des gars ou des boss », comme des gens qui détiennent le pouvoir sur les autres. Sa perspective est maintenant plus nuancée et ne l'empêche plus d'agir.

Sur le marché du travail, les femmes ont aussi à faire face à « la double journée de travail » et l'organisation du travail ne rend pas la tâche plus facile (Évelyne). Il y a aussi « la question du temps partiel », « les congés de maternité pis les congés parentaux » (Diane). En rapport avec le travail à temps partiel, Laure le considère comme un « piège » dans lequel elle est personnellement tombée et qui l'a empêchée de retourner au travail à temps plein plus vite. Ses « jugements » sont tout à fait « négatifs » sur le temps partiel. Quant au congé de maternité et aux congés parentaux, ils n'existaient pas au moment où certaines des femmes interviewées en auraient eu besoin. C'est notamment le cas de Laure qui s'en serait alors prévalu pour « réintégrer son poste » au bout de deux ans.

Laure place le travail au centre d'une vie. Elle tient à ce que sa fille sache qu'elle devra avoir un travail. Le travail est « essentiel » même s' il y a d'autres dimensions à la vie », notamment les enfants :

Je pense qu'il faut qu'elle envisage le travail dans sa vie pour de bon. Mais, je pense qu'il faut qu'elle sache aussi que c'est le fun d'avoir des enfants. Pis, il faut dans le fond, il faudrait que le marché du travail s'adapte pour qu'elle puisse en avoir pis que ça soit agréable, que ça soit pas la course folle telle que la vivent la plupart des femmes actuellement quand elles veulent avoir un plan de carrière.

Diane, par son travail et par sa réflexion personnelle, est, avec France, celle qui a le plus développé ses connaissances du monde du travail et de son fonctionnement. L'ensemble des thèmes qu'elle a travaillés était « surtout axé sur le marché du travail ». Avec son groupe, elle a d'ailleurs développé « une analyse des ghettos d'emplois féminins » :

On tentait tout le temps d'articuler c'est quoi les liens entre le fait d'être non syndiquée et le fait d'être femme. Donc, on tentait de faire l'analyse des ghettos d'emplois pis les moyens pour transformer ces ghettos d'emplois-là, entre autres par la syndicalisation, ou encore par l'amélioration de la loi sur les normes du travail. Donc, c'était des façons indirectes de transformer notre situation en tant que femmes mais qui avait un impact sur les autres, sur les gars qui étaient dans les emplois non syndiqués, pour les immigrés qui sont dans des emplois non syndiqués, pour les gens qui sont peu scolarisés.

Elle s'est également penchée sur les programmes d'accès à l'égalité « pour avoir accès à d'autres lieux sur le marché du travail qui sont plus solides, qui sont mieux payés, qui sont plus syndiqués, etc. ».

Car il y a « inégalité en emploi ». C'est un des constats que fait France suite à son expérience dans un centre de main d'œuvre. Inégalité qui va de pair avec la discrimination. Les offres d'emploi qu'elle recevait étaient toujours pour les hommes. Il a fallu, à un moment donné, qu'elle prenne des moyens pour contrer

l'inégalité en matière d'emploi. Elle refusait alors de prendre des offres d'emplois qui n'étaient pas également accessibles aux hommes et aux femmes. Cette procédure n'était pas nécessairement appréciée, d'autant plus que son monde de travail, à la main d'œuvre, « était un monde d'hommes ». France devient alors sensible à la division du travail qui se traduit par « homme-pouvoir-patron/femme-secrétaire-employée », ainsi qu'au harcèlement sexuel qui se traduit par « les regards plattes... des hommes envers les femmes, supérieures à inférieures », France finira par quitter son travail. C'était « une énorme structure » à faire changer et « la lutte était trop dure à mener » seule à l'époque.

C'est l'ensemble de ce contexte de l'emploi et de la société qui fait que des femmes ont fait des pas dans leur démarche féministe et qu'elles ont décidé de travailler sur des dossiers pour aider les femmes. Elles prennent ainsi un parti pour l'avancement de la situation des femmes. Colette le dit clairement : « J'ai le goût de travailler avec des filles qui pensent comme moi pis qu'on avancerait plus là-d'dans ». Elle ajoute : « Je me vois pas travailler ailleurs, c'est drôle, hein ? »

En dernier lieu, un autre élément concernant le travail est apporté par Évelyne qui parle de la définition économique du travail qui fait du travail ménager, un travail qui n'a pas de « visibilité ». Évelyne s'est longtemps questionnée sur la productivité ou non-productivité de ce travail. Comme elle le dit, il y a tout le « travail au foyer » qui « est comme tout le reste de la vie, à part le travail ». Or, quand on parle du travail, on ne parle pas du travail ménager, du travail au foyer.

Résumé

Dans l'ensemble des énoncés sur le travail et le monde du travail, aucun ne remet en question le travail rémunéré des femmes. Celui-ci donne accès à

l'autonomie financière. Pour quelques femmes de la recherche, il y a un changement dans leur participation sur le marché du travail : toutes celles qui l'avaient interrompu, sauf une, l'ont repris. C'est le cas des aînées de la recherche qui ont connu l'époque où une femme mariée avec des enfants ne participait pas au marché du travail.

Certaines des femmes interviewées regrettent de ne pas avoir intégré ou réintégré le travail plus tôt. D'autres en sont venues à associer travail et militantisme. Pour quelques unes, il y a eu, au niveau des changements, à dépasser la dichotomisation du travail selon une certaine analyse de gauche, qui mettait en équation exploitation et productivité; ou une certaine analyse féministe, dont l'équation mettait en lien femmes, subalternes et victimes d'un côté, et hommes, patrons et oppresseurs de l'autre.

Les femmes interviewées connaissent l'évolution de la participation et de la place des femmes sur le marché du travail, éléments de l'histoire des femmes et de la sociologie du travail. Elles ont pris connaissance de l'organisation du travail et des conditions de travail. Les femmes ne sont pas dans des postes décisionnels. Elles occupent des postes dans des ghettos d'emplois mal protégés, mal rémunérés où elles subissent du harcèlement sexuel. La division sexuelle du travail reproduit le rapport dominant-dominé. Le monde du travail est discriminatoire à l'égard des femmes. Il ne tient pas ou peu compte de plus de la double journée de travail des femmes, de leurs besoins en termes de garderie, de congé de maternité et de congés parentaux. Le travail ménager est invisible, non comptabilisé.

S'appuyant sur ces connaissances de la situation collective des femmes sur le marché du travail, les femmes de la recherche prônent des changements pour que les femmes aient d'abord accès au travail, puis accès à l'égalité en termes de salaire et de promotion. La syndicalisation permettrait d'améliorer les

conditions de travail des femmes, mais, étant donné les caractéristiques des emplois occupés par les femmes, il serait souhaitable que les lois sur les normes de travail permettent l'accréditation multipatronale. Ceci constitue tout un ensemble de nouvelles connaissances qui sous-tendent l'action des femmes de la recherche.

Enfin, plusieurs femmes de la recherche souhaitent que l'éducation des filles les oriente davantage vers une formation liée au travail.

Le monde religieux

Les propos des femmes interviewées n'ont que peu trait au monde religieux et à la religion. Quand ces dernières en parlent, elles font surtout référence à l'éducation qu'elles ont reçue chez des sœurs (Barbara, France, Isabelle), ou à une personne de la famille qui faisait partie du clergé (un oncle de France). Des membres de l'Église ont été présentes dans la vie de ces femmes; comme Barbara le dit, la JIC (Jeunesse indépendante catholique) « c'était avec des aumôniers et tout ça ». Guylaine, pour sa part, a fait partie de la JEC (Jeunesse étudiante catholique) où la devise était Voir, Juger, Agir ce qui réfère, d'après elle, à la prise de décision.

En ce qui concerne les religieuses, les quelques propos tenus vont d'une certaine révolte quant à ce qu'elles leur faisaient faire (Barbara), à une image plus constructive quand elles servent de modèles (Isabelle), à la perplexité quant au type de femmes qu'elles représentaient étant donné qu'elles travaillaient mais n'avaient pas de sexualité (France).

Dans le rapport à la religion, il y a France qui s'est rebellée contre ce monde et sa doctrine dans laquelle « les femmes avaient aucune place »; Guylaine qui fait allusion à sa mère qui « explose quand elle parle de l'enseignement de

l'Église » et Colette qui n'aimerait vraiment pas que sa fille « capote sur la religion ».

Barbara parle de l'influence du monde religieux quant au rôle de la femme et de sa place dans le couple, tel qu'il en est fait mention dans son livre de préparation au mariage. Ces énoncés ont été traités auparavant dans le cadre de l'identité.

Résumé

En rapport au monde religieux, les femmes interviewées n'en parlent presque pas et, exception faite des sœurs qui ont pu servir de modèles, les propos tenus laissent entendre qu'elles pourraient élaborer des critiques sur ce monde. Ici, le changement, si changement il y a, en est plutôt un de distanciation quant à la religion et à l'Église.

Le monde institutionnel

Presque tous les propos ayant trait aux institutions se rapportent à l'école, nulle mention des hôpitaux, ou de la famille en tant qu'institution. Quant aux médias, quelques brèves allusions en lien avec les images de femmes ou les stéréotypes. Pour Barbara, comme cela a déjà été mentionné, sa famille ne favorisait pas de rapport soutenu entre elle et l'école. Il s'agissait d'une institution qui ne lui était pas accessible en tant que femme. C'est donc d'un rapport discriminant dont elle parle. Il en est de même pour France à qui l'on refuse de faire le saut de la 7^e année comme à ses frères par crainte qu'elle fasse de « l'anémie ».

Même dans son cours commercial, Barbara ne complète pas ses études et n'obtient pas son diplôme, en entrant tout de suite sur le marché du travail. En contrepartie, dans sa démarche féministe, Barbara est restée très en lien avec

l'éducation et le système scolaire. Dans certaines de ses activités, elle visait « à vouloir faire comprendre aux filles l'importance de leurs études »; elle intervint également pour faire « changer » « l'éducation familiale ». Elle fit la tournée de nombreuses écoles pour inciter les professeur-e-s à participer à un projet de désexisation de l'éducation.

Parmi les autres femmes, il y a celles qui ont fréquenté l'Université (Andrée, Colette, France, Guylaine, Isabelle, Jeanne, Laure); celle qui aurait voulu y aller mais cette institution lui a été inaccessible faute d'argent (Diane); celles qui ont repris et veulent poursuivre (Guylaine, Laure). Guylaine, au moment de l'entrevue, dit n'être « pas capable de faire des efforts pour rentrer en maîtrise ». Laure a connu un peu de difficulté lors de son retour aux études car « il y avait absolument aucune structure d'accueil ». Il y a aussi celle qui a quitté l'université car « ça ne correspondait pas à ce que (elle) cherchai(t) trop, trop dans la vie » (France). L'université, pour elle, « concrétisait » la théorie et non la vie.

C'est aussi dans le cadre de sa démarche féministe que Guylaine se rend progressivement compte que les femmes n'avaient pas « droit aux mêmes études » que les garçons. Pour elle, c'était lié à l'éducation « stéréotypée » parce que dans son milieu, « le côté intellect » était favorisé. Enfin, sous forme de rejet, comme cela a été le cas pour l'institution religieuse, Colette parle d'une autre institution quand elle élabore sur ce qu'elle ne veut pas que sa fille soit : « c'est sûr que je ne le prendrais pas du tout qu'elle (...) veuille rentrer dans l'armée ».

Résumé

Les institutions recueillent peu d'énoncés des femmes interviewées. La seule dont elles parlent toutes au moins un peu est l'école. Certaines y ont eu accès;

les autres pas. L'inaccessibilité peut dépendre d'un manque d'argent, d'un non-soutien parental ou d'un rapport au savoir difficile.

Le changement, quand il y en a eu un, va dans le sens d'une reprise de contact avec l'institution scolaire soit pour en modifier des dimensions sexistes, soit pour le fréquenter à nouveau et acquérir la formation qui n'avait pas pu être poursuivie antérieurement. Relevons que celles qui ont fréquenté l'université, à l'exception de France (en raison de son rapport au savoir dont il sera fait mention plus loin), semblent avoir en général un rapport plus harmonieux et moins discriminatoire avec l'institution scolaire. Il s'agit également des plus jeunes parmi les femmes interviewées.

Les connaissances acquises sur l'institution scolaire vont surtout dans le sens d'un système discriminatoire à l'égard des femmes et de la nécessité de désisexer l'éducation si un changement éventuel dans la situation des femmes était souhaité.

Le monde organisationnel

Au niveau des expériences de vie des femmes interviewées, toutes ont fait partie de façon active d'organisations. Bien sûr, la participation dans le mouvement des femmes en est une forme. C'était, rappelons-le, un des critères de sélection de ces femmes. Mais, certaines d'entre elles ont été également actives dans d'autres organisations : la JIC pour Barbara, la JEC pour Guylaine, des partis ou des mouvements politiques pour Andrée, Barbara, Diane, Évelyne et Laure. Cette participation ne se limite pas à du simple membership. Les femmes de la recherche se sont souvent impliquées dans diverses activités de leur organisation et en ont occupé différents postes. À titre d'illustration, Barbara a été secrétaire dans différents organismes. Elle a aussi occupé des postes tels ceux de vice-présidente et présidente. Diane a, aussi, été à la vice-présidence

d'une organisation; Guylaine, à la présidence. Cette implication dans des organisations constitue pour certaines leur « première expérience organisationnelle », comme le dit Diane, et aussi Évelyne : « Moi, ce qui m'a partie, je dirais, c'est beaucoup la contestation étudiante de '68 ». L'entrée dans une organisation peut aussi coïncider avec le début de la démarche féministe, notamment quand il s'agit d'un groupe de femmes : c'est le cas de Guylaine. Ces expériences vont contribuer au développement de la démarche féministe; tel est le cas d'Évelyne :

c'est mon expérience avec des femmes, dans des groupes de femmes. C'est mon expérience avec des groupes mixtes, dans des groupes politiques aussi, confrontée à des hommes.

Le militantisme féministe se développera par la suite après avoir vécu certaines expériences qui les amènent à faire certains constats sur les femmes et les organisations.

Au niveau des organisations, comme le dit Guylaine, les femmes sont « pas dans les postes décisionnels, ni au pouvoir politique, ni dans la vie économique ». Il y a, de la part des femmes interviewées, d'abord ce constat de l'absence des femmes des niveaux décisionnels dans les organisations. Dans une certaine mesure, elles élaborent peu là-dessus. C'est une donnée connue.

Il y a aussi l'utilisation politique que les organisations font des femmes. Les organisations souhaitent le soutien politique des femmes sans toutefois prendre en considération leurs préoccupations (Andrée). Cela témoigne de la place des femmes dans les organisations; place entendue comme la volonté que démontrent les organisations à prendre en considération les besoins et les revendications des femmes. Place en termes de pouvoir d'influence sur l'orientation et les priorités des organisations. Les propos des femmes interviewées sont, à cet égard, sans ambiguïté :

On a de la difficulté à défendre les dossiers dans les structures mixtes puis les structures politiques (Andrée).

on peut pas placer un mot dans des groupes mixtes,... on arrivait pas à se faire une place (Évelyne).

Ce constat est partagé par d'autres femmes de la recherche. Barbara a eu de la difficulté pour défendre son dossier auprès d'une corporation professionnelle. Diane a eu de la résistance de la part de la direction de son organisation quand elle a organisé avec d'autres femmes une journée de débat « sur l'oppression et l'exploitation des femmes ». Les membres de la direction

ne voulaient pas qu'on aborde des questions de vie privée, des rapports de pouvoir au sein de la vie privée. Ils trouvaient que c'était pas politique ça. Ils voulaient qu'on touche des questions économiques, politiques dans un sens restreint. Ils voulaient pas trop qu'on questionne les rapports hommes-femmes au sein des syndicats.

Mais, la journée a eu lieu. Et la vie privée, les « difficultés pour les femmes au sein de leurs instances syndicales » et des « groupes politiques » ont fait l'objet d'échange et de discussions. La division entre les membres de son comité et la direction mena les premières à « démissionner en gang ». La volonté de la direction de ne pas tenir compte de la situation des femmes les incitèrent à faire « le choix de ne pas continuer » : « On trouvait que c'était un peu fort ».

Dans certains cas, comme pour Diane, il y a aussi des discussions entre les femmes au sein des organisations mixtes pour mettre en place des rapports de force qui permettent aux femmes de se faire entendre. Ces discussions révèlent des positions conflictuelles entre femmes car il y a des projets de société différents, « une différence dans la vision de la démocratie » quand il s'agit d'établir des règles de fonctionnement de l'organisation et des « instances-femmes », conditionnant ainsi l'autonomie des femmes.

C'est compte tenu de leurs expériences personnelles diversifiées, de l'analyse qu'elles en ont faite, de leur volonté politique et de leurs choix stratégiques que les femmes interviewées ont entrepris de participer à des groupes mixtes ou dans des groupes de femmes. Comme le dit Diane :

Moi, personnellement, je vois la pertinence des groupes politiques de femmes mais, de mes tendances à moi, de mes goûts à moi, j'ai envie de militer (...) dans les groupes mixtes.

Un des objectifs de Diane dans les groupes mixtes consiste à trouver des moyens « pour les femmes d'avoir un plus grand rapport de force ».

D'autres préfèrent être actives dans le mouvement des femmes parce que c'est une façon de se donner collectivement un rapport de force plus grand et d'offrir « le support voulu et nécessaire » aux femmes. Telle est la position de Laure qui trouve « tellement important » le travail qu'elle fait car elle offre des alternatives aux femmes qui viennent chercher de l'aide. La « dimension collective du mouvement des femmes », par ailleurs, est « intéressante », selon Laure, car elle permet « de voir toutes les énergies » qui se réunissent pour améliorer la situation des femmes.

Il y a chez les femmes interviewées connaissance de l'évolution du mouvement des femmes. Andrée mentionne qu'il y a quelques années, il n'y avait « aucun mouvement » en regard de la violence familiale et maintenant il y a des acquis pour les femmes; Jeanne aussi partage cette analyse. Pour Évelyne :

Le mouvement s'est diversifié, c'est-à-dire, ça a été la mise à jour, la visibilité de différentes problématiques comme celle de la violence conjugale. Se sont mis sur pied des groupes, différents groupes de pression (...). Se sont mis en place aussi des réseaux de services alternatifs comme les centres de femmes, les centres de santé, les centres d'agression sexuelle, les centres de femmes itinérantes, les centres pour prostituées. Moi, je pense que ça montre que les femmes se sont pas contentées de dénoncer des affaires.

C'est notamment la façon dont le mouvement des femmes a pris des situations spécifiques aux femmes et a tenté d'y apporter des solutions. Les groupes de femmes constituent le système organisationnel, alternatif diront plusieurs, qui s'articule autour des préoccupations et des besoins des femmes. C'est une façon de rendre politique le privé, un des angles d'analyse féministe ayant des résonances profondes chez Évelyne.

La démarche féministe des femmes interviewées s'entrelace avec celle du mouvement des femmes. Évelyne le dit explicitement, et aussi Laure : « j'ai pas juste une démarche personnelle. J'ai aussi toute la démarche de (mon groupe) pis du mouvement féministe ». La pensée féministe d'Évelyne, d'après les propos qu'elle a tenus, s'est développée en raison des liens qu'elle a entretenus « avec des groupes de femmes », avec des femmes venant surtout de groupes communautaires car Évelyne était « insérée dans le milieu de l'organisation communautaire ». De par sa formation en animation culturelle et de par ses préoccupations, Évelyne était en lien avec des femmes qui travaillaient dans ce champ.

Les femmes de la recherche sont conscientes d'être inscrites dans un mouvement aux nombreuses implications. Évelyne dit :

tout ce que ça recèle aussi d'être insérée dans la dynamique des groupes de femmes à l'heure actuelle. Tout ce qu'il y a là-dedans comme valeurs, comme modes d'appréhension de la réalité, une façon d'être, les rapports qu'on a à la vie, aux enfants, aux hommes, au travail...

Enfin, la participation au mouvement des femmes est perçue comme une partie intégrante de sa propre vie. Écoutons là-dessus Évelyne :

on milite pas pour la cause des femmes pis nous autres, on est comme en dehors de ça. On est toujours dedans. On est d'abord nous-mêmes. C'est pour nous autres qu'on fait ça, pour soi personnellement...

Isabelle tient des propos qui se rapprochent de cette analyse dans la mesure où elle a offert ses « services », à un groupe au moment où elle n'était « plus capable de faire ça toute seule, tout ce questionnement-là, tous les rapports des gars, des filles... ». Comme elle le dit : il y a quelque chose de très narcissique (...) dans le fait de joindre des groupements féministes... ». Cela illustre le mouvement qui va de l'individue au groupe pour revenir à l'individue, comme le mentionne France.

La participation est également commandée par la volonté de faire avancer la cause des femmes. C'est le cas de France qui s'implique progressivement de plus en plus dans le mouvement. Il en est de même pour Jeanne qui veut partager ses connaissances, venir en aide aux autres femmes et porter la problématique qui l'intéresse sur « la place publique ». C'est aussi le cas d'Isabelle qui conjugue ainsi le personnel et le collectif : « je me suis jointe au militantisme actif parce que je sentais que j'avais plein d'énergie... ».

Jeanne, enfin, présente une vision globale du mouvement des femmes quand elle parle du sens du féminisme :

Je pense que c'est politique. Si on sort (...) du niveau personnel, dont je parlais auparavant qui est ma propre application d'un mouvement qui s'est ancré dans l'histoire. Je pense que ça a été (...) une des choses les plus importantes de l'humanité. Ça a été que des femmes prennent la parole et cessent d'être cantonnées (...) à des niveaux subalternes... Ça a été un mouvement où l'on a cru à l'autodétermination, où on a cru au choix et où on l'a dit.

La participation dans les organisations a permis aux femmes de faire bien des apprentissages. Il y a, comme cela vient d'être présenté, ceux relatifs au fonctionnement des organisations et la place des femmes dans ces organisations :

j'ai été très confrontée par mon expérience militante à ma condition comme femme. En tout cas, le modèle organisationnel, je trouvais

que ça marchait pas (...) je l'ai vécu longtemps de façon très personnelle, personnalisée. C'est comme si moi, je ne fitais pas dans le système jusqu'à ce que je commence à comprendre que c'était pas moi.

C'est la découverte de la dimension collective de la situation des femmes qui amène cette compréhension.

Il y en a aussi d'autres apprentissages comme le dit Diane :

J'ai appris beaucoup en militant dans un groupe populaire. J'ai appris beaucoup sur le travail collectif, le secrétariat, l'administration, les relations de travail ... toute sorte d'affaires, l'écriture, le français (...) Et j'ai vu d'autres qui ont fait le même cheminement dans d'autres groupes et qui ont développé beaucoup, beaucoup de compétences, des compétences transférables à d'autres métiers...

Il y a aussi comme apprentissage celui du rapport des femmes aux organisations. Comme le mentionne France, en parlant du travail d'administration, elle a dû démystifier l'équation homme = organisation dont il a été question dans la section sur le travail. Ceci traduit un rapport un peu différent de celui de Guylaine par exemple qui elle est allée étudier pour « être meilleure », « pour être plus efficace ».

Au niveau de l'organisation sociale, d'autres apprentissages et de nouvelles analyses sont aussi faites. C'est, pour Évelyne, la non-visibilité et la non-reconnaissance du travail ménager, « la place des ressources alternatives dans cette société-là », celle des « ressources que les femmes se sont données », C'est « la part de richesse sociale de ces ressources-là ». Sous un angle différent, c'est, pour Jeanne, la force du mouvement des femmes qui possède une « capacité d'alliance » pour certaines causes en allant « au delà des différences idéologiques » des groupes. Son analyse de l'État et son action pour « défoncer l'indifférence (...) de l'État quant à (la) condition des femmes » :

J'ai appris à quel point l'appareil gouvernemental doit aussi tenir compte d'une volonté populaire et pour moi, ça a été plus fort encore que n'importe quelle leçon marxiste. Je pense que la démystification de l'appareil gouvernemental est passée pour moi à travers les luttes féministes ici au Québec. Ou les luttes des femmes tout simplement.

C'est sans doute en référence à la capacité d'alliance des groupes de femmes que Laure mentionne qu'« on sent pas d'antagonisme » dans le mouvement féministe.

La connaissance du mouvement des femmes et de son insertion dans l'histoire est une des sources d'espoir des femmes qui y militent.

Résumé

Au niveau du monde des organisations, les changements qu'ont vécus les femmes de la recherche résident dans une volonté de transformer la situation et les rapports de force au sein des organisations. Pour ce faire, certaines ont choisi d'être ou de demeurer dans des groupes de femmes, d'autres de continuer à œuvrer dans des groupes mixtes. Ce sont donc les stratégies d'intervention qui ont été changées. L'implication féministe s'est amplifiée. Une fierté et une satisfaction de travailler à la cause des femmes se sont développées.

Pour certaines, la perception que les hommes et les organisations ne font qu'un a perdu de sa force au fur et à mesure que la perception du pouvoir et de la force des femmes augmentait.

Les connaissances ayant soutenu les changements quant aux organisations concernent la place des femmes, les postes qu'elles occupent et le pouvoir qu'elles ont, l'utilisation qui est faite de leur participation. L'expérience des femmes de la recherche au sein des organisations leur a aussi procuré des connaissances sur les organisations elles-mêmes et leur fonctionnement.

La discrimination à l'égard des femmes dans les organisations a été vécue directement par la majorité des femmes interviewées. Leur implication dans le mouvement des femmes traduit leur volonté de changer la situation, de répondre aux besoins des femmes et de faire en sorte que l'organisation sociale prenne ces besoins en considération. La dimension collective de la situation des femmes est un élément de connaissance qui a du poids dans cette sous-catégorie. La connaissance du mouvement des femmes, du féminisme et de son évolution permet de réduire la perception de non-pouvoir des femmes.

Résumé-synthèse sur le pouvoir et la participation des femmes dans le monde

Quel que soit le monde que l'on considère, un des constats qui est fait par les femmes de la recherche est que les femmes en sont absentes ou en étaient absentes, et que la place qu'elles y occupent est de deuxième zone. La place collective des femmes est une place de subalterne avec le pouvoir qui va de pair. Les femmes ne sont guère dans le monde politique et il est difficile de faire cheminer des dossiers qui les concernent. Dans le monde juridique, ce qui a été le plus frappant pour les femmes, car cela symbolise leur place, est l'absence de reconnaissance de la femme en tant que personne. Les femmes de la recherche ont appris qu'à un moment donné de l'histoire, pas si lointain, les femmes n'étaient pas reconnues en tant que personnes ou individuelles à part entière. Cela illustre leur non-pouvoir collectif.

La dimension socioculturelle principale est celle de la domination, de l'oppression ou encore du rapport dominant-dominé. On observe tout le contexte et les normes sociales qui permettent au système de perdurer dans ses diverses manifestations : sexisme, stéréotypes, etc.

Au niveau économique, l'acquisition de l'autonomie financière est le principal élément de changement. Cette autonomie se traduit d'abord par l'accès à l'argent. Ce dont les femmes parlent au niveau économique, c'est l'argent, leur peu d'argent. Les femmes de la recherche parlent aussi de leurs conditions de travail précaires et difficiles, des ghettos dans lesquels elles sont souvent exploitées et non protégées. Le travail est analysé et critiqué. Il ne tient pas compte du travail ménager; son organisation n'a pas été pensée pour que les femmes en fassent partie. En regard au monde du travail, les femmes interviewées parlent de l'accessibilité du travail et des conditions de travail. Elles parlent également d'accès à l'égalité pour que les femmes fassent partie de ce monde.

Les femmes de la recherche parlent peu du monde religieux et leurs propos sur le monde institutionnel portent sur le monde scolaire, monde qui a pu être, pour certaines, discriminatoire ou non accessible. Quant au monde des organisations, elles font le même constat de leur non-présence, de leur rejet, de la difficulté de défendre et même de présenter des dossiers qui concernent les femmes. En bref, le système social se retrouve dans les organisations; la place des femmes dans les organisations reflète la place sociale des femmes. C'est par ailleurs dans les organisations que les femmes ont fait de multiples apprentissages qui les rendent plus aptes à mener la mission qu'elles se sont donnée, celle de promouvoir l'intérêt des femmes et de faire du monde un monde sans discrimination à l'égard des femmes. C'est par le biais des organisations qu'elles font avancer ce dossier et qu'elles ont pu constater la force et la vigueur du mouvement des femmes. Leur implication est résolument féministe et elles en sont fières.

La dimension collective de la situation des femmes est centrale dans l'ensemble des propos et des commentaires sur la place des femmes dans le

monde. Cette dimension procure une compréhension de la situation qui autrement semble arbitraire et donc reliée à l'individue. Elle offre une intégration des observations dispersées que chaque femme collige par elle-même. En conséquence, la perspective historique et sociologique du groupe social des femmes se trouve à être la connaissance fondamentale qui relie les différentes dimensions de changement que constitue la démarche féministe. Le savoir sur la situation collective des femmes est fondamental pour la transformation de la démarche féministe, de multiples connaissances y étant rattachées.

La dimension collective de la place des femmes a des ramifications dans tous les mondes répertoriés. Aussi, n'est-il pas étonnant de constater que dans la catégorie du pouvoir et de la participation dans le monde, les connaissances prédominent sur le changement. Le changement principal ici est l'implication féministe des femmes de la recherche, la fierté qui en découle et la perception accrue de leur pouvoir. Elles participent au changement quant au pouvoir et à la participation des femmes dans le monde.

4.5 Le savoir

Dans cette catégorie, nous abordons d'abord les connaissances pour présenter ensuite les croyances et les valeurs.

Les connaissances

Les connaissances constituent la sous-catégorie qui a reçu le plus d'énoncés après celle de l'identité. Les données incluses ont été subdivisées au cours de l'analyse en divers sous-groupes. Ce sont :

- la critique du savoir
- les connaissances acquises

- le féminisme
- le rapport au savoir
- le dogmatisme

- *Critique du savoir*

C'est parce que les femmes font une certaine analyse des connaissances et du savoir qu'elles considèrent qu'une intervention féministe doit permettre de « profiter de certaines situations pour désocculter des apprentissages qu'on a pas faits » (Andrée). Andrée a fait des études en psychosociologie de la communication. Elle les a poursuivies après avoir acquis à la fois des connaissances et des expériences quant à la situation des femmes. Elle en parle de façon critique en mentionnant que ce champ, tel qu'on le lui a enseigné, ne présentait que « très peu de grilles politiques pour analyser le monde ».

Ça m'empêche pas d'avoir une attitude critique par rapport à la connaissance qui est... J'trouve qu'on occulte, surtout en psychosocio de la communication, les cours de psychologie occultaient toujours, toujours, toujours la différence entre les hommes et les femmes, les rapports de domination, les rapports sociaux hommes-femmes, la question des stéréotypes. T'analyses toujours le monde à travers des grilles psychologiques puis les femmes sont toujours perdantes en quelque part (...) J'ai voulu passer à travers cette connaissance-là mais, en quelque part, faut qu'elle serve, qu'elle me serve, qu'elle serve aux femmes aussi (Andrée).

Les théories laissent parfois peu de place aux femmes et à leurs conditions de vie. Elles les oublient ou les culpabilisent. Évelyne aussi critique les théories. Les théories marxistes, « tout comme le modèle dominant » font du travail ménager un travail non productif, dit-elle. Tout comme Andrée, elle veut que le savoir serve. C'est pour cette raison qu'elle est critique face aux théories qui laissent les femmes dans l'invisibilité. Il lui apparaît important de « rendre visible ce qui est invisible ».

La critique du savoir se fait aussi sur le savoir féministe. Guylaine n'est plus en accord avec une analyse qui fait que les femmes sont « comme des victimes ». Elles souhaitent que les femmes se prennent en charge et agissent. Diane a tenu des propos qui allaient dans le même sens. Andrée aussi.

Le féminisme en tant que mouvement est aussi critiqué. France mentionne qu'il demeure des choses « à régler entre femmes dans les collectifs, les différences, les pouvoirs pas clairs, ce qui nous fatigue ». « Les défauts, un peu du féminisme... de jouer avec les images de comme... correspondre à une image ». Elle ajoute aussi qu'« il faudrait peut-être parler de ce qui se passe dans les groupes, l'éclatement des groupes (...), les différences idéologiques ». De même Isabelle, avec son vocabulaire, dit que le « trip du pouvoir » n'est pas « exclu du mouvement des femmes ».

• *Acquisition de connaissances*

Les femmes interviewées ont acquis des grilles d'analyse qui leur procurent des outils intellectuels pour être critiques face aux connaissances, au savoir et au mouvement féministe auquel elles participent. Ces nouvelles connaissances permettent d'envisager les situations sous des angles nouveaux. Pour Andrée, l'acquisition de grilles d'analyse relevant des « courants marxistes » lui a permis de « regarder les rapports hommes-femmes autrement que strictement des rapports interpersonnels ». Les rapports hommes-femmes, elle en parle maintenant en termes des rapports dominant-dominé. C'est aussi dans les courants de gauche qu'Évelyne acquiert une nouvelle façon de nommer les choses. Elle y apprend notamment la notion de classe sociale et viendra à se demander quelle est « la place des femmes dans la théorie des classes sociales ». Ses discussions « avec les anarchistes, des marxistes » la mettent en contact avec « toutes sortes d'idéologies ». Pour Colette, il en a été aussi un peu

de la même façon. C'est en changeant d'orientation à l'université qu'elle a commencé à délaisser ses grilles d'analyse humaniste pour des grilles d'analyse sociale et par la suite féministe :

Ma pensée politique (...), elle s'est plus concrétisée à l'université quand j'ai changé d'orientation. J'étais en histoire de l'art et je me suis inscrite en animation culturelle. (...) J'étais très humaniste, fait que ça a comme organisé mes idées de grande justice, de paix sociale. Pis là, j'ai commencé à avoir des cours sur le mouvement des femmes.

C'est aussi dans les courants marxistes que France apprend à nommer pour la première fois « toutes les inégalités » qu'elle avait vues quand elle était jeune. Et, tout comme Évelyne, « ça a commencé par la différence de classe. Cerner la différence de classe ».

Ces acquisitions de nouvelles grilles d'analyse dont les grilles d'analyse féministe permettent de faire des lectures différentes des situations, de voir des choses que l'on ne voyait pas avant : « je suis féministe pis (...) je peux voir bien des affaires », dit Colette.

Les nouvelles grilles d'analyse qu'acquiert Diane, dès l'âge de 18 ans, sont des grilles féministes. C'est en commençant à lire *Sisterhood is powerful* qu'elle a entamé sa démarche de formation féministe. Évelyne, quant à elle, dit s'être « fait comme attraper par le mouvement féministe qui se développait, la théorie féministe ». Guylaine a commencé à entrer dans un groupe pour prendre conscience petit à petit « que les femmes pouvaient être défavorisées par rapport aux hommes ».

L'acquisition de nouvelles grilles d'analyse jumelée à la prise de conscience de situations qui n'étaient pas perçues auparavant et à l'expérience permet aux femmes interviewées d'acquérir des connaissances sur les femmes. Andrée dans sa recherche a développé des connaissances sur le champ qu'elle

investiguait : la violence faite aux femmes. Les femmes de la recherche prennent aussi le temps d'apprendre des choses sur les femmes. C'est le cas de toutes et elles le font par des lectures surtout, mais aussi des échanges, des colloques, des journées d'études, des films, des pièces de théâtre.

Pour Barbara, cette période d'apprentissage de données sur les femmes se situe, pendant l'année internationale des femmes, au moment où elle prend conscience des capacités des femmes. Elle lit alors beaucoup et découvre la dimension collective de la situation des femmes :

Et c'est là que j'ai commencé à lire des livres de femmes. Des féministes : Marie Cardinal, Annie Leclerc. Et là, j'ai découvert que ma condition à moi, que je vivais et que je croyais être la condition de Barbara, c'était pas la condition de Barbara. C'était la condition de toutes les femmes.

Le lien entre l'individuel et le collectif de la situation des femmes est une des connaissances qui doit être à la fois sentie et intégrée pour que puisse se développer la démarche féministe. Évelyne le dit en d'autres mots :

Ça commence d'abord par une prise de conscience (...) que tu es dans un rapport de non-pouvoir, que tu es usurpée, que c'est une cause. Moi, en tout cas, à partir de moi, c'est de me rendre compte comme toutes les femmes (...) que ce que toi tu vis, pour moi, ça, ça a été très important, c'est pas toi qui le vit toute seule. C'est pas parce que tu es croche, que tu es pas assez bonne pis tout ça. C'est pas ça. C'est qu'il y en a d'autres qui vivent ça, et que, finalement, c'est une condition sociale. Moi, c'est ce mixte-là, cette jonction-là finalement, la compréhension qu'à un moment donné ce que tu vis, d'autres le vivent.

Les connaissances sur les femmes qu'acquiert Barbara sont multiples et diversifiées, allant de la socialisation et de l'éducation au travail et l'accréditation multipatronale, de la linguistique et de la féminisation de la langue à la technologie. Mais, pour elle, c'est l'éducation qui demeure une dimension des plus importantes, quels que soient les moyens que l'on utilise pour l'acquérir :

Que ce soit une éducation académique, institutionnelle ou du genre qu'on donne (...) c'est important qu'on aille chercher des outils pour et de donner confiance et savoir agir avec d'autres intervenants auxquels on n'est pas habitué.

Les connaissances doivent par conséquent être utiles et servir la cause des femmes. Jeanne partage cette opinion de l'importance de l'éducation avec Barbara : « Pour se faire cette place-là, je pense qu'il faut passer par l'éducation ». L'éducation forme et procure des outils d'intervention intellectuels et stratégiques.

• *Le féminisme*

« Le féminisme, nous dit Colette, a répondu à bien des questions ». En cela, il constitue un ensemble de connaissances, un savoir qui a un sens pour les femmes. Colette poursuit en disant que le féminisme « nous a fait prendre conscience de bien des affaires », La connaissance sur les femmes se construit petit à petit : « ça se bâtit peu à peu. C'est comme un jeu de Lego », dira Évelyne. Ces mêmes connaissances sur les femmes permettent aussi de faire le bilan d'un changement bien lent : « on se heurte au fait que cela n'a pas changé » (Colette).

Pour Diane aussi, l'acquisition de connaissances sur les femmes lui permet de saisir sa propre réalité :

on dirait que je mangeais des livres sur les femmes (...) j'ai adoré ce livre parce que ça donnait un éventail tellement large des expériences des femmes dans toutes sortes de métiers, dans toutes sortes de modes de vie, pis des analyses différentes, pis des idéologies différentes. J'ai vraiment trouvé ça super. J'étais très excitée et là, je trouvais que j'aimais ça les analyses féministes marxistes, que je trouvais ça le plus proche de ce que je vivais.

Elle connaît l'évolution du mouvement des femmes. Elle sait qu'il s'est diversifié et que, par conséquent, il est maintenant « plus facile de choisir (son) champ »

d'intervention. « C'est plus facile, dit-elle, parce qu'il y a des acquis et il y a beaucoup plus de femmes qui s'y impliquent ».

La formation féministe d'Évelyne s'est faite à travers « les collectifs... de réflexion, d'autoréflexion,... d'autoconscience », dans des mouvements « d'aller-retour ». C'est la connaissance du féminisme et du mouvement des femmes qui lui permet de faire des analogies entre les groupes de croissance du mouvement des femmes des années 1970 au Québec et les activités des centres des femmes actuellement. Ce sont ces groupes et les connaissances en émergence qui permirent le développement d'une « conscience féministe », par la « mise en commun dans les rapports de pouvoir avec les hommes, dans les groupes ».

C'est aussi lors de manifestations du 8 mars et de toutes les activités qui étaient présentées que France reçoit, en quelque sorte, une formation intensive sur les femmes. Elle en ressortira avec une volonté politique de traduire ses pensées en actes et de militer pour un changement social. Dans son parcours, elle acquiert elle aussi une connaissance du mouvement des femmes et « des lutteuses du début du féminisme ».

Le féminisme, en fait, procure un mode de compréhension intégrateur car il tient compte de la situation des femmes. C'est en quelque sorte ce que mentionne Diane quand elle parle du livre de Juliet Mitchell, *The Longest Revolution* :

une analyse théorique, une tentative de construire une théorie qui englobait toutes les facettes de la vie des femmes à la fois les tâches domestiques, des responsabilités familiales, leurs rôles sociaux dans la reproduction, au niveau du marché du travail, dans la vie privée, au niveau de la sexualité et tout.

Et c'est parce qu'elle y trouvait des éléments intéressants et pertinents que Diane lisait « pas mal de livres qui sortaient des écrivaines féministes. Un peu du côté des Américaines mais, (elle) trouva(t) ça moins riche sur le plan de

l'analyse », Elle a, dit-elle, « toujours aimé les livres par des femmes et surtout par des femmes noires américaines » qu'elle trouvait « très, très puissants comme expérience, comme outil ». Quand elle n'eut plus le temps de lire autant qu'elle l'aurait voulu, alors Diane se mit à apprendre « les affaires oralement ». Malgré tout, elle n'a jamais vraiment arrêté de lire.

C'est à travers cette démarche d'acquisition de connaissances sur les femmes que chacune des femmes interviewées a pu s'approprier le concept de féminisme. Pour Barbara, il est « très simple ». « Être féministe, c'est prendre sa place au travail. C'est prendre sa place partout, une place égalitaire ». Le féminisme consiste donc pour elle à « prendre sa place égale ». Pour cela, « on va lutter pour toutes sortes de choses vis-à-vis des hommes qui ont le pouvoir, mais pas contre eux ». Aussi, le féminisme, « c'est politique ». Pour elle, sa démarche féministe va de pair avec sa démarche politique. Pour Diane aussi, le féminisme est politique puisque « c'est une démarche pour la libération des femmes ». « C'est la lutte des femmes contre leur oppression, une par une », dit de façon semblable Évelyne. « C'est un mouvement social très important » ajoute France. « C'est le seul mouvement (...) qui a pointé (...) qui a grandi » d'après elle. A un moment donné, el/e voulait même tout savoir du mouvement, « tout connaître ce qui se faisait, pourquoi et d'où c'était parti ». Pour Isabelle, « c'est participer à tout ce mouvement correctif de l'histoire » que d'être féministe. Pour Jeanne, quand on ne parle pas du féminisme au niveau personnel, le féminisme est aussi politique et « une des choses les plus importantes de l'histoire de l'humanité ».

Jeanne est la seule parmi les femmes interviewées qui parle du féminisme, en tant que mouvement, à un niveau international. Elle élabore sur les préoccupations des féministes selon les pays et sait que « le féminisme, il ne se vit pas de la même façon d'un hémisphère à l'autre », dans les pays développés

et ceux en voie de développement. Elle généralise et fait la synthèse suivante du féminisme à travers le monde :

Le féminisme, c'est finalement des femmes qui décident de s'affranchir d'une situation qui a été mise en place traditionnellement par des hommes et cette situation-là, elle peut se transposer à tous les niveaux : à des niveaux politiques, à des niveaux de quotidien, à des niveaux de survie comme à des niveaux de réalisation.

Et Jeanne, quand elle parle du féminisme pendant l'entrevue, parle des « rapports hommes-femmes »; c'est ce dont elle se rend compte.

Pour Évelyne, le féminisme n'est pas uniquement politique. « C'est d'abord la conscience de cette oppression-là, cette domination-là, dans un rapport de domination ». Évelyne met ainsi la conscience avant la lutte : « D'abord, il faut que tu prennes conscience sinon, tu peux jamais être féministe ». Il en est de même pour Guylaine.

Pour France, le féminisme, c'est aussi « une démarche de paix intérieure ». Isabelle a un rapport au féminisme un peu similaire quand elle dit que le féminisme « c'est d'abord une démarche d'estime » de soi-même, une « démarche de vie ». Jeanne colle aussi le féminisme à sa réalité quotidienne. Elle dit que le féminisme pour elle « ça a toujours été ancré dans (son) quotidien, dans (sa) façon de gérer (sa) vie ». Pour Laure, quand tu es une femme et que tu t'affirmes, « ça finit par se traduire par le féminisme ».

Colette, dans son groupe, a travaillé avec les autres militantes « sur les différentes tendances du mouvement féministe », ce qui permet de se l'approprier, tout en le questionnant et en étant active dans le mouvement; car, pour Colette, être féministe, « c'est lié » à son travail militant. Expliquer aux femmes auprès de qui elle intervient ce qu'est le féminisme est simple pour elle : « quand tu leur expliques que c'est prendre parti pour les femmes parce que tu

juges qu'il y a des injustices envers les femmes, elles sont tout de suite d'accord ». Le féminisme, « c'est aussi atteindre ta propre autonomie à toi comme individu-femme ».

• *Rapport au savoir*

Pour commencer, rappelons que les connaissances et le savoir sont des champs auxquels les femmes n'ont eu statutairement accès que récemment. Accéder au savoir peut signifier pour certaines des femmes interviewées un temps particulier ou privilégié. Par exemple, Andrée se « retire » pour faire son baccalauréat en psycho-sociologie; il s'agit d'une « période de recul ». Pour Andrée, étudier, apprendre, acquérir de nouvelles connaissances et de nouveaux outils d'analyse est quelque chose qu'elle trouve important, qu'elle aime faire et dans lequel elle prend plaisir. Pendant son année de retrait pour études à temps plein, elle a « tripé dans les livres à 100 milles à l'heure ». « Pour moi, ça a toujours été important un minimum de connaissances théoriques, d'habiletés que t'acquires dans des cadres ... comme l'université, les cours, etc. ». Mais ce savoir doit être utile. Il doit non pas servir sa propre promotion individuelle, mais aider à l'avancement de la cause des femmes.

Moi, y'a toujours eu une préoccupation à travers la connaissance, c'est qu'elle me permette d'être plus... que je puisse... comme l'intégrer puis être meilleure. Qu'elle puisse servir... Qu'elle puisse... pas dans une perspective qui est de carrière ou de profession. Ce que tu vas souvent rencontrer chez les hommes... Mettons, tu deviens avocat pour un certain standing. J'rencontre beaucoup de femmes, puis moi-même je m'inclus, qui deviennent avocates parce qu'elles adhèrent aussi à une cause des femmes. Puis que c'est comme une façon aussi d'avoir des instruments, des outils pour faire avancer... ou pour promouvoir le *droit* des femmes (Andrée).

Le savoir est tout aussi important pour Barbara qu'il l'est pour Andrée. Pourtant, un des premiers rapports de Barbara au savoir lu; a été coupé quand sa mère refuse qu'elle poursuive des études classiques. C'est alors la « curiosité » qui lui permet de maintenir un rapport au savoir stimulant. Elle a toujours lu, dit-elle, et elle s'est « toujours intéressée énormément à la politique ». Sa formation s'est faite dans "action, sur le terrain. Barbara apprenait sur le tas, de façon autodidacte et par le biais des personnes avec lesquelles elle était en interaction. Son mari, notamment, la tenait informée de ce qui se passait dans le monde de l'éducation. Elle apprend ainsi par personne interposée. D'où, sans doute, un certain manque de confiance dans ses connaissances, allant de pair avec un manque de confiance en soi. Ce qu'elle exprime quand elle dit :

Il y a des personnes vis-à-vis... pis, moi, ça a toujours été ma hantise, dans le sens que j'ai pas de diplôme pis tout ça (...) je me sens des fois intelligente avec des gens, pis des fois, je me sens pas intelligente avec des gens. Autrement dit, c'est leur attitude vis-à-vis de moi ...

Le rapport au savoir de France, comme celui de Barbara, a connu aussi une coupure en raison de la position de sa mère qui, par peur qu'elle fasse de « l'anémie », n'a pas permis qu'elle saute sa 7^e année comme l'avaient fait ses frères. C'était une façon d'apprendre que les femmes n'ont pas les mêmes capacités que les gars au niveau intellectuel, et, à un moment donné dans l'entrevue, elle se définit comme n'étant « pas une théoricienne ». Elle est plutôt « pratico-pratique », dit-elle. Ce côté « science appliquée », elle le poursuit dans ses activités et l'applique au féminisme. Elle s'est demandé comment traduire dans les faits, dans l'action, dans l'intervention, le fait d'être féministe. Pour elle, il ne suffit pas de dire qu'on est féministe, il faut aussi que cela transparaisse dans l'agir. Ses questions sont : « comment devenir féministe et comment surtout prendre conscience de soi comme femme ? », comment faire pour que

l'intervention « aille au delà d'un processus de dévictimisation, appris et théorique », comment ne pas créer « d'inégalités » et de « liens de dépendance » dans la relation d'aide avec des femmes.

France demeure dans un rapport un peu conflictuel avec les théoriciennes du féminisme versus les praticiennes : « J'ai comme eu, j'ai encore d'ailleurs des espèces de misère avec les théoriciennes, t'sais, où dans un rapport, tu te demandes : elle est où la personne... ? ». Il y a pour France une dichotomie entre la théorie et la pratique, la théorie semblant être complètement en dehors du vécu. Ceci se perçoit dans les propos qu'elle tient à l'égard du travail qu'elle fait sur les femmes dans le textile pour un cours qu'elle suit à l'université :

est-ce que je sors quelque chose de bien rationnel, bon... « en telle année, n'est-ce pas, y a tant de femmes discriminées, bon... ». Est-ce que je fais une affaire de même, universitaire, très rationnelle, historique (...). Ou je parle de mes femmes que je reçois tous les jours.

France n'est pas restée à l'université. Pour elle, l'université concrétisait la théorie : « C'tait comme la théorie pis moi, je me demandais si je pouvais être moi-même là-dedans. Être moi-même, c'était être quétaine. C'était être moins intelligente ». Pour elle, sa façon de comprendre le monde se dit comme suit : « Moi, j'ai essayé d'apprendre à nommer les choses dans un rapport proche et non pas à affirmer. J'ai appris aussi à laisser passer des choses ».

Diane aussi trouve la formation importante. Elle aurait voulu aller à l'université. Elle n'y parvint pas cependant faute d'argent. Penser à retourner aux études était pour elle, au début tout au moins, une façon de parvenir à se sortir de sa situation. Ne pouvant en sortir, elle mettra ses énergies à la transformer pour l'améliorer. Elle se bâtit alors son propre programme de formation autodidacte. Les connaissances qu'elle acquiert à travers ses nombreuses

lectures d'auteures féministes lui procurent des « outils pour transformer le monde » et elle trouvait « ça très, très puissant ».

Le rapport au savoir de Diane est critique. Dans ses propos, elle positionne les auteures, fait l'éloge de leur construction théorique ou de leur critique théorique, fait état de leur faiblesse d'analyse. Le savoir, pour elle, semble devoir la nourrir, l'alimenter, lui fournir des outils. Le rapport au savoir de Diane est « vital », « viscéral ». Sa période majeure de changement en est un temps fort :

parce que je trouvais des femmes et je trouvais des livres pour m'aider à articuler qu'est ce que je vivais et qu'est ce que je voulais. Et j'ai commencé à connaître des rapports plus de solidarité avec d'autres femmes (...) Pis, le fait de saisir intellectuellement, de pouvoir mettre le doigt sur qu'est-ce qui m'arrivait pis qu'est-ce qui arrivait aux autres pis c'était quoi mon rapport aux autres, ça m'a comme sauvé la vie.

Pour France aussi, le rapport au savoir féministe est des plus importants. « ça m'a réconciliée avec mon corps de femme, avec moi comme femme », dira-telle.

Évelyne se sent un peu prise au dépourvu au début de l'entrevue quand il lui est demandé de parler de sa démarche féministe. Elle dira que « c'est quelque chose sur laquelle (elle n'a) pas un discours déjà pensé et déjà dit ». Ces propos dénotent peut-être un rapport au savoir dans lequel certaines normes doivent être respectées. Ce malaise par rapport à son propre savoir, le savoir issu de son expérience, se retrouve également chez Colette qui, plusieurs fois dans l'entrevue émet des commentaires à l'effet qu'elle n'est peut-être pas une bonne candidate à l'entrevue. Ce que mentionne également Évelyne.

Le rapport au savoir d'Évelyne est marqué par la position de son père; à elle et à sa sœur, il avait déclaré : « C'est pas parce que vous êtes des filles! Vous allez étudier ». De tels propos laissent entendre que normalement les filles n'étudient pas et que le père d'Évelyne voulait que ses filles aient une formation

tout aussi bonne que celle des garçons. Toujours est-il que le savoir féministe qu'apprenait progressivement Évelyne dans sa démarche n'a eu de sens qu'à partir du moment où elle pouvait l'appliquer sur son propre vécu : Pour moi, je l'ai été (féministe), c'est au moment où ça commence à être des démarches conscientes pis au moment où je commence à faire des liens ... avec ma situation personnelle, ce que je vis dans mes rapports avec les hommes, dans mes rapports à la vie en général, pas juste avec les hommes.

Le savoir, pour Évelyne, lui donne des balises pour se situer. Comme elle le dit, elle n'est pas « une fille de science politique ». « À cause de sa formation », elle se situe plus dans les courants de la sociologie culturelle et de l'anthropologie culturelle.

Pour sa part, la connaissance qu'a Laure des différents courants féministes fait en sorte qu'elle se situe parmi les réformistes et qu'elle reconnaît l'importance des radicales.

Dans les propos recueillis lors des entrevues, certaines des femmes laissent entendre qu'elles connaissent le rapport des femmes à la science, c'est-à-dire, par exemple, que les femmes en général ne s'intéressent pas aux sciences. À cet égard, Barbara nous dit qu'elle s'intéresse « même à la science » alors qu'Isabelle a toujours été intéressée par les sciences humaines. Même après sa démarche féministe, Isabelle ne sait si elle étudierait maintenant en sciences. Laure, pour sa part, affirme qu'elle déteste les mathématiques « comme toutes les femmes » et c'est même en raison des mathématiques qu'elle a interrompu ses études en vue d'obtenir un baccalauréat.

Le rapport au savoir est parfois influencé par des personnes. C'est le cas de France qui s'orientera en philosophie; sa professeure de philosophie au CEGEP lui transmet un savoir qui a des résonances pour elle. C'est quand le savoir a un sens qu'on le travaille et l'oriente. France, à partir de ce moment-là, commence

« à vouloir lire sur les femmes, sur l'histoire des femmes ». C'est aussi dans le champ de la philosophie qu'elle se rend compte que les femmes n'y sont pas : « Oh! Mon Dieu! Où sont les femmes, là, au niveau de la philosophie ? ».

Guylaine, pour sa part, se dit « pas capable de (s)'asseoir pour étudier longtemps ». Et, toutes les études qu'elle a faites et tous les cours qu'elle a suivis, elle s'est organisée pour les réinvestir dans des activités dans son groupe. Pour elle aussi, les connaissances doivent être utiles, appliquées; elle recommande de ne pas ennuyer les femmes avec des « grands termes ».

j'apprends des affaires ... après ça, les auteurs pis tout ça, j'oublie tout ça... Pour moi, c'est pas important. C'est le contenu qui est important. Pis, comme je suis avec du monde populaire, du monde ordinaire ..., je me suis arrangée pour qu'ils comprennent.

Si l'on remonte au temps où elle était plus jeune, elle considère qu'elle a été « conditionnée par l'éducation ». Laure, de façon un peu analogue, éprouve un certain rejet par rapport au savoir. Pour elle, les études, c'est un « pis-aller » à l'emploi. Elle perçoit son retour aux études comme le chemin que font bien des femmes dans leur démarche vers l'autonomie : « Je pense que j'ai la démarche classique des femmes qui intègrent le marché du travail ». Elle examine toutefois la possibilité de faire une maîtrise en autant qu'il y ait reconnaissance de ses acquis, ce qui lui éviterait de faire un troisième certificat.

Isabelle dit qu'elle est « une féministe... pas tellement de discours mais d'action ». Elle croit « plus en l'action qu'au verbiage », car le discours pour elle est une « espèce d'échappatoire ». Ces propos laissent apparaître un certain rejet du savoir. Ce rapport au savoir s'est construit à travers son histoire personnelle dans laquelle son père ne voulait pas qu'elle fasse des études. Elle se trouvait pourtant « intelligente » même si elle doutait d'elle-même. Parlant de

sa fille dans la question projective de l'entrevue, elle dit : « J'ai pas l'impression que je voudrais qu'elle sache quelque chose... Ça serait pas des idées ».

Jeanne a, quant à elle, arrêté ses études pendant cinq ans et les a ensuite reprises. Pour elle, cette démarche est importante. Elle place l'instruction à un niveau très élevé. C'est l'atteinte de l'« autonomie par les études aussi ». Et son choix d'études est un choix distinct de son choix d'intervention : « c'était clair que même si (...) je m'impliquais au niveau du groupe xxx, en même temps, il fallait un lieu où, moi, je me reposais et où je m'affirmais aussi... »

À travers les énoncés qui viennent d'être présentés se manifeste un rapport au savoir assez problématique parfois difficile. Barbara, France, Guylaine, Isabelle se définissent comme des femmes d'action et non de théorie. Elles dichotomisent ainsi la théorie et la pratique, la connaissance et son application révélant un rapport possiblement conflictuel avec le savoir. Le rapport peut aussi être utilitaire. Dans ce cas, il doit servir et servir la cause des femmes. C'est la position d'Andrée, de Diane, de Guylaine. Il doit procurer des outils ou servir à devenir meilleure. Le discours est parfois contradictoire et ambigu comme l'illustre cet extrait d'Andrée qui, par ailleurs, trouve les connaissances importantes :

Moi, j'associe beaucoup plus le monde des femmes comme un monde proche du quotidien et de l'action à cause des enfants principalement. C'est nous autres qui accouchent. C'est nous autres qui les portent. C'est nous autres qui le sent là... Puis j'pense... Ça veut pas dire qu'on a pas un intérêt à la connaissance (...)

Jeanne, pour sa part, semble avoir un rapport harmonieux avec le savoir qui constitue, de plus, une plage de repos, de détente, un lieu et un espace qui la sort de son militantisme et où elle peut aussi exceller. Tel est le cas au moment

des entrevues et, en cela, elle se distingue une fois de plus des autres femmes interviewées.

• *Utilisation et création du savoir*

Dans son militantisme au sein des groupes ou organisations politiques, Andrée a acquis de l'assurance et de la confiance en soi en lien avec le savoir. « J'ai pu tester certaines connaissances ou habiletés sans avoir passé par un bacc ». Ces propos laissent entendre dans un certain sens qu'il y a, ou qu'il y avait, un certain niveau de croyance qui attribuait aux études seules l'acquisition de connaissances et de compétences. Le savoir, dans la pensée de plusieurs femmes, semble appartenir à l'institution scolaire. Barbara dit : « J'ai l'impression que j'ai appris beaucoup plus que certains cours que j'aurais suivis à l'université ».

Les connaissances acquises doivent servir; elles doivent être utiles. Telle est l'opinion d'Andrée. Pour Barbara, les connaissances que l'on a acquises au cours de sa démarche sont à transmettre aux plus jeunes. Pour elle, c'est ainsi que les connaissances doivent servir. C'est vers les plus jeunes que doit se tourner l'action car « c'est par là qu'on commence (...) par la base comme ça » pour amener le changement. Bien sûr, dit-elle, « il faut conscientiser les femmes sur le marché du travail, « faut les aider » mais la société ne changera pas si les jeunes ne changent pas. D'où l'importance de leur transmettre les connaissances qu'elle a acquises dans son cheminement.

Avec le temps et dans le feu de l'action, certaines des femmes interviewées ont pris de l'assurance vis-à-vis leurs compétences et leur capacité d'intervenir dans des dossiers même « si on se sentait pas prête ». Ce fut le cas pour Barbara dans les dossiers techniques reliés à l'électronique et à l'informatique.

Quand à Jeanne, elle dit avec assurance « qu'en 8 ans, (elle a) développé une certaine expertise ».

Les connaissances acquises sur les femmes permettent de se situer et de situer les autres femmes. C'est ainsi que, parlant d'un certain groupe de femmes, Évelyne est en mesure de dire que ces femmes n'avaient « pas de conscience historique » leur permettant d'inscrire leur démarche personnelle et de groupe dans un mouvement social en évolution. Elles ne connaissaient pas leur propre histoire en tant que groupe social.

Le développement du mouvement des femmes et des connaissances sur les femmes a de l'importance, « participe à la crise des institutions, la crise du savoir, la place des femmes là-dedans, l'importance du savoir des femmes, la valorisation de ce savoir » (Évelyne). Pour elle, en effet, la démarche des femmes leur a permis de développer « un dynamisme autonome » par le biais « de l'appropriation par les femmes elles-mêmes aussi de leur processus de connaissance ». Évelyne dit aussi :

C'est la démocratisation, comme à travers les centres de femmes, des acquis féministes. C'est comme la possibilité que des milliers de femmes aient accès aussi à cette connaissance-là, à ce savoir-là, à ce mode d'appropriation, au féminisme dans le fond.

Pour Évelyne, il est clair que le féminisme et les femmes qui sont dans ce mouvement participent à la création « d'un nouveau savoir, d'un savoir qui n'existait pas » :

Le savoir sur les femmes, c'est les femmes elles-mêmes qui l'ont accouché, qui ont accouché de ça à partir de leurs propres expériences. Là, ça a donné la visibilité des problématiques comme la violence conjugale et tout ça.

Pour Évelyne, c'est la visibilité qui est nouvelle car « le problème, en fait, a toujours été là ». Les nouveaux savoirs, ce sont justement ces « aspects de la

vie qui (ont été) jusque là ignorés ». Les femmes les construisent ces nouveaux savoirs en partant de leurs réalités, en tâchant de ne pas être « superficielles ». « C'est notre grande force » que notre façon « d'approcher le réel ».

On est trop dominé dedans pour le nier. En tout cas, le nier, c'est s'enfermer à mon avis. C'est se rendre invisibles nous-mêmes. Je pense que le côté ombre devient lumière un peu.

Ces connaissances sont importantes et sont là pour rester. Pour Évelyne, le féminisme n'est pas une mode : « c'est pas en attendant de faire autre chose ». Et en termes d'action, Guylaine mentionne que dans le fond, quand elle travaille pour l'amélioration de la vie des femmes, elle travaille à l'amélioration de sa vie à elle et vice versa : « J'ai l'impression que c'est pas nécessairement le féminisme pour lequel j'ai travaillé. J'ai l'impression que j'ai travaillé pour Guylaine ». Elle généralise même davantage et dit : « Quand on travaille pour le féminisme, tu travailles pour la condition humaine ».

• *Connaissances importantes*

Certaines des femmes interviewées, à la question sur ce qu'elle voudrait que leur fille sache, offrent de par leur propos une synthèse des connaissances qu'elles considèrent importantes. Ainsi, Andrée souhaite que sa fille ait « une bonne analyse sociale de ce qui se passe, pas strictement en termes de rapports hommes-femmes (...) Qu'elle ait vraiment une grille d'analyse des rapports politiques », « pas strictement une grille d'analyse féministe ». Andrée englobe ainsi le féminisme dans le politique car elle s'inscrit dans l'histoire en termes politiques comme « porteuse (...) d'un projet de société nouvelle ».

C'est aussi cette dimension historique et politique des femmes que Barbara projette : « Je voudrais qu'elle connaisse les démarches que les féministes ont faites pour elle ». De plus, elle voudrait qu'elle sache aussi que c'est « le travail

collectif » qui amène les changements dans la société; d'où l'importance de l'histoire des femmes qui ont construit son présent.

Les connaissances que Barbara considère comme importantes, elle ne les projette pas nécessairement sur sa fille ou sa petite-fille. Elle les projette aussi sur toutes les filles qui, d'après elle, devraient connaître certaines données de base quant à la situation des femmes. Barbara souhaite que les jeunes comprennent « l'importance de faire des démarches... d'études ». Le travail qu'elle essayait de faire avec elles « c'était pas une véritable orientation scolaire mais c'était une orientation de vie ». Pour Évelyne aussi, la connaissance de l'existence d'une « condition des femmes », est importante et elle voudrait que sa fille la sache. Elle doit connaître cette « condition sociale d'oppression, de domination ».

L'objectif ultime de Barbara est d'aider « les femmes à devenir autonomes ». Par voie de conséquence, l'autonomie est une connaissance à transmettre :

Alors, enseigner l'autonomie aux femmes, c'est enseigner aussi, non pas seulement avoir son salaire mais savoir comment en disposer et comment négocier avec la personne avec qui on vit...

L'autonomie est un concept primordial « dont on ne parlait pas » auparavant.

Le politique, l'histoire, l'action collective, l'autonomie et la condition sociale des femmes, telles sont en résumé les connaissances que les femmes de la recherche voudraient transmettre à leur fille et à toutes les jeunes femmes, attestant en ce faisant que ces connaissances sont importantes d'après elles, car elles conditionnent des attitudes et des comportements.

Résumé

Au niveau des connaissances, le plus grand changement des femmes de la recherche porte sur la donnée de la dimension collective de la situation des

femmes. Elles acquièrent ainsi une connaissance politique de leur situation à travers le féminisme et le mouvement des femmes. Et c'est par le biais du lien entre l'individuel et le collectif que les femmes se réapproprient le savoir avec lequel elles ont eu ou ont souvent un rapport difficile. La confiance en soi en regard du savoir augmente, tout comme la capacité de se situer par rapport au savoir, à des concepts (tel l'autonomie), aux femmes et à leur histoire.

Les connaissances que les femmes de la recherche trouvent maintenant importantes sont celles relatives au politique, à l'histoire, à l'action collective, à la situation sociale des femmes et à l'autonomie.

Les connaissances relatives à cette sous-catégorie des connaissances sont de nature épistémologique et portent tant sur une critique des connaissances qui omettent les femmes ou les rendent invisibles que sur la création de connaissances par les femmes sur les femmes. Enfin, les connaissances sont jugées importantes.

Les croyances et les valeurs

Un cadre de référence inclut des connaissances mais aussi des croyances et des valeurs. Si la démarche féministe entraîne une transformation du cadre de référence, alors il peut y avoir transformation des croyances et des valeurs. Cette transformation est parfois clairement identifiable dans les propos des femmes interviewées. Il y a alors passage d'une position à une autre pour s'arrêter ensuite quelque part entre les deux. C'est le cas d'Andrée qui part de l'adage de « si tu veux, tu peux » pour passer par une position où « il devait y avoir comme un préjugé favorable à l'endroit de toutes les femmes » pour en arriver maintenant à demander aux femmes « d'être responsables » de leur choix. C'est grâce à l'acquisition de grilles d'analyse lui permettrait de regarder les rapports hommes-femmes sous un jour nouveau qu'Andrée a pu renverser cette croyance

en la capacité de toute personne, homme ou femme, de se construire une vie à la mesure de ses aspirations. Avant, elle percevait que « ça pouvait être plus difficile pour les femmes » mais elle ne possédait pas les outils intellectuels qui lui permettaient de voir la situation des femmes de façon systémique ou, tout au moins, collective.

La démarche féministe de Diane lui a permis de saisir pourquoi elle croyait « que ça pourrait être autrement que ce » qu'elle voyait autour d'elle. Elle est sûre maintenant des capacités des femmes et elle est « convaincue que les femmes peuvent être partout ». Auparavant, elle était moins consciente de cela. Maintenant, elle en a vu « d'autres qui ont fait le même cheminement ... et qui ont développé beaucoup, beaucoup de compétences transférables dans d'autres métiers ». Elle a ainsi pu démystifier ce que l'on disait sur les femmes et apprendre à nommer ce qu'elle savait intuitivement sur elles. Et aussi, comprendre en quoi il y a incompatibilité entre être femme et être intelligente, « avoir une tête », pour reprendre son expression.

Pour Colette, le choix d'« appartenance » aux femmes se transforme progressivement; d'un choix personnel, il devient un choix politique. Elle a toujours été « pour l'avancement des droits des femmes »; maintenant, elle y travaille. Pour Jeanne, il en est un peu de même. Elle s'implique de façon un peu instinctive dans le mouvement des femmes. Maintenant, c'est « vraiment revendiquer, travailler auprès des femmes, être solidaire avec des femmes, mais aussi, jouer sur les politiques ». Jeanne a jugé, à un moment donné de son parcours qu'« il ne suffisait pas d'être à l'écoute des femmes », il fallait aussi travailler à l'avancement de leur cause et au changement social pour que les situations qu'elles vivent ne se reproduisent pas. Tout comme Colette, son choix personnel est devenu politique. Solidarité et sentiment d'appartenance

constituent des valeurs du mouvement des femmes qui sont reliées à la dimension collective de la situation.

La démarche de France a été marquée par son sens de la justice et à l'importance de cette valeur. Celle-ci a été présente tout au long de son parcours : il était injuste que sa mère ne jouisse pas de son salaire, injuste qu'elle ne saute pas sa 7^e année comme ses frères, injuste que les offres d'emploi s'adressent aux hommes... « j'suis contre ça la discrimination en emploi », dit-elle. Elle a commencé par être sensible à l'inégalité pour, par la suite, devenir sensible au « fait femme ».

Le fait de changer de valeurs ou de croyances permet à celle qui change de nommer les valeurs auxquelles elle adhéraient auparavant. Andrée, par exemple, à travers sa démarche va être à même de nommer comme étant un viol une expérience qu'elle a vécue, à percevoir qu'elle l'avait vécue selon les croyances appartenant au cadre de référence de cette époque, à savoir que c'était de sa faute : « J'avais juste à pas être là ». Dans sa transformation, Barbara démystifie « l'intelligence et les connaissances des ministres » quand ils sont interpellés par des femmes.

Les nouvelles idéologies et les expériences marquent le changement. Andrée, France, Évelyne et Diane sont influencées par des idéologies de gauche, telles le marxisme, le marxisme-léninisme, le maoïsme. Toutes le sont par les différentes idéologies féministes. L'expérience et le vécu font qu'elles revoient certaines de leurs positions pour les nuancer. Car la transformation se déroule comme « un mouvement... de la balance », nous dit Andrée, et passe parfois par une étape « où tu deviens plus dogmatique ». D'ailleurs, Andrée souhaite que sa fille « n'ait pas strictement une version comme bornée des choses puis dogmatique finalement... ». Elle connaît ce dogmatisme et sait le nommer; elle est passée par là.

Être passée à travers une période de conformisme permet à Diane d'en faire la critique dans les termes qui suivent :

Notre discours était qu'on voulait notre propre libération. Mais, en même temps, on se donnait beaucoup de prescriptions, de nouvelles interdictions. On voulait se transformer. On voulait transformer le monde. En même temps, c'était un peu comme les marxistes-léninistes, comme on se donne une formule, des objectifs à atteindre; pis qu'on fit bien là-d'dans, qu'on feel bien là-d'dans, qu'on se sente heureuse là-d'dans, peu importe... On change notre apparence... Je trouve que c'était un peu puritain. Personnellement, je l'ai vécu de même. On n'a pas développé le côté : « Eh! on va s'amuser. On va libérer notre humour. On va être peppy ». Non! Non! C'était très, très sérieux. C'était comme interdit de parler du bonheur personnel. Et c'était dur de pas se faire faire un objet du désir des gars. C'est comme, il fallait s'habiller fade. Fallait pas se maquiller. Fallait pas comme se comporter selon les normes et selon les normes traditionnelles...

Avec le temps, Diane a modifié son « comportement de responsabilités qui était lourd » pour ne plus vivre son féminisme « comme un devoir ». Elle a relativisé le féminisme et l'a rendu plus vivable :

d'abord, j'ai une image différente de qu'est-ce que ça veut dire être féministe. Je le vois moins comme un devoir que... comment je dirai ça. Ça serait faux de dire que je me sentais comme un devoir parce que ça sortait de moi spontanément. Et j'avais des réflexes plus forts que moi. Mais, souvent, je trouvais qu'il y avait un comportement de responsabilités qui était lourd. Maintenant, je le vois moins comme ça. Je fais ma part. Les autres font leur part.

L'adhésion à certaines doctrines peut résulter dans un certain conformisme, dans une interprétation étroite des théories laissant peu de place à la personne. Celle-ci croit alors qu'il faut être et se comporter selon des normes très précises pour respecter la nouvelle façon de voir les choses. Andrée a eu, à un moment donné de sa démarche, à reconsidérer les grilles d'analyse marxistes ou féministes qui ne laissaient que « peu de place pour vivre (les) rapports de séduction ». Au niveau des valeurs, elle a dû parvenir au point où la séduction

« c'est pas comme quelque chose qui est grave, qui est terrible, qui est laid, qui est horrible ». Elle a ainsi changé en relativisant les normes pour parvenir à vivre dans une certaine « harmonie ».

Guylaine, tout comme Diane qui en parle dans les propos rapportés ci-haut, s'est conformée à une certaine norme au niveau de l'apparence : jeans, chandail, pas de maquillage, la coupe de cheveux qui convient. Jusqu'au jour où elle se dit : « never mind les modèles! » et qu'elle se permet d'être comme elle le veut. Ça l'a « agacée longtemps » cette situation-là.

Le dogmatisme provoque et confronte. Colette le vit ainsi quand des femmes de son groupe condamnent l'hétérosexualité et prône le lesbianisme comme choix politique. Colette, comme d'autres femmes de son groupe, est alors confrontée dans ses choix personnels de partager sa vie avec un homme. La critique l'exacerbe et elle a « eu bien peur de tomber aussi dans l'antilesbianisme. Pour Colette, les lesbiennes représentaient un modèle d'engagement à la lutte des femmes plus entier que le sien. De plus, elle sentait son articulation de pensée ambiguë : « Je trouve que ce que l'on défendait, nous autres, comme hétéro, c'était pas clair, par rapport aux lesbiennes qui étaient plus claires ». Et c'est en résolvant ces dilemmes que Colette a pu « clarifier des choix de vie » : « J'étais comme toujours prise entre ce que moi j'étais, entre mes idées. Pis, en quelque part, je suis rendue plus à accepter toutes les contradictions ».

Diane aussi se trouve confrontée dans ses croyances et ses valeurs quand d'autres femmes proposent « d'utiliser la victimisation comme moyen de lutte ». Elle se dit en « rupture de fond » quant à « leurs façons d'aborder leur propre pouvoir ». Ses croyances font des femmes des êtres forts.

France aussi a connu une période dogmatique. Elle se situe au moment où elle adhère aux courants de la gauche qui rendait difficile « d'aller au cinéma,

dans un cinéma capitaliste ». Elle se dit maintenant heureuse de ne pas être restée « aussi radicale » qu'elle l'était quand elle avait 20 ans.

Dans sa période dogmatique, Colette trouvait si importante sa prise de conscience et les connaissances qu'elle avait acquises sur la situation des femmes qu'elle pensait « que tout le monde devait prendre la même conscience » qu'elle avait de la condition des femmes ». Il en est de même pour Laure :

Alors, pour moi, c'était ça. Si individuellement, je me prends en charge et j'ai un certain pouvoir économique, à ce moment-là, il me semble qu'il faut que tout le monde le fasse là. Pis, à ce moment-là, on pourra aussi collectivement prendre notre place dans la société.

Ce souhait exprimé tant par Colette que par Laure, à l'effet que toutes les femmes prennent conscience de la situation et se prennent en charge, tient de la conviction que si chaque femme change, alors la société change. Il y a également la croyance que le monde serait meilleur si les femmes y avaient leur place. Le féminisme se fonde notamment sur la croyance en la force et les capacités des femmes.

Pour Jeanne, par contre, le féminisme n'a jamais été « quelque chose de dogmatique » : « C'est pas se limiter à une façon d'être, à une façon de dire, à une façon de penser (...) un féminisme slogan, moi, ça ne m'intéresse pas ».

Andrée a une position valorielle très définie par rapport aux connaissances et au savoir : il faut qu'il puisse « servir », être utile à la cause des femmes. Le savoir, toute la formation qu'elle reçoit ou qu'elle va chercher, elle doit pouvoir « l'intégrer puis être meilleure », Guylaine aussi cherche toujours à être meilleure. La connaissance, « faut qu'elle serve, qu'elle m'serve, qu'elle serve les femmes aussi ». Sous-jacentes à ses propos, les valeurs de l'appartenance

aux femmes, de l'action collective et de la croyance en la lutte des femmes. Le féminisme a un côté missionnaire.

Un savoir peut avoir plus ou moins d'attrait. Colette, quand elle étudie à l'université, évalue très favorablement les analyses féministes qui lui sont présentées : « ce qui m'apparaissait de plus intéressant dans les cours, c'était les approches féministes ». Un peu de la même façon, Évelyne, qui est très intéressée par tout ce qui est relié aux « valeurs culturelles », considère que c'est par ce biais qu'elle s'inscrit dans le mouvement des femmes : c'est son « mode d'inscription dans le mouvement féministe ». France qualifie le savoir comme étant discordant avec la vie. Elle valorise le vécu et rejette en partie l'analyse et la théorie en mettant ces dernières en rapport dialectique avec le vécu et l'expérience. Le savoir est valorisé quand il est proche du vécu des femmes.

De son côté, Barbara ressent un manque à travers son absence de formation académique. Il y a valorisation du savoir et dévalorisation de soi en raison de son absence de scolarité.

En ce qui a trait aux hommes, quelques propos reliés aux croyances et aux valeurs ont été tenus à leur sujet. On y décèle parfois un certain rejet. Colette n'a « pas de rapport avec les hommes en général ». Andrée considère qu'ils ont souvent une approche utilitaire et carriériste du savoir et du travail; ceci correspond à une valeur individualiste qui est déconsidérée en regard de la valeur « collectiviste » des féministes. France faisait auparavant une association entre « gars, capitaliste, argent, platte ». Ce rejet a été momentané, une position plus nuancée ayant été adoptée par la suite.

Il y a aussi des différences entre les femmes et les hommes. Évelyne, par exemple, dit que les femmes n'« évalue(nt) pas de la même façon » que les hommes. Se plaçant du point de vue des femmes, elle valorise ainsi les

dimensions qualitatives, qu'elle associe aux femmes, en les opposant aux aspects quantitatifs qu'elle attribue aux hommes. Les hommes et les femmes ne voient pas et ne jugent pas les choses de la même façon.

Le peu de propos tenus à l'égard des hommes dans cette sous-catégorie des croyances et des valeurs indiquent clairement que l'insistance porte sur les femmes. Ce sont les femmes qui sont valorisées ainsi que ce qui appartient au mouvement des femmes : la solidarité, le sentiment d'appartenance. Il y a une fierté à être femme et à appartenir à ce vaste mouvement « correctif de l'histoire » (Diane).

La démarche féministe a ainsi permis d'acquérir de nouvelles valeurs et d'en réaffirmer d'autres. Colette, au moment de l'entrevue, trouve important que son travail soit « un travail militant », ce qui lui permet de concrétiser son féminisme, « son appartenance aux femmes ». Son appartenance aux femmes et son implication dans le mouvement des femmes, font en sorte que Colette « voit plus que la vie est belle ». Cette dimension est suffisamment importante pour elle pour qu'elle souhaite la transmettre à sa fille. Et ce sera « par la force des choses », que sa fille deviendra féministe.

Les femmes interviewées ont énuméré plusieurs valeurs en réponse aux diverses questions posées, notamment à la question projective sur le savoir qu'elles aimeraient que leur fille ait. Colette, comme nous venons de le voir, parle de l'amour de la vie. Barbara parle de "amour tout court; de l'importance du sens collectif, car elle fait le constat que les enfants d'aujourd'hui sont élevés dans l'individualisme. Elle parle aussi de la tendresse, de la patience, du partage et de la générosité, de l'importance de la famille « mais pas au détriment de l'autonomie des femmes ». Jeanne croit qu'il ne faut pas « qu'un enfant soit un point d'arrêt ». France parle du « sens de la vie, de la fête ».

La solidarité et le sentiment d'appartenance font partie du système de valeurs des femmes interviewées. Ces valeurs, elles les rattachent au mouvement féministe. Comme autres valeurs, il y a la liberté et l'autonomie. Jeanne accorde beaucoup d'importance à ce que les femmes « réalisent leurs désirs » et « s'appliquent toujours à grandir dans ce qu'elles veulent ».

Il y a aussi l'intégrité, le respect de soi et le respect que l'on exige pour soi (Jeanne). France parle de l'importance d'avoir « une espèce d'estime de soi ». Pour Évelyne, le féminisme, dans toutes ses dimensions, comporte de multiples « valeurs, des modes d'appréhension de la réalité, une façon d'être » qui se traduisent dans une manière différente de vivre « les rapports à la vie, aux enfants, aux hommes, au travail ».

Se retrouve aussi une valeur rattachée à l'implication féministe; c'est-à-dire qu'il faut que le féminisme se traduise dans des actions et que l'on s'y implique avec détermination. Jeanne l'exprime dans les termes suivants :

Quand on veut quelque chose, il faut y aller; il faut foncer. Je pense que ça, c'était une démarche féministe. C'était pas passif. Ça a jamais été passif. Ça a jamais été : laisse-toi dicter des choix...

La fierté de Colette d'avoir un travail militant en est une autre manifestation. Cette volonté d'action, on le retrouve aussi chez Andrée, quand dans son groupe, elle ne voulait pas qu'il ne se passe rien; chez France qui veut que « ça devienne comme concret ».

Les femmes de la recherche valorisent le fait d'être féministe. Diane est « choquée » quand, dans un des groupes où elle a été active, on lui dit qu'elle n'est « pas assez féministe ». Être féministe, c'est aussi être fière d'être une femme, comme le dit Laure, et de le communiquer aux autres, comme le précise Isabelle : « donner le goût à d'autres filles, d'être des filles ». Car les valeurs que les femmes accordent aux choses « sont comme tout le temps dévalorisées »,

dit Évelyne. En d'autres termes, la dévalorisation sociale des femmes ne contribue pas à ce qu'elles soient fières d'être des femmes.

Le fait d'être féministe permettra un changement social. Pour Évelyne, « les femmes sont très subversives, » car elles remettent en question les situations et les façons de les analyser. C'est la qualité de vie, « l'aspect qualitatif » qui est valorisé par les femmes et qui est important d'après elle. Évelyne, comme d'autres femmes de la recherche, pense que le féminisme propose « un choix de société » et l'on y croit. Il y a une continuité avec ses positions personnelles et le mouvement des femmes. Évelyne mentionne qu'il n'y a pas de rupture entre les femmes et leurs actions dans le mouvement des femmes; Guylaine précise qu'en travaillant dans le mouvement des femmes, elle travaille pour elle-même. Enfin Diane n'est pas du tout intéressée à ce que ses idées soient « partiellement intégrées ou greffées de façon artificielle ». Elle souhaite que ses « préoccupations » soient « au cœur de la démarche » et elle croit qu'« on peut pas gagner ce que l'on veut gagner si on n'arrive pas à convaincre les autres femmes et les gars de la justice de notre position ».

Les croyances et les valeurs guident le choix d'action des femmes interviewées. C'est en fonction de la conviction qui vient d'être présentée que Diane construit son action en maintenant des liens avec des groupes mixtes. De son côté, Laure croit que « c'est quasiment pas possible de faire la révolution ». Elle est toutefois convaincue que l'autonomie financière donne accès au pouvoir et son action vise à aider des femmes à obtenir cette autonomie. Enfin, chacune à sa façon croit que la situation des femmes peut changer. Sans cela l'espoir ne serait pas possible.

Résumé

Chez certaines femmes de la recherche, la transformation du cadre de référence quant aux croyances et aux valeurs est spécifiquement mentionnée. Tel est le cas pour Andrée. Pour d'autres, on perçoit qu'il y a eu changement mais il n'y a pas nécessairement des références précises au cadre de référence antérieur pour noter les changements. Globalement, le cadre de départ est marqué par l'idéologie dominante et les valeurs et les croyances courantes socialement en font partie. Dans le nouveau, se retrouvent la fierté d'être femme, d'être féministe et de militer pour l'amélioration de la vie de toutes les femmes, dont la sienne. La solidarité et le sentiment d'appartenance sont fondamentaux. De même, l'autonomie et la libération des femmes.

Les valeurs acquises dans la démarche s'appuient sur un certain nombre de croyances, entre autres la confiance dans les capacités et les forces des femmes. Ces croyances sont maintenant devenues plus fortes. Celles reliées aux responsabilités des femmes ont été modifiées. Les femmes ne sont plus responsables de tout ce qui leur arrive, ni du bonheur des autres.

Le changement a été influencé par les courants de gauche, dont les courants féministes. Il a souvent été ponctué par une période dogmatique. Les femmes de la recherche qui ont connu une telle période, ont dépassé cette étape pour nuancer leurs positions et leurs analyses.

Les croyances reposent en tout ou en partie sur des connaissances. Ainsi, la croyance en la capacité des femmes s'appuie à la fois sur les connaissances reliées aux capacités des femmes et sur la connaissance de l'existence de croyances à l'égard des femmes qui appartiennent au contexte de la domination et de l'oppression.

Les femmes de la recherche ont aussi une connaissance de leur cheminement et des étapes qu'elles ont franchies. Elles savent aussi que le

féminisme contient des valeurs et des croyances. Le féminisme est un choix et un projet de société.

4.6 La démarche féministe

Dans les trois sections qui précèdent, une analyse des données a été présentée en utilisant les trois dimensions de la grille d'analyse. Ce sont la dimension des rôles sociaux et sexuels, celle du pouvoir et de la participation des femmes dans le monde, et celle du savoir. Cette analyse a permis de mettre en évidence des éléments de la démarche féministe en termes de changement et de connaissances en lien avec ces dimensions. Or, les femmes interviewées, ont également parlé de leur démarche féministe en termes d'appréciations globales ou de généralisations et l'utilisation de la grille d'analyse ne permettait pas de présenter une image de cette dimension de la démarche. C'est pour cette raison qu'une nouvelle catégorie relative à la démarche féministe a été créée et la présentation qui suit rend compte de leurs propos à cet égard.

Pour Andrée, l'apprentissage principal porte sur le fait que ce qu'elle dit ou fait « a des conséquences »; que si elle pose un geste qui a des conséquences, elle doit assumer ces conséquences; que les gestes que l'on pose reposent sur des choix et des valeurs; et enfin, qu'elle peut affirmer ces choix. Pour Andrée, il s'agit là d'une prise de conscience de sa visibilité, une reconnaissance de son pouvoir qui, pour elle, doit se traduire dans l'action.

Donc, ma perception de moi aujourd'hui, c'est beaucoup plus j'suis quelqu'un, qui a du pouvoir, qui peut l'exercer, qui peut l'actualiser, qui peut influencer, qui doit accepter les conséquences, qui doit faire des choix sur des principes. C'est quoi les principes qui me dirigent... C'est plus me concevoir comme un tout.

C'est l'aboutissement d'une démarche qui a été pour Andrée une démarche importante, importante dans la réflexion mais aussi dans le choix d'action. Des causes et des luttes, Andrée axe davantage son action aujourd'hui sur son « environnement ». Elle s'ouvre ainsi sur les préoccupations des autres et non plus strictement sur les siennes. La synthèse qu'Andrée fait de la démarche est la suivante :

c'est désocculter ce qui se passe en termes de stéréotypes, de rapports dominant-dominé et tout. Donc, il y a comme un phénomène de compréhension mais il y a un passage à l'action... Puis, à l'action, c'est là que se situe un autre niveau : se responsabiliser, faire des pas, s'affirmer, exercer du pouvoir, se réapproprier certaines choses, faire des choix...

La démarche féministe de Barbara s'est faite « petit à petit, de plus en plus féministe » à partir de sa deuxième implication dans un groupe de femmes. Comme elle le dit, « ça a été graduel » mais avec un temps fort, celui de ses « lectures jusqu'à saturation ». Après un certain temps d'acquisition de connaissances, elle ne voulait « plus rien savoir de ces lectures ». Cette démarche lui procure « l'étincelle nécessaire pour dire un constat de la situation ». Après, il lui fallait trouver les moyens d'intervenir pour la changer. Elle évalue que depuis le début de sa démarche, elle a fait « un très long chemin » et qu'elle s'affirme plus maintenant. Elle considère aussi que sa démarche féministe s'est développée en même temps que sa démarche politique car, pour elle, « au fond, le féminisme, tout ce qu'on fait dans le féminisme, c'est politique ».

Le chemin que Colette a fait dans sa démarche féministe lui a permis de « clarifier des choix de vie ». Elle déclare maintenant :

Oui, je suis militante féministe. Oui, je veux des changements pour les femmes. Je veux travailler avec ces femmes-là. Je veux

continuer, parce que c'est là-dedans que je me sens bien. Mais c'est pas juste un choix théorique. C'est un choix d'appartenance.

Le changement, chez elle, est une confirmation de son choix car tout son cheminement l'amène à une compréhension de la situation des femmes et l'incite à agir pour modifier cette situation. Elle est soutenue là-dedans par la dimension collective de la démarche qui fait que « les filles avancent », qu'« elles n'acceptent plus n'importe quoi ». Son appartenance « envers les femmes (...) est devenue un choix politique » et elle s'associe « au mouvement féministe » pour « prendre du pouvoir dans la société en tant que femme avec d'autres femmes ». La démarche féministe et le féminisme lui ont donné des connaissances qui lui permettent de « voir bien des affaires » et qui font qu'elle projette que sa fille « soit elle-même » tout simplement car elle souhaite « que le féminisme (lui) ait appris à ce que les femmes fassent leurs propres choix ».

La démarche féministe de Diane est « reliée aux autres » démarches que « le monde vivait »; notamment celle du nationalisme québécois et celle des Noires américaines. Mais pour Diane, la démarche féministe a été une démarche vitale, viscérale et très importante parce qu'elle trouvait « des femmes » et « des livres » qui l'aidaient « à articuler » ce qu'elle vivait et ce qu'elle voulait. Et ce qu'elle voulait surtout changer, c'était nommément les « rapports d'oppression ».

Celle d'Évelyne est aussi reliée à d'autres démarches car pour elle, la démarche féministe, « c'est tellement pas une démarche unidimensionnelle ». Elle a, de fait, commencé avec la prise de conscience sociale qu'a entraînée le mouvement de contestation étudiante des années soixante. Cette prise de conscience lui permet de s'insérer dans le monde, de se situer dedans en termes d'appartenance à une classe sociale : « Je savais pas que je faisais partie d'une classe sociale. (...) J'étais dans le monde mais je ne comprenais pas le monde dans lequel je vivais et où moi j'étais dans ce monde-là ». La démarche féministe

se greffe alors sur cette prise de conscience et se déroule simultanément. Elle apprend à se situer dans la classe sociale des femmes : « Autrement dit, avant je ne savais pas qu'il y avait une condition sociale, qu'il y avait une condition des femmes ». Et cette condition des femmes est quelque chose que l'on apprend. Il est très clair pour Évelyne qu'on n'est pas féministe parce qu'on est femme. C'est une démarche qui nous amène à le devenir. Elle n'est « vraiment pas née féministe ».

Au fil de son parcours, Évelyne apprend que sa condition de femme est une condition sociale, que cette connaissance donne « une légitimité » à sa démarche, qu'elle n'est pas seule dans cette démarche et qu'avec les autres elle peut construire un rapport de force qui suscitera des changements par les luttes à mener tant au niveau des droits que de la vie privée.

Parce que, au début, tu es mal à l'aise. Tu te dis que ça marche pas. Comment ça se fait que c'est comme ça ? Je pense que pour moi, comme bien d'autres femmes, c'est d'abord : tu te culpabilises. Tu te dis : je ne suis pas comme à la hauteur.

Pour Évelyne, une question qui l'a toujours intéressée, c'est le politique du privé et elle étudiait comment on peut faire pour « sortir le privé du privé pour qu'il devienne politique ». Et cette union du privé et du politique transparaît dans sa vie puisque « s'il y a un courant fort dans (sa) vie, c'est (sa) vie de femme. C'est (sa) vie de militante, de travail ».

La démarche de France l'amène à se percevoir comme un être sexué. Elle a grandi avec une image non sexuée d'elle-même, même si ses parents à certains égards avaient des comportements différents avec elle d'avec ses frères. C'est son père notamment qui lui transmettait cette perception d'elle-même :

il avait pas réussi comme homme à poser un regard comme si j'étais une femme. Ça a été un espèce de déclencheur (sa mort)

parce qu'il m'a toujours vue comme une personne, mais il m'a jamais mis de sexe.

Et « c'est plus à vingt ans finalement que ça s'est passé », qu'elle a pris conscience d'elle-même en tant que femme. Elle avait à ce moment-là juste « la conscience d'être une femme » qui « était plus une conscience d'être un individu dans une petite cellule ». Et France a « pris deux ans » dans sa vie pour se retrouver et faire « la découverte d'elle-même comme femme ». Ce fut une période d'« introspection » pour « faire les liens » entre elle et les luttes, car la démarche c'est de « passer de l'individu au groupe et de retourner à l'individu ». Pour elle, ce mouvement de va-et-vient constitue « des phases importantes ».

L'ensemble de la démarche lui a permis de se pacifier et la démarche est pour elle « une démarche de paix intérieure », « une espèce de rapprochement » d'avec elle-même qui l'a « comme unifiée ». Et elle est maintenant heureuse de cette démarche qui lui a permis de ne pas rester « aussi radicale » et intolérante qu'avant. Cette démarche constitue pour elle une certaine maturité, « un vieillissement » qu'elle aime tout autant que le vieillissement du féminisme.

Dans sa démarche à elle, Guylaine s'est rendu compte qu'elle défendait les femmes et que la connaissance de leur situation, l'amenait à refuser de se décrire comme victime de cette situation et à prendre les moyens pour prendre sa place. Toutefois, « au niveau du changement de mentalité (...) je l'ai pas fait aussi vite que ça ». Elle a dû pour cela travailler « tous les clichés sexistes qui nous ont élevées » et finalement, elle a quitté son mari parce qu'elle n'était pas bien dans cette relation : « Si j'avais été bien, je serais restée là. Je serais restée avec mon mari pis j'aurais continué à faire du bénévolat ». Pour ce changement, elle s'est préparée « tranquillement » pendant des années.

De par sa démarche, la vision qu'a Guylaine des femmes a changé. Elle connaît maintenant les capacités des femmes. Avec toutes ces compétences,

elle trouve maintenant que ça n'a pas d'allure de les confiner dans le cadre étroit des maisons. Elle souhaite qu'elles prennent un peu plus de place socialement pour dire ce qu'elles ont envie de faire ».

Pour elle, sa démarche lui a révélé son côté « missionnaire ». Elle s'est rendu compte également que ce qu'elle disait aux femmes de faire, elle le faisait elle-même. Ainsi, elle pense maintenant qu'elle a su « tout le temps » ce qu'elle voulait. Elle peut ainsi affirmer que la Guylaine d'aujourd'hui, c'est elle qui l'a faite. Elle s'est « découverte comme femme » et elle s'est « découverte comme personne ». Elle est devenue « féministe avec le temps ». Elle est maintenant capable de décider par elle-même et de faire des choix. Elle est aussi devenue avec le temps « un petit peu plus responsable ». Pour Isabelle, sa démarche féministe est une démarche de survie où elle apprend à aimer le fait d'être femme, à ne plus être dépendante de ses histoires d'amour. Elle est maintenant, dit-elle, « une féministe un p'tit peu plus sereine », alors qu'elle atteint ses quarante ans. Parmi les changements les plus importants, il y a le fait que maintenant, elle se prend « moins au sérieux » et qu'elle est « moins sévère ». Mais, peut-on attribuer tel changement ou tel autre à la démarche féministe. Cela est difficile à déterminer car il y a, dit-elle, d'autres facteurs qui rentrent en ligne de compte : « la maturation, le vieillissement », l'expérience et la relativisation des choses. « Le temps joue en faveur du changement dans ta perception des relations », Toutefois, à titre de synthèse, à la fin de l'entrevue, Isabelle rapproche la démarche féministe d'« une belle démarche de croissance ».

La trajectoire de Jeanne dans le cadre de sa démarche féministe en est une d'application dans le « quotidien » et de transposition au niveau politique; le tout encadré « dans un sens de respect de moi-même, respect de mon intégrité, une autonomie essentielle pour vivre ». En fait, la démarche féministe est une démarche avec laquelle elle a l'impression d'avoir grandi. Sa mère a fait une

démarche à la fois féministe et politique. Elle l'a accompagnée là-dedans car sa mère tentait de tout leur expliquer, à elle et à sa sœur et elle exigeait d'elles qu'elles prennent position, même très jeunes. Elle perçoit cette démarche comme n'étant pas « passive », et, pour elle, être radicale, « c'est un choix de solitude » qui n'est pas le sien.

La connaissance qu'a Jeanne de la démarche féministe qui est traversée par son militantisme fait en sorte qu'elle est à même d'exprimer des nuances :

Je comprenais la difficulté du cheminement. Je comprenais le temps que ça prend. Et je me rendais compte aussi que tu peux revendiquer des choses sur un plan universel pour des femmes mais elles, aussi en tant que personne, chaque femme a son cheminement à faire. Elle a des décisions à prendre et il faut comprendre son rythme là-dedans.

Ce que elle, personnellement, a dû acquérir, c'est de « prendre la parole » en public. Puis, avec le temps, elle a développé « le goût du risque ».

En fait, la démarche de Jeanne se distingue de celles des autres femmes. Pas de rupture, pas de prise de conscience, pas de temps majeur de changement. Elle est entrée dans l'âge adulte avec les assises du féminisme en tentant de trouver sa propre façon d'être autonome, de se respecter et de se faire respecter.

Laure pense que toutes les femmes sont féministes, « qu'elles le veulent ou non » et que celles qui ne font pas de démarche dans ce sens-là ne le font pas par insécurité. Pour elle, la démarche féministe est tout simplement une « démarche d'affirmation de soi » et que le fait de ne jamais avoir été tout à fait conformiste lui a permis de faire cette démarche car elle ne se sentait pas bien dans le rôle de femme au foyer – travail à temps partiel. Toutefois, elle ne peut pas dire « si c'est venu de l'extérieur. C'est plus (sa) réflexion... interne. Les lectures, une ouverture pour savoir ce qui se passait, sur ce que d'autres disaient

ou pensaient ». Sa démarche, elle l'a commencée réellement par un retour aux études « même en étant sur le marché du travail à temps partiel ». Se sentant « niaiseuse » comme femme au foyer, elle voulait faire d'autres choses que « des tâches ménagères » car elle avait « plus d'énergies, plus de potentiel, plus de choses à investir ». C'est vers 35-40 ans que ceci se déclenche et qu'elle commence à devenir « plus conscientisée ». Sa démarche n'est pas marquée par des événements exceptionnels. C'est le fil de la vie et du manque de réalisation de soi qui l'accompagnent dans ce cheminement. Ce qu'elle a transformé principalement, c'est son comportement. Au niveau de la pensée, elle perçoit moins les changements.

Enfin, au bout du chemin parcouru, un sentiment de satisfaction par rapport à la démarche, aux connaissances acquises, aux choix que cela a entraîné :

(la démarche féministe), c'est sûrement quelque chose qui fait que j'aime la vie que je mène aussi... Quand je disais : il faut aimer la vie en quelque part pour être féministe mais... le travail que je fais, l'appartenance, le sentiment d'appartenance que j'ai à ce mouvement-là fait aussi que je suis bien... J'ai l'impression d'accomplir des affaires le fun. Pas à tous les jours là, mais quand je suis dans une entrevue ou que je prends du recul, ça me fait sentir que je suis contente des choix que j'ai faits là. Je ne remets pas ça en question. Je ne pense pas m'être trompée. C'est clair pour moi. C'est un choix clair (Colette)

Ça fait partie du féminisme... un espèce d'au delà... de fierté d'être ce qu'on est. J'trouve c'est la chose la plus difficile à apprendre (France).

Le féminisme, ça a peut-être été des moyens pour moi de devenir ce que je suis (Guylaine).

Résumé

La démarche féministe a manifestement entraîné des changements chez les femmes qui en ont parlé. Seule celle de Jeanne n'a pas pris forme à l'âge adulte. Qu'elles considèrent le changement comme considérable ou pas, que ce dernier

soit relié principalement à la pensée ou pas, cette démarche a modifié leur façon de s'inscrire dans la vie, leur perception des choses. Elles la considèrent toutes comme quelque chose d'important dans leur vie. Elles sont toutes heureuses d'être ce qu'elles sont devenues.

4.7 Résumé du chapitre

Dans le présent chapitre, les données de la recherche sur la transformation de la démarche féministe ont été présentées en utilisant la grille d'analyse qui a été élaborée dans le chapitre sur la méthode. Les données ont ainsi été cataloguées dans chacune des catégories des rôles sexuels et sociaux, du pouvoir et de la participation des femmes dans le monde et du savoir. Une section supplémentaire a été ajoutée afin de présenter certaines données sur la démarche féministe elle-même. Chaque catégorie comportait plusieurs sous-catégories. Pour chacune, un résumé est présenté à la fin de l'analyse des résultats et un résumé-synthèse ponctue le traitement de chaque catégorie. De l'ensemble de ces données et de leur analyse se dégagent plusieurs éléments de synthèse :

- Une démarche féministe, telle que définie dans cette recherche, a été vécue par chacune des femmes de la recherche; Jeanne fait toutefois exception. Toutes celles qui l'ont vécue ont découvert qu'il existait une "condition féminine" alors qu'elles étaient à l'âge adulte, une fois la période de socialisation complétée et le premier cadre de référence acquis. Jeanne se démarque dans la mesure où sa démarche commence avant l'âge adulte. Des éléments de connaissances reliées à la problématique des femmes faisaient déjà partie de son bagage personnel de connaissances à l'issue de

l'adolescence. Dans une certaine mesure, Jeanne a reçu une éducation féministe. Elle est aussi la plus jeune des femmes interviewées.

- Pour les « aînées » de la recherche (Barbara, Guylaine et Laure, nées en 1938 ou avant), la démarche a été plus graduelle, plus pondérée que celles des plus jeunes (nées en 1946 ou après). Toutes ces femmes, sauf Guylaine, et bien sûr Jeanne, disent avoir vécu une période majeure de changement.
- D'après les propos que ces femmes ont tenus sur leur démarche, aucun élément de la vie courante indépendant d'elles n'a été un élément déclencheur de la démarche. Seule France parle de la mort de son père et de la découverte de sa mère comme des éléments déclencheurs. La démarche féministe découle plus d'une démarche intérieure, d'un questionnement personnel ou d'une insatisfaction générale face à la situation qu'elles vivent.
- Toutes sont satisfaites de leur démarche et fières d'être ce qu'elles sont devenues. Elles sont fières d'être féministes et ont concrétisé leur démarche par une implication féministe.
- Parmi les catégories d'analyse, celle dans laquelle se retrouvent le plus d'énoncés est celle du pouvoir et de la participation dans le monde, suivie des rôles sexuels et sociaux et, enfin, du savoir. Au niveau des sous-catégories, c'est celle de l'identité qui reçoit le plus d'énoncés, suivi de celle sur les connaissances. Celles où les changements sont les plus importants sont, par ordre de présentation, celles de l'identité, des connaissances, des croyances et des valeurs. Celles où ce sont les connaissances qui sont les plus importantes, sont celles du rapport aux autres, celles sur les différents mondes, en particulier le monde du travail. Ces résultats témoignent de l'importance du changement personnel qui résulte de la démarche ainsi que de l'importance des connaissances qui soutiennent ce changement.

- Les changements au niveau de l'identité font éclater le modèle dominant de mère et d'épouse en en faisant sauter les limites. Suite à la démarche, les femmes ont pris de l'assurance, de la confiance en soi, de l'influence, du pouvoir, de l'autonomie. En contrepartie, il y a eu baisse du sentiment d'invisibilité, de dévalorisation, de culpabilité et d'abnégation de soi. Les capacités des femmes ont été mises en évidence et celles des hommes, démythifiées. Au niveau du corps, le changement consiste surtout en une réappropriation du corps. Les rapports aux autres se sont pacifiés. Ils sont devenus plus égalitaires. Le réseau de connaissances s'est élargi. Les femmes de la recherche ont un sentiment d'appartenance au groupe social des femmes qui est un choix politique de solidarité. Les exigences à l'égard des autres femmes vont dans le sens de la responsabilisation et de la prise en charge.
- Les changements quant au pouvoir et à la participation des femmes dans le monde se situent beaucoup au niveau des connaissances. Elles consolident la prise de conscience de la situation des femmes, le parti-pris pour les femmes, la solidarité, une perception accrue du pouvoir des femmes. Le rapport à l'argent est modifié et le travail rémunéré fait dorénavant partie de la vie des femmes. Une volonté politique de changement social s'affirme par le biais d'une implication féministe.
- Le changement au niveau des connaissances est l'acquisition de connaissances. L'acquisition de grilles d'analyse politiques, marxistes et féministes ont permis de saisir la dimension collective de la situation des femmes, sur le mouvement des femmes et le féminisme. Les connaissances que les femmes de la recherche trouvent maintenant importantes à transmettre relèvent de la politique et de l'histoire. L'action collective, l'autonomie et le fait qu'il existe une condition sociale des femmes en font

également partie. En ce qui concerne les croyances, les changements portent sur les capacités des femmes, leur force et leur importance. Un certain dogmatisme quant au féminisme a été dépassé et les femmes de la recherche croient en la lutte des femmes et en leur libération. Quant aux valeurs, les changements portent sur le sentiment d'appartenance aux femmes, la solidarité. La liberté, la libération, l'autonomie font partie du nouveau système de valeurs tout comme une nouvelle fierté d'être femme et de faire partie du mouvement des femmes.

- Au niveau des connaissances qui ont été acquises pendant la démarche féministe, la dimension collective de la situation des femmes se distingue par sa récurrence dans toutes les catégories et sous-catégories. Aussi, constitue-t-elle un savoir fondamental de la démarche féministe. Cette dimension collective permet de bâtir les assises de la démarche féministe en mettant à jour les caractéristiques des femmes en tant que groupe social dans les différents mondes. C'est la juxtaposition de ces connaissances qui favorise la prise de conscience et engage les changements. La dimension collective de la situation permet aussi de saisir la signification de la discrimination, de l'oppression, de la domination qui se manifestent de façon systémique. Les autres connaissances acquises pendant le parcours de la transformation ont trait :
 - aux rôles et à leur intériorisation;
 - à la socialisation, au sexisme et aux stéréotypes, aux comportements différenciés selon le sexe et leurs effets en termes d'aspirations des filles, de la victimisation, de la dépendance à l'égard des hommes;
 - à l'autonomie, psychologique et financière;
 - au corps de la femme, corps physique et corps social;
 - à l'hétérosexualité;

- à l'histoire des femmes, au mouvement des femmes et à sa force;
- aux manifestations de la discrimination à l'égard des femmes : violence, pauvreté, isolement, solitude;
- aux stratégies politiques et au pouvoir;
- au marché du travail rémunéré : ghettos d'emplois, accessibilité, accès à l'égalité, syndicalisation et accréditation, organisation du travail, évolution du travail, temps partiel, division du travail, harcèlement sexuel;
- à la démystification de l'invisibilité des femmes, des croyances à l'égard des femmes;
- à la création de savoir, l'épistémologie;
- aux courants idéologiques de gauche;
- et au féminisme, bien sûr.

Chapitre 5 : Interprétation des données

Pour parvenir à mieux comprendre ce qu'est une démarche féministe, un cadre conceptuel a été élaboré et présenté au chapitre 2. Une grille d'analyse a permis de traiter les données recueillies auprès de militantes féministes pour répondre à la question de la recherche : quelles sont les connaissances qui accompagnent la démarche féministe ? L'analyse des données a fait l'objet du chapitre qui précède. Nous abordons maintenant l'interprétation des résultats de l'analyse à la lumière du cadre conceptuel. C'est ainsi que nous effectuerons un retour sur la démarche féministe, puis sur les changements qu'elle sous-tend et sur les connaissances qui se conjuguent constamment avec elle. Dans la mesure du possible, l'ordre de présentation suit celui de la grille d'analyse. Après ces retours, une synthèse de ces trois dimensions est présentée. Pour terminer, nous situerons les résultats de la recherche dans le champ de l'éducation des adultes.

5.1 La démarche féministe

Au départ, la définition utilisée pour délimiter la démarche féministe était la suivante : « Le pas fait dans la doctrine qui sous-tend l'action des femmes dans leurs luttes pour la transformation des rapports hommes-femmes et de l'ordre établi ». Cette définition s'est construite autour des différents énoncés tenus par des auteures féministes. Puis, en répertoriant ce qui en était dit dans les écrits, nous avons mis en évidence trois phases majeures de développement de cette

démarche : l'aliénation, la restructuration et la réinsertion sociale qui se superposent aux étapes de prise de conscience, d'acquisition de connaissances et d'actions politique et sociale, selon la nomenclature des auteures féministes. C'est en tenant compte de cette définition et de ces phases que les données vont maintenant être interprétées.

Les résultats de la recherche s'articulent harmonieusement avec la description théorique de la démarche féministe. Il existe ainsi une certaine justesse dans le découpage de la démarche en trois périodes. En effet, les femmes de la recherche ont d'elles-mêmes souvent parlé de temps différents dans leur démarche. Les trois phases se retrouvent chez chacune d'entre elles, sauf chez Jeanne dont les propos expriment une volonté de plus en plus intense de faire avancer des dossiers relatifs à la situation des femmes. Ces phases peuvent être très marquées, comme c'est le cas chez Andrée, Colette, Diane, Évelyne, France, Isabelle. Elles peuvent être moins intenses, plus en harmonie avec la vie déjà écoulée, comme pour Barbara, Guylaine et Laure.

Si l'on compare les démarches de ces femmes entre elles, Jeanne se distingue dans la mesure où elle est entrée dans l'âge adulte avec déjà tout le bagage de connaissances féministes de base nécessaire pour soutenir son action politique. Elle a acquis ces connaissances, pendant sa période de socialisation, alors que sa mère faisait sa propre démarche. Pour Andrée, Colette, Diane, Évelyne, France et Isabelle qui ont parlé de démarches faites de ruptures, l'intensité a été plus forte émotivement. Toutes ces femmes qui ont quarante ans ou moins au moment de l'entrevue ont dit avoir vécu une période majeure de changement. Elles l'ont toutes vécue au début de l'âge adulte. Pour cette période, elles parlent de crise (Andrée), de remise en question (Colette), de prise de conscience (Évelyne), d'introspection (France), de rejet (Isabelle).

Barbara, Guylaine et Laure, quant à elles, parlent d'une démarche plus progressive, plus graduelle, même si Barbara et Laure mentionnent, toutes deux, avoir eu une période plus intense de changement. Laure parle d'une période de conscientisation entre 35 et 40 ans. Barbara parle de « révélations » par le biais de lectures faites entre 1974 et 1975. Barbara, Guylaine et Laure sont les aînées de la recherche. En 1987, Barbara a 62 ans, Guylaine, 48 et Laure, 49. Barbara avait quinze ans lorsque les femmes du Québec obtinrent le droit de vote. Guylaine et Laure avaient deux et un an respectivement. Toutes les autres femmes sont nées alors que le droit de vote était un droit acquis. Par ailleurs, seules Colette et Jeanne ont pu bénéficier de la réforme du système d'éducation. Toutes les femmes de la recherche, sauf Jeanne qui a grandi avec le féminisme, ont donc connu une phase de prise de conscience, une phase dite d'aliénation dans le modèle de Jack Mezirow. Les femmes de la recherche parlent de prise de conscience et cette expression semble plus proche de leur réalité que celle d'aliénation. Cette phase a été vécue soit de façon intense, parfois bouleversante, soit de façon progressive, continue. En ce sens, les résultats de la recherche corroborent ceux d'Elaine Posluns et de Jack Mezirow où se retrouvent deux types de changement. La première parle d'un parcours intense et d'un autre, modéré (voir p. 16); le second, parle de changement subit et de changement graduel (voir p. 27).

Cette phase de prise de conscience s'inscrit dans la démarche de vie des femmes interviewées, en lien avec leurs expériences. Les propos qu'elles tiennent ne laissent pas entendre que ce sont des éléments particuliers de la situation de vie qui déclenchent le processus de prise de conscience. En effet, il y a peu de références faites par les femmes à des situations de vie spécifiques qui auraient provoqué leur démarche, tel un divorce, la perte d'un travail, etc. Si événement il y a, elles en parlent en continuité avec leur démarche. L'événement

s'inscrit dans la démarche; il ne la provoque pas. Les femmes interviewées ont néanmoins connu ou vécu des situations qui seront ultérieurement comprises dans une perspective féministe. Il y a dans ce sens réinterprétation de l'expérience passée à partir des connaissances et des valeurs actuelles; c'est d'ailleurs une des limites de l'entrevue rétrospective. Cette réinterprétation est faite notamment par Barbara en regard du refus de sa mère à ce qu'elle poursuive des études, ou de son sentiment d'isolement de femme au foyer peu après son mariage. Ces événements ont lieu longtemps avant que Barbara ne commence sa prise de conscience sur la situation des femmes et sa réflexion sur le rôle des femmes. Dans le contexte de la démarche féministe, cette situation constitue toutefois une expérience latente et non un événement déclencheur. L'expérience de viol d'Andrée se situe au même niveau. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle la nommera ainsi. Parmi les femmes de la recherche, seule France parle d'événements qui ont eu de l'importance dans sa démarche comme éléments déclencheurs : la mort de son père, le cri de sa mère et le changement de cette dernière. Il y a donc, dans les parcours de vie des femmes de la recherche, des événements particuliers qui, suite à la démarche féministe, ont pu prendre un sens particulier, être interprétés de façon différente. Il y a eu aussi des événements qui ont suscité des sentiments d'injustice ou d'insatisfaction, comme le fait de ne pouvoir faire du pouce pour Diane, le fait de ne pas être traitée comme ses frères pour France, le refus de poursuivre des études pour Barbara, etc. Toutefois, il n'y en a presque pas qui joue directement dans le déclenchement de la prise de conscience et du changement personnel.

C'est plutôt l'ensemble d'une situation et d'un contexte, le cumul d'événements qui prennent du sens par la suite, qui sont la source de déclenchement de la démarche féministe. L'infériorisation sociale des femmes étant systémique, le déclenchement de la démarche est, par conséquent,

davantage relié à un contexte qu'à un événement particulier même si un événement peut être « la goutte qui fait déborder le vase ». Pour cette raison, la démarche féministe des femmes interviewées fait davantage suite à une réflexion personnelle qu'à des événements extérieurs. Ces résultats diffèrent de ceux obtenus par Alice Home, dans son étude sur le changement de femmes ayant participé à des groupes de croissance. Celle-ci avait en effet constaté qu'un des facteurs influençant le changement personnel était extérieur à la personne et dépendait de la situation de vie courante (voir p.12-13). Jack Mezirow aussi considère que l'existence d'une situation problématique déclenche en général la démarche et assure même son complètement (voir p. 27). Jack Mezirow mentionne toutefois que le déclenchement d'un changement de perspective peut parfois faire suite à un questionnement propre à la personne. Tel est le cas dans cette recherche sur la démarche féministe.

Dans le cadre conceptuel de la recherche, la phase d'aliénation ou de prise de conscience est suivie par la phase de reconstruction ou d'acquisition de connaissances. Pour les femmes de la recherche, cette phase inclut des lectures de façon « hors-normes » : c'est-à-dire qu'elles ont lu, pendant une certaine période, plus qu'elles ne le font d'ordinaire. Andrée parle de ses lectures tout comme Barbara, Diane, Évelyne, France, Laure. L'influence des lectures est sous-entendue dans les propos de Colette et de Jeanne. L'importance des connaissances féministes, des analyses féministes, des théories qui amènent une compréhension de leur situation personnelle et de la situation collective des femmes ressort clairement du discours des femmes interviewées. Ces apprentissages se font par le biais des livres surtout mais aussi par le biais de conférences (Barbara, France, Guylaine), de discussions avec d'autres femmes (Barbara, Colette, Diane, Guylaine, Isabelle, Laure). C'est la période d'acquisition de connaissances et de formulation de théories dont parle Marion

Colby (1978) et qui permet à la personne de se reconstruire. La reconstruction, pour les femmes de la recherche, passe par la compréhension de la situation, la sienne et celles des autres femmes. C'est une phase personnelle dans la mesure où l'on essaie de se situer personnellement dans le contexte de la situation des femmes et de définir clairement ses choix, pour ensuite passer à la phase de réinsertion sociale. Il y a donc un lien très étroit entre l'individuelle et la société, le personnel et le social, en plus d'un mode d'apprentissage qui passe beaucoup par les autres.

La phase de réinsertion sociale ou d'action politique et sociale se traduit, pour toutes les femmes de la recherche, en une implication militante. Ceci peut paraître évident étant donné les critères de sélection qui ont conduit à l'entrevue de ces femmes. Pourtant, l'implication militante, telle qu'elles en ont parlé (exception faite de Guylaine), est une résultante de leur cheminement et non le cheminement une résultante de leur implication. Cette étape n'est pas, pour elles, une étape difficile; cela semble aller de soi qu'elles s'impliquent dans le mouvement des femmes. Cette implication est la traduction explicite de leur volonté de changement social à l'égard de la situation des femmes. Comme Christine Delphy le dit (1977), la prise de conscience de l'oppression des femmes mène à la lutte pour la libération.

Pour les femmes de la recherche, le passage à l'action n'est donc pas une étape difficile, comme le mentionne Alice Home (1978). C'est l'aboutissement logique de leur démarche, leur mode de réinsertion sociale. En cela, les données de la recherche procurent des éléments différents de celles d'Alice Home, chez qui les femmes interviewées ne passaient que rarement à l'étape de l'action. Mise dans la perspective de la démarche féministe, la disparité de ces résultats ne peut toutefois surprendre puisque des femmes participant à des activités de groupes de croissance, comme dans l'étude d'Alice Home, se situeraient en

début de démarche alors que l'action sociale ou politique constitue l'aboutissement de cette démarche. De plus, la militance était un des critères de sélection de la présente recherche. Par ailleurs, la réinsertion sociale des femmes de la recherche est très spécifique puisqu'elle se fait par le biais d'une implication militante, rémunérée ou non. Il ne s'agit pas ici d'une réinsertion sociale entendue dans un sens large comme un retour aux études ou un retour sur le marché du travail, comme le mentionne Jack Mezirow. Il s'agit vraiment d'une action politique ou sociale comme le définissait Marion Colby (1978). Ici aussi, la terminologie des auteures féministes est plus près du vécu des femmes de la recherche que celle de Jack Mezirow.

Chez les femmes interviewées, il y a une détermination à traduire leurs connaissances féministes dans l'action. Leurs actions sont guidées par une volonté maintenant politique de transformer certaines situations à l'avantage des femmes. L'orientation choisie dépend de la lecture féministe qu'elles font de la situation. La « lutte pour la libération » se fait en lien avec les différents courants féministes selon l'idéologie à laquelle elles adhèrent. Colette parle du féminisme en termes de travail militant; Barbara, d'actions pour en arriver à une place égale; Diane, d'une démarche pour la libération des femmes devant aboutir à un monde aux rapports égalitaires, etc. Certaines tiennent un discours plus modéré; d'autres un discours plus radical. France et Isabelle parlent surtout du féminisme en termes de rapports à soi : c'est une « démarche de paix intérieure », une « démarche de vie » nous disent l'une et l'autre. Pour elles, le féminisme est un mouvement social, un « mouvement correctif de l'histoire » (Isabelle) qui a une résonance intime profonde. Cette résonance se retrouve aussi chez Diane : c'était « vital » pour elle. Les femmes de la recherche parlent du féminisme en tant que mouvement social, ayant un sens et une direction, ayant aussi un sens personnel relevant de cette intégration qu'elles font des connaissances acquises

dans leur démarche féministe. Ici encore, on peut noter un lien étroit entre le personnel et le social; la façon dont les femmes de la recherche parle du féminisme en est une illustration.

Cette façon personnalisée de parler du féminisme constitue par ailleurs un des biais de la recherche puisqu'il était demandé à ces femmes de parler de leur démarche personnelle et de leur rapport au féminisme plutôt que de la démarche féministe et du féminisme en général. Elles ont donc parlé d'elles-mêmes et du sens de leur démarche et du féminisme dans leur vie. C'est ce que l'on attend, par contre, de la méthodologie utilisée pour la cueillette des données. Comme le précise Marie-Christine D'Unrug, « ce qu'on attend du recueil de données par interrogation est une information sur la *relation des locuteurs à ces objets*¹ à travers ce qu'ils en disent » (1974: 86). C'est d'ailleurs ce qui était recherché.

5.2 Les changements

Dans le cadre conceptuel de la recherche, la démarche féministe, définie comme le pas fait dans la doctrine féministe, pouvait être étudiée comme une démarche éducative amenant une transformation du cadre de référence de la personne qui la vit. Dans la présente section, nous allons voir quels sont les changements qui ont été mis en lumière par les données de la recherche et leur traitement à l'aide de la grille d'analyse.

À en juger par la quantité considérable d'énoncés de la présente recherche qui pouvaient être classés dans la sous-catégorie de l'identité (catégorie des rôles sexuels et sociaux), il est permis de conclure que, pour les femmes de la recherche, le changement personnel qui résulte de la démarche est un changement important. Cette importance est illustrée notamment par ce qui a été

¹ En italique dans le texte original.

mentionné plus haut à l'effet que les femmes de la recherche, comme France ou Isabelle, parlent du féminisme et de leur démarche féministe en termes personnels, en termes de leurs relations à ces objets.

Parmi les changements reliés à l'identité, il y a ceux concernant les modèles de femmes. De façon générale, les femmes interviewées ont reçu en héritage le modèle de la femme dont les préoccupations sont centrées sur un homme, et qui est plus ou moins soumise, plus ou moins autonome, ayant charge de l'éducation des enfants et du bien être de la famille; un être qui se définit en termes de statut civil et des responsabilités qui en découlent et non en termes de personne. Les changements qui ont eu lieu consistent en un élargissement des modèles et un assouplissement des normes qui les régissent, en un débordement vers le caractère personnel et les compétences individuelles. Ces changements ont pu passer par des changements plus extrêmes, tel le rejet du modèle de la mère par Andrée, pour ensuite revenir à des positions plus nuancées. Il est à noter que les changements, quant aux modèles, n'ont tendance à se traduire dans des comportements qu'après réflexion et observation.

Il y a aussi le changement de la perception de la non-influence et du non-pouvoir des femmes. Plusieurs femmes de la recherche sont très explicites à cet égard. Andrée parle de l'invisibilité des femmes; Barbara et Guylaine de la découverte de leurs capacités. Cette perception de la non-existence des femmes se remarque de plus par l'insistance répétée formulée par les femmes interviewées quant à l'importance d'être femme, la fierté d'être femme, le fait d'être une personne, une individu à part entière. C'est comme si elles avaient été privées d'une partie d'elle-même et que la démarche féministe leur avait permis de la retrouver. C'est ce qu'elles jugent comme étant le plus important que leurs filles sachent. Il y a là-dessus unanimité des femmes interviewées. Il

s'agit d'un des changements les plus importants : celui de découvrir leur existence personnelle en tant qu'être social sexué, leurs capacités et leurs pouvoirs. Ce changement a trait à la perception de soi en tant que perception sociale et résulte éventuellement dans un accroissement de la confiance en soi.

Au niveau du corps, les changements qu'ont vécus les femmes de la recherche portent sur l'apparence et sur les rapports sociaux quant à la sexualité. Les contraintes sociales qui jouent sur le corps des femmes ont eu des résonances sur l'évolution des femmes de la recherche. La majorité d'entre elles ont eu à se réapproprier ce corps. Les changements permettent alors de percevoir le corps selon des schèmes de référence différents, notamment aux niveaux des valeurs. Il y a relativisation des normes et aussi des restrictions tant au niveau des normes sociales dominantes qu'au niveau des idéologies féministes. Il y a aussi réconciliation avec des rôles sociaux reliés à la féminité et à la procréation. Ceux-ci sont nuancés et deviennent moins normatifs.

Un élément de non-changement a trait à la sexualité. Toutes les femmes de la recherche ont maintenu leur orientation sexuelle de départ. L'orientation sexuelle n'est pour aucune d'elles un choix politique et Colette est celle qui a été le plus confrontée par ce choix et qui y a longuement réfléchi. Un élément de changement relié au corps consiste en une relativisation de la dichotomisation sociale entre le corps et l'esprit. Pour celles qui étaient confrontées à cette dualité, l'appropriation du corps des femmes par la société leur procurait un sentiment de dépossession du corps et de négation de l'esprit.

Les rôles sexuels et sociaux se traduisent dans le quotidien dans des rapports avec les autres. Aussi, si la perception de soi en tant que femme et la perception des femmes a été un des éléments les plus importants de changement dans la démarche féministe, il s'ensuit que le changement dans les rapports avec les autres est aussi important car le rapport aux autres constitue

une application des rapports sociaux. Aussi, dans le contexte, il n'est pas surprenant que le rapport aux hommes ait beaucoup changé. L'importance du changement peut être liée au fait que les hommes constituent un groupe social qui domine celui des femmes dans les analyses féministes. En termes de changement, les rapports avec les hommes sont devenus plus égalitaires, moins dépendants et plus autonomes, surtout dans le quotidien, dans les rapports privilégiés de partenaires de vie. Ce changement ne peut avoir lieu que si les femmes qui le vivent n'éprouvent pas un sentiment de dépendance ou de soumission à leur égard.

Dans la démarche féministe, le rapport aux femmes a une importance privilégiée car il s'agit du rapport à son propre sexe, celui qui est moins valorisé socialement. Ce rapport change également. Pour certaines, la démarche féministe est une démarche d'estime de soi, de son propre sexe, comme pour Isabelle. Pour toutes, il y a désormais adhésion à la cause des femmes. Il y a une identification à la situation collective des femmes, ce qui transforme les rapports aux autres femmes et à soi-même en tant que femme. En acquérant une analyse sociopolitique de la situation des femmes, les femmes de la recherche demandent maintenant aux autres femmes de prendre aussi leur place et d'assumer leurs responsabilités. Plusieurs des femmes interviewées ne se perçoivent plus comme des victimes d'un système. Le processus de dévictimisation leur permet de passer à l'action pour tenter de modifier la situation. Ici encore, se démarque un lien entre le personnel et le social : les femmes de la recherche sont très à l'écoute de ce qui se passe dans le monde.

Dans la catégorie du pouvoir et de la participation des femmes dans le monde, le changement est surtout intellectuel. C'est au niveau des connaissances que se situe la grande majorité des changements. La dimension collective de la situation des femmes, avec mise en perspective historique,

révélant des rapports sociaux de domination dans tous les types de monde définis pour l'analyse des données, constitue le pivot du changement de cadre de référence qui sous-tend les actions politiques et sociales des femmes de la recherche. L'autre changement important quant au pouvoir et à la participation des femmes dans le monde est précisément leur implication personnelle pour militer en faveur de changements dans la situation collective des femmes.

Le changement au niveau des connaissances pour celles qui trouvent le savoir important est que, d'une part, il existe des connaissances sur les femmes et, d'autre part, le savoir doit servir à la cause des femmes. En conséquence, le savoir doit tenir compte des préoccupations des femmes et de leurs multiples contextes de vie. Il y a en cela démythification du savoir officiel dominant et découverte de l'occultation des femmes. Ce savoir redécouvert doit être transmis aux filles pour que celles-ci connaissent leur histoire collective. Le changement consiste en la connaissance de connaissances sur les femmes, ce qui a donné un sens à leur préoccupation individuelle et à leurs problèmes personnels. Aussi, le féminisme ne se limite pas à être un courant de pensée seulement; il procure un sens et une cohérence intellectuelle à leur situation de vie et à celles des autres femmes. L'acquisition de connaissances féministes et sociopolitiques a modifié la compréhension du monde qu'elles avaient avant leur démarche.

Au niveau des croyances et des valeurs, le changement porte sur la possibilité de modifier le cours de l'histoire et la situation des femmes en devenant solidaires des femmes, en adhérant à la cause des femmes et en luttant collectivement. Des valeurs collectives se sont substituées à des valeurs plus individualistes. Avec cette adhésion à une collectivité, s'est développé un sentiment de fierté d'être femme et d'être féministe.

À titre de synthèse sur les changements qui font partie de la démarche féministe des femmes qui en ont parlé, on peut dire en premier lieu que le

changement global est important. Il transforme la personne de l'intérieur, dans sa compréhension d'elle-même dans le monde; la femme qui la vit ne peut plus se voir comme un être isolé ayant des difficultés qui lui sont particulières. Sa situation est aussi celle d'autres femmes. Son changement passe par le social. Ses problèmes sont politiques et non psychologiques. Ils sont liés à une situation pour laquelle on l'avait préparée. Éventuellement, le changement se répercute dans des comportements quotidiens et politiques.

Le changement personnel, en termes d'identité dans les rôles sexuels et sociaux, est donc un changement important. Ces résultats corroborent ceux des auteurs répertoriés dans la recension des écrits. En effet, Alice Home (1978), dans sa recherche auprès de femmes ayant participé à des groupes de croissance, avait trouvé que le changement le plus fréquent et le plus important est celui qui a trait à la perception de soi en tant que personne, ce qu'elle qualifie de changement personnel non comportemental. De même, l'aire de changement la plus fréquente, dans la recherche d'Elaine Posluns (1981) est l'image de soi. Dans le langage de Jack Mezirow (1978b), les personnes ayant complété un changement de perspective en sortent profondément transformées.

Généralisant les résultats de sa recherche, Alice Home mentionne que deux tendances émergent dans le cadre du changement que vivent les femmes qu'elle a rencontrées : l'une va du personnel au politique, l'autre du non comportemental au comportemental (1978 :175). Ces tendances se retrouvent également dans la démarche des femmes qui ont été interviewées sur leur démarche féministe dans la mesure où la notion de personnel inclut la dimension intellectuelle. Ce passage du personnel au politique est relié en effet à la compréhension de la dimension collective de la situation des femmes. Toutes les femmes de la recherche ont parlé de la dimension collective de la situation des femmes; plusieurs ont fait référence explicitement à la compréhension de cette dimension

collective pour sortir de leur enfermement individuel, de leurs sentiments de culpabilité et d'incompétence. Ce lien personnel-collectif, en tant que déclencheur important dans la démarche féministe, est directement mentionné par Barbara, Diane, Évelyne, France, Guylaine. C'est l'existence de ce lien personnel-politique qui permet d'établir le parallèle avec la tendance du personnel au politique d'Alice Home et qui vient renforcer encore davantage la dynamique individu-société.

Quant à la tendance qui va du non-comportemental au comportemental, elle se retrouve dans les résultats de la recherche avec une certaine nuance cependant, car la moitié des femmes interviewées était déjà des femmes actives dans différents groupes, associations ou mouvements au début de leur démarche. C'est le cas d'Andrée, de Barbara, d'Évelyne, de Guylaine, de Laure. L'autre moitié en vient à l'action politique comme résultante de leur démarche. Dans la présente recherche, c'est l'action politique féministe qui résulte de la démarche et non l'action politique en soi. L'aboutissement de la démarche féministe est ici l'implication politique féministe pour pouvoir influencer sur la situation des femmes. Ceci tient pour la dimension politique du changement. Les femmes de la recherche sont à l'écoute du social et sont déterminées à ce que la situation change. Pour la dimension personnelle du changement du non-comportemental au comportemental, chacune des femmes de la recherche tend à traduire la compréhension de la situation dans des comportements et des attitudes. Cette transformation passe même par un certain dogmatisme et l'harmonie se retrouve quand il y a dépassement des stéréotypes féministes. Il y a donc traduction de la pensée en comportements et ceux-ci peuvent évoluer dans le temps.

Les femmes de la recherche ont parlé dans les entrevues de leur démarche féministe. En ce faisant, elles ont parlé de leur évolution personnelle quant à

leurs connaissances et à leur compréhension de leur situation personnelle et de la situation des femmes. Les propos qu'elles ont tenus ne se caractérisent pas par un discours centré sur leurs relations personnelles avec les autres et l'évolution de ces rapports. Les propos traduisent le plus souvent une indépendance à l'égard des autres quant à l'estime de soi. En cela les résultats de la recherche diffèrent de ceux d'Elaine Posluns (voir p. 14).

Par ailleurs, certains résultats de la recherche sur la démarche féministe confirment ceux obtenus par Elaine Posluns. Nous avons déjà parlé des changements dans l'image de soi et dans les relations avec les hommes. L'importance qu'accordent les femmes de la recherche à l'autonomie peut être mise en parallèle avec les changements reliés à l'autodétermination et à l'indépendance chez Elaine Posluns. Dans la recherche de cette dernière, douze des quarante femmes rencontrées (30 %) parlent de changement d'attitudes envers la situation des femmes et autant, de changements dans les relations avec les femmes. Dans la recherche sur la démarche féministe, le changement envers les femmes et leur situation est beaucoup plus important. Il est de fait central. Cela tient à la perspective de recherche qui fait de la libération quant aux rôles stéréotypés une partie de la démarche féministe. Par ailleurs, les méthodes de recherche utilisées dans les deux recherches sont différentes et interdisent une comparaison trop poussée des résultats. Soulignons toutefois que dans les deux cas, la dimension des relations avec les enfants n'est pas une aire de changement importante.

En résumé, la démarche féministe entraîne des changements au niveau de la conception des rôles sexuels et sociaux des femmes, ce qui engendre des changements au niveau de la perception des femmes et de soi en tant que femme. La dimension collective de la situation des femmes est le pivot du changement et constitue en lui-même le changement le plus important car il

permet de rompre l'isolement pour développer la solidarité et le sentiment d'appartenance qui s'associent à une fierté renouvelée d'être une femme. Il y a réconciliation du biologique et du social par le biais du sociopolitique.

5.3 Les connaissances

Les connaissances qui soutiennent la démarche féministe ont essentiellement trait aux femmes et à leur situation. Pour accompagner les changements du cadre de référence en ce qui a trait aux rôles sexuels et sociaux, les femmes de la recherche se sont penchées sur les notions de modèles et de rôles : modèles de femmes, rôles de mère, d'épouse. Elles ont dû en saisir la fabrication, la conception, les limites pour les élargir et se les réapproprier. Pour cela, elles ont utilisé des connaissances reliées à l'éducation et à la socialisation, notamment celles que l'on différencie en fonction du sexe de la personne. La discrimination est plus qu'un mot pour elles. Elles la connaissent, savent la reconnaître dans ses manifestations et ses conséquences. Elles savent aussi que la discrimination, les attentes et les comportements différenciés selon le sexe font partie d'un système qui réserve aux femmes une place sociale moins valorisée et plus marginale que celle des hommes. La situation des femmes a une dimension collective qui donne une qualité particulière au fait « femme ».

Les femmes ont acquis des connaissances sur la dimension collective des femmes et de leur situation, sur l'existence du conditionnement social qui fait de l'homme le centre d'attraction et de préoccupation des femmes. Elles ont développé des connaissances sur la victimisation et sur la culpabilité afin de mieux cerner la situation et de pouvoir la changer. C'est ainsi que la notion d'autonomie et sa contrepartie, la dépendance, font partie des connaissances qu'elles ont développées car cette dernière est importante dans leur rôle sexuel

et social. L'autonomie est un concept-clé de la démarche féministe qui permet à une personne de prendre sa place dans des rapports égaux.

En lien toujours avec les rôles sexuels et sociaux, les femmes de la recherche ont acquis des connaissances sur les femmes et leur corps. La dimension collective de la situation des femmes révélant l'existence d'une discrimination fondée sur le sexe de la personne, il devient d'ores et déjà important de mieux connaître ce sexe en termes physiologiques et surtout en termes sociaux. Il y a acquisition de connaissances très concrètes quant au corps des femmes, mais aussi plus abstraites. Ces dernières ont trait alors à la contrainte à l'hétérosexualité selon la théorie développée par Adrienne Rich (1981), à l'appropriation du corps des femmes dont le viol et la violence sexuelle en sont des manifestations extrêmes. En fait, c'est de tout un ensemble de connaissances que les femmes doivent s'équiper pour soutenir leur transformation. Quand on regarde les dimensions reliées aux rapports avec les autres, on constate qu'elles portent sur des notions aussi variées que l'autonomie, la dépendance, la victimisation, les relations hétérosexuelles, la place sociale des femmes et leur place dans la relation de couple, la socialisation et le conditionnement social, le rapport dominant-dominé. Et encore une fois, la dimension collective de la situation des femmes assure la cohérence et l'articulation des connaissances les unes avec les autres. C'est la trame de fond qui sous-tend les changements et qui, une fois comprise, constitue en elle-même un changement au niveau du cadre de référence.

En ce qui a trait au pouvoir et à la participation des femmes dans le monde, ce sont les connaissances qui alimentent l'essentiel des changements. Connaissances portant sur un système social où les femmes, en tant que groupe social, vivent dans un contexte de domination socioculturelle qui se traduit par des lois qui permettent à cette situation de perdurer, par des rapports

économiques où les femmes doivent lutter pour avoir accès à l'argent et ne pas mourir dans la pauvreté, par un contexte de travail dans lequel les femmes sont démunies, non protégées, par une non-reconnaissance du travail ménager, par un monde politique et organisationnel qui ne se préoccupe pas de porter leurs revendications. La force et la volonté de changement des femmes de la recherche reposent sur cette connaissance de la situation collective des femmes et sur son évolution, car une perspective historique permet de renverser l'immutabilité d'une situation dans le temps.

De façon plus détaillée, on retrouve dans cette catégorie des connaissances déjà répertoriées tels l'autonomie financière, le sexisme, les stéréotypes mais d'autres aussi, tels la « naissance historique » des femmes dans les lois, la non-reconnaissance des femmes dans les lois et leur non-protection par rapport au travail, à la violence, au harcèlement sexuel, etc. Il y a aussi les concepts de domination, d'oppression, d'exploitation, de conditions de travail, d'accessibilité au travail, d'accréditation multipatronale, de pauvreté, de l'organisation du travail et du temps social, de l'accès à l'égalité.

Les femmes de la recherche ont appris, dans leur démarche, qu'il y avait omission des femmes dans le savoir. C'est notamment pour cela que le féminisme, en tant que champ d'études, a de l'importance pour elles car les connaissances qu'il contient servent à interpréter leur réalité, en tenant compte de leurs préoccupations et de leurs valeurs. Elles connaissent bien leur féminisme; elles en voient les richesses et les limites. Elles lui reconnaissent une certaine période de dogmatisme et ce n'est pas ce savoir rigide-là qu'elles souhaitent transmettre à leur fille.

Au niveau des croyances et des valeurs, les connaissances qu'elles ont consistent davantage en une identification de leur changement qu'en une connaissance des valeurs en soi ou des croyances. Ainsi, certaines d'entre elles

croyaient qu'être femme signifiait être une épouse et une mère en s'impliquant dans son milieu ou non, en travaillant ou non. Elles avaient, ou on leur avait donné, des balises très précises sur ce qu'elles devaient être comme femme. C'est parfois en l'expérimentant qu'elles ne se sont pas senties à l'aise dans cette prescription. Une remise en question ébranlait alors croyances et valeurs, pour ensuite ouvrir sur des modèles de femmes plus souples.

Au niveau des connaissances, la démarche féministe entraîne tout un changement. Débutant surtout par une réflexion interne propre à chacune des femmes rencontrées, la démarche féministe les a amenées à questionner une situation où les femmes, et elle-même en l'occurrence, étaient piégées. C'est effectivement la connaissance de la situation collective des femmes qui est le pilier de la transformation du cadre de référence. C'est cette connaissance qui permet de sortir de l'individuel, du personnel, du psychologique. Qui permet de sortir de la croyance que c'est la femme personnellement qui « ne fonctionne pas » bien dans la structure sociale, qui n'est pas enharmonie avec le modèle. Qui permet de saisir d'autres alternatives au sentiment d'incompétence ou d'incapacité personnelle. La dimension collective de la situation des femmes constitue la base de ce que les auteures féministes dénomment comme étant l'oppression, la domination. La dimension collective de la situation des femmes est ce qui permet aux femmes de s'identifier aux autres femmes et de devenir solidaires de leurs causes. C'est ce qui permet également de s'inscrire dans leurs luttes, dans le mouvement des femmes et de passer ainsi à l'action politique. Elles découvrent ainsi leur histoire et s'y inscrivent.

Le changement de cadre de référence qu'entraîne la démarche féministe commence donc par un éclatement de l'individuel. Il faut sortir de l'individualisme pour voir sa situation et celle des autres femmes sous un œil plus « sociologique ». Sortir de l'unicité pour découvrir le collectif. Pour découvrir

l'existence des femmes en termes collectif, en termes de groupe social, en termes de classe sociale. Et cette perception de la dimension collective de la situation des femmes peut se faire dans des champs diversifiés : le champ du travail, comme c'est le cas pour Diane, ou celui de l'éducation, pour Barbara. Les connaissances que les femmes ont acquises sur le pouvoir et la participation des femmes dans les différents mondes sont toutes reliées à cette dimension de la situation collective des femmes. Les connaissances reliées au monde juridique offre une perspective historique à la place des femmes, et la découverte de l'histoire des femmes, où celles-ci n'ont pas existé légalement pendant très longtemps, est presque une révélation. Cette dernière connaissance, quoique choquante, soutient la démarche de l'individuel au collectif dans la mesure où le sentiment personnel d'invisibilité et de non-existence se trouve à être juxtaposé à la non-existence collective des femmes, juridiquement inscrite dans les lois et décrets. Les connaissances offrent aussi une vision du fonctionnement d'un système où la domination des femmes est légalisée, puisque les lois offrent ni protection ni assurance aux femmes vis-à-vis certaines situations telles la violence, le viol, l'exploitation au travail, le harcèlement sexuel, etc. Les connaissances reliées au monde socioculturel, quant à elles, permettent de saisir la place sociale des femmes. C'est plus au niveau des valeurs et du symbolisme que s'articulent ces connaissances. Elles permettent également de saisir comment le système social perdure et se maintient en place. Ces connaissances, elles les acquièrent également par le biais du monde politique et des organisations où la place des femmes se concrétise dans le non-intérêt pour leurs préoccupations.

Quant au travail, cela va de soi que les femmes sont sur le marché du travail. L'accès au travail et des conditions de travail adéquates sont ce qui permet aux

femmes d'assurer leur existence dans la société dans laquelle elles vivent. Le travail procure l'autonomie financière.

Il y a, dans la démarche féministe, un rapport intense avec le social. Les femmes qui la vivent mettent en perspective leur situation personnelle dans la dimension sociale afin de délier ce qui leur est unique de ce qui appartient à toutes les femmes. En ce faisant, les femmes de la recherche mettent de l'avant un développement personnel qui passe par les autres car elles révisent leur expérience personnelle à la lumière du social. Cette démarche permet de faire émerger la dimension sociale de l'expérience. Les connaissances reliées aux femmes et à leur situation collective constituent donc la trame principale de la transformation du cadre de référence des femmes ayant vécu une démarche féministe.

Certaines autres théories, autres que les féministes, ont toutefois nourri les connaissances sur le monde et le fonctionnement social. Ce sont les théories socialistes, tributaires de Marx, de Lénine ou de Mao; théories qui ont par ailleurs largement influencé les théories féministes.

Enfin, les connaissances sont d'une importance centrale dans cette démarche. Ce sont les connaissances qui étaient la transformation du cadre de référence des femmes ayant vécu une démarche féministe.

5.3 Synthèse des résultats

Dans le contexte de la recherche, la démarche féministe constitue un changement émancipatoire qui permet de renverser le cadre de référence acquis pendant la période de socialisation en regard de la conception de la femme et de son rôle. Pour mener à bien cette transformation, des connaissances sont nécessaires à la reconstruction d'un nouveau cadre de référence dans lequel les

femmes ne sont plus occultées. Les résultats de la recherche viennent affiner les connaissances de ce changement tel qu'il a été vécu par des femmes militant dans le mouvement des femmes. Toutefois il faut pour cela que la période de socialisation ait été celle décrite dans le deuxième chapitre, c'est-à-dire une période où il y a occultation des connaissances sur les femmes et une non-inclusion de postulats psychoculturels émancipatoires à l'égard des femmes. À ce propos, le cas de Jeanne est instructif.

Jeanne se distingue des autres femmes rencontrées dans la mesure où, comme elle le dit elle-même, elle a comme « grandi avec » le féminisme. Jeanne est entrée dans l'âge adulte avec tout un bagage de connaissances sur les femmes et leur situation. Au moment de l'entrevue, elle est dans une phase où elle complète, améliore ou augmente ses connaissances. Elle cherche à vivre son autonomie au quotidien. Au besoin, elle acquiert de nouveaux schèmes de référence comme ceux qui lui ont permis de démystifier l'appareil gouvernemental et de prendre conscience de la force du mouvement des femmes, ou encore ceux qui lui permettent de tenir compte des limites des femmes quand elle les accompagne dans leur démarche de prise en charge. Dans le cas de Jeanne, il n'y a pas de changement de cadre de référence tel que cela a été défini dans le cadre conceptuel de la recherche. Par le fait même, les résultats de la recherche renforcent l'analyse des effets de la période de socialisation des filles sur les femmes en devenir.

L'importance de la période de socialisation dans la construction du premier cadre de référence se manifeste également à travers ce qui a été mis en lumière sur les modèles. En effet, le modèle dominant dans le premier cadre de référence des femmes interviewées est le modèle classique de la mère : une femme ayant des enfants et épouse d'un homme. Dans ce modèle, la perspective du travail rémunéré peut s'y retrouver, ou encore celle du travail

bénévole, mais la femme y est définie d'abord par son statut et par sa progéniture. En termes concrets, les femmes de la recherche n'avaient pour modèle que leur mère ou les religieuses. Les femmes dans les savoirs et dans la littérature n'ont pas non plus offert d'autres modèles de femmes aux yeux des femmes interviewées. Il y a là une étroitesse des représentations de femmes qui permet peu d'échappatoire ne serait-ce que dans l'imaginaire.

Le modèle proposé est restrictif notamment par la spécificité des fonctions à assumer : celles du soin des enfants et du mari, celles de l'éducation des enfants et celle du bien-être de tous, le tout accompagné d'une abnégation de soi. Les femmes de la recherche ont eu à transformer ce modèle dans leur démarche féministe. Dans le modèle transformé, la femme sera sans doute mère, peut-être épouse. Le changement fondamental dans le modèle est plus lié à la personne elle-même, dans son autodétermination, son autonomie, sa faculté de faire des choix et de les assumer, que dans les rôles eux-mêmes. La femme ne se définit plus en fonction des autres mais plutôt en fonction d'elle-même, de ses goûts, de ses aspirations, de ses affinités, de ses droits et de ses responsabilités. La femme devient une individu à part entière. C'est là un des changements fondamentaux du cadre de référence quant à la conception de la femme.

Le sexisme, les stéréotypes, la socialisation différenciée selon le sexe permettent de cerner comment se sont tissés, autour de leur compréhension de la situation, des attitudes de soumission, de passivité, des sentiments d'incompétence et un manque de confiance en soi. Par la dimension collective de la situation, les femmes de la recherche prennent conscience qu'il s'agit d'un système qui les confine dans cette situation. Elles ne sont pas seules. Elles sont aux prises avec un système qui les victimise et le sentiment de victimisation inhibe leur action jusqu'au moment où elles dépassent ce sentiment pour enfin s'autodéterminer.

Dans cette transformation, la dimension collective prend de l'importance car elle permet de saisir la non-unicité du vécu. Du sentiment d'incompétence qui les isolait, elles passent à la connaissance d'un phénomène social et de leur appartenance à ce phénomène. L'éclatement du personnel permet de passer au social et au politique.

L'ouverture sur le collectif entraîne une quantité de connaissances qui permettent aux femmes de se situer personnellement en comprenant la situation du groupe social des femmes. Cette dimension collective est étudiée à travers des thèmes propres à chacune des femmes interviewées. Ces thèmes touchent néanmoins plusieurs grands champs : celui du travail, selon la notion élargie du travail qu'offrent des féministes; celui du politique, en termes de rapports de force; celui du socioculturel, où se situent les problématiques de la violence et de l'autonomie.

Toute cette démarche de transformation permet de revoir des préjugés tels celui de l'incapacité des femmes, de leur incompétence, ainsi que des rapports interdits tels le rapport à l'argent, des valeurs telles l'importance de la famille. Le tout pour trouver individuellement et collectivement sa place et la place des femmes dans la société. Et c'est parce que cette place a évolué et évolue dans le temps, qu'elle peut encore évoluer dans le temps. Ainsi les femmes prennent espoir pour que la situation cesse de jouer au détriment des femmes de qui elles se sentent solidaires maintenant, puisque leur avenir personnel est soudé à celui de toutes les femmes et que leur présent est issu des conquêtes de celles qui les ont précédées. Les femmes de la recherche se sont inscrites dans une trajectoire historique et participent désormais à sa construction.

L'interaction dans la démarche féministe entre la femme comme personne et les femmes comme collectif est très présente, très marquée. Cette interaction resituée dans le cadre d'analyse de Thomas Luckmann (1983) apporte d'autres

éléments d'interprétation. Ainsi, chaque femme de la recherche est arrivée à l'âge adulte avec un bagage de connaissances subjectives dont faisait partie une connaissance générale ou commune à l'égard des femmes et donc d'elles-mêmes. Cette connaissance commune faisait de la femme un être de moindre importance sociale, vouée au service du mari et des enfants (exception faite de Jeanne). Le bagage social de connaissances, à l'époque de leur socialisation ne contenait pas de données différentes sur les femmes, leurs compétences et leurs rôles. Puis, au fur et à mesure de leurs expériences et de leur quête de connaissances, de nouveaux éléments de connaissances viennent se substituer aux anciens. Ces nouveaux éléments de connaissances sont des connaissances spéciales; elles sont issues du mouvement des femmes et des théoriciennes féministes. En les intégrant à leur bagage subjectif de connaissances, les femmes, à leur tour, peuvent générer de nouvelles connaissances ou tout au moins les retransmettre à d'autres femmes. En ce faisant, elles contribuent à faire passer des connaissances spéciales sur les femmes dans le bagage social de connaissances qui se trouve ainsi modifié. En étant modifié, le sens commun de demain n'est déjà plus le sens commun d'hier.

Dans un autre ordre d'idées, l'interaction entre le personnel et le social peut être analysée comme une illustration de l'impact de l'évolution sociale sur le développement de la personne. En effet, dans une certaine mesure, les femmes de la recherche ont été éduquées avec des valeurs traditionnelles relevant d'une autre époque et qui ne tenaient pas compte de l'évolution sociale à l'égard des femmes. Aussi, l'effervescence des années précédant et suivant l'Année internationale des femmes leur a donné accès à tout un bagage de connaissances spéciales les concernant. Cette analyse est d'autant plus probante que les femmes de la recherche appartiennent à des cohortes distinctes alors que leur démarche féministe se situe principalement dans les

années gravitant autour des années 1975. Ainsi, dans notre recherche, la variable âge est une variable indépendante quant aux années de la démarche féministe. La démarche féministe est toutefois dépendante de l'âge quant à son intensité puisque ce sont les aînées de la recherche qui l'ont vécu de façon plus modérée alors que les plus jeunes l'ont vécue de façon intense. Cela tient peut-être au fait que les modèles de femmes proposés aux jeunes femmes étaient de beaucoup plus incongrus avec les modèles réels, tandis que les plus âgées avaient à la fois connu moins d'incongruence et perçu davantage l'évolution des rôles.

Ainsi, si l'on reprend maintenant la démarche féministe en termes de cycle de transformation, on se rend compte que le tout commence à l'âge adulte, soit tôt, soit plus tard. L'âge ne joue pas nécessairement comme facteur influent sur la démarche, ni par conséquent le temps d'expérimentation des rôles sociaux. Par contre, toutes les démarches sont liées à un certain malaise, à une certaine difficulté à trouver sa place, à se définir en tant que femme. Et si "on entend par situation problématique un sentiment d'aliénation, d'incohérence, d'insatisfaction, d'injustice, un malaise, une difficulté d'être tel que prescrit ou attendu par les normes sociales plutôt qu'un événement extérieur à la personne, comme en parle Elaine Posluns (1981) ou Jack Mezirow (1978a), alors le cycle de transformation commence par une situation problématique.

Parmi les dix autres étapes du cycle proposé par Jack Merizow, certaines étapes s'inscrivent nettement dans la démarche féministe. Il a déjà été plusieurs fois fait mention de l'identification de son problème personnel à un problème social. Il en est de même pour l'acquisition de connaissances. L'acquisition d'habiletés est toutefois marginale dans les propos tenus par les femmes interviewées si ce n'est que les connaissances acquises doivent servir. Il y a aussi une certaine analogie entre les périodes de dogmatisme vécues et

décrites par certaines femmes de la recherche et l'étape que décrit Jack Mezirow comme étant celle où l'on fait des efforts provisoires pour essayer des nouveaux rôles. Enfin, dans le cadre de cette recherche, la réinsertion sociale se fait par le biais d'un militantisme féministe qui permettra une amélioration de la place des femmes dans la société. La démarche féministe offre une illustration de la transformation du cadre de référence.

Cependant, dans cette illustration, la démarche féministe donne une importance tout à fait marquée à la dimension sociale de la situation de la femme. En effet, parmi les différentes étapes du changement de perspective, Jack Mezirow (1978a:12) mentionne une évaluation de soi, une analyse critique de l'intériorisation des rôles et une identification de son problème personnel à un problème social. Ces étapes sont très centrées sur la personne, moins sur le social. La femme y est un être isolé reconnaissant dans le social certaines particularités qu'elle partage. Or, les résultats de la recherche proposent une dimension sociale beaucoup plus forte. La femme n'est pas une individu isolée. Elle est membre d'un groupe social et c'est ainsi qu'elle évolue. Sa démarche est liée à la dimension collective des femmes. Son savoir personnel passe par le collectif. La dimension collective de la situation des femmes est centrale et la femme qui vit une démarche féministe devient membre à part entière du groupe social des femmes. Métaphoriquement, on pourrait dire que la démarche féministe est une naissance sociale plutôt qu'une renaissance individuelle comme le propose le modèle de Jack Mezirow.

L'âge, a-t-il été dit plus haut, ne semble pas être un facteur influençant la démarche féministe dans la mesure où ce n'est pas à un âge précis qu'elle peut être vécue si elle a à être vécue. Par contre, quel que soit l'âge de la personne, la démarche a été vécue dans les années qui gravitent autour de l'Année internationale des femmes. C'est donc dire l'importance de la mise en évidence

d'une situation pour en faciliter la connaissance et l'analyse. Ces années ont en effet mis à la une la situation des femmes et ont ainsi favorisé le développement de connaissances y ayant trait. Elles ont permis au savoir féministe d'émerger. Elles ont surtout favorisé l'accessibilité de ces connaissances. Car ce sont ces connaissances qui soutiennent la démarche féministe des femmes de la recherche. Sans elles, la démarche n'aurait pas pu avoir lieu et le mouvement des femmes n'aurait pas l'ampleur qu'on lui connaît.

Quelle que soit l'interprétation que l'on peut faire de la démarche de ces femmes, il n'en demeure pas moins que les femmes de la recherche ont vécu une démarche parfois difficile et que les connaissances qu'elles ont acquises, elles les ont acquises de façon autonome, par elles-mêmes ou avec d'autres femmes, en dehors des institutions scolaires, sauf pour une. Ces femmes, comme tant de femmes, ont grandi avec le mythe de « la femme » et elles ont eu à consacrer beaucoup de temps et d'énergie pour découvrir leur existence en tant qu'être social ainsi que la condition de vie des femmes. Or, il peut en être autrement : Jeanne en est le témoignage.

5.4 Mise en perspective

Le défi de la recherche menée sur la démarche féministe portait sur la capacité de l'étudier sous l'angle d'une démarche éducative. Les résultats obtenus montrent l'aspect formatif de cette démarche qui donne lieu à des apprentissages multiples. Ceux qui ont été analysés et interprétés sont reliés aux connaissances, tel était le but de la recherche.

Cette recherche a bien sûr, comme toutes les recherches, plusieurs limites. Il y a d'une part l'approche disciplinaire qui force le regard dans une direction laissant de côté d'autres dimensions. Ainsi, l'analyse et l'interprétation des

données ont insisté sur les changements et les connaissances acquises dans la démarche féministe. Elles ont été moins sensibles au développement personnel, aux cycles de vie ou à l'impact des mouvements sociaux. Il y a d'autre part la méthode utilisée. Méthode qui, en laissant la latitude d'expression à la personne, inhibe la capacité de comparaison et de hiérarchisation des données. Le raisonnement sous-jacent à cette méthode fait que si l'ensemble des sujets interviewés parlent d'elles-mêmes d'un élément, cela rend cet élément excessivement important. Toutefois, le raisonnement inverse n'est pas vrai. Ce n'est pas parce qu'une chose n'a pas été dite qu'elle n'est pas importante. Elle n'était tout simplement pas présente à la mémoire ou à la réflexion au moment de l'entrevue. Enfin, en lien avec la méthode, rappelons que ce type d'interrogation amène les locutrices à parler de leur rapport au féminisme et à la démarche féministe. Ce mode d'énoncés constitue une des limites de la recherche car il a incité les femmes rencontrées à parler de leur démarche en donnant un sens aux connaissances, une valeur. Il n'a toutefois pas permis de faire ressortir toute l'étendue des connaissances acquises dans leur démarche. Le langage parlé n'est en général pas un langage pédant et encore moins chez les femmes de la recherche qui réclament un savoir étroitement lié à leur réalité et qui, collées à l'action, disposent de peu de temps pour travailler la théorie, théorie qui les a si longtemps boudées, tant en termes d'accès que de contenu.

Malgré ces limites, la recherche apporte des éléments pertinents dans la perspective d'autres angles d'études et d'enseignement. Ainsi, au niveau de l'éducation, il met en évidence l'importance de plusieurs connaissances qui s'inscrivent de façon inconsciente dans le cadre de référence des filles en formation. Il s'agit notamment des modèles et de l'histoire des femmes. La présentation de modèles diversifiés de femmes permet de ne pas figer chez les femmes en devenir une conception d'elle-même dans des registres étriqués

inhibant leur développement et leur capacité de se projeter dans le futur. Ces modèles peuvent provenir de femmes du présent ou du passé. Ils peuvent provenir également de l'imaginaire ou du futur car la fiction et la science-fiction sont des plages du développement de soi par la projection. L'histoire des femmes, pour sa part, permettrait aux jeunes de connaître l'évolution et la contribution des femmes qui ont vécu avant elles. Cela permettrait aux jeunes femmes de s'inscrire dans une trajectoire historique et de se construire une image où les femmes ont participé au cours de l'histoire. L'inscription de l'histoire des femmes dans les cursus de formation est un des moyens permettant de transmettre la dimension collective de la situation des femmes et d'en nuancer l'universalité.

Dans le champ de l'éducation des adultes, la recherche contribue aussi au développement des connaissances sur les apprentissages autodirigés et l'autoformation. En effet, Allen Tough et de nombreuses autres personnes² ont étudié ce qui a été désigné sous le vocable d'apprentissages autodirigés (1978). La présente étude réaffirme l'existence de projets d'apprentissage personnels d'importance impliquant l'acquisition de connaissances. La spécificité de la recherche sur la démarche féministe réside dans le fait que les apprentissages portent sur des connaissances et non sur des habiletés. C'est d'ailleurs une des forces de la méthode de recherche utilisée ici car elle permet d'aller chercher ce type d'apprentissage beaucoup plus facilement que la méthode utilisée par Allen Tough (1971). Ce dernier, faisant le bilan des recherches sur les apprentissages autodirigés (1978), constatait en effet que les recherches avaient peu permis de mettre en évidence des projets d'apprentissage reliés à la compréhension d'un phénomène ou à des éléments reliés au sens de la vie. La présente recherche

² Mentionnons, pour le Québec seulement, Fernand Serre (1977, 1979), Pierre Grenier (1980) et Nicole Tremblay (1981).

met en évidence ce type d'apprentissage et l'ampleur du travail qui a été effectué.

Dans le champ de l'autoformation, la présente recherche peut offrir une illustration de l'appropriation de son pouvoir de formation (Pineau et Marie Michèle, 1983). En effet, dans la construction de leur nouveau cadre de référence, les femmes rencontrées ont eu à se bâtir un programme de formation pour acquérir une compréhension de leur situation et celles des autres femmes. Elles se sont par conséquent approprié leur formation. Elles se sont moulées elles-mêmes au fil des livres, conférences, colloques, films et discussions avec d'autres femmes, au gré du temps et des questions du moment. Elles en sont ainsi arrivées à comprendre la situation dans laquelle elles se trouvent et à s'y situer. Pour cela, elles ont eu à défaire des éléments acquis dans leur premier cadre de référence, celui reçu lors de leur période de socialisation, période d'hétéroformation par excellence, selon Gaston Pineau et Marie Michèle.

On peut relever également que les lectures ont été une voie privilégiée pour acquérir des connaissances. Presque toutes les femmes de la recherche mentionnent avoir eu une période intense de lectures. Elles ont aussi assisté à des conférences, des colloques, vu des films, des pièces de théâtre, etc. Ce sont les mêmes ressources dites non humaines dont parle Elaine Posluns (1981) pour le changement d'attitudes à l'égard des femmes. Ce sont aussi les outils principaux quant à l'acquisition de connaissances dont parle Allen Tough et les auteur-e-s qui ont utilisé sa méthode de recherche. Or cette situation constitue également une preuve évidente de l'omission des femmes dans la formation de base : celle qui commence à l'école et se perpétue jusqu'à l'université. Une seule des femmes interviewées a reçu des informations sur les femmes dans des cours universitaires, encore était-ce dans des cours spécifiquement sur les femmes qui sont encore tous optionnels dans les universités québécoises

francophones (Villemure, 1983). Parmi les femmes de la recherche, celle qui les a suivis est une des plus jeunes. Il y a occultation systématique du savoir sur les femmes et celles qui souhaitent l'acquérir doivent se le construire. Il faut aller le chercher; il n'est pas accessible en soi. Le savoir féministe ne fait pas encore partie du savoir institutionnel. Il ne constitue pas encore une science au sens où en parlait Thomas Luckmann (1983). Le savoir féministe ne fait encore que peu partie du bagage social de connaissances. Le sens commun relié aux femmes relève encore des stéréotypes du début du siècle. Le savoir féministe fait partie du bagage personnel de connaissances que l'on acquiert par une prise en charge de sa formation.

La recherche sur la démarche féministe offre aussi des illustrations de vie de femmes. Ces femmes ont presque toutes eu à revoir les modèles de femmes qui leur avaient été proposés quand elles étaient plus jeunes. Cette révision s'est faite à l'âge adulte mais pas à un âge spécifique. Certaines l'ont faite alors qu'elles étaient jeunes adultes, d'autres alors qu'elles avaient atteint l'âge de la maturité. Dans le champ du développement des adultes, ces données s'inscrivent mieux dans le courant de pensée du développement de l'adulte qui reconnaît des processus de croissance en fonction de certaines dimensions quand celles-ci surviennent dans une vie, comme le fait Bernice Neugarten (1979), plutôt que dans celui qui attribue des tâches développementales ou des temps de développement à des âges prescrits, comme le font Daniel Levinson (1978) ou Gail Sheehy (1979, 1982).

Il y a enfin un lien étroit entre changement et connaissance. Nous n'avons retrouvé ce lien que peu fréquemment dans les divers écrits consultés, hormis ceux reliés à l'apprentissage. Pourtant, à travers la présente recherche, ce lien apparaît d'une grande importance. Une des femmes de la recherche qualifie la connaissance de « vitale ». La connaissance répond à la question du pourquoi ?

Et cette question demeure tout au long d'une vie, à moins que le savoir que l'on apprend ait si peu de sens pour la personne qu'elle devienne non importante et finisse par être refusée comme étant théorique. En fait dans le champ de l'éducation des adultes, on a encore peu regardé le développement des adultes en termes d'acquisitions de connaissances, ou les changements provoqués par des connaissances. On a rarement regardé les connaissances sur lesquelles s'appuyaient des changements, en raison sans doute de la difficulté de cerner les connaissances et les savoirs. La présente recherche a, nous l'espérons, apporté une contribution à la connaissance du lien qui existe entre changement et connaissance.

Conclusion

La recherche sur la démarche féministe prend sa source dans le constat du changement que vivent des femmes quand elles prennent conscience de la situation des femmes. Mis à part la dimension personnelle du changement, l'acquisition de connaissances semble avoir beaucoup d'ampleur. Les femmes lisent, discutent et assistent à de multiples activités pour tenter de mieux connaître, de mieux cerner, de mieux comprendre cette situation. La curiosité intellectuelle face à ce phénomène a été l'élément moteur de la présente recherche. Qu'apprend-on dans cette démarche ? D'où la question de recherche : quelles sont les connaissances qui accompagnent la démarche féministe ?

La recherche commence par une recension des écrits pour définir la démarche féministe et répertorier les éléments de connaissances sur le sujet. Elle se poursuit dans l'élaboration d'un cadre conceptuel qui permet de l'étudier sous l'angle d'une démarche éducative. La démarche féministe est ainsi définie comme étant « le pas fait dans la doctrine qui sous-tend l'action des femmes dans leurs luttes pour la transformation des rapports hommes-femmes et de l'ordre établi ». Elle entraîne une transformation du cadre de référence qui se découpe en trois phases majeures : une de prise de conscience ou d'aliénation, une d'acquisition de connaissances ou de restructuration, et une d'action ou de réinsertion sociale. Le cadre de référence inclut des connaissances, des croyances et des valeurs et le premier cadre s'acquiert pendant la période de socialisation.

La période de socialisation est la période pré-démarche et l'analyse de la socialisation des filles met en évidence une éducation différenciée selon le sexe ainsi qu'une transmission de connaissances où il y a omission des femmes, confinement à l'invisibilité, dévalorisation de leurs contributions et de leurs capacités. Le premier cadre de référence acquis par les femmes est marqué par l'absence de connaissances et de savoir sur les femmes.

L'analyse de la socialisation des filles et une lecture des revendications du mouvement des femmes servent à l'élaboration d'une grille d'analyse des données. Cette dernière inclut les rôles sexuels et sociaux, la participation et le pouvoir des femmes dans le monde, et le savoir.

Les propos recueillis par le biais d'une entrevue ouverte auprès de dix militantes féministes constituent les données de la recherche. L'analyse de contenu des transcriptions des entrevues permet d'isoler des unités de sens qui sont ensuite cataloguées dans les différentes catégories et sous-catégories de la grille d'analyse qui s'est révélée largement adéquate pour les fins de la recherche. Du traitement des données émergent des sous-thèmes développés à l'intérieur des sous-catégories existantes. Une seule nouvelle catégorie a été générée lors du classement des données : elle porte sur la démarche féministe même. À noter, la difficulté de procéder à l'analyse de contenu de données qui renseignent sur la vie des femmes interviewées.

Les résultats de la recherche apportent une connaissance plus approfondie de la démarche féministe telle que décrite dans le cadre conceptuel. En effet, toutes les femmes de la recherche qui ont reçu une éducation différenciée selon le sexe avec occultation des femmes, de leurs capacités et de leurs contributions ont vécu une démarche féministe alors qu'elles étaient adultes. Quel que soit leur âge, elles l'ont vécue en conjonction avec le mouvement des femmes et des savoirs que les femmes construisaient collectivement à partir de leur situation. Il

Il y a ici un mouvement de va-et-vient entre la personne et la collectivité, entre l'individuelle et la société. Les connaissances spéciales sur les femmes générées par les femmes et le mouvement des femmes sont intégrées dans le bagage subjectif des femmes qui à leur tour en créent et les diffusent auprès d'autres femmes.

Si la démarche féministe peut se vivre à tout âge, il est à noter toutefois que, pour les femmes de la recherche, plus on est âgée, plus la démarche se fait en douceur; le changement est plus brutal et plus abrupt à l'âge dit « jeune adulte ». Il en découle tout au moins deux hypothèses à vérifier lors de recherches ultérieures : soit que l'intensité du changement est inversement proportionnel à l'ampleur de l'expérience de vie, soit que le changement est plus brutal quand les modèles de femmes proposés pendant la période de socialisation sont désuets par rapport à l'évolution sociale.

La démarche féministe s'inscrit dans un contexte social où il y a une infériorisation sociale des femmes. Les femmes de la recherche perçoivent de plus en plus ce contexte au fil de leur démarche car elles ne le connaissaient guère. La démarche féministe est d'ailleurs provoquée par ce contexte et non par des événements particuliers qui seraient survenus dans leur vie personnelle. La démarche féministe est une démarche globale quant à la situation des femmes et de soi-même par ricochet. Les femmes de la recherche en retirent un savoir-être dans lequel la femme est une individuelle à part entière, autonome, ayant droit à l'autodétermination. Il y a une fierté renouvelée d'être une femme et d'appartenir au groupe social des femmes.

La dimension collective de la situation des femmes constitue le savoir fondamental qui étaye la transformation du cadre de référence. Ce savoir consiste en un ensemble de connaissances sur l'histoire des femmes et l'évolution de leurs droits. La reconnaissance de la femme en tant que

« personne » dans l'histoire du Canada comporte une reconnaissance symbolique de la capacité et de la compétence des femmes. Presque toutes les femmes de la recherche y réfèrent car la non-reconnaissance antérieure témoigne de leur oppression ou, tout au moins, de leur infériorisation sociale. Les connaissances reliées à la dimension collective des femmes portent sur des données de base quant à la place qu'elles occupent sur le marché du travail, en termes de revenus, de postes, de conditions de travail. Elles portent aussi sur leur place et leur pouvoir au sein des organisations, notamment les organisations politiques qui ne sont pas porteuses de leurs préoccupations.

La dimension collective de la situation des femmes a permis à ces femmes de se rendre compte que les difficultés qu'elles rencontraient n'étaient pas avant tout liées à elles en tant qu'individues, mais plutôt à un contexte social. La dimension collective de la situation des femmes ébranle leur conditionnement à leur infériorité, à leur incapacité et à leur incompetence. Elles commencent alors à déconstruire le modèle qu'elles avaient intériorisé et qui confinait les femmes de façon très étroite dans un rôle de mère et d'épouse. Les limites du modèle sont modifiées. Le modèle transformé n'est plus absolu. La femme ne se définit plus en termes de statut civil et de rapport aux autres. Elle n'est plus seulement mère et épouse. Elle devient un être à part entière, autonome.

Le changement du modèle modifie des valeurs. La valeur de la famille, par exemple, perd de sa force pour être remplacée par celle de l'autodétermination. La famille, si famille il y a, ne doit pas exister au détriment des femmes. Et toujours en regard des valeurs, la solidarité se substitue à l'individualisme.

La dimension collective de la situation des femmes permet donc de déstabiliser la conception de soi en tant que femme et les changements au niveau des rôles sexuels et sociaux commencent à s'effectuer tant en termes d'identité que de rapports aux autres. Les changements apportent une

affirmation de soi, une autonomie et une confiance en soi plus grandes. La réflexion qui a étayé ces changements a permis d'acquérir des connaissances sur les rôles des femmes et leurs inscriptions sociales, la discrimination, la victimisation, le sexisme, l'éducation différenciée selon le sexe, l'autonomie en termes d'autonomie financière et d'autonomie psychologique. L'analyse de la situation collective des femmes a entraîné l'acquisition de connaissances sur les rapports hommes-femmes, les rapports de domination, l'oppression, les rapports de classe incluant la classe sociale des femmes. Ces connaissances fournissent une compréhension de certains phénomènes vécus par les femmes, tels la violence. Ces connaissances jumelées aux changements personnels se concrétisent alors dans une volonté politique de changement social pour que la place des femmes ne soit plus une place d'infériorité. Les femmes de la recherche se sont inscrites dans le mouvement des femmes parce qu'elles veulent que les choses changent. Elles veulent que les femmes aient du pouvoir dans la société. Cette volonté politique amène elle aussi l'acquisition de connaissances sur la participation et la place des femmes dans le monde pour bien cerner la situation présente et proposer des changements qui amélioreraient le sort de l'ensemble des femmes. Ceci se retrouve particulièrement dans la sous-catégorie du monde du travail. Il est alors fait référence à l'accès au travail, l'accès à l'égalité, l'accréditation multipatronale et aux législations qui sont nécessaires pour le changement.

La démarche féministe a nécessité l'acquisition de multiples connaissances. Le savoir développé a été rendu possible grâce à des lectures plus que nombreuses et des échanges suivis entre femmes. Les nouvelles connaissances doivent être utiles et servir la cause des femmes. Les femmes de la recherche ont modifié leur rapport au savoir. Le savoir féministe doit s'appliquer à l'action.

La démarche féministe telle qu'elle est envisagée dans cette recherche est une démarche qui, pour toutes les femmes rencontrées sauf deux, a comporté une période majeure de changement, parfois difficile à vivre. Il y avait des périodes de « crise ». La prise de conscience déstructure le cadre de référence, ce qui est source de désorientation. Or, les résultats de la recherche suggèrent des applications qui permettent de prévenir cette déstructuration. L'exception que représente Jeanne parmi les femmes de la recherche en est une démonstration. Jeanne, en effet, est la seule à avoir reçu des informations sur la situation des femmes pendant son adolescence. Aussi, on peut émettre à titre d'hypothèse que l'introduction de connaissances sur les femmes, quant à leur histoire, leurs conditions de vie et leurs contributions sociales pendant la période de socialisation des jeunes filles leur permettraient plus facilement de se situer en tant que femme dans le contexte social et de se reconnaître comme faisant partie d'un groupe social possédant certaines caractéristiques. Elles entreraient ainsi dans l'âge adulte avec les connaissances de base sur leur existence sociale. Elles se reconnaîtraient comme des personnes à part entière. Leurs énergies seraient alors canalisées vers une réalisation de soi plutôt que sur une remise en question fondamentale.

Ceci constitue une des retombées de la recherche. Des alternatives éducatives de cette nature peuvent être mises en place et expérimentées afin d'alimenter la connaissance et la réflexion sur les cursus scolaires et leur impact sur le développement des jeunes filles et des femmes. Des recherches pourraient alors tenter de répondre aux questions suivantes : en communiquant un minimum de données de base sur la situation des femmes, une « éducation féministe » modifie-t-elle le parcours de vie des femmes ? En acquérant le savoir fondamental sur la dimension collective des femmes, les jeunes filles envisagent-elles le monde des adultes de façon différente ? Les difficultés qu'elles

rencontrent sont-elles les mêmes que celles des autres filles éduquées de façon plus traditionnelle ? En quoi les objectifs de vie qu'elles se fixent sont-ils différents ? Les modèles présentés étant multiples, leurs choix s'en trouvent-ils plus diversifiés ? Ont-elles plus de facilité à se projeter dans le futur compte tenu qu'elles connaissent le passé ? Qu'advient-il des sentiments d'incapacité et d'incompétence ?

Cette éducation féministe peut s'articuler d'ores et déjà sur les contenus mis en lumière par la présente recherche. La dimension sociale du savoir est sans doute un des résultats importants car elle met en évidence le lien entre la personne et la société. Toute personne vit dans un groupe social donné et le savoir qu'elle acquiert doit être utile dans ce contexte. Autrement, il est sans importance et est éventuellement rejeté. À cet égard, la présente recherche met en relief l'importance de la dimension collective de la situation des femmes. Or, ce savoir a été essentiellement omis dans la période de socialisation des femmes de la recherche. Il ne faisait pas partie du bagage social de connaissances qui leur a été transmis. Ce sont les femmes et le mouvement des femmes qui ont créé et rendu accessibles les connaissances et le savoir relatif aux femmes. C'est grâce à cette production et cette diffusion sociale que les femmes ont pu acquérir les éléments essentiels à la transformation de leur cadre de référence. Pour parvenir à cette transformation, elles ont eu à déconstruire morceau par morceau leur cadre de référence et le reconstruire en utilisant de nouvelles connaissances, un nouveau savoir et en modifiant croyances et valeurs en fonction du changement pour parvenir à une nouvelle harmonie d'ensemble.

La présente recherche contribue au développement des connaissances en éducation des adultes. Elle apporte une contribution notamment quant à la

dimension émancipatoire du changement de cadre de référence de Jack Mezirow, ce qui faisait l'objet de certaines critiques récentes à l'égard de ce dernier (Collard et Law, 1987). Elle renforce aussi la dimension sociale du savoir, ce qui n'était pas aussi présent dans le modèle. Le modèle de Jack Mezirow s'articule essentiellement autour de l'apprentissage individuel et propose une étape où la personne identifie son problème personnel à un problème social. Or, dans la présente recherche, il ne s'agit pas tant d'un problème personnel que d'une situation qui pose problème. Le savoir relié à la dimension collective de la situation des femmes est fondamental dans la transformation et a une telle ampleur que cette acquisition de connaissances est centrale dans le processus.

En conjuguant la présente recherche aux travaux de Jack Mezirow et de ceux qui ont travaillé ou étudié des groupes sociaux opprimés (Freire, 1974; Memmi, 1968, 1973), il est possible de resserrer le modèle de la transformation du cadre de référence en associant la dimension émancipatoire de la transformation à l'oppression du groupe social étudié et l'occultation du savoir le concernant.

En regard de la démarche féministe, d'autres recherches sont nécessaires pour parvenir à une généralisation des données. Ainsi, une systématisation des connaissances inhérentes à la démarche féministe dépend de recherches menées auprès d'autres femmes, impliquées dans le mouvement des femmes ou non. D'autres recherches peuvent étudier l'interaction entre le social et le personnel, le lien entre le développement personnel et le développement social. Elles peuvent également tenter de mettre en lumière les différences dans le développement adulte entre des femmes ayant acquis des connaissances sur la situation collective des femmes pendant leur période de socialisation et celles qui n'en ont pas eu. Les projets personnels y sont-ils plus présents ? Le cycle relié à

la croissance des enfants y est-il différent ? Vivent-elles plus en fonction d'elles-mêmes que par personne interposée ?

En fait, Jeanne nous amène à penser que les femmes qui reçoivent une socialisation incluant des données sur la dimension collective de la situation des femmes ne vivent pas la démarche féministe comme une démarche émancipatoire. En extrapolant à partir de cette situation, on peut émettre comme hypothèse qu'une personne appartenant à un groupe social dominé et ayant acquis pendant son éducation première des connaissances sur la situation sociale de son groupe, ne vit pas, à l'âge adulte, de démarche émancipatoire à cet égard.

Bertrand Schwartz (1980) écrit que « sans mémoire, il n'y a pas de culture ». On peut dire que les femmes, à travers leur démarche, sont à la recherche de leur mémoire pour que leur culture soit. C'est le sens collectif de la démarche féministe et la démarche féministe apparaît comme une naissance sociale.

Les sources documentaires

- ABU-LUGHOD Janet (1981). *Engendering Knowledge: Women at the University. Program on Women*. Evanston, Illinois : North-Western University. Texte miméographié. 24 p.
- Annuaire de l'enseignement secondaire 1977/1979. Cahier 02. Cours de formation professionnelle* (1977). Gouvernement du Québec. Ministère de l'Éducation. Direction générale du développement pédagogique. Direction des programmes.
- BARDIN Laurence (1977). *L'analyse de contenu*. Paris : Presses universitaires de France. 233p.
- BAWIN-LEGROS Bernadette (1982). Du type d'explication possible au choix d'une méthode réelle: le cas particulier de la mobilité sociale des femmes à travers le récit d'une recherche. *Sociologie et sociétés*. Vol XIV. N° 2. 53-63.
- BELLOW WATSON Barbara (éd.) (1976). *Women's Studies : The Social Realities*. New York : Harper et Row. 255p.
- BELOTTI Elena G. (1973). *Du côté des petites filles*. Paris : Éditions des femmes. 261 p.
- BENNETT Susan (1984). Family Environment for Sexual Learning as a Function of Fathers' Involvement in Family Work and Discipline. *Adolescence*. Vol 17. N° 75. 609-627.
- BLOCK Jeanne (1983). Differential Premises Arising from Differential Socialization of the Sexes : Some Conjectures. *Child Development*. Vol 54. N° 6. 1335-1354.
- BOGDAN Robert C. et BIKLEN Sari Knopp (1982). *Qualitative Research. An introduction to Theory and Methods*. Boston : Allyn and Bacon Inc. 255 p.
- BOLLI Michèle (1985). Femmes et savoirs: mouvement d'approche. *Femmes et formation*. Université de Genève. Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation. Cahier N° 38 de la Section des sciences de l'éducation. 11-24.
- BONDER Gloria (1982). Les études relatives à la femme et la critique épistémologique des paradigmes des sciences humaines. Communication présentée au *Colloque international sur la recherche et l'enseignement relatifs aux femmes*. Montréal : Université Concordia. 26 juillet-4 août. 1^{ère} partie. 24-41.
- BONNEAU Micheline (1983). Les valeurs universitaires de distanciation, dans *Être femme de science*. Cahiers de l'ACFAS.
- BOTKIN James W., ELMANDJRA Mahdi et MALITZA Mircea (1980). *On ne finit pas d'apprendre*. Rapport au Club de Rome. New York : Pergamon Press. 179 p.
- BOUCHARD Michel, ETIENNE Pierre et ISABELLE Gilles (1981). *Le système scolaire du Québec*. Montréal: Guérin. 314 p.

- BRODEUR Violette, CHARTRAND Suzanne, CORRIVEAU Louise et VALAY Suzanne (1982). *Le mouvement des femmes au Québec. Étude des groupes montréalais et nationaux*. Montréal : Centre de formation populaire. 2^e édition.
- BROWNMILLER Susan (1975). *Against Our Will: Men, Women and Rape*. New York : Simon and Schuster. 472 p.
- CARNAGIE COMMISSION ON HIGHER EDUCATION (1973). *Opportunities for Women in Higher Education*. New York : McGraw-Hill.
- CLIO (le collectif) (1982). *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal: Quinze. 521 p.
- CLOUZOT Olivier et BLOCH Annie (1981). *Apprendre autrement*. Paris : Éditions d'Organisation. 309 p.
- COLBY Marion (1978). *Women Studies: an Inclusive Concept for an Inclusive Field*. Les cahiers de la femme. Vol 1. N° 1. 4-6.
- COLLARD Sue et LAW Michael (1987). Perspective Transformation: A Critical Theory or The Dissolution of Praxis ? *Adult Research Conference Proceedings*. Laramie, WY. 43-48.
- CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME (1976a). *L'accès à l'éducation pour les femmes du Québec*. Mémoire du Conseil du statut de la femme. Gouvernement du Québec.
- CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME (1976b). *L'école sexiste. C'est quoi ?* Québec: Éditeur officiel du Québec.
- CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME (1978). *Pour les Québécoises: égalité et indépendance*. Québec : Éditeur officiel du Québec. 336 p.
- CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME (1984). *Répertoire des groupes de femmes*. Québec : Gouvernement du Québec.
- CONSEIL SUPERIEUR DE L'EDUCATION (1984). La situation des femmes dans le système d'enseignement : une double perspective. Québec : Gouvernement du Québec.
- DAGENAIS Huguette (1981). Quand la sociologie devient action: L'impact du féminisme sur la pratique sociologique. *Sociologie et sociétés*. Vol XIII. N° 2. 49-65.
- De BEAUVOIR Simone (1949). *Le deuxième sexe*. Paris : Gallimard.
- DEBLÉ Isabelle (1980). *La scolarité des filles*. UNESCO. 180 p.
- De la DURANTAYE (1983). Conclusion, dans *Être femme de science*. Association canadienne-française pour l'avancement de la science.
- DELPHY Christine (1977). Nos amis et nous. *Questions féministes*. Novembre. N° 1.

- DESCARRIES-BELANGER Francine (1980). *L'école rose...et les cols roses*. Laval : Albert Saint-Martin et CEQ. 128 p.
- DESLAURIERS Jean-Pierre (1985). Changement social et méthodes qualitatives, dans BHERER Harold *et al. Le renouveau méthodologique en sciences humaines : Recherche et méthodes qualitatives*. Actes du colloque. Groupe de recherche et d'intervention régionales. Université du Québec à Chicoutimi. 5-18.
- DEWEY John (1947). *Expérience et éducation*. Paris : Bourrelier. 95 p.
- Dictionnaire encyclopédique Quillet* (1965). Nelle éd. Paris : Quillet (©1962).
- DUNNIGAN Lise (1975). *Analyse des stéréotypes masculins et féminins dans les manuels scolaires au Québec*. Conseil du statut de la femme. Québec : Éditeur officiel du Québec. 188 p.
- DUNNIGAN Lise (1977). *L'orientation des filles en milieu scolaire*. Conseil du statut de la femme. Québec : Éditeur officiel du Québec.
- D'UNRUG Marie-Christine (1974). *Analyse de contenu et acte de parole*. Paris : Éditions Universitaires. 270 p.
- Éducation Québec (1980). *Une histoire de l'éducation au Québec*. Vol 11. N° 1.
- EHRENREICH Barbara et ENGLISH Deirdre (1982). *Des experts et des femmes*. Montréal : Éditions du Remue-ménage. 347 p.
- ERIKSON Erik H. (1950). *Enfance et société*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé. 285 p.
- ERIKSON Erik H. (1968). *Identity. Youth and Crisis*. New York : Norton. 336 p.
- FAHMY-EID Nadia (1983). L'éducation des filles chez les Ursulines de Québec, dans FAHMY-EID Nadia et DUMONT Micheline. *Maîtresses de maison, maîtresses d'école*. Montréal : Boréal Express. 49-76.
- FAHMY-EID Nadia et DUMONT Micheline (1983). *Maîtresses de maison, maîtresses d'école*. Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec. Montréal : Boréal Express. 413 p.
- FAHMY-EID Nadia et THIVIERGE Nicole (1983). L'éducation des filles au Québec et en France (1880-1930): une analyse comparée, dans FAHMYEID Nadia et DUMONT Micheline. *Maîtresses de maison, maîtresses d'école*. Montréal : Boréal Express. 191-220.
- FAHMY-POMERLEAU Pauline (1981). Égalité et dépendance ou l'impossible aspiration des adolescentes, dans COHEN Yolande. *Femmes et politique*. Montréal : Le Jour. 81-100.
- FIRESTONE Shulamith (1972). *La dialectique du sexe*. Le dossier de la révolution féministe. Paris : Stock (1970). 306 p.

- FREIRE Paulo (1974). *Pédagogie des opprimés*. Paris : Maspero. 202 p.
- FRIEDAN Betty (1963). *La femme mystifiée*. Paris : Denoël/Gonthier. 450 p.
- GASKELL Jane (1983). Conceptions of Skill and Work of Women : Some Historical and Political Issues. *Atlantis*. Vol 8. N° 2. 11-25.
- GELLER Gloria (1984). Aspirations of Female High School Students. *Documentation sur la recherche féministe (RFR/DRF)*. Vol 13. N° 1. 17-19.
- GRENIER Pierre (1980). *Étude des projets éducatifs poursuivis par des personnes âgées de sexe féminin: projets d'apprentissage et moyens privilégiés*. Mémoire de maîtrise. Faculté des études supérieures. Université de Montréal.
- GOSHEN-GOTTSTEIN Esther (1981). Differential Maternal Socialization of Opposite-Sexed Twins, Triplets and Quadruplets. *Child Development*. Vol 52. N° 4. 1255-1264.
- GOULD Roger (1978). *Transformations : Growth and Change in Adult Life*. New York : Simon et Schuster. 343 .
- Grand Larousse encyclopédique* (1961). Paris : Larousse.
- GREER Germaine (1971). *La femme eunuque*. Paris : Laffont (1970). 430 p.
- GREIF Esther (1980). Sex Differences in Parent-Child Conversations. *Women Studies International Quarterly*. Vol 3. N° 2-3. 253-258.
- GROULT Benoîte (1975). *Ainsi soit-elle*. Paris : Grasset. 228 p.
- HAREL-GIASSON Francine (1983). *La place des femmes dans la vie économique. Allocution d'ouverture*. Forum organisé par le Conseil du statut de la femme du Québec et intitulé : *Les femmes: une force économique insoupçonnée*. Document miméographié. 31 p.
- HOFFMAN Charles *et al.* (1984). A Comparison of Adult Males' and Females' Interactions with Girls and Boys. *Sex Roles*. Vol 11. N° 9-10. 799-811.
- HOME Alice Marian (1978). *Change in Women's Consciousness Raising Groups. A study of Four Types of Change and Some Factors Associated with Them*. Thèse de doctorat. Université de Toronto. Bibliothèque nationale du Canada : MIC- F-TC 38744.
- HONIG Alice (1983). Sex Role Socialization in Early Childhood. *Young Children*. Vol 38. N° 6. 57-70.
- HONIG Alice et WITTNER Donna (1982). Teacher Questions to Male and Female Toddlers. *Early Childhood Development and Care*. Vol 9. N° 1. 1932.
- HOWE Florence (éd.) (1975). *Women and the Power to Change*. Carnegie Commission on Higher Education. New York : Mc Graw-Hill. 182 p.

- HOWE Florence et LAUTER Paul (1980). *The Impact of Women's Studies on the Campus and the Disciplines*. Women's Studies Monograph Series. Washington : National Institute of Education. US Department of Health, Education and Welfare.
- HOWELL Mary C. (1974). What Medical Schools Teach About Women. *The New England Journal of Medicine*. Vol 291. N° 6. 304-307.
- HUBERMAN Michael et MILES Mathew (1983). L'analyse de données Qualitatives: Quelques techniques de réduction et de représentation. Neuchâtel: Institut romand de recherches et de documentation pédagogiques. *Cahiers du GCRISSE*. N° 6. IRDP/R : 83.03. 57 p.
- JEAN Michèle (1974). *Québécoises du XX^e siècle*. Montréal : Éditions du jour. 303 p.
- JEAN Michèle (1984). Production et communication du savoir dans une perspective féministe: Enjeux et défis pour les femmes, dans FRANKLIN Ursula Martius *et al.* *Le savoir en question : Vue d'ensemble féministe*. Institut canadien pour l'avancement de la femme. 92-101.
- JUNGBLUTH Paul (1984). Covert Sex-Role Socialization in Dutch Education : A Survey among Teachers. *The Netherlands Journal of Sociology*. Vol 20. N° 1. 43-57.
- LAFONTAINE Danielle (1981). La recherche scientifique et la cause des femmes, dans COHEN Yolande. *Femmes et politique*. Montréal : Le Jour. 119-135.
- LALANDE André (11^e éd.) (1972). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. Paris : PUF (© 1926).
- LANGLOIS Judith et DOWNS Chris (1980). Mothers, Fathers, and Peers as Socialization Agents of Sex-Typed Play Behaviors in Young Children. *Child Development*. Vol 51. N°4. 1237-1247.
- LEE GIRARD Kathryn (1974). *How Schools Fail Women: A Study of Feminists' Perceptions of Their Schooling Experiences and Women's Schooling Needs*. Thèse de doctorat. Université du Massachusetts.
- LENGRAND Paul (1970). *Introduction à l'éducation permanente*. Unesco. 100 p.
- LEVINSON Daniel J., DARROW Charlotte M., KLEIN Edward, LEVINSON Maria H. et McKEE Braxton (1976). Periods in the Adult Development of Men : Ages 18 to 45. *The Counseling Psychologist*. Vol 6. N° 1. 21-25.
- LEVINSON Daniel J. *et al.* (1978). *The Seasons of a Man's Life*. New York : Alfred A. Knopf. 363 p.
- LINTEAU Paul-André et ROBERT Jean-Claude (1979). *Histoire du Québec contemporain*. Montréal : Boréal Express. 658 p.
- LUCKMANN Thomas (1983). Common Sense, Science and the Specialization of Knowledge. *Phenomenology and Pedagogy*. Vol 1. N° 1. 59-73.

- LUEPTOW Lloyd (1980). Social Structure, Social Change and Parental Influence in Adolescent Sex-Role Socialization: 1964-1975. *Journal of Marriage and Family*. Vol 42. N° 1. 93-103.
- MACCOBY Eleanor (1980). Social Development : Psychological Growth and the Parent-Child Relationship. New York : Harcourt Brace Jovanovich.
- MACCOBY Eleanor et JACKLIN Carol (1974). *The Psychology of Sex Differences*. Stanford, Californie : Stanford University Press. 634 p.
- MacCORMACK Carol P. (1981). Anthropology: A Discipline with a Legacy, dans SPENDER Dale (éd). *Men's Studies Modified*. Oxford, New York : Pergamon Press. 99-109.
- MALATESTA Carol et HAVILAND Jeannette (1982). Learning Display Rules: The Socialization of Emotion Expression in Infancy. *Child Development*. Vol 53. N° 4. 991-1003.
- MARGOLIN G. et PATTERSON G. R. (1975). Differential Consequences Provided by Mothers and Fathers for their Sons and Daughters. *Developmental Psychology*. Vol 11. 537-538.
- MEMMI Albert (1968). *L'homme dominé*. Paris : Petite Bibliothèque Payot. 227 p.
- MEMMI Albert (1973). *Portrait du colonisé*. Paris: Petite Bibliothèque Payot (1957). 179 p.
- MEZIRROW Jack (1978a). *Education for Perspective Transformation: Women's Re-Entry Programs in Community Colleges*. New York : Center for Adult Education. Teachers College. Columbia University.
- MEZIRROW Jack (1978b). Perspective transformation. *Adult Education*. Vol XXVIII. N° 2. 100-110.
- MEZIRROW Jack (1981). A Critical Theory of Adult Learning and Education. *Adult Education*. Vol 32. N° 1. 3-24.
- MEZIRROW Jack (1985a). Concept and Action in Adult Education. *Adult Education Quarterly*. Vol 35. N° 3. printemps. 142-151.
- MEZIRROW Jack (1985b). Critical Transformation Theory and the Self-directed Learning, dans BROOKFIELD Stephen (éd.). *Self-Directed Learning: From Theory to Practice*. San Francisco : Jossey Bass Inc. 17-30.
- MICHEL Andrée (1979). *Le féminisme*. Que sais-je ? PUF. 125 p.
- MILLETT Kate (1971). *La politique du mâle*. Paris : Stock. 464 p.
- NEUGARTEN Bernice (1979). Time, Age, and the Life Cycle. *The American Journal of Psychiatry*. Vol 136. N° 7. 887-894.

- OLEJNIK Anthony (1980). Socialization of Achievement : Effects of Children's Sex and Age on Achievement Evaluations by Adults. *Personality and Social Psychology Bulletin*. Vol 6. N° 1. 68-73.
- PARSONS T. et BALES R. (1955). *Family Socialization and Interaction Process*. Glencoe, Illinois : Free Press.
- PANON Michael Quinn (1982). Qualitative Methods and Approaches: What Are They ?, dans KUHNS Eileen et MARTORANA S.V. (éd.). *Qualitative Methods for Institutional Research*. San Francisco : Jossey-Bass Inc. 3-15.
- PINEAU Gaston et Marie Michèle (1983). *Produire sa vie : Autoformation et autobiographie*. Montréal, Paris : Albert St-Martin, Edilig. 419 p.
- POSLUNS Elaine (1981). *The Change Process of Women Becoming Liberated from Sex-Role Stereotypes*. Thèse de doctorat. OISE. Université de Toronto. Bibliothèque nationale du Canada : MIC-F-TC 53140.
- RICH Adrienne (1975). Toward a Women-Centered University, dans HOWE Florence. *Women and the Power to Change*. New York : Mc Graw-Hill. 15-46.
- RICH Adrienne (1981). La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne. *Nouvelles questions féministes*. N° 1. 15-43.
- RICKEL Annette et GRANT Linda M. (1979). Sex Role Stereotypes in the Mass Media and Schools: Five Consistent Themes. *International Journal of Women Studies*. Vol 2. N° 2. 164-179.
- ROBERTS William (1984). *Sex Differences in the Socialization of Competence in Preschoolers*. Communication présentée au Congrès annuel de l'Association Américaine de psychologie (92^e, Toronto, Ontario, Canada, 24-28 Août). 34p. (ERIC ED 253311).
- ROCHER GUY (1962). Les modèles et le statut de la femme canadienne-française. *Revue internationale des sciences de l'éducation*. Vol 14. N° 1. 132-139.
- ROLAND MARTIN Jane (1982). Excluding Women from the Educational Realm. *Harvard Educational Review*. Vol 52. N° 2. 133-148.
- ROSENTHAL R. et JACOBSEN L. (1968). *Pygmalion in the Classroom*. New York : Holt.
- SCHWARTZ Bertrand (1980). Qu'est-ce que l'intelligence artificielle ? *Éducation Permanente* (France). N° 52. 117-124.
- SELLTIZ Claire, WRIGHTSMAN Lawrence S. et COOK Stuart W. (1977). *Méthodes de recherche en sciences sociales*. Montréal : Éditions HRW. 606 p.
- SERBIN Lisa A. et CONNOR Jane M. (1979). Sex-Typing of Children's Play Preferences and Patterns of Cognitive Performance. *The Journal of Genetic Psychology*. Vol 134. 315-316.

- SERBIN Lisa, O'LEARY Daniel, KENT Ronald et TONICK Iliene (1973). A Comparison of Teacher Response to the Preacademic and Problem Behavior of Boys and Girls. *Child Development*. N° 44. 796-804.
- SERRE Fernand (1977). L'importance d'apprendre seul ou les objets et les processus des projets éducatifs et autodidactes des adultes de la classe dite défavorisée. Thèse de doctorat. Faculté des études supérieures. Université de Montréal.
- SERRE Fernand (1979). L'importance d'apprendre seul... une étude sur les apprentissages autodidactes. *Le grain de sel*. Vol 3. N° 1. Octobre. 12-19.
- SHEEHY Gail (1979). *Les passages de la vie*. Montréal : Presses Select. 1974. 225 p.
- SHEEHY Gail (1982). *Franchir les obstacles de la vie*. Paris : Selfond. 1981. 392 p.
- SHIRLEY Mary Kathryn et VIGIER Rachel Emma (éd.) (1979). *In Search of the Feminist Perspective : The Changing Potency of Women*. Documentation sur la recherche féministe. Printemps. 119 p.
- SMITH Dorothy (1978). A Peculiar Eclipsing: Women's Exclusion from Man's Culture. *Women's Studies International Quarterly*. Vol 1. 282-295.
- SMITH Dorothy (1981). Le parti pris des femmes, dans COHEN Yolande. *Femmes et politique*. Montréal : Le Jour. 139-144.
- SPENDER Dale (1978). Don't Talk, Listen! *The Times Educational Supplement*. 3 novembre.
- SPENDER Dale (1981a). *Men's Studies Modified*. Oxford, New York : Pergamon Press. 248 p.
- SPENDER Dale (1981b). Education: The Patriarchal Paradigm and the Response to Feminism, dans SPENDER Dale. *Men's Studies Modified*. Oxford, New York : Pergamon Press. 155-173. 271.
- Sociologie et sociétés* (1981). Les femmes dans la sociologie. Vol XII. N° 2. Octobre. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal. 157 p.
- STEINBERG Mireille (1985). *Santé mentale, rôles sexuels et valeurs sociales*. Sociologie et sociétés. Vol XVII. N° 1. avril. 33-39.
- SUTHERLAND Sharon L. (1978). The Unambitious Female : Women's Low Professional Aspirations. *Signs*. Vol 3. N° 4. 774-794.
- TAHON Marie-Blanche (1985). Dompter le sauvage. *Conjonctures et politique*. N° 6. Printemps. 31-41.
- TANGUY Lucie (1983). Savoirs et rapports sociaux dans l'enseignement secondaire en France. *Revue française de sociologie*. Vol XXIV. 227-254.

- THIVIERGE Nicole (1983). L'enseignement ménager, 1880-1970, dans FAHMMY-EID Nadia et DUMONT Micheline. *Maîtresses de maison, maîtresses d'école*. Montréal : Boréal Express. 119-142.
- THOMPSON Jane (1983). Learning Liberation. Women's Response to Men's Education. *Radical Forum on Adult Education*. Édité par Jo Campling. London et Canberra: Croom Helm. 207p.
- TOUGH Allen (1971). *The Adult's Learning Projects*. Toronto : OISE. 192 p.
- TOUGH Allen (1978). Major Learning Efforts: Recent Research and Future Directions. *Adult Education*. Vol XXVIII. N° 4. 250-263.
- TREMBLAY Nicole (1981). *Aide à l'apprentissage en situation d'autodidaxie*. Thèse de doctorat. Faculté des études supérieures. Université de Montréal.
- VILLEMURE Raymonde (1983). *La situation de l'enseignement sur la condition féminine dans les universités du Québec*. Montréal : Secrétariat d'État, région du Québec, Programme de promotion de la femme. 290 p.
- WALLACH Aleta (1975). *A View from Law School*, dans HOWE Florence (éd). *Women and the power to Change*. New York : Mc Graw-Hill. 81-125.
- ZIMET Sara G. et ZIMET Carl N. (1977). Teachers View People : Sex-Role Stereotyping. *Psychological Reports*. Vol 141. 583-591.

APPENDICE 1

GUIDE D'ENTREVUE

GUIDE D'ENTREVUE

La recherche que je mène porte sur la démarche féministe. Si je paraphrase Simone de Beauvoir, je peux dire que « l'on ne naît pas féministe, on le devient ». La démarche féministe est ce cheminement qui amène une femme à se déclarer féministe ou de tendance féministe à un moment donné de sa vie. Elle a vécu alors une transformation qui fait en sorte qu'elle ne perçoit plus les choses de la même façon et qu'elle ne les analyse plus, non plus, de la même façon.

La démarche féministe est une démarche éminemment personnelle qui peut se vivre de façon plus ou moins continue dans son parcours de vie. La première phase dans ce cheminement peut même être vécue de façon relativement abrupte, suite à un événement marquant. Tout dépend du cheminement antérieur et des expériences vécues.

Cette démarche est aussi accompagnée de connaissances qui permettent de changer. Je suis particulièrement intéressée dans ma recherche à identifier ces connaissances et à saisir l'importance que tu leur accordes actuellement, c'est-à-dire dans ta façon de voir, de percevoir et d'analyser le monde dans lequel tu vis. Et par connaissances, j'entends ce que tu sais, toi, sur un sujet donné.

L'entrevue va donc porter sur ta démarche féministe à toi, telle que tu la perçois et telle que tu l'analyses, en faisant ressortir autant que possible les connaissances que tu as acquises dans cette démarche.

- A. Parle-moi d'abord de ta démarche ? Comment s'est-elle déroulée pour toi au fil des ans ?
- B. Y a-t-il eu, dans ta démarche, une période majeure de changement ? Si oui, quand a-t-elle eu lieu ?
- C. Qu'est-ce que le féminisme pour toi ?
- D. Dans ta démarche, y a-t-il eu des thèmes sur lesquels tu t'es particulièrement interrogée ? Lesquels ? Pourquoi ces thèmes ?
- E. Dans ta démarche, y a-t-il eu une évolution dans ta façon de penser à l'égard des femmes, de leur place et rôle dans la société ? Peux-tu m'en parler ?
- F. En quoi ta démarche a-t-elle modifié tes relations avec les autres : tes parents, tes enfants, ton conjoint ou ta conjointe, les femmes, les hommes ?

G. Quelles études as-tu faites ?

H. Si tu avais une fille à élever maintenant, que trouverais-tu important qu'elle sache ?

I. En quelle année es-tu née ?

J. Dans quel type de milieu as-tu grandi ?

K. Dans quel type de milieu vis-tu maintenant ?

APPENDICE 2

LES DONNÉES DE LA RECHERCHE

LES DONNÉES DE LA RECHERCHE

Le texte qui suit présente les données de la recherche de façon descriptive. Il a pour but d'offrir une version condensée des données recueillies lors des entrevues afin de permettre leur appropriation.

La présentation de ces données est organisée en fonction des critères suivants :

- Les entrevues sont présentées les unes à la suite des autres selon l'ordre des rencontres.
- Pour chaque entrevue, les données suivent l'ordre des questions posées.
- Les données sont rapportées en prenant soin de ne mentionner que ce qui a été dit à ce moment-là, c'est-à-dire qu'aucun croisement de données n'est effectué dans ce texte et que les données ne sont pas recoupées avec des données présentées dans d'autres questions.
- Les propos recueillis sont rapportés en suivant d'aussi près que possible le style et le mode de discours de la femme interviewée.
- La présentation des données porte sur l'essentiel de la réponse reçue en utilisant des citations à l'appui.

1. Andrée

Parle-moi de ta démarche féministe ?

Andrée est née en 1952 et elle a commencé, « dès le départ », sa démarche féministe avec un acquis sur les modèles de femmes, à savoir que « les femmes sont sur le marché du travail, indépendamment qu'elles ont quatre enfants ». Cette image lui est transmise par sa mère. Alors qu'Andrée n'a que douze ans, sa mère retourne sur le marché du travail. Andrée est alors à même de constater la difficulté de concilier « travail et quatre enfants ». Avec ce retour au travail, Andrée constate, à l'âge de quinze ans, que, « même si la somme d'ouvrage était rendue monstre », le caractère de sa mère avait « changé du tout ou tout pour être gaie, de bonne humeur, peut-être moins compulsive sur la propreté... puis, beaucoup plus confortable... » car elle avait l'assurance d'un revenu à la maison.

Andrée n'a pas l'impression qu'« au niveau du noyau familial, c'est l'homme qui contrôle tout ». Son père n'était pas là. C'est sa mère qui faisait tout, travaillait, ramenait l'argent. Et cette situation s'est encore accentuée quand son père a fermé son commerce pour éviter la faillite. Sa mère avait par conséquent toute la responsabilité de la maison. Andrée en conclut qu'« il y a des avantages à être deux sur le marché du travail, au niveau de la sécurité ».

Le deuxième élément qui a « vraiment saisi » Andrée dans sa démarche, c'est d'être enceinte à dix-huit ans d'un homme qu'elle fréquentait depuis trois

ans et qui n'avait pas voulu qu'elle prenne la pilule sous prétexte que « ça rend les femmes frigides... ». Elle eut alors à payer le coût émotif d'un avortement pratiqué dans le contexte de l'époque, soit celui de ne pas connaître la compétence de la personne qui se dit médecin, la méthode qui sera utilisée pour l'intervention et celui d'agir dans l'illégalité. Cette expérience la fait « avancer à cent mille à l'heure » et elle est résolue à prendre dorénavant seule des décisions « quand quelque chose la concerne intimement ». Cette expérience l'amène à revoir ses relations avec les hommes.

La décision d'avorter est prise en tenant compte de son degré de scolarité et sa capacité de faire vivre un enfant avec ce bagage :

Je me voyais mal, à dix-huit ans, un secondaire V, sans aucune formation, me retrouver avec un enfant, dans une maison,... pas de sécurité économique, moi par rapport à moi... J'aurais eu un pourvoyeur sans aucun problème... On aurait pu se marier... Y'avait pas de problème là... Pour moi, c'était clair. J'pouvais pas m'embarquer à dix-huit ans dans une relation de couple avec un enfant sans avoir aucune assise pour me démerder, qu'il arrive n'importe quoi, un divorce, un mariage...

Elle décide alors qu'elle n'aura un enfant que le jour où elle sera à même de l'assumer complètement. Elle désire alors de s'arranger pour être capable de vivre en situation monoparentale, si cela devait arriver, sans être trop mal prise.

Elle se marie plus tard en 1974 et cette relation de couple est des plus traditionnelles. Les jeunes mariés portaient « tous les stéréotypes sociaux sur l'dos. Bon, moi, je rentrais à cinq heures; je faisais la vaisselle; je préparais les repas. Je portais toute la responsabilité du ménage... J'essayais de tout'faire dans la maison ce qui est relatif à une femme en plus de poursuivre mes cours le soir... Ça n'avait comme pas d'allure d'être superwoman ». Son mari, « c'était le gars; c'était le père; c'était l'homme. Puis moi, j'étais la femme, la ménagère, l'enfant ». Cette situation entraîne différents conflits entre les époux et provoque la rupture de la relation.

Pendant les deux premières années de vie conjugale, Andrée est dans un groupe militant en faveur des droits collectifs. Elle expérimente le travail en collectif. Elle se retrouve en charge du dossier de la condition féminine et représente son groupe au sein de comités ayant trait au dossier de l'avortement et à celui de la violence. En tant que responsable du dossier de la condition féminine, elle avait à développer la position du groupe quant à la situation des femmes au Québec. Pendant cette période, elle sera influencée par une fille qui l'initie aux analyses de gauche des années 1975. Ces grilles d'analyse, dont celle du marxisme, lui permettent d'étudier les rapports hommes-femmes sous un angle autre que celui des rapports interpersonnels. Elle réussit alors à démystifier un peu l'adage du « Quand tu veux, tu peux » qui lui apparaissait être vrai jusque là, quoique un petit peu plus difficile si tu es une femme.

C'est donc dans les années 1975, qu'Andrée revoit ses positions. Elle entre alors dans une phase plus dogmatique « où tu nies tes rapports interpersonnels,

tous tes liens affectifs avec les gens... ». Les années 1975, 1976, 1977 sont des années pénibles « au niveau émotif ». Mais elle avait acquis toute une autre perspective des choses bien que « sans nuance ». Cette absence de nuance se reflétait également dans la relation avec son mari, même s'ils ne vivaient plus ensemble, ainsi qu'avec les autres.

C'est aussi dans ces années qu'Andrée s'engage dans la militance au sein d'un parti politique. Elle organise dans ce cadre des activités qui l'assure de sa compétence et de ses habiletés « sans passer par un bacc ». Elle développe ainsi une confiance en elle « quant à l'organisation de campagne de financement,... à la gestion des bénévoles pendant les élections », quant au pilotage du comité de la condition féminine au niveau de la région. Son cheminement au sein du parti l'amène à constater la difficulté de « concilier l'analyse que tu peux faire des situations par rapport aux femmes et... les contraintes du parti, puis le programme du parti, puis les alliances au parti ». Et suite à une demande du parti qui met en évidence les contradictions entre le programme du parti et ses positions personnelles à l'égard des femmes, elle décide d'opter pour les femmes et de joindre des groupes de pression pour défendre les intérêts des femmes. Son implication personnelle au sein d'un parti politique se termine aux alentours des années 1980.

Dans les années 1976, Andrée s'inscrit au baccalauréat en psychosociologie de la communication, programme qu'elle décrit comme étant axé sur les relations interpersonnelles et sans aucune grille politique. Elle reprend sa relation avec son mari car, de toute façon, il faut investir du temps pour que les relations de couple change; or, quitte à investir du temps, autant l'investir avec quelqu'un avec qui elle a déjà des alliances.

Elle mène, en 1979, une recherche sur la violence faite aux femmes. L'expérience de la recherche a confronté Andrée à la réalité de la gestion d'un projet et d'un fond de recherche. Pour la mener, elle s'est entourée de femmes d'allégeance marxiste-léniniste. La recherche avance lentement et Andrée doit s'assurer qu'elle se termine en respectant les échéances. Elle révisé alors ses grilles d'analyse « très dogmatiques, très théoriques,... pour tenir compte d'autres éléments, capitalistes à ce moment-là, comme le rendement, la qualité du travail,... ». La période de la recherche l'amène « à confronter ce (qu'elle disait) en principe avec ce qui se passe en réalité et à ajuster l'un et l'autre ».

C'est aussi dans les années 1975 à 1980 qu'Andrée réalise que le viol fait partie de son expérience de vie de femme. Alors qu'elle l'avait vécu en pensant que c'était sa faute et qu'elle avait tenu cet événement dans le silence, elle découvre longtemps après qu'il s'agissait bel et bien d'un viol.

En 1980-1981, Andrée étudie à temps plein. Elle passe son temps à étudier. C'est une période qui lui permet de prendre du recul pour tenter de comprendre ce qui se passe au niveau personnel, émotif. Ce recul lui permet de se sentir à l'aise pour présenter sa candidature à un poste de permanente dans un groupe de femmes et de faire sa place à l'intérieur du groupe.

Maintenant, Andrée n'est « plus dans une phase de recherche de connaissances et de remise en question ». Il y a maintenant « des choses qui

sont acquises », des choses qui sont réglées même s'il demeure des éléments à travailler comme « l'exercice du pouvoir » et « porter plusieurs chapeaux ».

Y a-t-il eu, dans ta démarche, une période majeure de changement ? Si oui, quand a-t-elle eu lieu ?

Pour Andrée, il y a eu un temps majeur de changement, qui en fait était « une période de crise... en 1976-1977-1978 ». Au sortir de cette crise, Andrée avait choisi « un lieu pour être plus radicale » que celui d'un parti politique, tandis qu'au niveau personnel, elle accepte davantage « les différences ». À la fin de cette période, « c'est comme si les choses avaient repris leur place ». C'est l'intégration sociale : « exactement ça ».

Qu'est ce que le féminisme pour toi ?

Andrée n'a pas répondu directement à cette question étant donné que, lors de la première entrevue, elle n'était pas posée comme telle.

Dans ta démarche, y a-t-il eu des thèmes sur lesquels tu t'es particulièrement interrogée ? Lesquels ? Pourquoi ces thèmes ?

- Pour Andrée, les « thèmes politiques qui sont toujours revenus », ce sont :
- l'avortement,
 - la violence faite aux femmes dans un cadre familial,
 - le viol.

Et comme elle le dit :

« L'avortement, je suis passée par là. La violence familiale, il y en avait pas chez nous... Y'en avait quand même... comme ma tante, mon cousin... Mais j'en étais pas consciente puis ça j'savais pas. Le viol, une expérience personnelle malheureuse mais que j'ai vécu effectivement comme la société nous amenait à le vivre, c'est-à-dire c'était de ma faute. J'avais juste à pas être là. Puis, j'ai pris mon trou. Puis, j'ai pas dit un mot. Puis, avant de réaliser que c'était un viol, ça m'a pris énormément de temps. Tu l'vis, puis après ça, tu r'foules. Tu y penses plus. Tu l'tasses, t'sais... Pis, à un moment donné... Ça, ça fait... J'me souviens pas à quelle date que ça a cliqué que finalement j'avais pas couru après, c'était carrément un viol ».

Quant aux thèmes plus personnels, il s'agissait d'un questionnement sur comment « vivre ton quotidien » dans le contexte d'une situation de dominant-dominé. C'était, dans sa période de changement, quelque chose qu'il était impossible à vivre. Maintenant, ce thème ne la préoccupe plus de la même

façon : « avec le temps, on va changer les choses. Puis, dans un couple, on va s'donner l'temps de changer les choses aussi ».

Pour Andrée, ces thèmes sont reliés à celui du pouvoir. Enfin, un thème qui revient plus souvent maintenant est celui des enfants. Et ceci signifie pour elle une « réconciliation » avec une partie de sa féminité ou « d'un rôle social qui a toujours été accordé aux femmes », celui de mère.

Dans ta démarche, y a-t-il eu une évolution dans ta façon de penser à l'égard des femmes, de leur place et rôle dans la société ? Peux-tu m'en parler ?

Andrée répond à cette question en termes d'évolution sociale du dossier de la condition féminine. Elle perçoit « qu'au niveau politique, y'a des grands pas qui ont été faits » mais qu'il y a « des tentatives pour qu'il y ait un recul ». Il y a des acquis, comme celui de garder son nom. Mais Andrée n'est « pas sûre qu'au niveau quotidien, c'est gagné ». Pour elle, « intuitivement, il y a encore du chemin à faire. C'est pas acquis qu'on n'a pas un rôle différent de celui des hommes. C'est pas acquis qu'on a la même place ».

D'après elle, les femmes ont encore « de la difficulté à défendre les dossiers dans les structures mixtes puis les structures politiques ». C'est encore un long parcours qu'il reste aux femmes à franchir étant donné que, en termes de perspectives historiques, avant « on était rien. On était pas intelligente. On avait pas le droit de vote. On était pas des personnes. On était des objets ».

En termes personnels, la transformation vécue par Andrée l'a emmenée à passer d'une perception de non-existence d'elle-même à l'affirmation de son existence.

Je savais que j'existais mais je ne savais pas que j'avais de l'influence ... L'impression d'être invisible, mais tout à fait invisible... et sans influence.

...

Donc, toute ma démarche m'a amenée à : Non! J'suis là. J'existe.

Et cette démarche d'évolution quant à sa propre visibilité se reflète dans la visibilité des autres femmes car « c'est parce que je suis une femme en quelque part aussi que j'ai vécu ça de cette façon-là parce que la majorité des femmes l'ont vécu ».

En quoi ta démarche a-t-elle modifié ta façon de penser dans tes relations avec les autres : tes parents, tes enfants, ton conjoint ou ta conjointe, les femmes, les hommes ?

Pour Andrée, les rapports avec les autres ont changé. Depuis les deux dernières années, elle est beaucoup plus attentive à ses propres besoins : « Ce qui s'est passé beaucoup plus depuis deux ans, lié à la perception que je suis là,

que j'existe, que j'ai des besoins, une reconnaissance de mes besoins ». Elle va « choisir maintenant du monde » qui la « nourrisse" et pas strictement du monde « à aider ». Ce changement, pour elle, est « une modification de (sa) perception » d'elle-même « et du rôle aussi ». Et une de ses conséquences est qu'elle a dû faire un choix au niveau de ses ami-e-s.

Une autre modification résulte de sa démarche et est reliée à une plus grande affirmation de soi. Cette modification toutefois, « c'est plus pour les hommes ».

Andrée a aussi fait du chemin dans « ses rapports de séduction » car les grilles d'analyse marxistes féministes laissent peu de place à la séduction et elle s'est rendu compte toutefois qu'il s'agit là d'un moyen pour elle de rentrer en rapport avec les gens « peu importe si c'est des femmes ou des hommes ». Cette façon d'être ne lui pose plus de problème : « ça me dérange plus maintenant ». Le bilan qu'elle en fait est le suivant :

C'est pas comme quelque chose qui est grave, qui est terrible, qui est laid, qui est horrible. Il faut toujours que tu aies des rapports très formels, légalistes, rationnels... C'est que t'as différents modes de rentrer en relation avec les gens dépendant des gens avec qui tu es. Il y a des gens que t'aimes, qui te plaisent bien, puis t'as peut-être le goût de les séduire pour différentes raisons puis de les avoir dans ta gang d'amis après ou d'obtenir quelque chose d'eux. Et, c'est ça, pis c'est comme ça. En autant que je suis au clair avec ça et que je fonctionne bien.

Le rapport d'Andrée avec les femmes a également évolué. Quand elle était plus jeune, elle pensait selon un courant social qui disait que « si tu veux, tu peux ». Après cela elle est entrée dans la période où « il devait exister comme un préjugé favorable à l'endroit de toutes les femmes ». Maintenant, sa façon d'être est plus de comprendre les femmes et de s'attendre à ce qu'elles fassent des choix :

T'as pas à porter toute ta vie notre fardeau historique, ton fardeau d'histoires personnelles, de tes mauvaises expériences, de ton enfance malheureuse ou des stéréotypes qui t'ont accablée.
... je développe la même attitude face aux femmes, de demander en quelque part qu'on se responsabilise, qu'on porte les conséquences de nos gestes, qu'on les assume puis qu'on les fasse comme de façon clairvoyante nos choix.

En résumé, le changement par rapport aux femmes signifie que les femmes ont du « pouvoir », de « l'influence », des « responsabilités » et qu'« il faut les exercer ».

Un autre changement dans ses rapports avec les autres est de « garder une continuité de contact avec les gens ». Ceci signifie garder le contact avec les gens même si l'on change de milieu.

Ce qui est aussi nouveau, c'est que son réseau d'amis contient des gars et des filles alors qu'auparavant c'était « juste des femmes ».

Quelles études as-tu faites ?

Une des préoccupations d'Andrée à travers sa formation et les connaissances est qu'elle « puisse comme l'intégrer puis être meilleure » et ceci « pas dans une perspective qui est de carrière et de profession » comme c'est souvent le cas « chez les hommes » mais plutôt dans une perspective de « promouvoir le droit des femmes ».

Elle commente ainsi le savoir qui lui a été transmis dans ses études : « les cours de psychologie occultaient toujours, toujours, toujours la différence entre les hommes et les femmes, les rapports de domination, les rapports sociaux hommes-femmes, la question des stéréotypes ».

La formation qu'elle va maintenant chercher a pour but de lui procurer « des outils nouveaux... pour mieux intervenir d'une façon féministe ».

Quant à son parcours de formation, elle a commencé par du secrétariat juridique. Puis elle a été chercher un baccalauréat en psycho-sociologie de la communication. Elle a suivi par la suite une formation en gestalt d'une durée de deux ans et enfin une année en développement organisationnel.

Si tu avais une fille maintenant, que trouverais-tu important qu'elle sache ?

Si elle avait une fille, Andrée souhaite qu'à 18 ans sa fille « ait une bonne analyse sociale de ce qui se passe » et ce, « pas strictement en termes de rapports hommes-femmes ». Il est important pour elle « qu'elle ait vraiment une grille d'analyse des rapports politiques » et qu'au niveau plus personnel qu'elle « soit une femme qui décide, une femme qui prenne des décisions, qui se sente à l'aise là-dedans ». Et finalement, toute la démarche qu'Andrée a faite, elle espère que sa fille « va l'avoir faite ».

2. Barbara

Parle-moi de ta démarche féministe ?

Pour Barbara, qui est née en 1925, « on peut dire, sans se tromper, qu'on ne devient pas féministe demain matin, tu sais, du jour au lendemain. C'est tout ce qu'on a vécu qui a fait qu'à un moment donné on réalise qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans notre condition de femme ». Barbara a grandi dans une famille de deux filles. Elle était l'aînée. A l'âge de quatorze ans, elle demande à ses parents de poursuivre ses études, c'est-à-dire « de changer de couvent pour faire un cours classique; de poursuivre des études prolongées ». Alléguant un manque d'argent, sa mère refuse. Cette décision questionne

Barbara car, à cette époque-là, sa mère, « qui était l'aînée de sa famille de six enfants et dont le père était mort assez jeune.... ») avait aidé son plus jeune frère à poursuivre des études de doctorat. Barbara en vint à se demander si sa mère n'aurait pas trouvé les moyens nécessaires pour lui permettre d'étudier si elle avait été un garçon. Comme études, elle ne fera qu'une dixième année française et deux années de cours commercial anglais, qu'elle n'a pas complétées car sa mère lui trouve un travail au bout d'un an et demi. Ma mère « était pressée que je travaille. Pour quelles raisons ? Je ne le sais pas ». Elle a alors rencontré son mari et ils se sont mariés « avec l'idée d'avoir des enfants ». Barbara ne se posait « pas plus de questions que ça ».

Barbara se définit comme étant une personne pleine de curiosité. « J'ai toujours lu et je me suis toujours intéressée à la politique ». Déjà à l'âge de onze-douze ans, elle allait à des assemblées politiques qui la fascinaient. Ses parents avaient une épicerie que fréquentaient les étudiants en sciences sociales, en commerce. Elle écoutait alors les discussions entre les étudiants et le commis. Cette écoute lui a permis « d'emmagasiner dans (sa) tête des choses qui (lui) ont servi plus tard ».

Barbara s'est impliquée dans la JIC (Jeunesse indépendante catholique). Elle est vite devenue secrétaire dans le mouvement. Et avec les liens établis dans ce milieu, elle participe à sa première campagne électorale, en 1942, alors qu'elle a dix-sept ans.

Barbara est une personne qui s'est formée sur le tas, en participant à différentes activités, en écoutant, en acceptant de relever des défis, et en questionnant. Elle a toujours été « critiqueuse ». Ses questions devaient obtenir des réponses. Il lui fallait « des explications satisfaisantes », pour qu'elle ne fasse pas quelque chose.

Peu de temps après son mariage, elle est partie cinq ans en dehors de sa ville. « Là, ça a été une période très difficile ». Elle a eu deux enfants pendant cette période; ce qu'elle désirait. Mais, en même temps, elle était coupée de tout contact. Elle revient à sa ville natale mais, depuis son exil, elle est malade et le reste pendant quelques années. Elle eut un troisième enfant sept ans après le deuxième. Par la suite, une opération l'aide à retrouver la santé et elle s'implique à nouveau dans la vie communautaire, par le biais des associations de parents au moment de la commission Parent.

Elle est alors remarquée par une voisine qui l'entraîne dans un groupe de femmes « de très longue tradition », à la fois francophone et anglophone, « très élitiste », composé de femmes très riches. Dans ce groupe, auquel elle a participé pendant cinq ans, elle a été assistante-secrétaire, secrétaire, vice-présidente, présidente et présidente sortante. Cette expérience lui permet de travailler avec des anglophones et de « démystifier aussi quelque chose d'important pour (elle); de démystifier ce qu'on dit toujours que les anglophones sont très bien organisés, dans leur tête et dans la façon de faire les choses ». En quittant le groupe, elle eut le plaisir de se faire dire, par l'une des membres influente, qu'elle avait su donner un nouveau souffle au groupe. Barbara consolida ainsi un peu sa confiance en elle : « Tiens! J'ai fait quelque chose. C'est peut-être pas beaucoup, mais quand même... »

Lors de la parution du rapport Parent, le système de l'éducation est bouleversé et sa fille se retrouve avec une formation insuffisante pour entrer à l'université. Elle fait alors des démarches pour aider sa fille dans son admission pour qu'elle perde le moins de temps possible. Elle se trouve « beaucoup d'audace », alors qu'elle n'a « jamais eu confiance » en elle. Mais elle a « quand même eu ces audaces-là. Puis, elle se demande toujours pourquoi (elle) les a eues ».

Une amie de Barbara l'incite, en 1974, à devenir membre d'un autre groupe de femmes. Après quelques hésitations, elle s'intègre dans le groupe. Et comme elle était intéressée à développer un projet dans les centres d'accueil pour rétablir des liens « grands-parents » et « petits-enfants », l'idée est présentée, reçoit le soutien des membres et la propulse au poste de vice-présidente l'année suivante.

C'est à cette époque que Barbara se met à lire des écrivaines féministes. Et, elle découvre la dimension collective de son vécu de femme :

Là, j'ai découvert que ma condition à moi, que je vivais et que je croyais être la condition de Barbara, n'était pas la condition de Barbara mais la condition de toutes les femmes.

Commence alors une réflexion sur sa réalité de femme et Barbara « fait sa démarche, petit à petit, de plus en plus féministe ».

En 1975, c'était l'année internationale des femmes. Il y a eu des réunions régionales et de grandes rencontres. On parlait de la situation économique, juridique des femmes... des garderies, « tous les thèmes pour lesquels on se bat encore ». Barbara prend ainsi connaissance des problèmes que rencontrent d'autres femmes, comme celui des garderies (problème qui n'a pas été le sien, puisqu'elle avait été « à la maison »), comme celui du marché du travail. C'est aussi pendant ces manifestations qu'elle voit pour « la première fois des ministres interpellés par des femmes ». Elle voit ainsi « qu'il y a des femmes qui sont capables d'interpeller » des hommes politiques. Cette expérience permet de démystifier « l'intelligence et les connaissances des ministres » et aussi celle des hommes qui, « des fois, disent des conneries... mais avec une telle assurance... ».

Barbara participe à la campagne électorale de 1976 et elle travaille par la suite à un projet qui vise à « faire comprendre aux filles l'importance de leurs études ». Ce projet a de l'importance pour elle car il faut que les filles réalisent ce que leur réserve la vie : le divorce, le veuvage, le chômage, les grossesses. Il est alors préférable alors d'étudier quand on est jeune et non pas plus tard quand on a des enfants.

Elle continue pendant cette période à être active dans le groupe xxx mais des difficultés internes la force à démissionner. Elle poursuit toutefois le projet du service d'entraide aux veuves et réintègre par la suite le groupe xxx où elle est encore très active.

Y a-t-il eu, dans ta démarche, une période majeure de changement ? Si oui, quand a-t-elle eu lieu ?

Barbara considère que sa démarche a été graduelle. Toutefois, en 1974-1975, elle a eu une période particulière où « la révélation la plus grande, ça a été peut-être (les) lectures qu'(elle a) faites jusqu'à saturation ». Elles ont ainsi favorisé une plus grande connaissance et compréhension de la situation des femmes.

Qu'est ce que le féminisme pour toi ?

Le féminisme, pour Barbara, « c'est de prendre sa place égale ». Et cela suppose, comme elle le dit, « beaucoup d'actions ». Mais ce n'est pas de l'antagonisme à l'égard des hommes. « C'est sûr qu'on va lutter... pour toute sorte de choses vis-à-vis des hommes qui ont le pouvoir, mais pas contre eux ». Il faut qu'ils se rendent compte qu'ils « peuvent solutionner » certains des problèmes que les femmes vivent.

Dans ta démarche, y a-t-il eu des thèmes sur lesquels tu t'es particulièrement interrogée ? Lesquels ? Pourquoi ces thèmes ?

Pour Barbara, un thème majeur a toujours été celui de l'éducation. Pour elle, « c'est très important » et ce, que ce soit une éducation académique, institutionnelle... ou d'action politique ». L'éducation a été « comme un fil conducteur ». Il y a bien eu d'autres thèmes mais elle les a approfondis parce que, comme présidente d'un groupe de femmes, elle devait s'en préoccuper. Ce fut le cas pour l'informatique et l'électronique.

Au niveau du travail, toutefois, un dossier qui la « passionne », c'est l'accès à l'égalité. Il y a également l'accréditation multipatronale qui permettrait aux femmes d'être plus protégées dans leurs petites unités où elles sont à la merci de mauvaises conditions de travail car « le travail est rare ».

Le travail et l'éducation sont deux thèmes qui pour Barbara permettront aux femmes de « devenir autonomes ». En fait, le thème central de Barbara est celui de l'autonomie, autonomie qui ne consiste pas uniquement en autonomie financière mais aussi en autonomie personnelle, ce qu'elle nomme « autonomie d'attitude ».

Dans ta démarche, y a-t-il eu une évolution dans ta façon de penser à l'égard des femmes, de leur place et rôle dans la société ? Peux-tu m'en parler ?

Barbara a presque toujours été une femme active et impliquée dans son milieu. Pourtant dans son entourage immédiat, « on me faisait comprendre que j'étais pas très crédible dans mon affaire ». On tentait de lui faire comprendre « qu'une « bonne femme »... c'est une femme qui s'occupe de sa maison, qui

sort pas et qui tient une maison parfaitement nette ». Elle a donc dû faire tout un travail personnel de décodage pour sortir de ce stéréotype, car pour elle, les femmes, donc elle, devaient correspondre à un stéréotype, « un stéréotype des femmes ». « On avait des rôles bien précis auxquels on devait se consacrer ».

Barbara ne voit plus la situation de la même façon maintenant. Il y a des femmes qui ont fait un cheminement par rapport à la place et aux rôles des femmes. Mais pour la génération plus jeune, il y a malheureusement « encore des filles, des adolescentes qui pensent exactement » comme avant. Elles vont toutefois « découvrir plus vite » que les femmes de sa génération.

En quoi ta démarche a-t-elle modifié ta façon de penser dans tes relations avec les autres : tes parents, tes enfants, ton conjoint ou ta conjointe, les femmes, les hommes ?

La première modification dans ses rapports que repère Barbara est celui du rapport à son mari et elle en parle dans les termes suivants :

C'est un homme qui avait des idées, comme tout le monde en avait à sa génération, des idées bien préconçues et tout ça. Et ça a fait que les rapports sont devenus égaux entre nous, plus qu'avant parce que, comme je le disais tantôt, j'étais plus... la femme qui se soumettait, finalement, à un mode de vie qu'on questionnait même pas... Donc, j'ai un rapport plus égalitaire, et je ne souffre plus nécessairement du fait de m'affirmer...

Quant à ses enfants, « ils ont subi la démarche féministe » qu'elle a faite et ils « sont très fiers ». « Ils ont eu la démarche féministe parallèlement avec la démarche politique » car « le féminisme... c'est politique »; ce qui fait que ses enfants « ce sont des gens évolués qui... vivent pas du tout comme on vivait au début ».

Par rapport aux hommes en général, Barbara mentionne que maintenant, elle n'a « plus peur de dire » qu'elle est féministe. Et même les hommes ont changé car ils ne réagissent plus comme avant : « Les hommes ont des réactions différentes qu'autrefois ». Le féminisme semble moins les agresser.

Quant aux femmes, elle fait le constat que plusieurs de ses amies sont des femmes « beaucoup plus jeunes que mon âge » parce qu'elle retrouve avec elles une même façon de penser, une attitude qui la rejoint. Elles ont « fait des démarches ».

Quelles études as-tu faites ?

Barbara, adolescente a fait un début de cours commercial. Elle n'a pas pu poursuivre ses études comme elle l'avait demandé à ses parents. Tant et si bien qu'à la question sur la formation qui lui est posée lors de l'entrevue, elle dit : « Les seules études que j'ai faites, ça a été les études à l'intérieur du groupe

par les cours de leadership ». Elle considère qu'elle a « appris sur le tas ». Elle a surtout appris, dit-elle, en travaillant « avec des personnes qui comblaient les trous » qu'elle avait. Et, elle se reconnaît cette force d'aller chercher des gens qui sont capables de faire les choses que, elle, elle n'est pas capable de faire. Elle a appris à travers l'action et la réflexion. Elle a peut-être appris plus que si elle avait suivi des cours à l'université.

Si Barbara se perfectionnait actuellement, ce serait en anglais parce que cela lui serait utile dans l'action qu'elle mène. Elle aimerait aussi approfondir la psychologie pour mieux comprendre les comportements des gens.

Si tu avais une fille maintenant, que trouverais-tu important qu'elle sache ?

La fille de Barbara a maintenant 36 ans et Barbara se demande si ce serait différent de ce qu'elle lui a transmis. C'est plus en transposant la question au niveau de sa petite-fille qu'elle y répond.

Je voudrais qu'elle connaisse les démarches que les féministes ont faites pour elle. Parce que je pense qu'il y a une grande ignorance aujourd'hui des filles qui profitent quand même de certains acquis qu'on a.

Barbara voudrait aussi « qu'elle sache que les garçons et les filles... peuvent avoir des intérêts semblables », mais aussi que « le monde n'est pas encore égalitaire » et qu'« il faut qu'elle soit consciente... et qu'elle travaille aussi ». Savoir que les femmes ont lutté et luttent encore, ce qui permet aussi de « démystifier le féminisme ».

Au fond, Barbara souhaite que sa petite-fille connaisse l'histoire des femmes, pour en avoir un sens collectif. Pour elle, les enfants sont actuellement élevés beaucoup trop « dans l'individualisme ». Elle veut qu'elle sache que « l'action collective est importante » et ce « pas seulement pour le féminisme » mais aussi « pour tout changement politique et tout ça ».

À un tout autre niveau, Barbara souhaite qu'elle sache « que l'amour c'est important » et aussi « la tendresse, pis la patience dans l'amour ». Pour elle, « la famille est importante mais pas au détriment de l'autonomie des femmes ».

Elle aimerait aussi « qu'elle apprenne le partage... la générosité ».

Commentaires complémentaires

Ce que Barbara nous livre en plus à la fin de l'entrevue, c'est une question : « Pourquoi, à mon âge, je ne reste pas tranquille ? » d'autant plus qu'elle « déteste transporter des bagages, pis prendre l'autobus », sa résidence étant à la campagne. Mais elle répond elle-même à sa question : « ce qui m'attire, c'est de faire quelque chose ». Elle bouge; elle agit; elle fait des choses et son entourage s'inquiète si elle arrête d'être active.

3. Colette

Parle-moi de ta démarche féministe ?

Colette est née en 1957. Au moment de l'entrevue, elle approche de ses 30 ans. Sa démarche a commencé alors qu'elle était étudiante. Avant le CEGEP, elle dit : « Je me rappelle pas... de ma pensée féministe ». Par contre, elle a toujours été en faveur de « l'avancement des droits des femmes » et elle a toujours eu un sentiment d'« appartenance aux femmes », faisant toujours partie d'une « gang de filles » tant à l'école secondaire de filles où elle allait, qu'au CEGEP ou à l'université. Les orientations qu'elle a choisies comportaient beaucoup de filles (arts plastiques, histoire de l'art, animation culturelle).

Pour Colette, sa « pensée politique » s'est plus concrétisée quand elle a fréquenté l'université. Plus précisément, c'est quand elle a changé d'orientation, passant de l'histoire de l'art à l'animation culturelle qu'elle se centre plus sur l'éducation populaire et sur les changements sociaux. Les cours sur la situation des femmes la marquent tout particulièrement; les femmes qui donnent ces cours l'influencent : « C'est drôle, je me rappelle de femmes qui m'ont influencée là-d'dans ». Aussi, quand vient le temps de faire son stage, Colette choisit naturellement de le faire dans un groupe de femmes. Et c'est ainsi qu'elle est entrée dans Je groupe xxx¹.

Y a-t-il eu, dans ta démarche, une période majeure de changement ? Si oui, quand a-t-elle eu lieu ?

Colette a connu « deux temps » qui l'ont bouleversée. Le premier a eu lieu, à l'université, quand elle a commencé « à prendre conscience du sexisme, du machisme ». C'était alors une période de « grande crise » :

Ça me choquait. J'tais plus capable d'écouter la TV. J'tais toute...
Tout était sexiste pis, là, j'étais un peu perdue parce que je savais pas trop comment j'allais pouvoir fonctionner dans la société en sachant ça...
C'était comme, j'tais bien révoltée face à tout ça mais c'était comme si c'était dans ma tête pis il y a rien qui changeait autour.

Elle prenait connaissance de la situation des femmes mais elle avait de la difficulté à transposer ce savoir-là dans sa vie quotidienne :

Je voyais pas comment ça me touchait dans ma vie quotidienne mais c'était dans la publicité, dans les écrits, le fait que les femmes

¹ Dans la transcription des entrevues, le même nom est utilisé pour les différents groupes auxquels ont participé ou participent les femmes de la recherche, et ce, dans le but de favoriser l'anonymat des femmes interviewées et des groupes concernés.

étaient pas reconnues nulle part... C'était comme plus une révolte au niveau de la société. Je me percevais pas nécessairement là-dedans, t'sais.

Le deuxième temps en fut un de « remise en question » alors que dans le groupe xxx avaient lieu des discussions et des échanges sur les « différentes tendances du mouvement féministe », sur « l'intervention féministe » et sur le choix politique d'être lesbienne. Ces échanges l'ont confrontée directement avec ses propres choix de vie :

Pis, à cette époque, on travaillait avec des lesbiennes au centre qui voulaient amener cette dimension politique-là au centre. Pis moi, ça m'a bouleversée beaucoup parce que j'avais jamais réalisé le radical de ces choix-là qui me confrontaient dans ma vie à moi.

Elle travaille donc, au niveau personnel, la dimension politique du choix entre l'homosexualité et l'hétérosexualité. C'est une période émotive et difficile, notamment dans ses rapports avec son chum. Un voyage d'un mois lui permet de confirmer son choix personnel car elle se sent bien là-dedans. Ce choix est cependant toujours questionné par le vécu des femmes du groupe :

...quand tu vis dans un (groupe) où les femmes subissent énormément de violence de la part des hommes dans leurs rapports quotidiens avec elles, je me dis : c'est pas rationnel comme choix de vie là.

Qu'est ce que le féminisme pour toi ?

À la question sur le féminisme, Colette répond en disant qu'elle aurait besoin de travailler ailleurs même si elle ne se voit pas ailleurs actuellement. Mais, elle a « le goût de travailler avec des filles » qui pensent comme elle et avec qui elle pourrait aller plus loin. Elle aurait le goût « d'être dans un autre cadre pour prendre du recul face à l'intervention » qu'elle a faite jusqu'ici. Sa réponse laisse sous-entendre que pour elle, le féminisme est lié au travail; ce qu'elle confirme : « Mais pour moi là, c'est lié à mon travail mais c'est un travail militant par exemple. C'est pas un travail qui s'oublie ».

Quant à la façon dont elle définit le féminisme, elle nous le dit dans le cadre du questionnement sur les thèmes qu'elle a travaillés. Pour elle, « c'est prendre parti pour les femmes parce que tu juges qu'il y a des injustices envers les femmes ».

Et c'est dans la partie de l'entrevue sur les rapports avec les gens que Colette précise le sens du féminisme pour elle :

... le féminisme, c'est aussi atteindre ta propre autonomie à toi comme individu-femme, là. Et non un vaste mouvement qui s'en va vers la ligne en avant.

Dans ta démarche, y a-t-il eu des thèmes sur lesquels tu t'es particulièrement interrogée ? Lesquels ? Pourquoi ces thèmes ?

La violence faite aux femmes a été un thème qui a soulevé chez Colette, à la fois de la colère et de l'impuissance. De façon personnelle, elle a tenté de se prémunir contre cette réalité en suivant des cours d'autodéfense. Mais ce phénomène a été celui qui a suscité et qui suscite encore le plus de difficultés pour elle : « je pense que c'est ce que j'ai le plus de difficulté à accepter dans ma démarche d'intervenante féministe ». En quelque sorte, la violence est la démonstration que la société ne réserve aucune place aux femmes. Face à cette réalité, Colette avoue : « ça me tue, là ». Quand Colette parle de violence, elle parle non seulement de violence physique mais aussi de violence psychologique. Elle parle aussi de pauvreté, de la pauvreté des femmes.

Un autre thème est celui de la solitude. Que ce soit ses amies, les filles de son âge ou les femmes en général, elles ont de la difficulté à se trouver des partenaires avec qui elles peuvent avoir du fun. C'est une cause de grande solitude pour celles qui sont hétérosexuelles car « nos rapports avec les hommes sont loin d'avoir changé ».

Enfin, un dernier thème porte sur les femmes et l'érotisme. Il s'agit ici d'un projet personnel que Colette pourrait mener au niveau de la photographie. En utilisant la création, elle pourrait proposer « des images » et travailler ainsi de façon constructive dans le cadre de la polémique sur la pornographie. Pour Colette, les images ont de l'importance. Au début de sa démarche, ce sont les images des femmes dans les « médiums, le cinéma » qui la choquaient le plus. C'est avec les images qu'elle a appris à cerner le sexisme.

Dans ta démarche, y a-t-il eu une évolution dans ta façon de penser à l'égard des femmes, de leur place et rôle dans la société ? Peux-tu m'en parler ?

À cette question, Colette répond de la façon suivante :

Je dirais que mon appartenance envers les femmes s'est de plus en plus... structurée. C'était un choix instinctif. C'est devenu un choix politique et c'est toujours resté un choix instinctif. Je pourrai jamais m'en détacher, j'y pense pas. Peut-être que ça se définirait autrement politiquement par exemple.

...

Là maintenant, je m'associe au mouvement féministe. C'est-à-dire, je veux travailler à... prendre du pouvoir dans la société en tant que femme avec d'autres femmes.

Colette, d'instinct, était pour les femmes et se sentait bien dans le monde des femmes. Avec l'âge, ce choix est devenu un choix politique pour lequel elle va continuer à se battre socialement afin que les femmes aient une place.

En quoi ta démarche a-t-elle modifié ta façon de penser dans tes relations avec les autres : tes parents, tes enfants, ton conjoint ou ta conjointe, les femmes, les hommes ?

La démarche de Colette a modifié sa façon de penser ses rapports avec les gens. Et cette influence a aussi joué sur les gens : « ça a fait changer ces gens-là aussi ».

Quant à ses amies, « ses chums de filles », sa démarche a par moment rendu les relations difficiles. Notamment, alors que sa démarche féministe remettait en question bien des dimensions concernant les femmes, sa grande amie était quant à elle dessinatrice de mode. Le parcours politique et de vie de Colette et de son amie se trouvaient à être fort différent et amenait une certaine incompréhension entre les deux amies. Il était alors difficile pour Colette d'accepter ces choix. Pour elle, « on devait avoir une appartenance à des femmes ». Il en était de même avec une autre de ses amies, une psychologue qui travaillait avec des pères incestueux.

Mais, Colette est « fidèle à des choses, à des amies ». Cette fidélité lui permet de garder les contacts avec ses amies et de parvenir par la suite à comprendre les choix différents, de partager les idées et de conserver ainsi une « ouverture d'esprit ». Cela lui a permis « de probablement plus accepter les différences des femmes... les prendre où elles sont ».

Avec le temps et l'expérience, les rapports de Colette avec les gens sont devenus moins « radicaux », « plus conciliants ». Elle est ainsi plus à même d'aller chercher plus au fond les affaires ». Et il est clair pour elle qu'elle n'est « pas capable de faire des choix théoriques » par rapport à ses amies. Elle est rendue maintenant « plus à accepter toutes les contradictions ».

Pourtant ses rapports avec les gens ont eu des « bouts » qui ont été « difficiles à dealer », car il a fallu intégrer la théorie et la pratique, ajuster la théorie sur la pratique, ou tout simplement accepter les contradictions. Comme elle le dit :

Pis, on a rien qu'une vie à vivre, on est pas pour capoter avec ça, t'sais... Pis bon, si j'aime ces filles-là ben c'est, ça serait bien naïseux de perdre des amies à cause de ça.

Quant aux rapports avec les autres, Colette précise, à plusieurs reprises, qu'elle a grandi dans un monde de femmes, qu'elle vit et qu'elle travaille dans un monde de femmes, qu'elle a un sentiment profond d'appartenance aux femmes. Elle convient qu'elle n'a pas « de relations avec les hommes en général ». Et ça, « c'est net, clair et précis ». Elle n'est pas à l'aise avec les hommes et « ne veut rien savoir ».

En ce qui concerne les rapports avec sa famille, son père est mort alors qu'il était jeune. Ses rapports avec sa mère sont distants. Colette se dit incapable de liens intimes avec sa mère. La situation de sa mère correspond à celle que vivent les femmes auprès desquelles elle intervient. Malgré cela, elle a de la distance avec elle.

Quelles études as-tu faites ?

Au niveau de sa formation, Colette considère qu'avant d'être féministe, elle était très humaniste. Ceci étant pris dans un sens très large. Et même si elle n'avait « pas de pensée politique articulée », elle était « portée vers les gens ». Au CEGEP, elle a fait un an de psychologie. Puis, elle a continué en arts plastiques parce que son cœur était là. À l'université, elle a poursuivi en histoire de l'art. Trouvant « le contact avec les gens » trop froid, elle s'oriente vers le travail social et étudie en animation culturelle. Dans sa formation, ce qu'elle a trouvé le « plus intéressant dans les cours, c'était les approches féministes ».

Si tu avais une fille maintenant, que trouverais-tu important qu'elle sache ?

Colette, dans l'entrevue, aborde d'elle-même le sujet. C'est au moment du questionnement sur ses rapports avec les autres qu'elle le fait. Elle mentionne que sa démarche féministe l'a amenée à espérer avoir une fille comme enfant, « parce que ça doit pas être facile pour les féministes d'avoir des petits gars... Elles doivent être bien confrontées à bien des affaires ».

Et à la question telle que posée, elle répond tout simplement : « Je voudrais qu'elle soit elle-même ». Elle souhaite avoir appris des choses pour que sa fille puisse être ce qu'elle a envie d'être : « Je veux que le féminisme m'ait appris à ce que les femmes fassent leurs propres choix ». Mais, avec réalisme et un certain humour, elle réajuste cette liberté en précisant que « c'est sûr que je le prendrais pas du tout qu'elle soit... qu'elle capote sur la religion, qu'elle veuille rentrer dans l'armée ».

Pour que sa fille soit elle-même, Colette pense qu'il faudrait qu'elle sache « qu'être femme, c'est beau; c'est important »; que les femmes sont des individus à part entière; et aussi que la vie est belle, chose que l'on est porté à ne plus voir quand on milite activement dans un groupe.

Quant à être féministe, tu le deviens « par la force des choses ».

Commentaires complémentaires

Par rapport à sa démarche féministe, Colette ajoute à la fin de l'entrevue : « C'est sûrement quelque chose qui fait que j'aime la vie que je mène ». Il semble que pour elle, « il faut aimer la vie en quelque part pour être féministe ». Le travail qu'elle fait, le sentiment d'appartenance qu'elle a au mouvement font en sorte qu'elle a « l'impression d'accomplir des affaires le fun ».

Elle conclut l'entrevue sur ces quelques phrases :

... quand je suis dans une entrevue ou que je prends du recul, ça me fait sentir que je suis contente des choix que j'ai faits là. Je remets pas ça en question. Je ne pense pas m'être trompée. C'est clair pour moi. C'est un choix clair.

4. Diane

Parle-moi de ta démarche féministe ?

Diane est née en 1953. En 1987, elle aura 34 ans. Elle commence d'emblée l'entrevue sur sa démarche féministe en disant : « J'ai commencé à être sensible au fait que j'étais une femme à peu près à l'âge de 16-17 ans ». À cet âge-là, elle se sent « mourante » dans son petit village. Elle rêve de partir sur le pouce et est « frustrée » de ne pouvoir trouver une fille pour voyager avec elle alors que les gars partent tout seuls. Alors, dès que l'occasion se présente, elle part travailler en ville. Elle y apprend le français; prend connaissance de la situation nationale québécoise et établit un parallèle entre la situation québécoise et la situation des femmes, car « il y avait des ponts faciles à faire entre les deux ». Pour Diane, sa démarche féministe est également reliée à celle de la défense des droits civils aux États-Unis.

Au niveau du travail, Diane décroche des « jobines » dans des ghettos d'emplois de femmes. Au début, elle se convainc qu'elle s'en sortira en retournant notamment aux études. Mais les années passent sans qu'elle parvienne à mettre suffisamment d'argent de côté pour se payer ce parcours. Elle prend plusieurs années avant d'accepter le fait qu'elle a de fortes chances de poursuivre sa vie en exerçant le genre de travail qu'elle a pu décrocher jusqu'à présent : caissière, vendeuse, commis de bureau... « ça m'a pris plusieurs années avant que je sache que, probablement je ferais ça pour longtemps... » C'est ainsi qu'elle décide progressivement de s'impliquer dans son milieu de travail pour faire en sorte que les conditions de travail s'améliorent. Elle est alors sujette à des congédiements pour activités syndicales.

C'est vers 23-24 ans qu'elle commence à s'impliquer au sein d'un groupe tandis qu'au niveau intellectuel, elle se penche sur l'histoire et se met à « manger » des livres de femmes. Les analyses féministes marxistes l'emballent, l'aident à comprendre ce qui se passe et lui procure une vision des changements à promouvoir.

À cette époque, à l'intérieur d'un centre, elle participe aux travaux d'un comité sur « l'exploitation et l'oppression des femmes ». Elle organise avec les autres membres une journée de débat sur cette question, ce qui se réalisa sans l'appui du centre qui ne voyait là que du placotage de femmes. Les dirigeants du centre, de plus, ne « voulaient pas qu'on questionne les rapports hommes-femmes au sein des syndicats ».

Vers 26 ans, elle allie militantisme et travail. Elle devient permanente dans un groupe où elle est demeurée à peu près cinq ans. Les livres continuent de la nourrir, surtout ceux des femmes noires américaines mais elle a moins le temps de lire qu'auparavant. Elle apprend « des affaires oralement ». Le gros de son travail et de sa réflexion porte sur « les liens entre le fait d'être non-syndiquée et le fait d'être femme ». Elle tente avec d'autres de trouver des moyens pour

transformer les ghettos d'emplois par le biais de la syndicalisation ou de l'amélioration de la loi sur les normes de travail.

Au niveau personnel, c'est à peu près à cette époque qu'elle fait l'expérience du mariage dans lequel elle a « eu beaucoup de difficultés ». Il fallait qu'elle se batte pour faire ce qu'elle voulait faire; son mari « était assez jaloux de tout le temps » qu'elle passait en dehors de ses rapports avec lui. Elle vit ces moments de façon très intense. Les contradictions la questionnent, comme, par exemple, aller manifester pour les femmes une journée du 8 mars alors qu'elle a de la difficulté à avoir des rapports égalitaires dans sa vie de couple.

Vers 27-28 ans, elle s'implique dans un mouvement politique où son champ d'action porte sur les moyens à prendre pour arriver à une « véritable égalité dans les rapports des hommes et des femmes ». Il y eut là « beaucoup de conflits entre femmes... de conflits en ce qui concerne notre vision, notre projet de société ». La question de la mixité des groupes a été un des points de réflexion. Diane, quant à elle, voit « la pertinence des groupes politiques de femmes... des groupes non mixtes de femmes qui agissent comme groupes de pression » mais elle a fait le choix de travailler dans des groupes mixtes. « Ma vision est que, on peut pas gagner ce que l'on veut gagner, si on arrive pas à convaincre les autres femmes et les gars de la justice de notre position ». Avec le temps, elle voit moins le féminisme comme un « devoir » car « il y avait un comportement de responsabilités qui était lourd ». Elle fait sa part et laisse les autres faire leur part. Elle ne lutte que si elle a l'énergie de lutter. Elle fait ce qu'elle peut et elle trouve cela maintenant plus facile car « il y a des acquis et il y a beaucoup plus de femmes qui s'y impliquent ».

Y a-t-il eu, dans ta démarche, une période majeure de changement ? Si oui, quand a-t-elle eu lieu ?

Diane a vécu une période majeure de changement entre 17 et 23 ans. C'est donc pendant la période où elle quitte son village et vit ses premières expériences de travail dans les ghettos d'emplois féminins que se situe le moment majeur de transformation. Et cette période a été forte parce qu'elle a trouvé « des femmes » et qu'elle a trouvé « des livres » qui l'aidaient à articuler ce qu'elle vivait et ce qu'elle voulait. C'est pendant cette période également, qu'elle a commencé « à connaître des rapports plus de solidarité avec d'autres femmes ». Et, pour elle, le fait de comprendre ce qui se passait lui a « comme sauvé la vie ». Son questionnement à ce moment-là était « très vital ».

Qu'est ce que le féminisme pour toi ?

Pour Diane, le féminisme, « c'est une démarche pour la libération des femmes ». Et ça, « ça dit tout ça ». Et pour arriver à un monde aux rapports égalitaires entre les hommes et les femmes, il faut que les femmes non seulement soient partout, mais aussi que les hommes soient partout « où sont

les femmes actuellement... avec les enfants, dans la maison ». « Il faut vraiment une redistribution assez radicale ».

Dans ta démarche, y a-t-il eu des thèmes sur lesquels tu t'es particulièrement interrogée ? Lesquels ? Pourquoi ces thèmes ?

Les thèmes de Diane sont surtout axés sur le marché du travail. « J'ai travaillé, dit-elle, sur une analyse des ghettos d'emplois féminins et les façons de transformer ces ghettos pour qu'ils ne soient plus des ghettos mais des places vivables à travailler ». Les programmes d'accès à l'égalité, les formes de syndicalisation et la syndicalisation des femmes, le travail à temps partiel, les congés de maternité et les congés parentaux ont été des thèmes qui l'ont préoccupée. Il en est de même de la question de comment, en tant que femme, avoir « un plus grand rapport de force au sein d'un organisme mixte ».

Quant au pourquoi de ces thèmes, la réponse est simple : « c'était comment gagner ma place ». C'était aussi comprendre c'est quoi l'oppression; comment ça fonctionne; comment ça persiste. Mais comprendre de façon à pouvoir collectivement développer « des moyens pour se donner un rapport de force ».

Je cherchais... à clarifier intellectuellement ma place dans la société pis la place des autres. Pis comment... qu'est-ce qu'on pourrait faire pour renverser des rapports d'oppression et d'exploitation.

Enfin, un dernier thème, « pas théorique du tout », a retenu son attention. Il s'agit de « comment avoir des enfants sans vivre avec quelqu'un » tout en ayant un réseau élargi, des femmes et des gars, auxquels les enfants peuvent avoir accès. Ce thème amène de lui-même une réflexion sur l'espace en milieu urbain ainsi que la difficulté de modifier la situation quand on a peu de moyens financiers.

Dans ta démarche, y a-t-il eu une évolution dans ta façon de penser à l'égard des femmes, de leur place et rôle dans la société ? Peux-tu m'en parler ?

Juste avant sa démarche, Diane, à 17 ans, pensait qu'elle se marierait, qu'elle aurait 2,2 enfants et que peut-être elle travaillerait comme enseignante à l'école secondaire. Elle décrit ainsi le modèle de femme qu'elle avait assimilé, sans se poser plus de questions que ça. Les modèles les plus présents à son esprit étaient ceux des quelques femmes professeuses qu'elle avait à l'école et qui étaient de fait mariées et mères.

Dans sa tête, toutefois, les femmes n'étaient pas limitées. Elles pouvaient être en science, en sport ou dans la mécanique. Elles pouvaient être partout.

Ayant vu sa mère rester à la maison, puis après sa séparation d'avec son père, effectuer un retour difficile sur le marché du travail, Diane ne voulait pas rester à la maison. Elle avait décidé qu'elle travaillerait sur le marché du travail.

Maintenant avec sa pensée, son expérience, elle est encore plus sûre que les femmes peuvent être partout, car elle a vu leurs capacités et constaté leurs compétences.

En quoi ta démarche a-t-elle modifié ta façon de penser dans tes relations avec les autres : tes parents, tes enfants, ton conjoint ou ta conjointe, les femmes, les hommes ?

Pour Diane, c'est l'inverse de ce qui est dit dans la question qui s'est produit. C'est-à-dire que ce n'est pas sa démarche qui a modifié ses rapports avec les gens, mais plutôt ses rapports avec les gens qui l'ont amenée à être féministe.

J'trouve que c'est l'inverse. Mes rapports avec les autres m'ont conduite à devenir féministe. Puis à redevenir et à re... Parce que, je pense que ça se renouvelle ça différemment selon ton âge, selon les expériences...

Diane semble avoir sans cesse questionné ses « rapports avec les personnes proches » : rapports de mariage, rapports de couple, rapports hommes-femmes, rapports de concurrence entre femmes, la valorisation des rapports avec un gars; avec sa famille, avec sa copine, avec son amant. Diane se sentait mal dans ses rapports, cela la blessait et elle cherchait à comprendre. C'était vital pour elle de comprendre ce qui se passait dans ses rapports, pour qu'elle puisse trouver sa place et se sentir sauvée.

Quelles études as-tu faites ?

Diane n'a pas vraiment précisé les études qu'elle a faites mais on sait dès le début de l'entrevue qu'elle a laissé les études à 17 ans, donc vers la fin du secondaire. Et même si elle désirait retourner aux études et poursuivre sa formation à l'université, elle n'est jamais parvenue à mettre suffisamment d'argent de côté pour le faire.

Si tu avais une fille maintenant, que trouverais-tu important qu'elle sache ?

Si elle avait une fille, Diane souhaiterait qu'elle ait les moyens personnels et des personnes autour d'elle qui puissent l'aider à « maintenir ses idées et ses projets » même s'il y a une « résistance à ça ». Elle souhaite que sa fille ait « la capacité de se fier à ses réflexes, de ne pas douter de ses réflexes de fond » car, en tant que femme, elle a le droit de se fier à ses réflexes et elle aura appris qu'elle peut exercer ce droit. Et parce que les comportements et les idées des femmes sont constamment remis en question par les autres, il est « important d'être sûre de soi-même » et il « faut être forte à l'intérieur de soi-même ».

Commentaires complémentaires

À la fin de l'entrevue, Diane a voulu rajouter une chose et son commentaire est le suivant : « J'ai toujours été choquée de ne pas être prise au sérieux. Oh, oui! Je m'attendais toujours à ce que le monde me prenne au sérieux ». Il y a là l'expression d'une volonté d'être écoutée et d'être entendue ainsi que la reconnaissance de l'importance de la pensée.

Pourtant, pour Diane, il y eut un temps où le fait de pouvoir être belle aurait contrecarré ce besoin : « Je ne serais pas prise au sérieux si on me trouve belle ». Elle s'est maintenant dégagée de cette contradiction : « C'est pas mon problème ».

5. Évelyne

Parle-moi de ta démarche féministe ?

Évelyne est née en 1948. Elle a donc 40 ans en 1988. La première question de l'entrevue l'a surprise. Celle-ci était large, englobante, ouverte. Elle s'est sentie un peu prise au dépourvu : « C'est la première fois que je me fais poser une question comme ça... C'est quelque chose sur laquelle j'ai pas un discours déjà pensé et déjà dit... ».

D'emblée, Évelyne parle de deux étapes, « deux prises de conscience importantes ». La première a eu lieu alors qu'elle avait 18-19 ans, au moment de la contestation étudiante des années 1968. Cette prise de conscience lui a permis de "naître" dans le monde en saisissant la place qu'elle y occupait, car avant elle ne savait pas qu'elle faisait partie d'une classe sociale : « J'étais dans le monde mais je me comprenais pas le monde dans lequel je vivais et où moi j'étais dans ce monde-là ».

La deuxième prise de conscience est liée à une « expérience personnelle » : son rapport avec son chum. C'est à partir de ça que « ça a été comme l'amorce d'une prise de conscience comme femme ».

Évelyne balise donc clairement la transformation de sa démarche féministe : « Autrement dit, avant je ne savais pas qu'il y avait une condition sociale, qu'il y avait une condition des femmes avant ça. Aucune conscience de l'aspect social d'une condition ».

La contestation étudiante, elle la vit également en France où elle séjourne un an alors que se déroulent les manifestations de mai 1968. Elle vit alors dans l'effervescence des discussions avec des anarchistes, des marxistes, tout en faisant du théâtre. Sa démarche féministe s'entremêle avec « beaucoup de démarches culturelles ».

Ce n'est qu'à son retour de France qu'elle a commencé à être en lien avec des groupes de femmes et « des femmes qui étaient plus dans les groupes populaires ». Elle s'intéresse alors à ce qui se passe dans les groupes de gauche, aux comités de citoyens... tout ce qui parlait. C'est l'époque de la mise

en place des groupes marxistes-léninistes et celle des groupes En lutte. Elle, avec une formation en animation culturelle, elle est insérée dans le milieu de l'organisation communautaire et reçoit l'influence de ces groupes.

Avec les femmes dans ces groupes, elle parle de la condition des femmes; ce qui amène une espèce de prise de conscience. Ensemble, les femmes tenaient ce qu'elle nomme « des colloques d'amertume » où « on chialait contre nos chums ». Comme elle le dit elle-même, Évelyne s'est fait « comme attraper par le mouvement féministe qui se développait, la théorie féministe ».

Son cheminement est un « mixte » de porter et créer le mouvement des femmes et d'être portée par lui. Car si le mouvement la nourrit, elle a participé à la vie du mouvement en créant des « collectifs de réflexion, d'autoréflexion... des collectifs d'autoconscience, ni plus ni moins ». À cette époque, c'était plus des collectifs de femmes que des groupes de femmes; c'était des femmes dans des collectifs ou des groupes populaires qui portaient un projet, tel la diffusion d'un film « qui rejoignait (leurs) préoccupations d'éducation populaire ».

Sa démarche dans l'action communautaire permet à Évelyne de mettre « en commun (sa) réalité comme femme », « les rapports de pouvoir avec les hommes, dans les groupes, les rapports de pouvoir quand on ne peut pas placer un mot dans des groupes mixtes..., qu'on n'arrivait pas à se faire une place ». Le cheminement est complexe et enchevêtré dans de multiples lieux : dynamiques de groupes, dynamiques internes et questionnement.

Ça a tout cheminé à travers en même temps un quotidien et un vécu, et aussi une réflexion politique aussi en lien avec ça. C'est ça pis là-dedans, j'ai progressé avec toute sorte de... c'est pas en ligne droite là. Beaucoup d'aller-retour, je dirais. C'est tellement multiple. C'est difficile à cerner.

Sa démarche a été telle qu'il est clair pour Évelyne qu'elle n'est « vraiment pas née féministe ». Comme elle le dit en paraphrasant Obélix, « j'suis vraiment pas tombée dedans quand j'étais petite ». Elle commence à l'être à partir du moment où, pour elle, il y a « des démarches conscientes ».

Évelyne a grandi dans une famille de filles. Elle avait deux sœurs et avec leur mère, elles faisaient « un front commun ». Elle a été élevée dans un « univers féminin ». Et leur père les a incitées, elle et ses deux sœurs à être indépendantes et responsables de leurs vies.

Devenir féministe, pour Évelyne, ça se construit peu à peu, « comme un jeu de Lego ». Tant et si bien qu'aujourd'hui elle peut dire qu'elle comprend « plus toutes les dimensions du féminisme » ainsi que « tout ce que ça recèle d'être insérée dans la dynamique des groupes de femmes à l'heure actuelle » avec « tout ce qu'il y a là dedans comme valeurs, comme modes d'appréhension de la réalité, une façon d'être, les rapports qu'on a à la vie, aux enfants, aux hommes, au travail et toutes ces affaires-là ».

La démarche féministe d'Évelyne se greffe sur son expérience de militante car c'est par cette expérience qu'elle a été confrontée à sa « condition de femme ». Au début, elle pensait que c'était elle qui ne « fittait pas dans le système », jusqu'au jour où elle a commencé à comprendre que ce n'était pas

elle mais le système qui ne « marchait pas ». Ce sont les modèles d'organisation politique qui mettent la question des femmes au niveau des « autres questions secondaires ». C'est le fonctionnement de ces organisations qui font que « quoi qu'on fasse, on se retrouve toujours dans une situation de non-pouvoir ». Car, même dans la militance, « on est d'abord toujours interpellée... comme femme » et non sur le contenu des revendications. Et, pour Évelyne, c'est peut-être cela qui « fait la grande force du mouvement féministe », c'est qu'« on milite pas pour la cause des femmes, et, nous autres, on est comme en dehors de ça. On est toujours dedans. On est d'abord nous-mêmes. C'est pour nous autres qu'on fait ça, pour soi-même personnellement... ».

Y a-t-il eu, dans ta démarche, une période majeure de changement ? Si oui, quand a-t-elle eu lieu ?

Pour Évelyne, la période majeure de changement a commencé avec toute la conscientisation qu'a provoquée la contestation étudiante des années 1968. « C'était le déclencheur ». Elle ne précise pas le temps qu'a duré cette période majeure de changement. Toutefois, pour elle, devenir féministe est la résultante d'un cheminement qui s'est entrecroisé avec son cheminement de militance dans des groupes communautaires et des groupes de gauche.

Qu'est ce que le féminisme pour toi ?

Évelyne voit le féminisme comme « la lutte des femmes contre leurs oppressions, une par une ». Une femme ne peut jamais être féministe si elle ne prend pas d'abord « conscience de cette oppression-là, de cette domination-là ». Et cette « question de la conscience » est très importante car c'est cette conscience-là qui fait qu'une femme est féministe. C'est cette conscience-là qui fait de la condition des femmes une « condition sociale ». Il faut qu'il y ait « la compréhension qu'à un moment donné que ce que tu vis, d'autres le vivent », Et c'est quand tu commences à voir que « c'est une affaire sociale », que « c'est une histoire... une histoire de femmes », « là, tu commences à pas mal tout voir ». Et c'est à partir de cette conscience de la dimension collective et historique de l'oppression des femmes qu'une femme acquiert une « certaine force ». C'est tout au moins le cas d'Évelyne : « en tout cas, moi, ça m'a donné une force pour aller de l'avant... dans l'affirmation et la confrontation », En conséquence, le féminisme permet d'établir « vraiment un rapport de force » et donne une « légitimité » à sa démarche et à celle des femmes qui luttent pour leurs droits.

Dans ta démarche, y a-t-il eu des thèmes sur lesquels tu t'es particulièrement Interrogée ? Lesquels ? Pourquoi ces thèmes ?

Un sujet principal de préoccupation pour Évelyne « pendant quelques années » a été le travail ménager. Elle s'intéressait plus particulièrement à la

« visibilité de ce travail-là », La question à laquelle elle tentait de répondre était la suivante : « est-ce que c'est un travail productif ou pas productif ? ». Travailler ce thème, c'était aborder toute la question du travail social, du privé et du politique.

Après ce thème, Évelyne s'est penchée sur le thème du temps, celui du rapport des femmes au temps. C'est « une problématique... aussi critique par rapport au temps de travail, de modèle mâle lié au modèle productiviste du travail) et « c'est un peu comment les femmes s'inscrivent dans le temps social ».

Ces deux thèmes rejoignent la problématique du privé et du politique. Faire du privé du politique est une question qui a toujours suscité de l'intérêt chez Évelyne. Comme elle le précise, elle a « un mode d'inscription dans le mouvement féministe ... qui est plus lié à tout ce qui est valeur culturelle ».

Dans ta démarche, y a-t-il eu une évolution dans ta façon de penser à l'égard des femmes, de leur place et rôle dans la société ? Peux-tu m'en parler ?

Pour Évelyne, oui, il y a eu des changements dans sa façon de penser à l'égard de la place des femmes. Mais « il y a tellement d'interactions » qu'elle ne peut « dire que c'est (sa) démarche féministe » qui l'a principalement amenée à changer. Comme elle le dit, « c'est tellement pas une démarche... unidimensionnelle » :

Pour moi, s'il y a un courant fort dans ma vie, c'est ma vie de femme. C'est ma vie de militante, de travail. Ça a toujours été très interrelié, t'sais, en termes de démarche intellectuelle, une démarche de vécu en même temps comme femme, une démarche de militance, une démarche professionnelle.

En quoi ta démarche a-t-elle modifié ta façon de penser dans tes relations avec les autres : tes parents, tes enfants, ton conjoint ou ta conjointe, les femmes, les hommes ?

Faute de disponibilité et de temps, cette question n'a pas été posée à Évelyne.

Quelles études as-tu faites ?

Évelyne a fait des études de niveau universitaire en animation culturelle. Et, au niveau de la formation, ce qui l'intéressait et l'intéresse encore « c'est plus l'angle de la place, les valeurs, l'intime et le social ».

Si tu avais une fille maintenant, que trouverais-tu important qu'elle sache ?

Évelyne a une fille qui vient d'avoir 9 ans. Elle voudrait que sa fille « se considère elle-même. Qu'elle sache qu'elle est un individu à part entière ». Et cela, « ça rejoint des objectifs d'égalité minimale ». Mais, il est difficile d'élever des enfants qui « sont eux-mêmes insérés dans une dynamique sociale qui t'échappe » et dans laquelle « la culture mâle... existe toujours ».

Évelyne voudrait aussi que sa fille sache « qu'il y a une condition des femmes », « une condition sociale d'oppression, de domination ». Elle est sûre que sa fille a « cette conscience-là ». Elle souhaite qu'elle apprenne à être égale dans les rapports de force mais « qu'elle n'aplanisse pas non plus sa différence ».

Elle partage avec sa fille « une solidarité d'expérience » et elle a le réflexe de l'encourager.

Commentaires complémentaires

Dans son milieu de travail, Évelyne rencontre « des femmes, des féministes qui réfléchissent, qui militent » et « ce mixage-là », elle aime ça. Pour elle, une personne comprend le monde quand elle participe à la transformation. L'« origine du savoir » réside dans le mixage des « expériences de vie intime » et toutes les « sortes d'expériences professionnelles », Ceci constitue d'ailleurs « notre grande force » en tant que féministe car on parle « à partir de la réalité qu'on connaît, qu'on vit », Par son questionnement, le mouvement féministe, « ça va chercher bien loin ». Ça remet en question bien des choses : « la logique de rentabilité marchande », « la qualité des rapports avec les enfants ». Le féminisme permet de créer « de nouveaux savoirs ». Et « finalement, c'est un choix de société ».

6. France**Parle-moi de ta démarche féministe ?**

France est née en 1951. Elle a donc tourné le cap de ses 35 ans. Pour elle, sa démarche a sans doute commencé à l'adolescence alors qu'elle trouvait « inacceptable » le comportement de sa mère qui travaillait, qui « avait le même salaire » que son père, qui « signait ses chèques à l'endos » et qui « les remettait » à son père :

J'avais d'la misère à comprendre. J'tais adolescente, pis j'trouvais ça inacceptable que quelqu'un travaille et n'aie pas le produit de ce qu'elle faisait.

Mais c'était aussi le « rapport de couple » entre ses parents qu'elle trouvait inacceptable. Elle dit avoir vécu la particularité des filles aînées de famille, c'est-à-dire celle de servir comme d'« une espèce d'interlocutrice entre le père et la mère, quand on parlait pas dans une relation de couple ». La communication se faisait à travers elle et elle a pu ainsi se rendre compte que son père « avait toutes les patterns du chargé de famille ». C'est lui qui administrait l'argent et ce sans consulter personne. Il se comportait comme le « pourvoyeur pour tout l'monde » alors que, dans les faits, sa mère participait. « Elle avait le même salaire que lui ».

C'est ainsi que France considère que sa démarche a commencé un peu comme ça, non pas en termes de sensibilité « au fait femme, en tant qu'être sexuée, mais en fait d'inégalité ». Cette situation lui paraissait étrange.

Un autre élément d'interrogation était celui de la religion. « Les femmes avaient aucune place » et subissaient « un paquet d'affaires ». La situation provoquait un ensemble de questions auxquelles elle n'avait pas de réponse dans sa « p'tite tête ». Et, avec l'âge, le sentiment d'inégalité s'agrandit. Alors que ses parents avaient fait sauter la 7^e année à ses deux frères aînés, quand vint son tour, sa mère refusa parce qu'elle était une fille et qu'elle aurait pu « faire de l'anémie ». Le sentiment d'inégalité se transforme en sentiment d'injustice.

Elle vivait chez ses parents en banlieue. Ses frères ont pu aller à la ville mais, au même âge, elle ne le pouvait pas. On lui disait alors que la ville, pour les filles, c'était dangereux mais « le danger était pas clair. On l'appelait pas le danger ».

La démarche de France est aussi liée, dit-elle, au fait que, alors qu'elle est au collège avec les religieuses, les filles n'ont pour préoccupation que les sorties « avec les gars ». C'était à l'époque des Beatles. Mais, elle, cela ne l'intéressait pas. Elle a donc « commencé à (se) poser des questions sur (son) rapport aux gars » d'autant plus que ses deux frères étaient « très écrasants, physiquement, moralement, intellectuellement ». Elle a beaucoup de questions mais pas de réponse. De plus, elle avait des problèmes de peau et de poids. Elle ne correspondait pas « à l'image de la belle femme élégante et désirant un chum ». Elle ne « pognait pas » et ne désirait « pas nécessairement ça ». Elle considère, qu'à cette période de sa démarche, elle était « comme pas sexuée ».

Tous ces éléments qui viennent d'être mentionnés constituent en quelque sorte les prémisses avec lesquelles elle aborde le début de l'âge adulte alors qu'elle part de chez elle vers 20 ans. Et là, sa démarche commence.

C'est d'abord la rencontre avec un professeur de philo au CEGEP. C'était « la première femme... solide, qui se tenait debout » qu'elle rencontrait. Cette femme était « marxiste » et « nommait toutes les inégalités » qu'elle avait vu plus jeune, dont celle aussi de l'inégalité socio-économique. Et ce professeur est un modèle de femme qui est nouveau pour elle. Son intérêt s'éveille et elle commence « à orienter (ses) lectures » qui deviennent un petit peu plus de gauche. « Ça a été d'abord gauchiste, marxiste, et après maoïste ». Cette rencontre et cet éveil l'incite à aller non pas en littérature mais plutôt en philosophie.

Et elle fait la découverte d'elle-même en tant qu'être sexuée; elle entre en relation avec son corps. Elle devient amoureuse de son professeur ce qui a provoqué « une grande remise en question » : « C'était comme l'étonnement total et la découverte de la vie ». Cette expérience l'oriente dans la lecture « sur les femmes, sur l'histoire des femmes ». Mais l'univers universitaire dans lequel elle est, celui de la philosophie, est un « univers d'hommes » et elle laisse ce monde car « ça ne correspondait pas » à ce qu'elle cherchait.

Elle entre alors sur le marché du travail et travaille cinq ans comme conseillère en main d'œuvre. Ça aussi, « c'était un monde d'hommes » « où la majorité des emplois était pour les hommes ». La situation lui fait faire une découverte fondamentale : « Y a pas d'emploi pour les femmes! » Et elle perçoit dans le vécu ce que signifie la hiérarchie « homme-pouvoir-patron/femme-secrétaire-employée ». « C'était là dans toute sa splendeur ». Cette expérience de travail lui permet de concrétiser ses pensées et de se demander comment elle pourra intervenir concrètement pour que les choses changent. Elle prend position et commence à refuser des offres d'emploi qui ne sont pas ouvertes également aux hommes et aux femmes. Ce qui n'est pas sans provoquer des réactions.

C'est, à peu près à cette époque-là, qu'un événement intime la marque : la mort de son père. Sa mort lui fait comprendre combien, « malgré tout son patriarcat », cet homme l'a influencée. Elle découvre également sa mère « qui était une personne très forte, sous des allures de faiblesse terrible » :

Parce que, quand il est mort... c'est ça, la nuit après sa mort, elle s'est levée dans la nuit et elle a lâché un cri épouvantable dans la maison. Et, je me suis dit : « Ouh! ça, c'est ma mère! Oh, là, là! Quelle puissance! »

C'était la première fois que j'entendais le cri d'une femme.

Et, dans ce cri, elle perçoit « une grande peine mais aussi un grand soulagement ». Cette mort permet à sa mère de « changer comme femme », ce qu'elle trouve « très intéressant ». Elle arrête « d'aller chez le coiffeur », « de se maquiller »... « Elle a comme retrouvé une espèce d'essence d'elle-même quand elle avait 20 ans, avant de se marier ». La mère de France devient pour elle une personne alors qu'auparavant, c'était une « mère », « la femme de... ».

Donc, la mort du père de France est un événement important dans sa vie car, d'une part, elle a des affinités avec lui, et d'autre part, elle établit des liens différents avec sa mère. Elle s'ouvre à elle et découvre que celle-ci sait beaucoup plus de choses sur elle qu'elle ne le pense. Sa mère sait, par exemple, que sa fille a « vécu une relation avec une femme ».

C'est à cette époque qu'elle quitte son travail de conseillère en main d'œuvre pour prendre du recul et se situer. Elle fait de la sculpture pendant un an, à la campagne, ce qui lui offre la possibilité « de découvrir le corps ». Et cette démarche lui permet de faire la découverte de la communication et de la mémoire par les arts.

À son retour, elle part pour la Californie et y séjourne aux alentours du 8 mars alors que se tiennent beaucoup de manifestations et d'événements en lien avec la situation des femmes. Elle décide alors de trouver des moyens pour faire quelque chose pour que « ça devienne concret ». Quand elle rentre au Québec, elle se met à travailler dans une maison d'hébergement. La violence lui apparaît tout d'abord comme un peu extérieure jusqu'au moment où ça arrive à sa propre mère. Et cette expérience la questionne car on a beau se dire féministe, il faut encore trouver la façon de concrétiser cela dans la relation avec les autres femmes. Puis survient un autre événement choc : le meurtre, par le mari, d'une des femmes hébergées : « Là, c'était comme poussé à l'extrême ». France quitte par la suite son emploi et poursuit son militantisme ailleurs.

C'était comme s'il y avait quelque chose de réglé. En tout cas, j'trouve ça intéressant aussi avec le temps, entre 20 et 35 ans, bon, y a aussi toutes les démarches qu'on fait sur soi, le questionnement, et tout, et tout...

Y a-t-il eu, dans ta démarche, une période majeure de changement ? Si oui, quand a-t-elle eu lieu ?

Sa période majeure de changement, France la situe dans cette période de sa vie où elle s'est « retirée... à la campagne ». Pour elle, « ça a été très majeur » : « j'ai tout remis en question! Toute la famille! Toutes les interactions entre les hommes et les femmes ». Elle cherche à cerner quels étaient ses rapports avec les hommes, ses rapports avec les femmes. « En tout cas, dit-elle, j'ai questionné toutes mes origines comme femme ». Cette période lui permet de se réconcilier avec elle-même comme femme et avec son corps de femme.

Qu'est ce que le féminisme pour toi ?

Pour France, le féminisme, « c'est beaucoup de choses », entre autres « un mouvement social très important ». Mais, pour elle personnellement, le féminisme correspond à une « démarche de paix intérieure..., dans mon rapport à moi, et dans mon rapport aux autres personnes ». C'est aussi une « espèce de rapprochement » d'elle-même et d'apaisement.

...quand on est féministe, on est dans une démarche aussi de rapport à soi. Si on l'est pas, on passe à côté. Ça demeure quelque chose de très social. Mais j'pense que si on creuse ça, c'est soi-même qu'on creuse là-dedans, dans nos propres attitudes, nos propres aliénations, et tout, et tout. Donc, pour moi, ça a été comme... ça m'a pacifiée. Ça m'a comme unifiée...

Dans le féminisme, France a un peu de difficulté avec celles qu'elle nomme les théoriciennes car, en leur présence, elle se demande « où est la personne ». Par contre, ce dont elle rêve, c'est d'une rencontre entre toutes les femmes, quel

que soit leur âge et « qu'ensemble les femmes de toute génération, on arrive comme à une espèce d'entente de base sur la vie ».

Le féminisme, France a aussi le goût de le connaître par en dedans, c'est-à-dire de « connaître tous les groupes » et « quelle sorte de femmes » y militent.

France est heureuse de son cheminement à l'intérieur du féminisme. Elle est contente de ne pas être restée aussi raide et radicale qu'elle l'était à 20 ans : « J'aime ça ce vieillissement-là comme j'aime ça le vieillissement du féminisme aussi ».

Dans ta démarche, y a-t-il eu des thèmes sur lesquels tu t'es particulièrement interrogée ? Lesquels ? Pourquoi ces thèmes ?

Les thèmes de France ont d'abord été ceux reliés au travail, en termes d'inégalité en emploi et de la discrimination. Elle tente de comprendre « comment ça se fait qu'il y a des cas de discrimination » et comment ça se fait que les offres d'emploi sont « toujours pour les hommes ».

France a travaillé un certain temps avec les opératrices de machine à coudre. Elle a vu de près la discrimination, le sexisme, la double tâche, l'insécurité.

Un autre thème que France a travaillé a été celui de la violence. D'un choix personnel en termes de travail, c'est devenu un thème de préoccupation plus personnel à partir du moment où le problème l'a touchée de plus près. Ce thème l'a accompagnée pendant plusieurs années.

France a aussi travaillé des thèmes comme celui de l'administration. Elle aime maintenant beaucoup ce type de travail mais auparavant, « c'était gars, capitaliste, argent, platte... ». Elle constate alors que comme beaucoup de femmes, elle a comme foi ce qui valorise et ce qui fait du bien. « Comme si c'était pas correct là ». Et parmi d'autres thèmes, elle mentionne au niveau du féminisme : le travail en collectif, le pouvoir, les relations entre les individus, les différences, la solidarité.

Enfin, un nouveau thème émergent de par son travail est celui de la santé. Et, dit-elle, « c'est assez cocasse de travailler en santé quand ça fait des années que je travaille sur mon corps, sur la relation à mon corps, ma peau, la cigarette ».

Et, un thème qu'elle n'a pas « encore abordé » est celui de son orientation sexuelle : « J'ai jamais déclaré sur la place publique que je suis lesbienne et j'y crois encore pas plus. Ça s'adonne que j'ai vécu des relations amoureuses avec des femmes. Et ça, je l'ai pas questionné ». Elle n'a « jamais identifié l'amour à un geste politique ».

France mentionne également des thèmes qu'il faudrait aborder : l'éclatement des groupes, les différences idéologiques, les positions hétérosexuelles et homosexuelles, les divergences politiques, les différences dans l'intervention... « Pour servir le féminisme, il faudrait le nommer », « d'abord le nommer, tout au moins s'en parler ».

Dans ta démarche, y a-t-il eu une évolution dans ta façon de penser à l'égard des femmes, de leur place et rôle dans la société ? Peux-tu m'en parler ?

Oui, la façon de penser de France à l'égard des femmes a changé avec les années. Elle a changé à partir du moment où elle a « compris les des femmes : la mère, l'épouse, l'amante, la putain, etc. ». En fait, sa démarche est « liée beaucoup à ce rapport-là d'image de mère ».

Avant sa démarche, France ne trouvait pas que sa mère était une vraie mère parce qu'elle aimait pas ça être une mère et qu'elle disait que les mères étaient « plattes », que « les femmes qui parlaient juste de leurs enfants et de leurs maladies, elles étaient plattes », qu' » à partir du moment où tu as des enfants, y a plus de rapport de couple ». De telle sorte, que France grandit avec la vision suivante : « Tu te maries; tu as des enfants; t'as plus de sexualité ».

Les autres filles, elles, avaient des vraies mères : « Des mères qui faisaient du sucre à la crème, et qui s'occupaient d'eux autres ... Qui allaient les conduire à l'école, pis toute ».

D'autre part, l'image que lui envoyait son père des femmes était celle d'une certaine idolâtrie quand à leur beauté et celle d'« une espèce de dédain du corps et de la sexualité des femmes ». À titre d'exemple, son père disait que « les morpions, ça venait du vagin des femmes ». De tel propos étaient marquants.

Et l'évolution de France se fera progressivement. Elle sera « marquée par le temps... Par la conscience de moi et par tout ce qui se passait socialement aussi ». Et aussi par un aller-retour : « passer de l'individu au groupe et de retourner à l'individu ».

En quoi ta démarche a-t-elle modifié ta façon de penser dans tes relations avec les autres : tes parents, tes enfants, ton conjoint ou ta conjointe, les femmes, les hommes ?

D'après France, sa démarche a provoqué des changements dans ses relations avec les autres, notamment avec ses frères. Plus particulièrement, l'un d'eux, un soir, après la mort de son père, est venu chez elle lui dire combien sa démarche à elle avait été aussi importante pour lui.

Dans son rapport avec les gens, elle a un côté « humaniste » : « Moi, j'ai essayé d'apprendre à nommer les choses dans un rapport proche et non pas à affirmer. J'ai appris aussi à laisser passer des choses ».

France parle aussi des rapports avec les enfants. Pas avec les siens puisqu'elle n'en a pas mais avec ceux des autres, dont ceux des femmes hébergées dans la maison où elle avait travaillé. Voici ce qu'elle en dit :

J'ai trouvé ça dur des p'tits gars machos à 4 ans... qui fessaient sur leur mère. J'ai trouvé ça dur autant par contre de voir des comportements de filles qui avaient des comportements hypocrites. J'ai trouvé ça dur de voir si jeune, on pognait, on prenait des

images qui avaient comme pas de bon sens. Ça a été comme la découverte d'en voir. Pis, cinq ans de temps, tous les jours, sept au moins... là, dans les jambes. De voir comment ça vient de loin finalement. Comment on apprend ça très jeune le mépris et le jeu, t'sais, jouer, ne pas être là. Jouer un personnage.

Quelles études as-tu faites ?

Au niveau de la formation, France a complété son CEGEP et a fait un an d'études universitaires en philosophie.

Si tu avais une fille maintenant, que trouverais-tu important qu'elle sache ?

À cette question, le premier élément qu'elle mentionne, c'est : « Le sens de la vie, de la fête, c'est ce que je trouve de plus important ». France a retenu, des femmes latino-américaines avec lesquelles elle a travaillé, « une espèce de gratuité... une espèce de plaisir dans les yeux qu'elles réussissaient, malgré toute la violence qu'elles ont vécue, à communiquer à leurs enfants » alors que d'autres femmes avaient des enfants dont les yeux étaient « tristes, des yeux comme pas éclatés, pas ouverts à la vie ». Et ce sens de la vie, « ça fait partie du féminisme... un espèce d'au-delà... de fierté d'être ce qu'on est ». Ceci est peut être « la chose la plus difficile à apprendre » mais, pour France, c'est « le plus important ».

7. Guylaine

Parle-moi de ta démarche féministe ?

Guylaine, qui est née en 1939, a commencé sa démarche féministe en entrant dans un groupe de femmes alors qu'elle venait de « laisser le marché du travail » et qu'elle était « à la maison ». Or cette situation ne la satisfaisait pas car elle avait « besoin de contact avec l'extérieur ». Elle est donc entrée dans un groupe de femmes non pas parce que c'était un groupe de femmes mais parce que ce groupe constituait un lieu d'échange, de partage et de discussion.

Ce n'est qu'une fois qu'elle a intégré ce groupe qu'elle a « pris conscience que les femmes pouvaient être défavorisées par rapport aux hommes » et cette prise de conscience s'est faite « au fil des mois ». Les femmes ne pouvaient pas faire les mêmes études que les hommes; elles n'avaient pas le même salaire, ni les mêmes avantages sociaux. Les femmes n'étaient pas dans les postes de cadre... Elle réalise alors qu'elle avait « été élevée avec l'idée (qu'elle devait) être dépendante de quelqu'un ». Ce n'était pas dit dans ces termes-là mais il convenait qu'elle se trouve « quelqu'un qui avait une bonne profession et qui pourrait (la) faire vivre, c'est-à-dire qui (lui) donnerait une belle vie ».

Mais, pour Guylaine, il était important qu'elle puisse développer ses « ressources ». Avec le temps, elle s'est rendu compte que, dans ses discours, elle défendait les femmes et qu'elle était capable de trouver des solutions à des problèmes que les femmes rencontraient. Et quand le mot féministe a été de plus en plus présent dans le langage, elle s'est rendu compte que ce qualificatif lui convenait. Mais de certaines dimensions du féminisme, elle rejette celle de la victimisation. Elle en est maintenant au point où elle souhaite que les femmes se prennent en main et trouvent les moyens pour prendre leur place.

Guylaine se définit comme une femme d'action. Elle ne « philosophe sur rien ».

Y a-t-il eu, dans ta démarche, une période majeure de changement ? Si oui, quand a-t-elle eu lieu ?

Pour Guylaine, le changement s'est fait progressivement au fur et à mesure que sa démarche avançait :

Autant je peux paraître la fille qui va tout casser mais c'est pas vrai. Je parle fort. Je bouge ben gros. Je déplace ben de l'air mais dans le fond, au niveau du changement de mentalité, j'ai l'impression que je l'ai pas faite aussi vite que ça. J'ai l'impression que ça a été comme je te l'ai raconté.

Car, au fur et à mesure qu'elle avançait dans sa démarche, elle a « posé des gestes pour changer des affaires ». Elle est devenue copropriétaire de la maison qu'elle habite; elle est retournée aux études; elle a pris un petit travail à temps partiel... C'est ainsi qu'elle a l'impression que tout ce qu'on disait aux femmes, elle le faisait elle-même.

Qu'est ce que le féminisme pour toi ?

Pour Guylaine, le féminisme, c'est essentiellement d'être consciente qu'il y a une moitié de la population qui est défavorisée et de poser « les gestes pour corriger cette situation-là ».

Dans ta démarche, y a-t-il eu des thèmes sur lesquels tu t'es particulièrement interrogée ? Lesquels ? Pourquoi ces thèmes ?

Le thème de l'autonomie est assurément un des thèmes majeurs qui a préoccupé Guylaine. Et « l'autonomie des femmes commence par l'autonomie financière ». Or, par son expérience personnelle, Guylaine se rend compte que ce n'est pas parce que tu as l'autonomie financière que tu as nécessairement l'autonomie. Son expérience personnelle l'amène à penser que « c'est dangereux même d'arriver à obtenir « autonomie financière avant d'avoir

l'autre », car quand tu es autonome financièrement, « tu peux oublier le restant ». Et l'autonomie pour elle, c'est « d'être capable de faire des choix ».

Et cette autonomie, elle y pense et en discute avec d'autres. Elle tente de la vivre aussi pour elle-même tandis qu'elle vient de se séparer de son mari.

Dans ta démarche, y a-t-il eu une évolution dans ta façon de penser à l'égard des femmes, de leur place et rôle dans la société ? Peux-tu m'en parler ?

Au début, Guylaine voyait les femmes « beaucoup à la maison », mais « pas juste à la maison ». Elle a une place à la maison. C'est elle qui s'occupe de l'éducation des enfants, parce que le père est à l'extérieur. C'est elle qui gère la maison, le budget pis, elle, c'est elle qui va aller jouer le rôle de bénévole un peu partout.

Pour Guylaine, une femme s'implique dans le milieu dans lequel elle vit; dans le bénévolat, si elle est à la maison; dans sa profession, si elle en a une.

À la maison, une femme avait sa place. Elle n'était pas nécessairement soumise mais « c'était peut-être celle qui passait un peu après les autres ». Et, avec le temps, Guylaine se dit que si les femmes ont leur mot à dire à la maison, elles en ont peut-être aussi à dire ailleurs.

Dans le syndicat enseignant dont elle faisait partie quand elle enseignait, elle ne se rendait pas compte que les femmes n'étaient pas là. Par contre, elle remarquait « quand elles étaient là ». Et quand il y en avait, elle trouvait cela intéressant. Elle est venue progressivement à se rendre compte que les femmes étaient absentes, sous-représentées et sans pouvoir, tant politique qu'économique. Elle en attribue les causes à l'éducation, à « toute la formation professionnelle des filles ». Or, si les filles « ont les mêmes capacités que les gars », « pourquoi faire qu'on irait pas dans les mêmes places ».

Pour Guylaine, ces capacités, ce sont :

Ben, elles sont intelligentes. Elles sont organisatrices. Elles sont capables de planifier. Elles sont capables de décider. C'est ça. Elles sont capables de gérer des affaires et elles sont capables d'avoir du pouvoir.

Avec ces capacités, il devenait évident que les femmes devaient les exercer également à l'extérieur des maisons : « ça a pas d'allure de laisser ces compétences-là à l'intérieur des maisons ».

Guylaine dit maintenant que parler des femmes, c'est parler d'elle et que, en travaillant à sa condition à elle de femme, elle travaille « à celle des autres » femmes en même temps. Auparavant, elle travaillait beaucoup dans une optique de « missionnaire », maintenant elle sait qu'elle fait les choses parce qu'« il y a des affaires qu'elle aime » là-dedans.

Et, à travers toute cette démarche, Guylaine s'est « découverte comme femme », « comme personne ».

En quoi ta démarche a-t-elle modifié ta façon de penser dans tes relations avec les autres : tes parents, tes enfants, ton conjoint ou ta conjointe, les femmes, les hommes ?

La démarche de Guylaine l'a amenée à voir le monde « plus comme des égaux » alors qu'avant « c'était beaucoup en termes de rapports dominant-dominé » même si les mots qu'elle utilisait auparavant n'étaient pas ceux-là. Pour elle, « c'était le plus fort, et le plus faible ». Et avoir des rapports égalitaires.

C'est dans le sens de dire, moi aussi, j'ai des goûts, et moi aussi, je suis capable de dire mon idée. Et, moi aussi, je suis capable de décider par moi-même aussi. Je suis capable de faire des choix, finalement, par moi-même.

Son changement de perception des rapports l'ont amenée « à respecter le monde là où ils sont ». Toutefois, elle éprouve encore de la difficulté dans ses relations avec les hommes, car, dit-elle, malgré tout son cheminement :

J'attends encore un prince charmant. Dans ma tête c'est ça mais en même temps, je ne veux pas. Je suis comme tiraillée entre les deux, t'sais. Mais je trouve, c'est si plaisant. C'est tellement pas fatiguant.

En fait, dans une certaine mesure, être autonome, c'est fatiguant car tu es responsable. « ça veut dire que tu peux pas faire tout le temps ce que tu veux quand ça te tente, au moment où ça te tente ».

Être responsable a changé ses rapports avec les gens car maintenant elle n'essaie plus de « camoufler les affaires ». Elle est plus franche et plus directe.

Quelles études as-tu faites ?

Guylaine a un premier diplôme d'enseignante. Dans l'entrevue, au niveau des études, elle parle surtout de sa formation en animation et en andragogie car le travail de formation des femmes était un travail de formation des adultes. Ayant deux certificats, elle poursuit maintenant ses études pour compléter son baccalauréat car, de cette façon, elle aura les compétences nécessaires pour le travail qu'elle a en éducation des adultes.

Si tu avais une fille maintenant, que trouverais-tu important qu'elle sache ?

Pour Guylaine, il est clair que ce qu'elle veut que sa fille « sache » c'est de « devenir autonome ». Ce qu'elle dit à ses filles, c'est : « Essaie d'aller te trouver une profession qui va te permettre de vivre toi, de faire toi, ce que tu as envie de faire et de ne pas compter sur les autres ».

8. Isabelle

Parle-moi de ta démarche féministe ?

Isabelle est née en 1946. Au moment de l'entrevue, elle entame par conséquent sa quarantaine. Pour elle, sa démarche a sûrement commencé quand elle faisait ses études classiques, études que son père payait « comme un héritage » qu'il lui léguait. Mais il n'était pas question d'aller « tellement plus loin » que ce cours classique. Son père lui donnait « une bonne éducation » et ainsi « remplissait sa job ». Isabelle aurait aimé aller à l'université mais elle n'était pas encouragée dans ce sens. Elle commence alors à se rebeller. Sa démarche féministe a donc « peut-être commencé comme une forme de rébellion,... d'opposition à quelque chose ».

Contrairement à ce qui se passait à la maison, à l'école où elle allait, les religieuses lui offraient un certain modèle et un « encouragement tacite à continuer » ses études. Elle recevait ainsi un double message : d'une part, il n'était pas requis de vouloir aller très loin, d'autre part, il était intéressant de poursuivre.

Elle, elle avait « besoin au niveau de (son) identité de femme de... d'aller voir, d'essayer d'autres choses ». Et, avec d'autres filles, au collège, elles se tenaient les coudes car elles ressentaient les mêmes genres de besoins. Isabelle avait « d'autres chums qui se battaient contre leurs familles aussi ».

Plus tard, alors qu'elle est mariée, son mari est appelé à travailler dans une autre municipalité. Elle décide, en accord avec lui, de ne le rejoindre que si elle se trouve un emploi là. Et, c'est ce qui arriva. Elle associe cette attitude-là à son besoin personnel de se préserver en tant que personne :

Mais j'avais toujours besoin de sauvegarder mon identité, tout le temps, tout le temps, tout le temps. D'abord avec mon père, après ça avec mon mari. Et, j pense que ça a toujours été ça ma démarche féministe : c'est de sauvegarder c'que moi j'étais...

Mais cette période de la vie d'Isabelle en est une d' » étapes de confusion ». Elle se disait à ce moment-là que ce n'était pas intéressant d'être une fille. Aussi, comme elle le dit l'étape suivante a été celle de la « réparation » : « Au niveau de mon estime de moi, j'ai eu une autre étape au niveau féministe qui m'a comme... toute... Où j'ai eu besoin de réparer. Réparer, oui ».

Sa démarche féministe, Isabelle la résume dans les termes suivants :

J'vois ça comme, dans l'fond, une forme de rébellion au départ. De se battre pour sauvegarder son identité parce que c'était pas évident qu'on t'aiderait. Ni tes parents, ni la société... Il fallait toujours que je me sauvegarde, peut-être parce que j'étais très fragile pour ben des raisons personnelles là. Pis après ça... c'est aller jouer dans mon estime de moi comme fille. J'ai eu une blessure en quelque part. Être une fille, j'aimais pas ça. J'étais pas

contente de ça. J'me suis autodétruite. J'ai eu un phénomène... une période d'autodestruction en quelque part... qu'je comprends pas toute.

Cette situation personnelle amène Isabelle à se séparer de son mari et ensuite de divorcer. Et là, elle était seule; elle devait « voler de ses propres ailes ». Elle a dû se prouver à elle-même qu'elle en était capable, qu'elle était capable de vivre sans ses histoires d'amour. Elle se sentait alors « tellement dépendante » de ses amours et de ses affections et elle ne s'aimait pas dans ça : « j'm'haïssais ben gros là-dedans ». Cette période fut sa période « d'isolement et de solitude ».

Arrivée « à un état d'épuisement total », Isabelle recherche alors à se « retrouver avec d'autres » car ayant vécu « des expériences de dépossession », elle a besoin maintenant « d'aller chercher une espèce de réparation avec d'autres femmes ». Elle n'était « plus capable de faire ça toute seule, tout ce questionnement-là, tous les rapports des gars, des filles... ». C'est à ce moment-là qu'elle entre au groupe X comme militante :

Comment je dirais ça... J'veux plus être une perdante affective de quelque chose. J'tais comme plus capable, t'sais... Fais que j'allais là... Et là, j'suis devenue comme une espèce de militante active, mais en quelque part, j'avais plein de besoins. (...) j'suis allée dans le militantisme actif mais aussi parce que j'me cherchais : c'est quoi que moi j'aime dans la vie. J'avais des fois de la misère à le trouver. (...) Fait que j'me cherchais comme un milieu où j'pourrais dealer des choses, essayer des affaires et qu'on me laisserait me tromper. Où j'serais pas parfaite, et ça serait pas grave. Où on se protégerait entre nous autres. J'avais besoin d'ozonol.

Isabelle est à la recherche de modèles de femmes différentes de celui de sa mère ou de sa grand-mère. Elle avait le goût de sauver sa peau. Il y a, dit-elle, quelque chose de « très narcissique... dans le fait de joindre des groupements féministes ». Or ce milieu est aussi un milieu dur où « le trip du pouvoir... n'est pas exclu du mouvement des femmes ». Le milieu féministe a été pour Isabelle un milieu qui l'a aidée. Maintenant, elle se sent « moins féministe exaltée ». Elle se sent plus reposée. Elle conserve sa dimension rebelle « de prise en charge, de pas (se) faire avoir dans les choses de domination ». Elle se qualifie de « féministe un peu plus sereine ». Et elle se sent prête à « renégocier (ses) contacts avec l'autre sexe ».

Son cheminement lui permet également de regarder sa mère et sa grand-mère sous un regard neuf. Elle voit en elles maintenant leurs énergies alors qu'avant elle voyait « juste leurs limites ». Cette réconciliation s'est faite en étant en contact et en observant différents modèles de femmes. Isabelle a vécu une période où son milieu était uniquement un milieu de femmes. Son entourage est redevenu actuellement un milieu mixte. Elle est maintenant « en période de sevrage... au niveau féministe ».

Y a-t-il eu, dans ta démarche, une période majeure de changement ? Si oui, quand a-t-elle eu lieu ?

La période majeure de changement pour Isabelle est celle où elle s'est « mise à éliminer plein d'hommes » et qu'elle s'est « plutôt ralliée ou avec des gais, des gars gais dans ma gang d'amis, ou ben donc des filles ». Cette période-là a été « ben, ben importante. Une pierre angulaire ». C'est bien relatif, dit-elle maintenant, mais, à ce moment-là, c'était une façon de ne pas tomber en amour et de se faire mal encore. Isabelle pensait se protéger ainsi au niveau des sentiments jusqu'au jour où elle est tombée amoureuse d'un gai. « J'me suis fait prendre »... Cette période majeure de changement coïncide également avec la période où elle entre comme militante dans le groupe X, alors qu'elle décide de trouver les moyens et de se trouver de l'aide pour ne plus être une « looser ».

Qu'est ce que le féminisme pour toi ?

Pour Isabelle, le féminisme c'est :

... d'abord une démarche d'estime de ton propre sexe, de toi-même. Pis, à partir de ça, un désir d'en être fière et de poser des actes qui vont avec. De vivre, en fait... C'est une démarche de vie, d'être une winner... Et c'est de donner à d'autres le goût d'être. D'être tout simplement. De donner le goût à d'autres filles d'être des filles ...

Donc, c'est participer à tout ce mouvement correctif de l'histoire, dans l'fond d'être féministe.

Dans ta démarche, y a-t-il eu des thèmes sur lesquels tu t'es particulièrement interrogée ? Lesquels ? Pourquoi ces thèmes ?

Le questionnement d'Isabelle était « très global ». Si bien qu'à la question sur les thèmes, Isabelle répond « juste l'identité ». Elle ne s'est pas ralliée, dit-elle, à un discours militant. Elle est une féministe « pas tellement de discours mais d'action ». Aussi c'est dans l'action qu'elle travaille son thème principal, avec pour support le champ de la santé parce que ce champ-là l'a toujours intéressée.

Dans ta démarche, y a-t-il eu une évolution dans ta façon de penser à l'égard des femmes, de leur place et rôle dans la société ? Peux-tu m'en parler ?

La démarche d'Isabelle a clairement amené chez elle un changement dans sa perception des femmes : « Définitivement! Je me suis réconciliée avec les filles moi! Oui! J'me suis réconciliée avec les filles ». Isabelle s'est réconciliée

avec son propre sexe qu'elle trouvait auparavant être « une gang de losers ». Et des losers ce sont des :

PERDANTES. Bon, t'sais, quelqu'un qui a des goûts de faire des trucs; qui les fait pas parce que... y a son chum, y a son mari, y a ses enfants...; qui fait tout le temps la place aux besoins des autres ou quelqu'un qui est tout le temps... qui est défaitiste aussi.

Avant sa démarche, il y avait plein de « modèles de femmes » qu'elle rejetait complètement. C'étaient des perdantes qui « se faisaient manipuler par plein d'affaires ».

Puis, son monde de filles, son monde féministe, qui était comme « une serre chaude » où elle a pu se « réparer », lui a fait côtoyer des filles plus radicales, d'autres modèles de femmes qu'elle a pu éventuellement confronter. Ceci lui a permis de se réconcilier avec des modèles de femmes. Elle est maintenant « moins sévère avec les filles », donc avec elle-même.

Le changement le plus important, dit-elle, c'est qu'elle se prend beaucoup moins au sérieux. Elle a repris espoir.

En quoi ta démarche a-t-elle modifié ta façon de penser dans tes relations avec les autres : tes parents, tes enfants, ton conjoint ou ta conjointe, les femmes, les hommes ?

En ce qui est du changement dans ses rapports avec les autres, la réponse d'Isabelle est nuancée. Il est difficile, dit-elle, d'isoler si c'est la démarche féministe qui a influencé le changement ou bien un mélange de cette démarche avec cela maturation, le vieillissement,... l'expérience,... les deuils ».

C'est sûr qu'il y a eu du changement si elle s'est réconciliée avec son propre sexe. Elle a maintenant « pardonné à sa mère de ne pas être parfaite ». Elle trouve aussi que les femmes sont moins des perdantes. Elle s'est réconciliée avec les femmes, mais aussi avec sa sœur, son père. Elle n'est plus non plus juste avec des hommes gais. La réconciliation est élargie.

Quelles études as-tu faites ?

Se sentant « intelligente » mais pas sûre d'elle-même, Isabelle a poursuivi des études en travail social, « une job de service. Une job de compréhension de l'être humain ». Elle a fait son bacc. Puis, elle a plus tard complété un certificat en activités de psychomotricité pour ses « propres plaisirs ».

Son bacc, elle l'a suivi parce qu'elle voulait « comprendre la race humaine ». Comme elle le dit, la race humaine l'a toujours fascinée.

Elle aimerait sans doute poursuivre des études pour pouvoir faire de la recherche mais elle ne sait si elle aura le « guts » de le faire.

Si tu avais une fille maintenant, que trouverais-tu important qu'elle sache ?

Isabelle ne tient pas à ce que sa fille sache quelque chose, dans le sens que, ce qu'elle aimerait lui laisser, « ça ne sera pas des idées ». Ce qu'elle veut, c'est « qu'elle sente quelque chose ». Elle aurait le goût de l'encourager à être, « à être ce qu'elle est ». Elle dit qu'elle ne serait pas capable de « la mettre en garde » mais, au fur et à mesure qu'elle grandirait, « on jaserait ». Elle aimerait que sa fille se sente bien pour parler de sa vie et que sa fille la regarde vivre et la sente elle aussi vivante.

Commentaires complémentaires

À la fin de l'entrevue, Isabelle a demandé de remettre en marche l'enregistreuse pour y inscrire ceci :

Dans l'fond, le féminisme, pour une fille, c'est comme une démarche de croissance. Complètement! Pis, j'pense qu'elle va aller jusqu'à la mort. Je vais toujours avoir besoin des femmes pour grandir, parce que c'est... C'est ça que je suis : j'suis une fille. Pis, j'pense que c'est une démarche qui ne finit pas. Mais, effectivement, c'est une démarche de... comme je viens de dire, une démarche de croissance. Oui, c'est ça!

9. Jeanne**Parle-moi de ta démarche féministe ?**

Jeanne est née en 1958 et sa démarche se fait au « quotidien ». Le premier modèle de femme qui l'a marquée est celui de sa mère qui « a fait des choix féministes » pour elle-même et pour ses enfants. Sa mère est « une femme très volontaire, très décidée,... très déterminée (...) qui a tenu tête » à son père « qui cherchait à l'écraser, littéralement ». Tant et si bien que la façon de faire de Jeanne est « encadrée dans un sens de respect d'(elle)-même, respect de (son) intégrité, une autonomie essentielle pour vivre ». Et cette façon de faire est une démarche féministe pour elle.

L'implication de Jeanne dans le mouvement des femmes a commencé par un travail dans une maison d'hébergement, travail qu'elle a privilégié à un autre qui était plus lucratif. Elle avait « envie de faire ça" parce qu'à cette époque-là, en 1980, on parlait peu socialement du phénomène de la violence et il y avait beaucoup à faire et pour avoir vécu comme enfant la violence en milieu familial et avoir vu sa mère s'en sortir, elle voulait aussi aider d'autres femmes à s'en sortir. Mais l'implication de Jeanne ne se limite pas au travail dans la maison

d'hébergement, elle s'implique également au niveau du groupe X pour porter le débat sur la place publique.

Son travail auprès des femmes confirme pour Jeanne combien « il est important d'être autonome », « de décider pour soi », de « se tenir debout ». Or, « tout ce travail-là, c'était lié à beaucoup de tristesse et en même temps à beaucoup de volonté d'agir. Ça (la) faisait remettre en question aussi le type de relation » qu'elle pouvait avoir avec des hommes, ainsi que la place qu'elle se faisait là-dedans.

Pour Jeanne, sa démarche féministe est vraiment greffée sur le quotidien. Pour elle, le féminisme n'est pas quelque chose de dogmatique. Elle n'est « jamais tombé dans des slogans ». Sa démarche « repose sur des situations concrètes ». Et son féminisme se situe au niveau du respect qu'elle a d'elle-même et du respect qu'elle exige pour elle-même. Ce qui est important pour elle « c'est que des femmes réalisent leurs désirs... et s'appliquent toujours à grandir dans ce qu'elles veulent ».

Y a-t-il eu, dans ta démarche, une période majeure de changement ? Si oui, quand a-t-elle eu lieu ?

Jeanne est partie d'un modèle très précis qui est celui de sa mère : « une bonne femme très ordinaire mais qui a fait des choix, des choix qui lui ont été douloureux mais qu'elle a tenus jusqu'au bout parce qu'elle voulait se faire respecter ». Par conséquent, la démarche féministe qu'elle a décrite, c'est une démarche avec laquelle elle a grandi et avec laquelle elle a cheminé. Et si elle a eu quelque chose à décanter, c'est plus les exigences de sa mère qui les obligeait, elle et sa sœur, à regarder la situation d'oppression dans leur pays d'origine et à prendre position par rapport à ça. Sa mère était une militante de gauche.

Sa mère les a toujours impliquées dans les décisions qui les concernaient comme celle du divorce. Elle leur expliquait la situation et tentait de leur démontrer pourquoi « il fallait pas qu'on l'accepte ». Si bien que Jeanne n'a pas le souvenir d'avoir eu une enfance insouciant même si elle l'aurait désiré par moment.

La démarche de Jeanne a été plutôt graduelle car elle a toujours eu à faire des choix, à prendre position et à prendre sa place, notamment au moment où elle a immigré au Québec alors qu'elle abordait l'adolescence. Elle a dû apprendre « à faire des compromis » car faire des choix trop radicaux, c'est faire « un choix de solitude ». Faire des compromis. Oui, mais pas à n'importe quel prix.

Qu'est ce que le féminisme pour toi ?

À la question sur le féminisme, Jeanne tient les propos suivants :

Je pense que c'est politique. Si on sort, si tu veux, du niveau personnel,... je pense que ça a été la chose la plus importante qui s'est vécue jusqu... une des choses les plus importantes de l'histoire de l'humanité. Ça a été que des femmes prennent la parole et cessent d'être cantonnées, si tu veux, à des niveaux subalternes ou à... Ça a été un mouvement où on a cru à l'autodétermination, où on a cru au choix et où on l'a dit. C'est pas fini, hein! Moi, je pense que je parle pour un certain nombre de femmes qui essaient de... qui sont vraiment des bâtisseuses, qui essaient de défricher un terrain pour des milliers d'autres femmes. Le féminisme, il ne se vit pas de la même façon d'un hémisphère à l'autre. J'essaie toujours de rejoindre un niveau un peu universel bien qu'il y ait des différences marquantes.

Mais, c'est essentiellement ça. C'est finalement des femmes qui décident de s'affranchir d'une situation qui a été mise en place traditionnellement par des hommes et cette situation-là, elle peut se transposer à tous les niveaux, à des niveaux politiques, à des niveaux de quotidien, à des niveaux de survie comme à des niveaux de réalisation.

Dans ta démarche, y a-t-il eu des thèmes sur lesquels tu t'es particulièrement interrogée ? Lesquels ? Pourquoi ces thèmes ?

Pour Jeanne, le thème femme-violence est un thème sur lequel elle travaille spécifiquement depuis plus de huit ans. Ce thème « mobilise » sa vie « au niveau du militantisme féministe ». Ce thème l'accroche et elle y travaille même « au détriment de certains engagements professionnels » qu'elle pourrait avoir. Pourquoi ?

Parce que c'est comme si j'avais l'impression qu'il y avait un travail à faire pis il faut qu'il y ait du monde qui le fasse. Je pense qu'en 8 ans, j'ai développé une certaine expertise. Et je sens que la réflexion que j'ai faite est encore importante pour le mouvement. Alors je continue à m'impliquer là-dedans.

Et cette démarche sur la violence ne tente pas de répondre à une question précise de sa part. Jeanne cherche surtout à partager avec d'autres ce qu'elle a compris. Car, en ayant vu sa mère se sortir de la violence, elle a le goût « d'apporter un message positif » à d'autres femmes.

Si la violence est un thème de militantisme, l'autonomie, quant à lui, est un thème fondamental. L'autonomie, « c'est que les femmes se laissent aller à leurs ambitions. L'autonomie, c'est aussi « gagner ta vie », car l'autonomie financière, « c'est vraiment primordial ». Et, enfin, l'autonomie, pour Jeanne est liée à l'éducation. Pour elle, c'est important « que des femmes misent beaucoup sur l'éducation, sur l'instruction ». Et l'instruction est notamment très importante dans son pays d'origine où il y a un pourcentage élevé d'analphabètes. Et Jeanne

pense que, pour que les femmes prennent la place qu'elles ont et qui leur revient avec la reconnaissance qui va avec, il faut que les femmes aient de l'instruction. Ce n'est pas cependant pour le diplôme, car « les diplômes, c'est pas la fin du monde! ». C'est plutôt pour satisfaire sa curiosité, par intérêt, pour « fouiller ».

Et l'autonomie, il faut l'utiliser. Jeanne l'utilise maintenant pour étudier mais auparavant elle avait décidé de ne pas aller à l'université car elle pouvait « apprendre par d'autres sources ». Elle avait alors travaillé pendant cinq ans dans des emplois « style téléphoniste à Bell Canada, fleuriste, préposée aux bénéficiaires dans les hôpitaux ». Et elle se ramassait de l'argent pour partir en voyage. Et ça, pour Jeanne, « c'était être autonome » et c'était sa façon d'apprendre des choses différentes :

J'ai appris à me défendre, souvent à poings nus. J'ai appris à aller outre frontières, à m'insérer dans d'autres univers culturels, à faire connaissance vraiment avec d'autres façons de voir, d'autres pays, d'autres coutumes...

L'autonomie se concrétise aussi dans son retour aux études. Elle étudie actuellement au niveau de la maîtrise en littérature comparée. Ce champ d'études, elle l'a choisi parce que ça la repose « intellectuellement » et que c'est un lieu où elle peut s'affirmer.

Un autre thème a eu de l'importance pour Jeanne. C'est celui de « l'arsenal gouvernemental et politique » afin de parvenir à le démystifier. Jeanne, à cet égard, pense que « c'est une chose que le mouvement des femmes fait bien » et « qu'il y a une confrontation nette, claire, entre les groupes de femmes et... l'État, ici au Québec ». Ça, c'est « extraordinaire » car « les femmes ont dû se faire une place ici et ont dû... défoncer l'indifférence... de l'État quant à leur condition de femmes ». Et les groupes de femmes ont réussi. « Il y a une telle force de mobilisation » que « les groupes de femmes au Québec peuvent mettre presque le gouvernement au pied du mur ». Le travail sur ce thème lui a permis de voir « à quel point l'appareil gouvernemental doit aussi tenir compte d'une volonté populaire » et ainsi de le démystifier. Défier l'État par solidarité et par alliance entre femmes, c'est découvrir la force des femmes et leur pouvoir :

Et défier l'État. Ça, je trouve ça... Ça aussi, je pense que ça a été un thème important. De les forcer à se prononcer, les confronter sur des questions, les prendre dans ses contradictions, l'acculer à ses responsabilités et vraiment là, imposer un discours, il faut le faire.

Dans ta démarche, y-a-t-il eu une évolution dans ta façon de penser à l'égard des femmes, de leur place et rôle dans la société ? Peux-tu m'en parler ?

Jeanne a évolué dans sa pensée à l'égard des femmes dans la mesure où, à 17-19 ans, elle avait de la « difficulté à faire la part des choses », Et

maintenant, elle est arrivée à un point où elle « respecte les femmes dans leurs limites. Dans le sens, (qu'elle n'exigera) jamais d'une femme qu'elle adopte une position qu'elle ne se sent pas prête » à suivre. Autrement dit, elle respecte une femme dans ses limites, c'est-à-dire « au point où elle en est rendue et là où elle veut finalement s'investir ».

Sa perception a changé dans la mesure où, si l'on clame pour l'ensemble des femmes une place sociale égalitaire, quand on regarde une femme dans son quotidien, il est bien de lui permettre de « décider pour elle-même, lui permettre de faire des erreurs et de goûter à certaines victoires aussi », et aussi de « lui permettre de se tromper et d'avoir raison ».

En quoi ta démarche a-t-elle modifié ta façon de penser dans tes relations avec les autres : tes parents, tes enfants, ton conjoint ou ta conjointe, les femmes, les hommes ?

Jeanne exige le respect dans ses rapports avec les autres. Elle ne tolère pas, « même à la blague », des attitudes discriminantes, notamment des attitudes sexistes. Ce qu'elle commente ainsi : « Et ça, je pense que, des fois, mes amis trouvent ça difficile. Ils trouvent que je suis un peu pince-sans-rire ».

Comme sa démarche l'a amenée à faire des choix pour elle-même, dont son travail, ses études, sa militance, dans sa relation de couple, son ami, « trouve ça super difficile » qu'elle soit « si occupée, si mobilisée ».

Une chose qui a changé, de par sa démarche qui est « beaucoup aussi son expérience de militantisme », est le fait qu'elle prend des risques. Elle essaie des choses. Cela transparait dans sa relation avec les autres car ils viennent la voir pour « prendre le pouls,... sonder,... confier quelque chose ». Les autres savent que si elle trouve quelque chose d'intéressant, elle va le faire.

Quelles études as-tu faites ?

Jeanne a complété son baccalauréat à l'université et elle est actuellement inscrite en maîtrise en littérature comparée. Les études qu'elle poursuit actuellement sont en dehors de son champ d'intervention féministe. Il est clair pour elle que le choix du champ est pour son plaisir et pour sa détente.

Si tu avais une fille maintenant, que trouverais-tu important qu'elle sache ?

Jeanne, qui a atteint ses 28 ans au moment de l'entrevue, commence à peine à penser à avoir des enfants, et elle souhaiterait « beaucoup avoir au moins une fille ». Ce qu'elle ferait, c'est lui épargner son « côté exigeant ». Elle essaierait « de lui inculquer un petit peu plus de souplesse » tout en lui transmettant un « côté volontaire », sans crainte, de façon à ce qu'elle puisse faire ce qu'elle a envie de faire que ce soit dans les champs reconnus des

hommes ou des femmes. Jeanne veut que sa fille fasse des choix et les vivent jusqu'au bout.

Pour Jeanne, « l'idée d'intégrité, de respect de soi-même et d'exigence du respect des autres », c'est fondamental. Elle s'assurerait aussi que sa fille « soit toujours curieuse et qu'elle aille chercher les moyens de satisfaire sa curiosité. Qu'elle soit ouverte sur le monde, sur les différences, qu'elle ne soit pas cantonnée dans une façon de voir ».

Elle souhaite pouvoir grandir à côté de sa fille de telle sorte que sa fille grandisse tandis qu'elle-même grandit, car « voir ses parents... stagner, c'est triste ».

10. Laure

Parle-moi de ta démarche féministe ?

Laure est née en 1938 et commence l'entrevue en spécifiant que toute femme est féministe car elle se rend bien compte « qu'il y a un problème là, à être femme ». Quant à elle, elle dit :

Je pense que j'ai toujours eu des germes de féminisme ou d'affirmation de soi. Je pense que ça va un peu ensemble, tu sais. Quand tu veux t'affirmer, que ce soit en termes de féminisme ou en termes de personne. Mais quand tu es une femme, ça finit par se traduire par du féminisme. Mais, il y a au départ une démarche d'affirmation de soi et ça, je pense que j'ai toujours été un peu comme ça quand j'étais jeune, adolescente.

Jeune, Laure n'a jamais été très conformiste. Elle a toujours eu ses propres idées et elle y tenait. Sa démarche finalement s'est plus concrétisée quand elle s'est mariée et qu'elle est restée à la maison. En se faisant, elle s'est retrouvée dans une situation dans laquelle elle ne se sentait pas bien et elle ne l'acceptait pas.

Pis, j'acceptais pas... J't'acceptais mais j'étais pas bien.

En travaillant à temps partiel, Laure s'assurait d'un revenu à elle, autre que celui des allocations familiales. Mais, un travail à temps partiel, ce n'était pas « suffisant » pour elle « comme satisfaction » et c'est pendant cette période que sa prise de conscience à l'égard de la situation des femmes se fit « de plus en plus forte ». Mais, elle était dans le « piège » du travail à temps partiel et c'est peut-être pour cela qu'elle n'a pas intégré le marché du travail à temps plein plus vite.

Et sa démarche ressemble, dit-elle, à celle de nombreuses autres femmes. Une fois les enfants un peu plus grands, elle a commencé un retour aux études, ce qui constitue peut-être une première démarche. Puis, dès qu'elle a pu trouver

un emploi, elle l'a pris, laissant de côté ses études : « J'ai toujours pris les emplois et laissé les études quand j'avais une occasion. Pour moi, les études, c'était un pis-aller ».

Pour Laure, « l'autonomie commence par le porte-monnaie. L'autonomie est dans le porte-monnaie ». Donc, pour elle, il était très important d'avoir un emploi et d'être autonome. Après, elle pourrait « développer les autres sortes d'autonomies ».

Alors qu'elle était femme au foyer, elle se sentait « niaiseuse ». Elle avait « plus d'énergies, plus de potentiel, plus de choses à investir ». Elle s'implique alors dans du bénévolat au niveau politique, ce qu'elle trouva plus satisfaisant que les autres formes de bénévolat qu'elle avait fait auparavant : Centraide, Histoire de l'Art...

C'est à partir de ce moment-là que Laure commence à s'impliquer dans les mouvements féministes, « pis à y rester ».

Y a-t-il eu, dans ta démarche, une période majeure de changement ? Si oui, quand a-t-elle eu lieu ?

Pour Laure, c'est autour de 35-40 ans qu'elle situe sa période majeure de conscientisation. Période où elle décide aussi de « faire autre chose » après avoir passé entre 8 et 10 ans à la maison. Ce changement qu'elle souhaite vient de sa « réflexion... interne », des « lectures », d'« une ouverture pour voir » et entendre ce qui se passe autour. Il n'y a pourtant pas d'événements majeurs pendant cette période.

Qu'est ce que le féminisme pour toi ?

À cette question, Laure demeure surprise : « C'est-tu drôle, dit-elle. J'ai jamais réfléchi » à ça. Elle, c'est « l'action » qui l'intéresse. Puis, après réflexion : Dans le fond, le féminisme, pour moi là... c'est être moi. Être moi comme femme. Pis être aussi... je dirai pas fière d'être femme. Parce que je veux dire, il y a pas à être fière d'être un homme ou une femme mais à être vraiment satisfaite d'être une femme et d'en voir les avantages et d'essayer d'éliminer les inconvénients qui peut y avoir, qui nous sont faits par la société, la culture, etc.

Se situant par rapport aux différents féminismes, Laure se considère comme une féministe réformatrice. Les progrès sont « minces », « petits » mais parfois ça s'accélère. Il ne peut cependant pas y avoir un changement radical. Pour elle, « c'est quasiment pas possible de faire la révolution ».

Dans ta démarche, y a-t-il eu des thèmes sur lesquels tu t'es particulièrement interrogée ? Lesquels ? Pourquoi ces thèmes ?

Pour Laure, ce qu'elle est maintenant rend compte des thèmes qui l'ont intéressée. Et, ces thèmes tournaient toujours autour de « l'autonomie financière ». Voici en quels termes, elle en parle :

C'était toujours l'autonomie financière. Quand j'ai intégré le marché du travail à temps plein, c'était dans un projet de retour au travail des femmes. Pour moi, ça a toujours été ça (mon thème). Quand j'étais intéressée au Comité XX, dans le fond, c'était pour que les femmes aient accès au pouvoir politique, par ricochet. Finalement, pour moi, l'autonomie financière, c'est lié au pouvoir.

Pour Laure, une femme doit se prendre en charge financièrement « pour pouvoir se prendre en charge à tous les points de vue ». Chaque femme doit le faire de façon à ce que, collectivement, les femmes puissent « prendre leur place dans la société ». Changer la société « sans pouvoir économique et politique » lui apparaît difficile. Toutefois, s'il y a des femmes en assez grand nombre dans les instances politiques, alors elles pourront exercer leurs pouvoirs différemment et permettre un changement de société.

Pour Laure, le mouvement féministe est un mouvement collectif. Il possède une dimension collective importante qui canalise des « énergies » et qui doit « se traduire dans les mêmes faits d'autonomie financière et de prise d'importance dans le pouvoir politique autant qu'économique ».

Dans ta démarche, y a-t-il eu une évolution dans ta façon de penser à l'égard des femmes, de leur place et rôle dans la société ? Peux-tu m'en parler ?

Pour Laure, il est difficile de répondre à la question. À prime abord, elle pense qu'il n'y a pas eu d'évolution dans sa façon de penser à l'égard des femmes. L'évolution, elle la perçoit davantage en elle-même, dans son comportement à elle, dans sa façon de prendre sa place. Au niveau de la pensée, elle est plutôt d'avis qu'elle savait, « tout le temps », « ce que ça devait être ».

Elle avait fait le choix d'arrêter de travailler à temps plein quand elle a eu des enfants. Ce choix était un choix dicté par les pressions sociales de l'époque. Le contexte de ce temps-là et celui d'aujourd'hui sont bien différents. Il n'y avait pas, alors, de congé sans solde, de congé de maternité. Si cela avait été, elle serait retournée beaucoup plus rapidement sur le marché du travail.

Pour Laure, la conjoncture sociale explique les changements dans l'évolution de la place des femmes dans la société. Ce sont les conditions de vie des femmes qui ont été modifiées et non pas sa façon de penser à l'égard des femmes.

En quoi ta démarche a-t-elle modifié ta façon de penser dans tes relations avec les autres : tes parents, tes enfants, ton conjoint ou ta conjointe, les femmes, les hommes ?

Au niveau des rapports, ce qui a changé le plus et qui demande une « certaine adaptation » pour Laure, c'est la relation avec son conjoint. Peut-être

un élément qui ajoute à cette constante adaptation, c'est le fait qu'elle est constamment dans un groupe de femme. Elle est par conséquent toujours en action et en réflexion dans ce champ. Elle porte ainsi sa démarche à elle, celle du groupe et celle du mouvement féministe.

Les rapports avec son conjoint ont changé et Laure considère que c'est « pour le mieux ». Quant aux enfants, elle tâche de traiter son gars et sa fille de la même façon. Là-dessus, elle n'est pas sûre des résultats. D'une part, elle a l'impression de favoriser plus sa fille tout en étant moins permissive quant à ses sorties car elle craint davantage que sa fille se fasse violer.

Pour ce qui est de l'entourage, la démarche féministe de Laure a eu de l'influence. Ça peut changer tout au moins la « teneur des discussions », notamment avec son frère.

Quelles études as-tu faites ?

Laure a un Brevet d'enseignement classe B. Elle avait aussi entrepris des études universitaires en français, en littérature. Quand elle est retournée aux études plus tard dans sa vie adulte, elle a alors suivi un mineur hétérogène et un certificat en andragogie. Il ne lui reste qu'un certificat pour compléter son diplôme universitaire de premier cycle. Compte tenu de son expérience, elle souhaiterait accéder directement à la maîtrise. Au niveau des études, Laure envisage par conséquent plusieurs possibilités. Toutefois, les études pour Laure ont toujours été un « pis-aller » quand elle n'avait pas de travail.

Si tu avais une fille maintenant, que trouverais-tu important qu'elle sache ?

Pour Laure, sa fille, « il faut qu'elle envisage le travail dans sa vie là pour de bon » car il « faut être autonome financièrement », Cela ne signifie pas qu'il faut qu'elle fasse carrière mais qu'elle « puisse faire des choix qui répondent le mieux à elle ».

Elle aimerait aussi qu'elle sache que « c'est le fun d'avoir des enfants ».

Commentaires complémentaires

À la fin de l'entrevue, Laure précise qu'elle trouve ça important qu'il y ait des radicales. « C'est nécessaire ». Et elle trouve qu'il existe de l'ouverture et de la place pour les différences dans le mouvement des femmes. De plus, sentir la solidarité et l'énergie du mouvement soutient son action et elle en a besoin.

11. Résumé

Dans les pages qui précèdent, les résultats bruts de la cueillette des données ont été présentés. Cette description, sous une forme condensée, est le résultat d'une première réduction des données; elle avait pour objectif de faciliter une connaissance globale des propos enregistrés.

Ainsi, il a été possible de rendre compte de ce que nous a livré les dix femmes interviewées dans le cadre de la recherche. Parmi ces dix femmes, une a 29 ans; trois sont entre 30 et 34 ans; deux entre 35 et 39; trois entre 40 et 49. L'une d'entre elles a 62 ans. L'âge moyen du groupe des répondantes est de 40 ans.

Malgré cette réduction des données, il appert toutefois que leur volume est encore assez élevé. Aussi, une deuxième opération de réduction des données a été faite à partir de cette première étape de façon à élaborer un résumé, présenté sous forme de tableau, dans lequel se retrouvent des éléments significatifs reliés à chacune des questions. Ce tableau offre l'avantage de juxtaposer les réponses des femmes interviewées en fonction des questions et de pouvoir se repérer facilement lors de l'analyse et de l'interprétation des résultats qui font l'objet du chapitre quatre. Il sert ainsi d'outil de référence permettant de resituer un énoncé dans le contexte des propos tenus lors de l'entrevue.

En plus d'éléments significatifs du discours, on trouvera dans le tableau-résumé qui suit les éléments relatifs au milieu d'origine des femmes interviewées ainsi qu'à leur milieu d'appartenance actuelle.

Voici donc le tableau qui clôt la présentation descriptive des données.